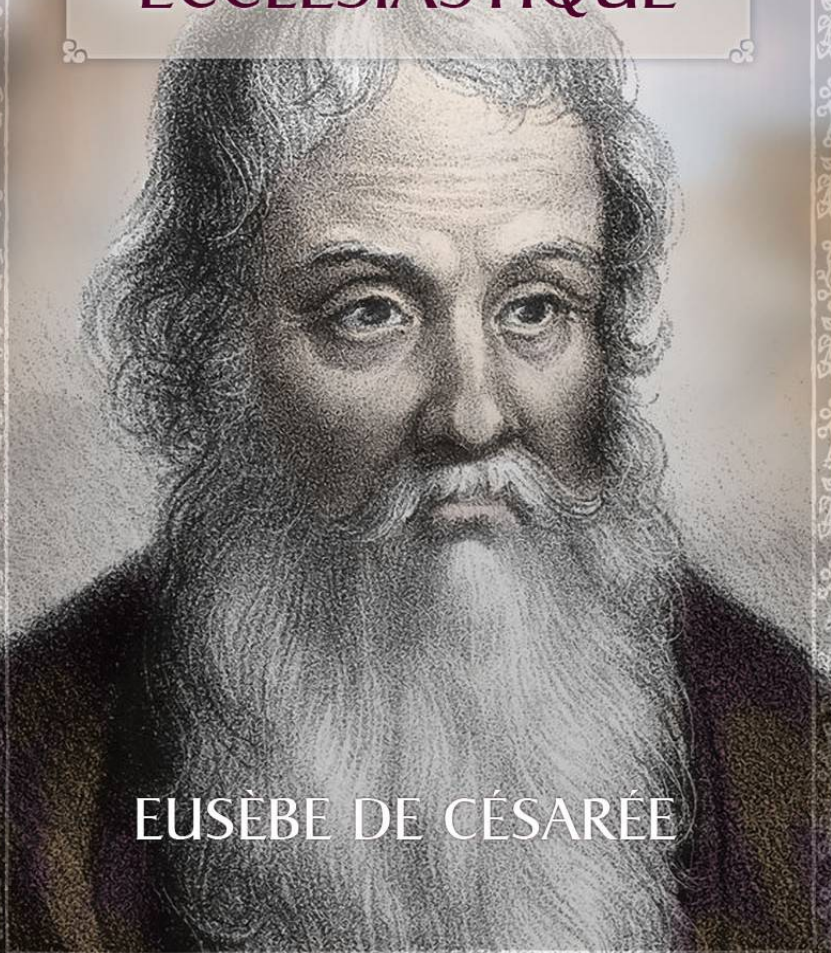


# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE



EUSÈBE DE CÉSARÉE

EUSÈBE DE CÉSARÉE

# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

( LIVRES I À X )

## A PROPOS D'EUSÈBE DE CÉSARÉE

Eusèbe, surnommé Pamphile, célèbre évêque de Césarée (en Palestine), auteur de l'Histoire Ecclésiastique, né vers 270, mort vers 338, se lia de bonne heure avec le vertueux Pamphile, dont il joignit le nom au sien en preuve d'affection. Il visita les solitaires de l'Égypte et de la Thébàïde, fut fait évêque de Césarée en 315 et refusa le siège d'Antioche que lui offrait l'empereur Constantin. Il assista au concile de Nicée (325) et eut part à la rédaction du symbole qui y fut rédigé. On lui a reproché d'avoir penché vers l'arianisme. Il contribua en effet avec les évêques ariens à faire déposer Eustathe au concile d'Antioche (330) et sollicita de Constantin, dans les conciles de Césarée et de Tyr (334), l'exil de Saint Athanase et le rappel d'Arius. D'anciennes chroniques le placent au nombre des saints, mais l'Église ne le reconnaît pas pour tel, probablement pour cette complaisance en faveur d'Arius.

Eusèbe était néanmoins un des hommes les plus savants de l'Antiquité : il a laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire, surtout pour celle de l'Église primitive ; tous sont écrits en grec. Les principaux sont : *Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis J.-C. jusqu'à la défaite de Licinius en 324 ; *Préparation et Démonstration évangéliques* (on y trouve un fragment attribué à Sanchoniathon) ; *Vie de l'empereur Constantin et Panégyrique de ce prince* ; *Apologie d'Origène* ; *Topographie de la Terre-Sainte*, traduction par S. Jérôme ; quelques ouvrages de théologie ; enfin une célèbre *Chronique*, qui va depuis le commencement (biblique) du monde, jusqu'à jusqu'à la 20<sup>e</sup> année du règne de Constantin. L'original grec de cet ouvrage s'est perdu, mais nous en possédons une traduction latine avec continuation par Saint Jérôme, publiée par Scaliger en 1606 ; on en a retrouvé en 1784 une traduction arménienne.

# LIVRE I

## I. SUJET DE L'OUVRAGE PROJETÉ

Les successions des saints apôtres, ainsi que les temps écoulés depuis notre Sauveur jusqu'à nous, toutes les grandes choses que l'on dit avoir été accomplies le long de l'histoire ecclésiastique ; tous les personnages de cette histoire qui ont excellemment présidé à la conduite des plus illustres diocèses ; ceux qui, dans chaque génération, ont été par la parole ou par les écrits les ambassadeurs de la parole divine ; les noms, la qualité, le temps de ceux qui, entraînés aux dernières extrémités de l'erreur par le charme de la nouveauté, se sont faits les hérauts et les introducteurs d'une science mensongère et qui, tels des loups ravisseurs, ont cruellement ravagé le troupeau du Christ ; en outre les malheurs arrivés à toute la nation des Juifs aussitôt après le complot contre notre Sauveur ; la nature, la qualité, les temps des combats livrés par les gentils contre la parole divine ; les grands hommes qui, selon les circonstances, ont traversé pour elle le combat par le sang et les tortures ; de plus les témoignages rendus de nos jours et la bienveillance miséricordieuse de notre Sauveur sur nous tous : voilà ce que j'ai entrepris de livrer à l'écriture.

Je ne commencerai pas autrement que par le début de l'économie de notre Sauveur et Seigneur Jésus, le Christ de Dieu. Mais le sujet demande pour moi l'indulgence des gens bienveillants et je confesse qu'il est au-dessus de mes forces de remplir complètement et parfaitement ma promesse. Je suis en effet le premier à tenter cet ouvrage, à m'avancer pour ainsi dire sur un chemin désert et inviolé : à Dieu donc je demande d'être mon guide et à la force du Seigneur de m'assister ; quant aux hommes qui ont suivi avant moi la même route, il ne me sera pas possible d'en trouver les simples traces ; je découvrirai seulement les faibles renseignements de ceux qui, chacun à sa manière, nous ont laissé des récits partiels des temps qu'ils ont traversés : leurs paroles seront comme des flambeaux qu'on élève en avant, comme les cris des veilleurs qui, du haut d'une tour, appellent de loin ; ils indiqueront où il faut passer pour diriger sans erreur et sans danger la marche du récit.

Par suite, tout ce que j'estimerai profitable au but indiqué, je le choisirai parmi les choses qu'ils rapportent ça et là ; comme en des prai-

ries spirituelles, je cueillerai les passages utiles des écrivains anciens ; et j'essaierai d'en faire un corps dans un récit historique. Je serais heureux de sauver de l'oubli les successions sinon de tous les apôtres de notre Sauveur, du moins des plus illustres d'entre eux dans les Églises qui sont encore aujourd'hui vivantes dans les mémoires.

Pour moi, je regarde comme tout à fait nécessaire la réalisation de ce projet, car jusqu'à présent, personne des écrivains ecclésiastiques n'a, que je sache, eu le souci d'entreprendre une œuvre de ce genre. J'espère qu'elle paraîtra très utile à ceux qui s'intéressent aux enseignements précieux de l'histoire.

Déjà du reste, dans les Canons des temps que j'ai composés, j'ai naguère donné un résumé des événements dont je me dispose aujourd'hui à faire le récit très complet.

Et, comme je l'ai dit, mon exposé commencera par l'économie et la théologie du Christ, qui dépassent en puissance et en force la raison humaine. En effet, quiconque veut confier à l'écriture le récit de l'histoire ecclésiastique doit remonter jusqu'aux débuts de l'économie du Christ, puisque c'est de lui que nous avons l'honneur de tirer notre nom, et cette économie est plus divine qu'il ne semble à beaucoup.

## II. RÉSUMÉ SOMMAIRE AU SUJET DE LA PRÉEXISTENCE ET DE LA DIVINITÉ DE NOTRE SAUVEUR ET SEIGNEUR LE CHRIST DE DIEU

La nature du Christ est double : l'une ressemble à la tête du corps et par elle il est reconnu Dieu ; l'autre est comparable aux pieds : par elle, il a revêtu un homme passible comme nous, pour notre salut. L'exposition de ce qui va suivre sera désormais parfaite, si nous faisons le récit de toute son histoire en commençant par les choses les plus élevées et les plus importantes : ainsi seront manifestées l'antiquité et la divinité du christianisme à ceux qui le regardent comme nouveau et étranger, apparu d'hier et non d'ancienne date. La génération, la dignité, la substance même et la nature du Christ, aucune parole ne suffirait à les exprimer, selon que l'Esprit divin le dit dans les

prophéties : « Qui racontera sa génération ? » Car « personne ne connaît le Père sinon le Fils et personne ne connaît le Fils selon sa dignité, sinon seul le Père qui l'a enfanté ». La lumière antérieure au monde, la Sagesse intelligente et substantielle qui est avant les siècles, le Dieu Verbe qui vit et se trouve au commencement près du Père, qui le comprendrait purement en dehors du Père ? Il est, avant toute création et organisation visible et invisible, la première et seule progéniture de Dieu, l'archistratège de l'armée raisonnable et immortelle du ciel, l'ange du grand conseil, le ministre de l'ineffable pensée du Père ; le démiurge<sup>1</sup> de l'univers avec le Père ; la seconde cause de toutes choses après le Père, l'enfant authentique et unique de Dieu ; le Seigneur, Dieu et roi de toutes choses créées, doué par le Père de la domination et de la force, ainsi que de la divinité, de la puissance et de l'honneur, car, selon la mystérieuse assertion des Écritures qui se rapportent à lui et enseignent sa divinité, « Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu : tout a été fait par lui et sans lui rien n'a été fait ».

C'est là ce qu'enseigne aussi le grand Moïse, le plus ancien de tous les prophètes, décrivant sous l'action divine la création et l'ornementation de l'univers : le créateur et démiurge de l'univers a accordé au Christ et à nul autre qu'à son Verbe divin et premier-né la création des êtres inférieurs, et il le présente comme conversant avec lui de la création de l'homme : « Dieu dit, écrit-il, Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » Un autre prophète garantit cette parole en parlant ainsi de Dieu dans ses hymnes : « Il dit et les choses ont été faites ; il ordonna et elles ont été créées. » Il introduit le Père et créateur comme un chef suprême qui ordonne d'un geste royal, et le Verbe divin, le second après lui, celui-là même qui nous est prêché, com-

---

<sup>1</sup> ndlr : Il faut ici prendre le mot démiurge dans le sens de Dieu Créateur responsable de la Création, et ne pas le confondre avec le sens qu'il prend dans le gnosticisme. En effet, dans le gnosticisme, le démiurge (Yaldabaoth) est une divinité archangélique, têtue, irascible, « émanée du vrai Dieu », il est la cause du mal par sa création désastreuse qui mêla la matière à l'étincelle divine. Le monde physique fut ainsi superposé aux regards des hommes, les rendant ignorants et aveugles de toutes vérités, réalités et sagesse, révélées seulement par la gnose.

me obéissant aux ordres paternels.<sup>2</sup>

Le Verbe, tous ceux que, depuis la première création de l'homme, on dit s'être distingués par la justice et la vertu de religion, les compagnons du grand serviteur de Dieu, Moïse et avant lui Abraham, le premier, ainsi que ses enfants ; puis tous ceux qui se sont montrés justes et prophètes, l'ont contemplé avec les yeux purs de l'intelligence, l'ont reconnu et lui ont rendu un hommage qui convenait à un enfant de Dieu. Et lui-même, en ne négligeant nullement la piété envers le Père, a été pour tous le maître de la connaissance du Père. Le Seigneur Dieu, dit l'Écriture, a été vu, comme un simple homme par Abraham assis sous le chêne de Mambré : celui-ci se prosterne aussitôt, quoique ses yeux voient un homme ; il l'adore comme Dieu, il le supplie comme Seigneur ; il confesse ne pas ignorer qui il est, en disant en propres termes : « Seigneur, toi qui juges toute la terre, ne feras-tu pas le jugement ? » En effet, s'il est impossible d'admettre que la substance innée et immuable du Dieu tout-puissant se change en forme d'homme ou trompe les yeux des spectateurs par l'apparence d'une créature, ou encore que l'Écriture imagine mensongèrement de tels récits, le Dieu et Seigneur qui juge toute la terre et fait le jugement, qui est vu en apparence d'homme, comment l'appeler autrement, s'il n'est pas permis de dire qu'il est la première cause de l'univers, sinon le Verbe qui seul préexiste au monde ? De ce Verbe il est dit aussi dans les Psaumes : « Il a envoyé son Verbe et les a guéris et les a délivrés de leur corruption » Ce Verbe, Moïse le déclare très clairement le second Seigneur après le Père, en disant : « Le Seigneur fait pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe, du soufre et du feu de la part du Seigneur » Ce Verbe encore, qui apparut de nouveau à Jacob sous forme humaine, la divine Écriture l'appelle Dieu, lorsqu'il dit à Jacob « On ne t'appellera plus de ton nom Jacob, mais ton nom sera Israël, car tu as combattu avec Dieu » Alors aussi « Jacob

---

<sup>2</sup> ndlr : Le Verbe obéit aux ordres paternels, mais l'Esprit-Saint également. Eusèbe cite strictement Jean 1, 3 et attribue au Christ un rôle dans la Création qui est plutôt dans les attributs de l'Esprit-Saint. En effet, on peut faire remarquer que Jésus-Christ ne donne pas à ses disciples le pouvoir de parler diverses langues lorsqu'il est parmi eux, mais qu'il le fait après son Ascension, en envoyant l'Esprit-Saint à la Pentecôte. Avec d'autres exemples de ce genre, l'Église a pu définir le rôle propre de chacune des personnes de la Trinité.



appela cet endroit Vision de Dieu, disant « J'ai vu Dieu face a face et mon âme a été sauvée. »

Que les théophanies ainsi décrites se rapportent à des anges inférieurs et serviteurs de Dieu, il n'est pas permis de le supposer, car lorsqu'un de ces derniers apparaît aux hommes, l'Écriture ne le cache pas, elle ne les appelle par leur nom ni Dieu ni Seigneur, mais anges, comme il est facile de s'en convaincre par d'innombrables témoignages.

Ce Verbe, le successeur de Moïse, Josué l'appelle l'archistratège de l'armée du Seigneur en tant que chef des anges et des archanges célestes et des puissances supérieures au monde, en tant que subsistant comme la puissance et la Sagesse du Père, et comme celui a qui a été confiée la seconde place dans la royauté et le gouvernement de l'univers, et cela après l'avoir contemplé lui aussi en forme et en apparence d'homme. Car il est écrit : « Et il arriva, comme Josué était à Jéricho, il leva les yeux et vit un homme debout en face de lui ; un glaive nu était dans sa main ; et Josué, s'étant avancé, dit : Es-tu des nôtres ou des ennemis ? Il lui répondit : Je suis l'archistratège de l'armée du Seigneur et maintenant je suis là. Et Josué tomba le visage contre terre et lui dit : Maître, qu'ordonnes-tu à ton serviteur ? Et l'archistratège du Seigneur dit à Josué : Délie la sandale de tes pieds car le lieu où tu te tiens est un lieu saint. » On voit, par les mots eux-mêmes, qu'il ne s'agit pas d'un autre que de celui qui a parlé à Moïse, car l'Écriture dit de ce dernier dans les mêmes termes : « Lorsque le Seigneur vit qu'il avançait pour voir, le Seigneur l'appela du buisson en disant : Moïse, Moïse. Ce dernier dit : Qu'est-ce ? Et il dit : N'approche pas ici. Délie la sandale de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte. Et il lui dit : Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. »<sup>3</sup>

Et qu'il y a une substance antérieure au monde, vivante et subsistante, qui a secondé le Père et Dieu de l'univers dans la création de toutes les choses créées, appelée Verbe de Dieu et Sagesse, en outre des preuves exposées plus haut, on peut l'apprendre de la Sagesse elle-

---

<sup>3</sup> ndlr : Dans cette argumentation, Eusèbe contredit ceux qui identifient l'interlocuteur de Josué à Saint-Michel archange, le chef des armées célestes. La démonstration est discutable car l'homme se définit lui-même comme autorité des milices célestes et pas comme Verbe de Dieu.

même, qui découvre très clairement ce qui la concerne par la bouche de Salomon : « Je suis la Sagesse qui habite dans le conseil ; je m'appelle science et intelligence. Par moi les rois règnent et les puissants écrivent la justice. Par moi les grands sont magnifiés et les tyrans par moi dominant la terre. » Et elle ajoute : « Le Seigneur m'a créée principe de ses voies pour ses œuvres ; avant les siècles, il m'a établie ; au commencement, avant de faire la terre, avant de faire couler les sources des eaux, avant de fonder les montagnes, avant toutes les collines, il m'a engendrée. Quand il préparait le ciel, j'étais auprès de lui ; quand il plaçait les sources constantes sous le ciel, j'étais avec lui, agissante. J'étais là où il se réjouissait chaque jour ; je me réjouissais devant lui en toute circonstance, lorsqu'il exultait d'avoir achevé la terre. » Le Verbe divin préexistait donc à tout et s'est manifesté à quelques-uns, sinon à tous : voilà ce que nous avons exposé brièvement.

Pourquoi donc n'a-t-il pas été prêché autrefois parmi toutes les nations et à tous les hommes, comme il l'est maintenant ? Il me reste à le dire : les hommes d'autrefois n'étaient pas capables de comprendre l'enseignement tout sage et tout vertueux du Christ. Dès le commencement en effet, aussitôt après sa première vie dans le bonheur, le premier homme passa outre le commandement divin, tomba dans cette existence mortelle et périssable et reçut en échange des délices divines d'autrefois, cette terre maudite. Quant à ses descendants, ils remplirent toute notre terre, et sauf un ou deux se montrèrent beaucoup plus méchants que lui, s'adonnant à des mœurs bestiales et à une vie déréglée. Ils ne pensaient ni aux cités, ni aux gouvernements, ni aux arts, ni aux sciences. Les lois, la justice, bien plus, la vertu et la philosophie leur étaient inconnues même de nom. Ils menaient une vie nomade, dans les déserts, comme des bêtes sauvages et féroces. La raison qu'ils tenaient de la nature, les semences d'intelligence et de douceur que possède l'âme humaine, ils les corrompaient par l'excès d'une méchanceté librement voulue ; ils se livraient tout entiers eux-mêmes à toutes sortes d'œuvres criminelles, se corrompant mutuellement, se tuant les uns les autres, se livrant à l'anthropophagie, osant même entreprendre des combats contre Dieu et ces guerres de géants bien connues de tous, et méditant de fortifier la terre contre le ciel : la folie d'un esprit insensé les poussait même à combattre Celui qui est au-dessus de tout. Sur ces hommes qui se conduisaient de la

sorte, Dieu qui surveille toutes choses envoya des déluges d'eaux, des torrents de feu comme sur une forêt sauvage répandue dans la terre entière ; il les extermina par des famines continuelles, des pestes, des guerres, des jets de foudre : Il retenait pour des châtimens plus durs une maladie des âmes, terrible et très pernicieuse. Alors donc, tandis que la torpeur de la méchanceté était répandue sur tous ou à peu près, semblable à une terrible ivresse qui aurait obscurci et enténébré les âmes de presque tous les hommes, la Sagesse de Dieu, sa première-née et sa première créature, le Verbe préexistant lui-même, par un excès d'amour pour les hommes, se manifesta aux êtres inférieurs, tantôt par l'apparition d'anges, tantôt directement comme pouvait le faire une puissance salvatrice de Dieu, à un ou deux des anciens amis de Dieu : il prit alors une forme humaine, car il ne pouvait faire autrement pour eux. Quand déjà les semences de la religion eurent été jetées par eux dans la foule des hommes et que, sur la terre, toute la nation qui descend des anciens Hébreux se fut ralliée à la religion, Dieu donna à cette dernière, par l'intermédiaire du prophète Moïse, comme à des multitudes encore engagées dans les anciennes conduites, des images et des symboles d'un sabbat mystique, les initiations de la circoncision et d'autres observances intelligibles, mais non l'intelligence même de ces mystères cachés.

Lorsque la législation promulguée chez les Juifs fut prêchée et répandue chez tous les hommes comme un parfum d'agréable odeur, alors, grâce aux Juifs, la plupart des peuples eurent leurs pensées adoucies par des législateurs et des philosophes ; ils changèrent en douceur leurs coutumes sauvages et féroces, de manière à faire naître une paix profonde faite d'amitié et de bons rapports réciproques ; alors, tous les autres hommes, toutes les nations de la terre furent ainsi préparées et dûment capables de recevoir la connaissance du Père. Alors de nouveau, le maître des vertus, l'auxiliaire du Père dans tous les biens, le Verbe divin et céleste de Dieu, se manifesta lui-même par le moyen d'un homme qui ne différait en rien de notre nature quant à l'essence du corps, au temps où commençait l'empire romain. Il accomplit et souffrit ce qui était conforme aux prophéties selon lesquelles un homme de Dieu viendrait en cette vie pour faire des œuvres étonnantes et pour enseigner à toutes les nations la piété à l'égard du Père ; elles avaient également annoncé le prodige de sa naissance, son enseignement nouveau, les merveilles de ses œuvres, et de plus

le genre de sa mort, sa résurrection d'entre les morts et surtout sa divine restauration dans les cieux.

Ce règne final du Verbe, le prophète Daniel, inspiré par l'Esprit divin, l'avait déjà annoncé en décrivant d'une manière humaine sa vision de Dieu : « Car je regardais, dit-il, jusqu'à ce que des trônes fussent placés et que l'ancien des jours fût assis. Et son vêtement était blanc comme de la neige et la chevelure de sa tête était comme une fine toison ; son trône était une flamme de feu et les roues en étaient un feu brûlant ; un fleuve de feu coulait devant lui. Mille milliers le servaient et dix mille myriades se tenaient devant lui. Il établit un jugement et des livres furent ouverts. »

Et plus loin : « Je regardais, dit-il, et voici avec les nuées du ciel, vint comme un fils d'homme : il alla jusqu'à l'ancien des jours et fut porté en face de lui. A lui furent donnés le commandement et l'honneur et le règne et tous les peuples, tribus et langues le servirent. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne passera pas, et son règne ne sera pas détruit. » Manifestement cela ne s'applique à personne d'autre qu'à notre Sauveur, au Dieu Verbe, qui était au commencement auprès de Dieu et qui par son incarnation ultérieure a pris le nom de fils de l'homme. D'ailleurs, dans des commentaires particuliers, j'ai rassemblé des prophéties choisies sur notre Sauveur Jésus Christ, et j'ai montré en d'autres écrits d'une manière plus explicite ce qui est dit à son sujet ; à présent je me contenterai de ce qui vient d'être dit.

### III. LE NOM DE JÉSUS ET CELUI DE CHRIST ONT ÉTÉ AUTREFOIS CONNUS ET HONORÉS PAR LES DIVINS PROPHÈTES

Les noms de Jésus et de Christ ont été honorés chez les anciens prophètes aimés de Dieu : c'est maintenant le moment de le montrer. Ayant le premier connu le nom particulièrement vénérable et glorieux du Christ, Moïse donna des figures, des symboles, des images mystérieuses des réalités célestes, conformément à l'oracle qui lui avait dit : « Regarde, tu feras selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne » ; et pour glorifier le grand prêtre de Dieu autant qu'il était possible à un homme, il l'appela Christ ; à cette dignité du sa-

cerdoce suprême qui, pour lui, dépassait toute primauté parmi les hommes, il ajouta le nom de Christ comme un surcroît d'honneur et de gloire : ainsi il était convaincu que le Christ est quelque chose de divin.

Le même Moïse vit aussi d'avance, par l'Esprit de Dieu, le nom de Jésus<sup>4</sup> et le jugea également digne d'un privilège choisi. Alors que le nom de Jésus n'avait pas encore été prononcé parmi les hommes avant d'être connu de Moïse, celui-ci le donna d'abord et uniquement à celui qu'il connaissait, selon le type et le symbole, devoir lui succéder après sa mort au commandement suprême. Auparavant, en effet, le successeur de Moïse, celui qui reçut le nom de Jésus, était appelé d'un autre nom que lui avaient donné ses parents. Moïse lui-même l'appela Jésus, lui donnant avec ce nom un cadeau précieux, beaucoup plus grand qu'un diadème royal, car Jésus, fils de Navé, portait l'image de notre Sauveur, le seul qui, après Moïse et la consommation du culte symbolique transmise par lui, reçut l'héritage du pouvoir dans la véritable et très pure religion. Et de cette manière, aux deux hommes qui selon lui l'emportaient en vertu et en gloire sur tout le peuple, au grand prêtre et à celui qui devait commander après Lui, Moïse imposa le nom de Jésus-Christ notre Sauveur comme le plus grand des honneurs.

C'est d'une manière claire que les prophètes suivants ont annoncé le Christ par son nom, prédisant en même temps le complot que devait ourdir contre lui le peuple des Juifs et l'appel des nations. Ainsi parla Jérémie : « L'esprit de notre visage, le Christ Seigneur a été pris dans leurs corruptions ; nous avons dit de lui : A son ombre, nous vivrons parmi les nations. » De son côté, David, embarrassé par ces mots, dit : « Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils médité des choses vaines ? Les rois de la terre se sont levés et les chefs se sont unis ensemble contre le Seigneur et contre son Christ ? » Et plus loin, il ajoute, parlant au nom même du Christ : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi et je te donnerai les nations pour ton héritage et pour ton bien les extrémités de la terre. »

---

<sup>4</sup> Josué et Jésus sont le même nom en hébreu : יהושע. Dans les traductions utilisées par Eusèbe, le lieutenant de Moïse était sans doute appelé Jésus plutôt que Josué.

Ce n'étaient pas seulement les hommes honorés du souverain pontificat et oints symboliquement d'huile consacrée qu'ornaient chez les Hébreux le nom de Christ, mais encore les rois que les prophètes oignaient sous l'inspiration divine et faisaient ainsi des images du Christ ; car ces derniers, eux aussi, portaient en eux l'image de la puissance royale et dominatrice du seul véritable Christ, du Verbe divin qui règne sur toute chose. Nous avons appris également que, par l'onction, certains prophètes eux-mêmes sont devenus des Christs en figure ; de la sorte tous ceux-ci ont eu une ressemblance avec le vrai Christ, le Verbe divin et céleste, le seul grand prêtre de l'univers, le seul roi de toute la création, le seul grand prophète des prophètes du Père.

Cela est démontré, par le fait que personne de ceux qui jadis ont été symboliquement oints, prêtres, rois ou prophètes, n'a possédé une telle puissance de vertu divine que notre Sauveur et Seigneur Jésus, le seul vrai Christ. Aucun de ces hommes, quelque illustres qu'ils fussent chez leurs compatriotes par leur dignité, leur honneur, leurs longues séries d'ancêtres, n'a jamais donné à ses sujets, d'après l'appellation figurative de Christ qui leur était attribuée, le nom de chrétiens. A aucun d'entre eux n'a été rendu par ses sujets un honneur religieux ; après leur mort, aucun d'entre eux n'a provoqué des dispositions telles qu'on fût prêt à mourir pour les honorer ; pour aucun d'entre eux n'a eu lieu un tel ébranlement de toutes les nations de la terre, car en eux la force de l'image n'était pas capable de provoquer ce que produisait la manifestation de la vérité par notre Sauveur. Lui n'a reçu de personne les symboles et les signes du sacerdoce suprême ; charnellement, il ne tirait même pas sa descendance des prêtres ; il n'a pas été promu à la royauté par les lances des hommes. Il n'est pas

d'avantage devenu prophète comme ceux d'autrefois ; il n'a reçu des Juifs aucune dignité, aucune préséance.

Cependant il a été orné par son Père de tous les honneurs et non pas en symboles, mais en vraie vérité. Sans rien posséder de semblable à ce que nous avons dit, il est pourtant appelé Christ plus justement que tous les autres ; et parce qu'il est le seul vrai Christ de Dieu, il a rempli le monde entier de chrétiens, de son nom réellement vénérable et sacré : ce ne sont pas des figures ni des images, mais les pures vertus et une vie céleste, grâce aux dogmes mêmes de vérité,

qu'il a transmises à ses disciples.

Quant à son onction, elle n'est pas une préparation corporelle ; elle est quelque chose de divin par l'Esprit de Dieu, par la participation de la divinité inengendrée du Père.

C'est là ce que nous enseigne encore Isaïe, lorsqu'il s'écrie comme par la voix même du Christ : « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint ; il m'a envoyé pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, pour prêcher aux captifs la délivrance et aux aveugles la vue. »

Et non seulement Isaïe, mais aussi David qui dit en s'adressant au Christ : « Ton trône, ô Dieu, est pour les siècles des siècles ; un sceptre de droiture est le sceptre de ta royauté ; tu as aimé la justice et tu as haï l'iniquité ; c'est pourquoi Dieu t'a oint, ton Dieu, d'une huile d'exultation de préférence à tes compagnons. » Ici, dans le premier verset, la parole divine l'appelle Dieu ; dans le second, elle l'honore du sceptre royal, et plus loin, après avoir parlé de la puissance divine et royale, elle le montre en troisième lieu devenu Christ, oint non par une huile de nature matérielle, mais par l'huile divine de l'exultation : elle signifie ainsi son élection bien supérieure et différente de celle des anciens, qui avaient reçu une onction corporelle et figurative.

Et ailleurs, le même David montre encore ce qui concerne le Christ, en disant : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis un escabeau de mes pieds. » Et : « De mon sein, avant l'aurore, je t'ai engendré. Le Seigneur l'a juré et ne se repentira pas : tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Ce Melchisédech est introduit dans les Écritures sacrées comme un prêtre du Dieu très, haut qui n'a pas été manifesté par une onction corporelle qui n'a pas davantage reçu le sacerdoce des Hébreux par succession héréditaire : à cause de cela c'est selon son ordre, et non selon l'ordre des autres qui ont reçu des symboles et des figures, que notre Sauveur est appelé Christ et prêtre, avec l'assistance d'un serment. Aussi l'histoire montre-t-elle qu'il n'a pas été oint corporellement chez les Juifs et qu'il n'appartient même pas à la tribu des prêtres, mais qu'il a reçu son être de Dieu même, avant l'aurore, c'est-à-dire avant la constitution du monde et qu'il possède le sacerdoce immortel et impérissable pour les siècles infinis.

Une preuve forte et éclatante de son onction incorporelle et divine,

c'est que seul de tous les hommes qui ont jamais vécu jusqu'à présent, il est appelé, confessé, reconnu Christ par tous les hommes, dans l'univers entier ; qu'il est désigné de ce nom chez les Grecs et chez les Barbares ; que maintenant encore, ses disciples dans la terre entière l'honorent comme roi, l'admirent plus qu'un prophète, le glorifient comme le vrai et unique souverain prêtre de Dieu, et, par-dessus tout cela, c'est parce qu'il est le Verbe de Dieu préexistant, subsistant avant tous les siècles, parce qu'il a reçu du Père l'honneur religieux, qu'il est adoré comme Dieu. Et ce qui est encore le plus extraordinaire de tout, c'est que nous lui sommes consacrés, nous ne le célébrons pas seulement par des mots et par les bruits des paroles, mais par toutes les dispositions de notre âme de telle sorte que nous préférons à notre propre vie le témoignage que nous avons à lui rendre.

Il a été nécessaire, avant de commencer notre récit, de faire ici quelques observations, pour que personne ne croie que notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ est tout récent à cause du temps de son existence incarnée.

#### IV. LA RELIGION ANNONCÉE PAR LUI À TOUTES LES NATIONS N'EST NI NOUVELLE NI ÉTRANGÈRE

Mais afin qu'on ne suppose pas non plus sa doctrine d'être nouvelle et étrangère, composée par un homme nouveau et ne différant en rien des autres hommes, expliquons-nous aussi brièvement à ce sujet. En effet, la présence de notre Sauveur Jésus-Christ a brillé récemment pour tous les hommes. C'est assurément un peuple nouveau qui s'est manifesté : ni petit, ni faible, ni installé dans quelque coin de terre, mais le plus nombreux et le plus religieux de tous les peuples et par suite impérissable, invincible, parce que toujours soutenu par le secours de Dieu, apparu soudainement selon les prédictions ineffables des temps : ce peuple est celui qui est honoré partout du nom du Christ. Ce peuple, un des prophètes fut frappé de stupeur en le voyant d'avance dans l'avenir, par l'œil de l'Esprit divin, si bien qu'il s'écria : « Qui a entendu de telles choses et qui a parlé ainsi ? La terre a enfanté en un seul jour et un peuple est né d'un seul coup. » Et il



insinue le nom futur de ce peuple, en disant : « Mes serviteurs seront appelés d'un nom nouveau, qui sera béni sur la terre. »

Mais si évidemment nous sommes nouveaux et si ce nom réellement récent de chrétiens est connu depuis peu dans toutes les nations, notre genre de vie et l'allure de notre conduite selon les doctrines mêmes de la piété n'ont pas été récemment imaginés par nous : c'est dès la première création de l'humanité pour ainsi dire qu'ils ont été appliqués par l'instinct des hommes religieux d'autrefois, comme nous allons le montrer.

Le peuple des Hébreux n'est pas nouveau, mais il est honoré chez tous les hommes par son antiquité et tous le connaissent. Chez lui des traditions et des livres rapportent que, autrefois, des hommes, rares sans doute et peu nombreux, mais cependant éminents par la piété, la justice et toutes les autres vertus, ont vécu les uns avant le Déluge, d'autres après, par exemple les enfants et les descendants de Noé, et Abraham, que les enfants des Hébreux se vantent d'avoir pour chef et pour ancêtre.

Tous ceux dont la justice est attestée, depuis Abraham lui-même en remontant jusqu'au premier homme, on ne se mettrait pas en dehors de la vérité en les appelant chrétiens par leurs actions sinon par leur nom. Ce nom signifie en effet que le chrétien, grâce à la connaissance et à l'enseignement du Christ, se distingue par la prudence, la justice, la force du caractère et de la vertu, le courage, la pieuse confession d'un seul et unique Dieu au-dessus de tout : tout cela, ces hommes ne le recherchaient pas moins que nous. Tout comme nous, ils ne se préoccupaient pas de la circoncision corporelle, ni de l'observance des sabbats, ni de l'interdiction de tels ou tels aliments, ni des autres discriminations que, plus tard, le premier de tous, Moïse commença à faire observer comme des symboles. Maintenant, ces affaires n'intéressent pas non plus les chrétiens. Mais ils connaissent bien le Christ même de Dieu qui, nous l'avons montré, a été vu par Abraham, a prophétisé à Isaac, a parlé à Israël, a conversé avec Moïse et les prophètes postérieurs. C'est pourquoi on trouverait que ces amis de Dieu ont été aussi honorés du nom de Christ, selon la parole qui dit à leur sujet : « Ne touchez pas à mes Christs et ne nuisez pas à mes prophètes. » Par suite il est raisonnable de penser que cette religion, la plus ancienne et la plus vieille de toutes, celle des amis de Dieu qui vivaient avec Abraham, est aussi celle qui a été récemment annoncée a

toutes les nations par l'enseignement du Christ.

Que si l'on dit qu'Abraham a reçu bien plus tard le précepte de la circoncision, il faut répondre que déjà auparavant, il avait reçu le témoignage de sa justice a cause de sa foi, car la parole de Dieu s'exprime ainsi : « Abraham crut a Dieu et cela lui fut compté en justice. » C'est donc a un homme justifié avant la circoncision que Dieu – c'est-à-dire le Christ, le Verbe de Dieu – se manifesta lui même et fit une prédiction sur ceux qui devaient, dans les âges suivants, être justifiés semblablement a lui, disant en propres termes : « En toi seront bénies toutes les tribus de la terre », et encore « Il sera pour une nation grande et nombreuse, et en lui seront bénies toutes les nations de la terre. » Il est facile d'établir que tout cela a été réalisé pour nous. Abraham, en effet, a été justifié par la foi au Verbe de Dieu, au Christ qui lui est apparu ; il a renoncé à la superstition de ses pères et à l'erreur de sa vie antérieure, il a confessé un seul Dieu au-dessus de tout, il l'a servi par des œuvres vertueuses et non par les observances de la loi de Moïse qui est venue plus tard. C'est à un tel homme qu'il a été dit qu'en lui seraient bénies toutes les tribus de la terre et toutes les nations. Aujourd'hui, c'est dans des œuvres plus claires que des discours, chez les seuls chrétiens répandus dans l'univers entier, qu'on voit pratiquée la forme de religion d'Abraham.

Pourquoi donc serait-on empêché de reconnaître une seule et même manière de vivre, une seule et même religion à nous qui vivons après le Christ et aux anciens amis de Dieu ? Ainsi, nous avons démontré qu'elle ne paraît pas nouvelle et étrangère, mais s'il faut dire la vérité, qu'elle est la première, la seule, la véritable règle de la piété, cette religion transmise par l'enseignement du Christ. Que cela soit suffisant

## V. LES TEMPS DE SA MANIFESTATION PARMI LES HOMMES

Et maintenant, après cette introduction nécessaire à l'histoire ecclésiastique que nous nous proposons d'écrire, commençons notre voyage par la manifestation de notre Sauveur dans la chair. Invoquons Dieu, le Père du Verbe, et Jésus-Christ lui-même dont nous parlons,

notre Sauveur et Seigneur, le Verbe céleste de Dieu, pour être notre aide et notre auxiliaire dans l'exposition de la vérité.

La quarante-deuxième année du règne d'Auguste, la vingt-huitième de la soumission de l'Égypte et de la mort d'Antoine et de Cléopâtre, lors de laquelle s'acheva la domination sur l'Égypte des Ptolémées, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ naquit au temps du premier dénombrement, alors que Quirinius gouvernait la Syrie, conformément aux prophéties relatives à lui, à Bethléem de Judée. Le recensement accompli sous Quirinius est aussi mentionné par le plus célèbre des historiens juifs, Flavius Josèphe, lorsqu'il raconte un autre événement, l'insurrection des Galiléens qui eut lieu dans les mêmes temps, insurrection dont chez nous également Luc fait mémoire dans les Actes en écrivant : « Après lui se leva Judas le Galiléen aux jours du recensement et il détourna le peuple à sa suite ; mais il périt et tous ceux qui avaient eu confiance en lui furent dispersés. »

C'est conformément à cela que l'historien cité, au dix-huitième livre de l'Antiquité, ajoute en propres termes : « Quirinius, membre du Sénat, après avoir rempli les autres charges et les avoir toutes traversées de manière à devenir consul, homme de grande réputation, vint en Syrie avec quelques hommes envoyés par César pour y être juge du peuple et censeur des biens. »

Peu après, il ajoute : « Judas, Gaulonite d'une ville nommée Gamala, prit avec lui le pharisien Saddoc et poussa le peuple à la révolte ; ils disaient que le recensement ne servait à rien autre qu'à apporter directement la servitude et ils excitaient le peuple à la défense de la liberté. »

Au deuxième livre des Histoires de la guerre juive, il écrit encore ceci sur le même personnage : « Alors un Galiléen, du nom de Judas, poussait ses compatriotes à la révolte, en leur reprochant d'accepter de payer l'impôt aux Romains et de supporter des maîtres mortels en dehors de Dieu. » Voilà ce que rapporte Josèphe.

## VI. EN SON TEMPS, CONFORMÉMENT AUX PROPHÉTIES, ONT FAIT DÉFAUT LES CHEFS DU PEUPLE JUIF PRIS JUSQU'ALORS DANS LA SUCCESSION ANCESTRALE, ET HÉRODE EST LE PREMIER ÉTRANGER QUI RÈGNE SUR EUX

A ce moment, Hérode, le premier étranger par la race, reçut la royauté du peuple juif et la prophétie faite par Moïse reçut son accomplissement : elle annonçait qu'un chef issu de Juda ne ferait pas défaut, ni un prince sorti de sa race, jusqu'à ce que vienne celui à qui il est réservé, celui qu'il montre comme devant être l'attente des nations.

Les termes de la prédiction ne furent pas accomplis durant le temps où il fut permis aux Juifs de vivre sous des chefs de leur race en commençant dans le passé par Moïse lui-même et en descendant jusqu'au règne d'Auguste, au temps duquel le premier étranger, Hérode, gouverna les Juifs sous l'autorité des Romains. A ce que rapporte Josèphe, il était Iduméen par son père et Arabe par sa mère ; mais selon Africain qui fut aussi un historien et non un homme quelconque, ceux qui ont écrit sur lui avec exactitude, disent qu'Antipater, c'est-à-dire le père d'Hérode, était né lui-même d'un certain Hérode d'Ascalon, un des hiérodules du temple d'Apollon. Cet Antipater, emmené tout enfant en captivité par des brigands Iduméens, resta avec eux parce que son père qui était pauvre ne pouvait pas payer sa rançon ; après avoir été élevé selon leurs usages, il fut aimé plus tard par Hyrcan, le grand-prêtre des Juifs. De lui naquit Hérode, au temps de notre Sauveur. La royauté des Juifs étant donc passée entre ses mains, l'attente des nations conformément à la prophétie était déjà aux portes, étant donné qu'à partir de lui les chefs et les princes qui depuis Moïse s'étaient succédé chez les Juifs vinrent à manquer.

Avant leur captivité et leur exil à Babylone, les Juifs avaient eu des rois à partir de Saül, le premier, et puis David, et, avant les rois, des chefs les avaient commandés, ceux qu'on appelle juges : ceux-ci étaient venus après Moïse et son successeur Josué.

Après le retour de Babylone, ils ne cessèrent pas d'avoir un gouvernement aristocratique et oligarchique – les prêtres en effet présidaient aux affaires – jusqu'à ce que Pompée, général des Romains, eut assiégé et pris Jérusalem par la force, souillé les lieux saints, pé-

nétré dans les parties sacrées du sanctuaire, envoyé en captivité à Rome avec ses enfants celui qui, par succession ancestrale, avait été jusqu'à ce temps roi et grand-prêtre et qui s'appelait Aristobule, et finalement donné le pontificat suprême à son frère Hyrcan et soumis toute la nation des Juifs à payer le tribut aux Romains. Or Hyrcan, en qui s'achève la succession des grands-prêtres, fut fait prisonnier par les Parthes ; et le premier, comme je l'ai déjà dit, l'étranger Hérode, sous l'autorité du Sénat romain et de l'empereur Auguste, prit en mains la nation des Juifs. De son temps s'établit manifestement la présence du Christ qu'accompagnèrent le salut attendu des nations et leur vocation, conformément à la prophétie. Car à partir de ce temps, le chef et les princes sortis de Juda – je veux dire issus du peuple juif – vinrent à manquer, et semblablement aussi le souverain sacerdoce, qui passait régulièrement des ancêtres à leurs descendants immédiats, selon les générations, fut troublé dans sa succession.

De tout cela, on a comme garant digne de foi Josèphe : il montre qu'Hérode après avoir reçu des Romains la royauté, n'installa plus de grands-prêtres de l'ancienne race, mais confia cet honneur à des hommes obscurs. Semblablement à Hérode, pour l'installation des prêtres, se conduisit son fils Archélaüs ; et après lui les Romains qui reçurent la domination sur les Juifs. Le même raconte encore que le premier, Hérode, mit sous clef, avec son propre sceau, la robe sacrée du souverain pontife et ne permit plus aux souverains pontifes de l'avoir à leur disposition : après lui, Archélaüs et ensuite les Romains suivirent son exemple. Si nous racontons cela, c'est pour prouver une autre prophétie relative à la manifestation de notre Sauveur Jésus-Christ et réalisée alors.

Au livre de Daniel donc, l'Écriture, après avoir très manifestement établi un nombre exact de semaines jusqu'au Christ chef, ainsi que nous l'avons montré ailleurs, annonce qu'une fois ces semaines achevées, l'onction disparaîtra chez les Juifs : et l'on voit clairement que cela a été accompli au temps de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ. Il nous était nécessaire de marquer d'abord ces choses pour établir la vérité des temps.

## VII. LA SOI-DISANT DIVERGENCE DANS LES ÉVANGILES AU SUJET DE LA GÉNÉALOGIE DU CHRIST

Les évangélistes Matthieu et Luc nous ont transmis différemment la généalogie du Christ : beaucoup pensent qu'ils se contredisent et chacun des fidèles, dans l'ignorance de la vérité, s'est efforcé de découvrir l'explication de ces passages.

Reproduisons donc sur eux le récit venu jusqu'à nous dans une lettre adressée à Aristide, sur l'accord de la généalogie dans les évangiles, par Africain dont nous avons parlé un peu plus haut. Celui-ci réfute d'abord les opinions des autres comme forcées ou erronées ; puis il rapporte en ces termes le récit qu'il a recueilli lui-même :

« En Israël, les noms des générations étaient comptés selon la nature ou selon la loi :

1. Selon la nature par la succession des filiations charnelles ;
2. Selon la loi, lorsqu'un homme avait des enfants sous le nom de son frère mort sans progéniture. En effet, l'espérance de la résurrection n'avait pas encore été clairement donnée et l'on figurait la promesse à venir par une résurrection mortelle, de telle sorte que le nom du trépassé demeurât en se perpétuant. Par suite, de ceux dont il est question dans cette généalogie, les uns ont succédé authentiquement à leurs pères ; les autres, ayant été engendrés pour tel ou tel, ont reçu le nom de tel ou tel ; des uns et des autres il a été fait mention, de ceux qui ont *réellement* engendré et de ceux qui ont engendré par convention. Ainsi ni l'un ni l'autre des évangiles ne commet d'erreur, en comptant d'après la nature ou d'après la loi. Les générations issues de Salomon et celles issues de Nathan sont mélangées les unes aux autres, par suite des résurrections feintes d'hommes sans enfant, de secondes noces, d'attributions de descendants, de sorte que les mêmes personnages sont justement regardés comme descendant, mais de manières différentes, tantôt de leurs pères putatifs, tantôt de leurs pères réels. Ainsi, les deux récits sont absolument vrais et l'on arrive à Joseph d'une façon compliquée mais exacte. »

Afin de rendre clair ce que je dis, j'expliquerai l'entrecroisement des descendants. A compter les générations depuis David par Salomon, le troisième avant la fin se trouve Matthan qui a engendré Jacob, père de Joseph. Selon Luc, depuis Nathan, fils de David, semblablement

le troisième avant la fin est Melchi, car Joseph est fils d'Héli, fils de Melchi. Or, le terme indiqué pour nous étant Joseph, il faut montrer comment l'un et l'autre est présenté comme son père, Jacob qui descend de Salomon et Héli qui descend de Nathan ; comment d'abord ces deux hommes, Jacob et Héli étaient frères, et comment avant eux, leurs pères, Matthan et Melchi, bien qu'étant de descendances différentes, sont déclarés grands-pères de Joseph.

« Donc, Matthan et Melchi, ayant épousé successivement la même femme, en eurent des enfants qui étaient frères utérins, car la loi ne défendait pas à une femme qui avait été répudiée ou dont le mari était mort, d'épouser un autre homme. De cette femme, Estha - car c'est ainsi que la tradition l'appelle - Matthan le premier qui descendait de Salomon, engendra Jacob ; puis Matthan étant mort, Melchi qui tirait son origine de Nathan épousa sa veuve et en eut un fils, Héli : il était de la même tribu, mais d'une autre famille, comme je l'ai dit plus haut. Ainsi, nous trouverons que Jacob et Héli qui étaient de deux descendances différentes, étaient frères utérins.

De ces derniers, l'un, Héli, étant mort sans enfants, l'autre, Jacob, son frère, épousa sa femme et, en troisième lieu, engendra d'elle Joseph, son fils selon la nature, - et selon le texte où il est écrit : Jacob engendra Joseph , - et fils d'Héli selon la loi, car c'était pour Héli que Jacob, son frère, suscita un descendant. C'est ainsi que la généalogie qui le concerne ne doit pas être regardée comme inexacte. L'Évangéliste Matthieu l'énumère ainsi : « Jacob, dit-il, engendra Joseph », et Luc par contre : « Lequel, à ce qu'on pensait (car il ajoute cette remarque) était fils de Joseph, fils d'Héli, fils de Melchi. » Il n'était pas possible d'exposer plus clairement la descendance légale : jusqu'à la fin, Luc, pour désigner toutes ces générations, a évité le mot : engendra, en poursuivant son énumération jusqu'à Adam, qui fut de Dieu.

« Cela n'est pas dit sans preuve ni à la légère. Car les parents du Sauveur selon la chair, soit pour se vanter, soit simplement pour raconter, en tout cas en disant la vérité ont transmis encore ceci : des brigands iduméens étant survenus à Ascalon, ville de Palestine, enlevèrent de la chapelle d'Apollon, qui était bâtie près des remparts, le petit Antipater, fils d'un hiérodote, Hérode, avec le reste du butin et le gardèrent prisonnier. Le prêtre ne pouvant payer la rançon pour son fils, Antipater fut élevé selon les usages des Iduméens, et plus tard, il fut

aimé d'Hyrchan, grand-prêtre de la Judée. Il fut ensuite envoyé en ambassade auprès de Pompée pour Hyrchan et il obtint en sa faveur la liberté du royaume qui avait été enlevée par Aristobule, son frère ; lui-même eut la bonne fortune d'être nommé épimélète de la Palestine. Puis Antipater ayant été tué par ruse, à cause de la jalousie provoquée par sa chance, son fils Hérode lui succéda ; et plus tard, celui-ci fut appelé par Antoine et Auguste, en vertu d'un décret du Sénat, à régner sur les Juifs. Ses enfants furent Hérode et les autres tétrarques. Cela se trouve aussi dans les histoires des Grecs.

« Jusqu'alors, on trouvait copiées dans les archives les généalogies des vrais Hébreux et celles des prosélytes d'origine, comme Achior l'Ammanite, Ruth la Moabite, et des gens sortis d'Egypte et mêlés aux Hébreux. Hérode, que n'intéressait en rien la race des Israélites et que gênait la conscience de son origine obscure, fit brûler les registres de ces généalogies, s'imaginant qu'il paraîtrait noble, par le fait que personne ne pourrait faire remonter, par des registres publics, son origine jusqu'aux patriarches ou à des prosélytes, ou à des étrangers mêlés, appelés géores.

Quelques personnes soigneuses gardèrent pour elles leurs propres généalogies, soit en se souvenant des noms, soit en en prenant des copies et se glorifièrent d'avoir sauvé la mémoire de leur noblesse. Parmi elles, se trouvaient ceux dont on a parlé, qu'on appelle desposynes, à cause de leurs acointances avec la famille du Sauveur : originaires des villages juifs de Nazareth et de Kokaba, ils s'étaient répandus dans le reste du pays et ils avaient compilé la susdite généalogie d'après le Livre des Jours, autant qu'ils l'avaient pu.

Qu'il en soit donc ainsi ou autrement, on ne saurait trouver une explication plus satisfaisante, du moins à ce que je pense et à ce que croit tout homme de bon sens.

Qu'elle nous suffise donc, même si elle n'est pas garantie, puisqu'il n'y en a pas de meilleure ou de plus vraie à présenter. Du moins l'Evangile est-il entièrement dans la vérité. »

Et, à la fin de la même lettre, Africain ajoute ceci :

« Matthan, descendant de Salomon, engendra Jacob. Matthan étant mort, Melchi, descendant de Nathan, engendra de la même femme Héli. Héli et Jacob étaient donc frères utérins. Héli étant mort sans enfant, Jacob lui suscita un descendant et engendra Joseph, son fils selon la nature, le fils d'Héli selon la Loi. Ainsi Joseph était le fils de



l'un et de l'autre. »

La généalogie de Joseph étant ainsi faite, Marie elle aussi apparaît virtuellement être de la même tribu que lui, car, selon la loi de Moïse, il n'était pas permis de se marier dans d'autres tribus que la sienne : il est ordonné en effet de s'unir en mariage à quelqu'un du même bourg et de la même tribu, de telle manière que l'héritage de la famille ne passât pas d'une tribu à une autre.

En voilà maintenant assez sur le sujet.

## VIII. L'ATTENTAT D'HÉRODE CONTRE LES ENFANTS ET QUELLE MORT LE CHÂTIA

Le Christ étant né conformément aux prophéties à Bethléem de Judée, dans les temps que nous avons indiqués, Hérode fut interrogé par des mages venus d'Orient qui demandèrent où était le roi des Juifs nouveau-né ; car ils avaient vu une étoile qui avait été pour eux le motif d'un si long voyage et ils avaient hâte d'adorer l'enfant comme un Dieu. Il ne fut pas médiocrement ému de cette affaire qui, pensait-il, mettait son pouvoir en danger ; et ayant demandé aux docteurs de la Loi dans le peuple, où l'on attendait la naissance du Christ, dès qu'il connut la prophétie de Michée qui l'annonçait à Bethléem, il ordonna par un édit de tuer les enfants à la mamelle à Bethléem et dans tous les environs, à partir de deux ans et au-dessous, selon le temps que lui avaient exactement indiqué les mages. Il pensait que, selon l'apparence, Jésus lui aussi partagerait le malheureux sort de ses compagnons d'âge.

Mais l'enfant devança sa machination et fut porté en Egypte car, par l'apparition d'un ange, ses parents avaient d'avance appris l'avenir. C'est là d'ailleurs ce qu'enseigne le récit sacré de l'Évangile.

Là dessus, il est convenable de voir les châtiments de l'audace d'Hérode contre le Christ et ceux de son âge. Aussitôt après, sans même un léger avertissement, la justice divine le poursuivit alors qu'il était encore en vie, lui montrant les préludes de ce qu'il recevrait lors de son départ d'ici bas. Alors que tout paraissait bien aller dans son royaume, il ternit la gloire de sa maison par des malheurs successifs, par l'assassinat de sa femme, de ses enfants, de ceux qui lui étaient les

plus proches par le sang, et les plus attachés. Il est possible maintenant de décrire ces événements que Josèphe a rapportés au long dans les Histoires qui parlent de lui.

Immédiatement après le crime contre le Sauveur et les autres enfants, un fouet tenu par Dieu s'empara d'Hérode et le poussa vers la mort : Écoutons l'historien de ces crimes, qui décrit sa mort en propres termes, au dix-septième livre de l'Antiquité juive.

« Pour Hérode la maladie devenait plus amère parce que Dieu le châtierait des crimes qu'il avait commis. En effet, un feu doux était en lui, qui ne manifestait pas au toucher une inflammation aussi grande que celle qui exerçait sa nocivité à l'intérieur de son corps. Il avait un atroce désir de prendre des aliments et rien ne pouvait le secourir, un ulcère de l'intestin, et surtout de violentes douleurs d'entrailles ; une enflure humide et luisante des pieds ; les aines étaient dans un état pareil ; le membre viril tombait en pourriture et était rempli de vers ; il ne respirait qu'en se dressant et répandait une odeur insupportable par suite de la pesanteur et de la fréquence de son souffle ; tous ses membres étaient secoués avec une violence insupportable. Les devins et ceux à qui appartient la sagesse de prédire ces événements, disaient que Dieu se vengeait ainsi des nombreuses impiétés du roi. »

Voilà ce que rapporte l'historien indiqué dans le livre dont nous avons parlé. Dans le second livre des Histoires, il transmet encore des récits semblables sur le même personnage en écrivant ceci :

« Ensuite, la maladie s'empara de son corps entier et le divisa par diverses souffrances. Il avait en effet une fièvre lente, une démangeaison insupportable sur toute la surface du corps, des douleurs continues de l'intestin, des œdèmes aux pieds comme un hydropique ; un gonflement de l'aine, au membre viril une putréfaction qui donnait naissance à des vers ; de plus une respiration asthmatique et pénible ; des agitations de tous les membres, de telle sorte que les devins voyaient une punition dans ces maux.

Mais lui, luttant contre de telles souffrances, s'attachait à la vie, espérait une guérison et cherchait des remèdes. Il franchit donc le Jourdain et fit usage des eaux thermales de Callirhoé : celles-ci coulent vers le lac Asphaltite et leur douceur les rend même potables. Là les médecins pensèrent réchauffer avec de l'huile chaude tout son corps affaibli en le plongeant dans une baignoire pleine d'huile. Mais il tomba en défaillance et tourna l'œil comme épuisé. Les serviteurs

poussèrent des cris, ce qui le fit revenir ; mais, pour le reste, voyant la guérison impossible, il ordonna de distribuer cinquante drachmes à chaque soldat et de grandes sommes aux chefs et à ses amis. Puis, il revint à Jéricho, déjà assombri et prêt à affronter la mort elle-même et il fomenta le dessein d'une action abominable. Il fit en effet réunir les notables de chaque bourg de toute la Judée et les enferma dans ce qu'on appelle l'hippodrome ; puis il appela sa sœur Salomé et son mari Alexas : "Je sais, dit-il, que les Juifs fêteront ma mort ; mais je puis être regretté par d'autres et avoir des obsèques brillantes, si vous voulez bien obéir à mes commandements. Ces hommes emprisonnés, exécutez-les au plus vite lorsque j'aurai expiré, en les faisant entourer par des soldats : ainsi toute la Judée et chaque maison pleurera sur moi, même si elle ne le veut pas. »

Et, un peu plus loin, Josèphe dit :

« Et de nouveau, il était tourmenté par le besoin de nourriture et par une toux spasmodique. Sous l'impression de ces douleurs, il décida de prévenir la destinée. Il prit une pomme et demanda un couteau, car il avait l'habitude de couper ce qu'il mangeait ; puis, ayant regardé si personne ne l'en empêcherait, il leva la main pour se frapper. »

Le même historien raconte encore qu'avant le dernier moment de sa vie, il donna l'ordre de tuer encore le troisième de ses propres enfants, en plus des deux qu'il avait déjà fait mettre à mort, et qu'il termina subitement son existence avec de grandes souffrances. Tel fut le terme de la vie d'Hérode qui subit ainsi un juste châtiment pour la mort des enfants qu'il avait massacrés autour de Bethléem, lorsqu'il avait comploté contre notre Sauveur. Après cette fin, un ange se présenta en songe à Joseph qui vivait alors en Egypte et lui ordonna de ramener en Judée l'enfant et sa mère, en lui montrant qu'étaient morts ceux qui cherchaient à faire périr l'enfant. A cela, l'évangéliste ajoute : « Ayant appris qu'Archélaüs régnait à la place d'Hérode, son père, il craignit d'y aller, et averti par un songe, il se retira dans le pays de Galilée. »

L'historien mentionné plus haut s'accorde avec l'évangéliste sur l'avènement d'Archélaüs au pouvoir après Hérode et il décrit de quelle manière, selon le testament d'Hérode son père et la décision de César Auguste, il reçut par succession la royauté sur les Juifs, puis comment, Archélaüs étant tombé du pouvoir après dix ans, ses frères

Philippe et Hérode le jeune<sup>5</sup> obtinrent leurs tétrarchies en même temps que Lysanias.

## IX. LE TEMPS DE PILATE

Le même Josèphe, au dix-huitième livre des Antiquités montre que la douzième année du règne de Tibère – celui-ci avait succédé au pouvoir suprême à Auguste qui avait exercé l'autorité pendant cinquante-sept ans – Ponce-Pilate obtint le gouvernement de la Judée et y resta dix années entières, presque jusqu'à la mort de Tibère. Ainsi est clairement démontrée la fausseté des Mémoires fabriqués tout récemment contre notre Sauveur ; et tout d'abord le temps marqué dans le titre prouve à lui seul le mensonge de leur fiction. Ils placent en effet sous le quatrième consulat de Tibère, qui coïncide avec la septième année de son règne, les audacieuses entreprises des Juifs pour faire souffrir le Sauveur : or, en ce temps là, Pilate ne gouvernait pas encore la Judée, si du moins il faut utiliser le témoignage de Josèphe :

Celui-ci signifie clairement, dans l'écrit indiqué plus haut, que Pilate fut établi gouverneur de la Judée par Tibère la douzième année de son règne.

En ce temps-là donc, selon l'évangéliste, la quinzième année du règne de Tibère César, la quatrième du gouvernement de Ponce-Pilate, Hérode, Lysanias et Philippe étant tétrarques du reste de la Judée, notre Sauveur et Seigneur Jésus, le Christ de Dieu, commençant environ sa trentième année, vint au baptême de Jean et donna alors les prémices de la prédication de l'Évangile.

## X. LES GRANDS PRÊTRES DES JUIFS SOUS LESQUELS LE CHRIST ENSEIGNA SA DOCTRINE

---

<sup>5</sup> Hérode le jeune (né en -10 et mort en 44), petit-fils d'Hérode-le-Grand est appelé aussi Agrippa ou Hérode-Agrippa, ou bien encore Agrippa 1<sup>er</sup>. Il est le dernier roi juif de Judée. Il ne faut pas le confondre avec Hérode Antipater, fils d'Hérode-le-Grand, aussi appelé Hérode Antipas II (né en -20 et mort en 39), qui épousera Hérodiade, la femme de son frère, et qui fera mettre à mort Saint Jean-Baptiste.

L'Écriture divine dit que tout le temps de son enseignement s'accomplit sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, montrant ainsi que la durée entière de son enseignement est comprise dans les années déterminées par leur charge. Il commença donc sous le pontificat d'Anne et dura jusqu'à celui de Caïphe, ce qui ne donne pas tout à fait un intervalle de quatre ans. En effet, dès ce temps-là, les règles établies par la loi étaient déjà violées en quelque sorte ; on avait aboli les règles selon lesquelles ce qui concerne le service de Dieu était à vie et transmis par succession ancestrale ; et les gouverneurs romains confiaient le souverain sacerdoce tantôt à l'un, tantôt à l'autre, sans que personne le conservât plus d'un an. Josèphe mentionne donc quatre grands prêtres qui se sont succédé depuis Anne jusqu'à Caïphe en disant, dans le même livre des Antiquités, ceci :

« Valérius Gratus, ayant déposé Anne du sacerdoce, proclame grand prêtre Ismaël, fils de Phabi ; peu de temps après, l'ayant aussi déposé, il institue grand prêtre Eléazar, fils du grand prêtre Anne. Une année s'étant écoulée, il dépose encore ce dernier et confie le souverain sacerdoce à Simon fils de Camith : celui-ci également n'exerce pas sa charge plus d'une année et Joseph, appelé aussi Caïphe, est son successeur. »

Ainsi la durée entière de l'enseignement de notre Sauveur est démontrée comme n'ayant pas été de quatre années complètes, puisque quatre grands prêtres, depuis Anne jusqu'à l'installation de Caïphe, ont, en quatre ans, occupé la charge annuelle.

Que Caïphe ait été réellement grand prêtre l'année où fut accomplie la passion du Sauveur, c'est là ce que prouve l'Évangile inspiré : par lui et par l'observation précédente est démontré le temps de l'enseignement du Christ. Ajoutons que notre Sauveur et Seigneur, peu de temps après le commencement de sa prédication, appela les douze apôtres, que, seuls parmi le reste de ses disciples, il nomma apôtres par une faveur spéciale. Il désigna encore soixante-dix autres hommes, qu'il envoya eux aussi deux à deux devant lui dans tous les lieux et dans toutes les villes où il devait aller lui-même.

## XI. LES TÉMOIGNAGES SUR JEAN-BAPTISTE ET SUR LE CHRIST

Le livre divin des Évangiles rapporte aussi que, peu après, Jean-Baptiste eut la tête coupée par Hérode le Jeune et Josèphe le raconte également lorsque, faisant par son nom mémoire d'Hérodiade, il dit qu'Hérode la prit en mariage bien qu'elle fut la femme de son frère ; qu'il répudia donc sa première femme qu'il avait épousée selon les lois, — elle était elle-même fille d'Arétas, roi de Petrée —, et qu'il sépara Hérodiade de son mari encore vivant ; qu'à cause d'elle, après avoir tué Jean-Baptiste, il fit la guerre contre Arétas dont il avait déshonoré la fille, que, dans cette guerre, la bataille ayant été engagée, il perdit toute son armée et qu'il subit cette défaite à cause de sa cruauté à l'égard de Jean. Le même Josèphe confirme que Jean était un homme des plus justes et qu'il baptisa, étant en cela d'accord avec ce qui est écrit sur lui dans les Évangiles inspirés. Il raconte aussi qu'Hérode tomba de la royauté à cause de la même Hérodiade, avec qui il fut chassé en exil et condamné à habiter la ville de Vienne en Gaule. Et tout cela est exposé au dix-huitième livre des Antiquités, là où il écrit textuellement au sujet de Jean :

« A certains Juifs, il a semblé que l'armée d'Hérode avait été perdue par Dieu qui vengeait très justement la mort de Jean, appelé le Baptiste. Hérode, en effet, l'avait mis à mort, bien que ce fût un homme bon qui exhortait les Juifs à s'exercer à la vertu, à pratiquer la justice les uns à l'égard des autres, ainsi que la piété envers Dieu et à venir au baptême ; le baptême lui paraissait ainsi une chose recommandable non pas pour la rémission de certaines fautes, mais pour la purification du corps, l'âme ayant été préalablement purifiée par la justice. Comme les autres se rassemblaient autour de lui et étaient soulevés par l'audition de ses discours, Hérode craignit sa force de persuasion sur les hommes et qu'il les portât à quelque révolution, car ils paraissaient devoir tout faire par son conseil ; aussi jugea-t-il beaucoup mieux, avant qu'un coup fût fait par lui, de prendre l'initiative et de le tuer, plutôt que d'avoir à se repentir s'il y avait une révolution, d'être tombé dans l'embarras. Sur le soupçon d'Hérode, Jean fut donc envoyé en captivité à Machéronte, la prison signalée plus haut et il y fut tué. »

Voilà ce que Josèphe rapporte de Jean. Il fait également mention de notre Sauveur, dans le cours du même ouvrage, de la manière suivante :

« A cette époque fut Jésus, homme sage, si du moins il faut l'appeler un homme. Il était l'auteur d'œuvres extraordinaires et le maître d'hommes qui recevaient la vérité avec plaisir ; il entraîna après lui beaucoup de Juifs et aussi beaucoup de Grecs. Il était le Christ, et sur la dénonciation des premiers des nôtres, Pilate le condamna à la croix, mais ceux qui l'avaient d'abord aimé, ne cessèrent pas de le faire. Il leur apparut, en effet, le troisième jour, de nouveau vivant ; les divins prophètes avaient prédit ces merveilles et beaucoup d'autres encore à son sujet. Encore aujourd'hui la race des chrétiens qui tirent son nom de lui n'a pas disparu. »

Alors qu'un historien, issu des Hébreux eux-mêmes, transmet dès les origines, dans ses propres écrits, de telles choses sur Jean-Baptiste et sur notre Sauveur, quelle échappatoire resterait-il à ceux qui ont fabriqué les Mémoires relatifs à ces personnages pour n'être pas convaincus d'impudence ?

Mais que cela suffise sur ce sujet.

## XII. LES DISCIPLES DE NOTRE SAUVEUR

Les noms des apôtres du Sauveur sont bien connus de tout le monde par les Évangiles. Par contre la liste des soixante-dix disciples n'existe nulle part. On dit pourtant que l'un d'entre eux a été Barnabé, dont les Actes des Apôtres, et tout autant Paul écrivant aux Galates, rappellent excellemment le souvenir. On dit aussi que parmi eux était encore Sosthène qui, avec Paul, a écrit aux Corinthiens. Clément dans le cinquième livre des Hypotyposes rapporte que Céphas, dont Paul a écrit : « Quand Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face », a été l'un des soixante-dix disciples, homonyme de l'apôtre Pierre. On raconte aussi que Matthias qui fut élu au nombre des apôtres à la place de Judas, ainsi que celui qui fut honoré avec lui d'un pareil suffrage, avaient été jugés dignes du même appel parmi les soixante-dix. On dit encore que Thaddée fut l'un d'entre eux ; à son sujet, je rapporterai sans tarder un récit qui est venu jusqu'à nous.

Et l'on trouverait, en y réfléchissant, qu'il y eut plus de soixante-dix disciples du Sauveur, si l'on fait appel au témoignage de Paul. Celui-ci dit qu'après la résurrection d'entre les morts, le Sauveur a été vu, d'abord de Céphas, puis des Douze et après ceux-ci de plus de cinq cents frères à la fois dont quelques-uns, ajoute-t-il, sont morts, mais dont la plupart demeurent encore en vie, au temps où il compose sa lettre.

Ensuite, dit-il, il apparût à Jacques, celui-ci était un de ceux qu'on appelait les frères du Sauveur. Puis, comme en dehors de ceux-ci, il y avait à l'imitation des Douze, un grand nombre d'apôtres, parmi lesquels prenait place Paul lui-même, il ajoute : « Ensuite, il apparut à tous les apôtres »

Que cela soit dit sur les apôtres.

### XIII. RÉCIT SUR LE ROI DES EDESSENIENS

Quant à l'histoire de Thaddée<sup>6</sup>, en voici le récit. La divinité de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ayant été proclamée parmi tous les hommes, à cause de sa puissance thaumaturgique, amena de grandes multitudes d'entre eux, même des régions étrangères les plus éloignées de la Judée, avec l'espoir qu'ils seraient guéris des maladies et des souffrances de toutes sortes. Le roi Abgar qui régnait d'une manière très distinguée sur les nations d'au-delà de l'Euphrate, était alors consumé par de terribles souffrances corporelles, incurables, du moins selon la puissance humaine. Lorsqu'il apprit le nom illustre de Jésus et ses miracles unanimement attestés par tous, il devint son suppliant et lui fit porter une lettre, pour lui demander la délivrance de son mal. Celui-ci n'obéit pas alors à son appel, mais il l'honora d'une lettre particulière, lui promettant d'envoyer un de ses disciples pour guérir sa maladie et pour le sauver avec tous ses sujets. La pro-

---

<sup>6</sup> Thaddée, aussi appelé Saint Jude Thaddée, est réputé pour sa ressemblance physique avec Jésus : la tradition du christianisme syriaque le désigne comme frère jumeau de Jésus. Il existe une certaine confusion avec le disciple Thomas. Les documents syriaques cités par Eusèbe nous disent que Thaddée est envoyé par Thomas, mais d'autres traditions suggèrent qu'il pourrait s'agir d'une même et unique personne.



messe fut accomplie pour le roi peu de temps après. En effet, après que Jésus fut ressuscité des morts et monté aux cieux, Thomas, un des douze Apôtres, envoya à Edesse par un mouvement divin, Thaddée qui était, lui aussi, compté au nombre des soixante-dix disciples du Christ, comme héraut et évangéliste de la doctrine sur le Christ : par lui toutes les promesses de notre Sauveur reçurent leur accomplissement. On a de cela le témoignage écrit, emprunté aux archives d'Edesse qui était alors une ville royale : c'est en effet dans les documents publics du pays, qui contiennent les actes anciens et ceux du temps d'Abgar, que l'on trouve cette histoire conservée depuis lors jusqu'à présent. Il n'y a rien de tel que de prendre connaissance des lettres elles-mêmes empruntées par nous aux archives et traduites littéralement du syriaque en ces termes :

Copie de la lettre écrite par le toparque Abgar à Jésus et à lui envoyée par le courrier Ananias à Jérusalem.

« Abgar, fils d'Ouchamas, toparque, à Jésus bon Sauveur manifesté au pays de Jérusalem, Salut.

J'ai entendu parler de toi et de tes guérisons, que tu accomplirais sans remèdes ni plantes. A ce qu'on dit, tu fais voir les aveugles et marcher les boiteux ; tu purifies les lépreux ; tu chasses les esprits impurs et les démons, tu guéris ceux qui sont frappés de longues maladies, tu ressuscites les morts. Ayant entendu tout cela à ton sujet, je me suis mis dans l'esprit que de deux choses l'une : ou bien tu es Dieu, et, descendu du ciel, tu fais ces merveilles ; ou tu es le fils de Dieu faisant ces merveilles. C'est pourquoi donc, je t'écris maintenant et je te demande de prendre la peine de venir à moi et de guérir l'infirmité que j'ai. Car j'ai encore appris que les Juifs murmurent contre toi et te veulent du mal. Ma ville est très petite, mais honorable et elle nous suffira à tous deux. »

Telle est la lettre écrite par Abgar qu'éclairait alors quelque peu la lumière divine. Il vaut la peine d'écouter la lettre que lui écrivit Jésus et qui lui fut apportée par le même courrier, courte sans doute mais pleine de sens : en voici également le texte :

Réponse de Jésus par le courrier Ananias au toparque Abgar.

« Heureux es-tu d'avoir cru en moi, sans m'avoir vu. Car il est écrit de moi que ceux qui m'ont vu ne croiront pas en moi, afin que ceux qui ne m'ont pas vu croient et vivent. Quant à ce que tu m'écris de

venir à toi, il faut que j'accomplisse ici tout ce pour quoi j'ai été envoyé et qu'après l'avoir ainsi accompli, je retourne à celui qui m'a envoyé. Et lorsque j'aurai été élevé, je t'enverrai un de mes disciples pour te guérir de ton infirmité et te donner la vie, à toi et à ceux qui sont avec toi. »

A ces lettres était encore joint ceci, en langue syriaque : « Après l'ascension de Jésus, Judas, qu'on appelle aussi Thomas, envoya à Abgar l'apôtre Thaddée, un des soixante-dix. A son arrivée, celui-ci demeura chez Tobie, fils de Tobie. Lorsqu'on entendit parler de lui, on signifia à Abgar qu'un apôtre de Jésus était là, selon qu'il l'avait promis. Thaddée avait donc commencé à guérir toute maladie et toute langueur par la puissance de Dieu, de sorte que tous en étaient étonnés. Et lorsque Abgar apprit les merveilles et les miracles qu'il faisait, les guérisons qu'il accomplissait, il lui vint à la pensée qu'il était celui dont Jésus lui avait écrit :

Lorsque j'aurai été élevé, je t'enverrai un de mes disciples qui guérira tes souffrances.

Il appela donc Tobie, chez qui demeurait l'apôtre, et lui dit : J'ai appris qu'un homme puissant est venu habiter dans ta maison. Amène-le moi. Tobie, revenu auprès de Thaddée, lui dit : le toparque Abgar, après m'avoir appelé, m'a dit de t'amener auprès de lui pour que tu le guérisses. Et Thaddée répliqua : J'irai, puisque je suis envoyé avec puissance auprès de lui. » Le lendemain donc, au point du jour, Tobie prit avec lui Thaddée et vint près d'Abgar. Lorsqu'il entra, les principaux du pays étaient là, debout autour du toparque.

Dès son arrivée, Abgar vit subitement un grand spectacle sur le visage de l'apôtre Thaddée ; et à cette vue, Abgar adora Thaddée, ce qui étonna tous les assistants car ils n'avaient pas vu le spectacle qui s'était manifesté au seul Abgar. Celui-ci demanda à Thaddée : Es-tu en vérité disciple de Jésus, le fils de Dieu, qui m'a dit : Je t'enverrai un de mes disciples qui te guérira et te donnera la vie ? Thaddée dit : Puisque tu as cru fortement en celui qui m'a envoyé, c'est pour cela que j'ai été envoyé près de toi. Et maintenant si tu crois en lui, les demandes de ton cœur seront réalisées pour toi comme tu auras cru. Et Abgar lui répondit : J'ai cru en lui tellement que j'aurais voulu prendre une armée et détruire les Juifs qui l'ont crucifié, si je n'en avais pas été empêché par l'empire romain. Et Thaddée dit : Notre Seigneur a accompli la volonté de son Père ; et, après l'avoir accomplie,

il est retourné auprès du Père. Abgar lui dit : Et moi aussi j'ai cru en lui et en son Père. Et Thaddée dit : A cause de cela, j'étends la main sur toi en son nom. Lorsqu'il l'eut fait, aussitôt le roi fut guéri de sa maladie et des souffrances qu'il éprouvait. Abgar admira que, selon qu'il avait entendu dire de Jésus, de même il l'avait éprouvé en fait par le moyen de son disciple Thaddée : celui-ci l'avait guéri sans remèdes ni plantes ; et non seulement lui, mais encore Abdos, fils d'Abdos, qui était podagre. Ce dernier lui aussi, étant venu, se jeta aux pieds de Thaddée, obtint ses prières et fut guéri par sa main. Thaddée guérit encore beaucoup d'autres de leurs concitoyens, fit de grands miracles et prêcha la parole de Dieu.

Après cela, Abgar dit : Toi, Thaddée, tu fais cela avec la puissance de Dieu et nous-mêmes en sommes dans l'étonnement. Mais avec cela, je t'en supplie, renseigne-moi sur la venue de Jésus, comment elle s'est produite, et sur sa puissance, par quelle puissance il a fait tout ce que j'ai entendu dire. Et Thaddée répondit : Pour l'instant, je me tairai ; mais puisque j'ai été envoyé pour prêcher la parole, assemble-moi demain tous tes concitoyens ; je leur prêcherai et je sèmerai en eux la parole de la vie, sur la venue de Jésus, comment elle s'est produite, sur sa mission, pourquoi il a été envoyé par le Père ; sur sa puissance, ses œuvres, les mystères qu'il a enseignés dans le monde : par quelle puissance il agissait ainsi ; sur la nouveauté de son message, sa faiblesse, son humiliation : comment il s'est humilié lui-même, comment il a déposé et rapetissé sa divinité, comment il a été crucifié, est descendu aux enfers, a brisé la barrière qui n'avait jamais été brisée, a ressuscité les morts et, après être descendu seul, est remonté avec une grande multitude auprès de son Père. Abgar ordonna donc de rassembler dès l'aurore ses concitoyens pour entendre la prédication de Thaddée ; et après cela, il ordonna qu'on lui donnât de l'or, en pièces et en lingots. Celui-ci refusa en disant : Si nous avons abandonné nos biens propres, comment accepterons-nous ceux des autres ? Cela se passa en l'an 34. »

Voilà ce qu'il ne m'a pas semblé inutile et inopportun de rapporter ici, et qui a été traduit littéralement du syriaque.

# **LIVRE II**

Nous avons rédigé ce livre d'après Clément, Tertullien, Josèphe, Philon.

Ce qu'il fallait traiter, comme dans un prologue de l'histoire ecclésiastique, au sujet de la divinité du Verbe Sauveur, de l'antiquité des dogmes de notre enseignement, de l'ancienneté du genre de vie évangélique selon les chrétiens, et aussi tout ce qui se rapporte à la récente manifestation du Christ, ce qui s'est passé avant sa passion, ce qui concerne le choix des apôtres, nous l'avons exposé dans le livre précédent, en résumant les démonstrations. Maintenant, dans la présent livre, examinons aussi ce qui s'est passé après son ascension en exposant les faits d'une part d'après les écrits divins, d'autre part en les racontant d'après les documents profanes que nous rappellerons selon les circonstances.

## **I. LA CONDUITE DES APÔTRES APRÈS L'ASCENSION DU CHRIST**

Le premier donc, Matthias fut désigné par le sort pour l'apostolat, à la place du traître Judas : il avait été lui aussi, comme on l'a montré, un des disciples du Seigneur.

D'autre part, furent établis par la prière et l'imposition des mains des apôtres, en vue du ministère et du service exigés par le bien commun, des hommes éprouvés au nombre de sept, groupés autour d'Etienne. Celui-ci aussi, le premier après le Seigneur, fut mis à mort au temps où il avait été élu, comme s'il avait été mis en avant pour cela même. Il fut lapidé par les meurtriers du Seigneur, et ainsi le premier il remporta la couronne, dont il portait le nom, des victorieux témoins du Christ. Alors également, Jacques, celui qu'on appelle frère du Seigneur – car il était nommé lui aussi fils de Joseph et Joseph était père du Christ car la Vierge lui était fiancée et avant qu'ils fussent ensemble elle fut trouvée ayant conçu du Saint Esprit, comme l'enseigne la sainte Écriture des Évangiles, – donc ce Jacques à qui les anciens donnaient le surnom de *juste* à cause de la supériorité de sa vertu, fut, dit on, le premier installé sur le trône épiscopal de l'Église de Jérusalem. Clément, au sixième livre des Hypotyposes, l'établit de la sorte.

Il dit en effet que Pierre, Jacques et Jean, après l'ascension du Sau-

veur, après avoir été particulièrement honorés par le Sauveur, ne se disputèrent pas pour cet honneur mais qu'ils choisirent Jacques le juste comme évêque de Jérusalem.

Le même, dans le septième livre du même ouvrage, dit encore à son sujet :

« A Jacques le juste, à Jean et à Pierre, le Seigneur après sa résurrection donna la gnose, ceux-ci la donnèrent aux autres apôtres ; les autres apôtres la donnèrent aux soixante-dix, dont l'un était Barnabé. Et il y eut deux Jacques : l'un, le juste qui, ayant été jeté du pinacle du temple, fut frappé jusqu'à la mort d'un bâton de foulon, et l'autre qui fut décapité. »

C'est aussi du juste que fait mention Paul en écrivant : « Je n'ai pas vu un autre des apôtres, sinon Jacques, le frère du Seigneur. En ce temps-là aussi, les promesses de notre Sauveur au roi des Osroéniens<sup>7</sup> reçurent leur accomplissement. Thomas, en effet, par un mouvement divin, envoya Thaddée à Edesse comme héraut et évangéliste de la doctrine relative au Christ, ainsi que nous l'avons montré un peu auparavant, d'après l'écrit trouvé en cet endroit même. Et Thaddée, arrivé dans ces lieux, guérit Abgar par la parole du Christ et il frappa tous les habitants du pays par l'étrangeté de ses miracles : les ayant suffisamment disposés par ses œuvres et les ayant amenés à la vénération de la puissance du Christ, il en fit des disciples de l'enseignement du salut. Depuis lors jusqu'à maintenant, toute la ville d'Edesse est consacrée au nom du Christ, donnant une preuve extraordinaire de la bienfaisance de notre Sauveur envers ses habitants. Que ces choses soient dites comme provenant d'un récit ancien ; revenons maintenant à l'Écriture divine. Lors du martyre d'Etienne, une première et très grande persécution fut déclenchée par les Juifs contre l'Église de Jérusalem et tous les disciples, à la seule exception des Douze, se dispersèrent à travers la Judée et la Samarie :

quelques-uns, à ce que dit la divine Écriture, étant arrivés jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, n'osaient pas encore transmettre aux Gentils la parole de la foi et ils l'annonçaient aux seuls Juifs. Alors Paul, lui aussi, dévastait jusqu'à ce moment l'Église, entrant

---

<sup>7</sup> L'Osroène est le nom de la région, entre Syrie et Turquie, qui avait Edesse pour capitale. Le roi des Osroéniens dont parle ici Eusèbe et le roi des Edesseniens évoqué au chapitre XIII du Livre I, sont donc la même personne : le roi Abgar.

dans les maisons des fidèles, traînant les hommes et les femmes et les mettant en prison. Mais aussi Philippe, un de ceux qui avaient été élus en même temps qu'Etienne pour le ministère, se trouvant parmi les dispersés vint en Samarie et, rempli d'une puissance divine, prêcha le premier la parole aux gens de ce pays :

telle fut la grâce divine qui le seconda que même Simon le mage fut entraîné par ses paroles avec une très grande multitude. En ce temps-là, Simon était assez célèbre et dominait assez par ses prestiges sur ceux qu'il avait trompés, pour être regardé comme la grande puissance de Dieu. Alors donc, lui aussi, frappé des actions merveilleuses accomplies par Philippe, grâce à une force divine, s'insinua près de lui et simula la foi au Christ jusqu'au baptême inclusivement. Il faut d'ailleurs admirer ce qui se produit jusqu'à présent chez ceux qui maintenant encore participent à la secte très impure qui vient de lui : à la manière de leur ancêtre, ils s'insinuent dans l'Eglise comme une peste et comme une gale et ils causent les plus grands dommages à ceux en qui ils sont capables d'infuser le poison caché en eux, difficile à guérir et violent.

D'ailleurs, la plupart d'entre eux avaient déjà été chassés lorsqu'on découvrit quelle était leur méchanceté et Simon lui-même, pris sur le fait par Pierre, reçut le châtiment qu'il méritait.

Cependant la prédication du salut allant chaque jour en progressant, une disposition divine amena de la terre des Éthiopiens un officier de la reine de ce pays – selon une coutume antique, ce peuple encore aujourd'hui est gouverné par une femme –. Cet officier, le premier d'entre les Gentils, fut rendu par Philippe, grâce à une manifestation, participant des mystères du Verbe divin ; il devint les prémices des croyants de l'univers et la tradition rapporte qu'après son retour dans son pays natal, il fut le premier à annoncer la connaissance du Dieu de l'univers et le séjour vivifiant de notre Sauveur parmi les hommes. Par lui s'accomplit en fait la prophétie : « L'Ethiopie tendra la première ses mains vers Dieu. »

En ces temps là, Paul, le vase d'élection, fut manifesté comme apôtre, non de la part des hommes ni par la moyen des hommes, mais par la révélation de Jésus-Christ lui-même et de Dieu le Père qui l'a ressuscité des morts ; il fut proclamé digne de l'appel par une vision et par la voix céleste qui accompagna la révélation.

## II. COMMENT TIBÈRE FUT ÉMU EN APPRENANT PAR PILATE CE QUI CONCERNAIT LE CHRIST

L'étonnante résurrection de notre Sauveur et son ascension dans les Cieux étaient déjà connues d'un très grand nombre. Or une ancienne coutume imposait aux gouverneurs des nations de faire connaître les événements nouveaux survenus chez eux à celui qui occupait le pouvoir royal, de telle sorte que rien ne lui échappât.

Pilate communiqua donc à l'empereur Tibère<sup>8</sup> les bruits qui circulaient déjà dans toute la Palestine au sujet de la résurrection d'entre les morts de notre Sauveur Jésus ; il avait appris ses autres miracles et que la foule croyait déjà que, ressuscité des morts après sa passion, il était Dieu. On dit que Tibère en référa au Sénat et que celui-ci écarta la proposition, en apparence parce qu'il ne l'avait pas d'abord examinée, – une loi antique décidait que, chez les Romains, personne ne pouvait être reconnu Dieu autrement que par un vote et un décret du Sénat –, en réalité parce que l'enseignement sauveur du message divin n'avait pas besoin de l'assentiment et de la recommandation des hommes. Le Sénat romain ayant donc repoussé de la sorte le projet qui lui était soumis au sujet de notre Sauveur, Tibère conserva l'opinion qu'il avait d'abord et n'entreprit rien de déplacé contre la doctrine du Christ.

C'est là ce que Tertullien, homme versé dans les lois romaines, illustre d'ailleurs et des plus célèbres à Rome, raconte dans son Apologie pour les chrétiens, écrite par lui en langue latine et traduite en langue grecque. Voici textuellement ce qu'il dit :

« Pour traiter de l'origine de telles lois, c'était un décret ancien qu'aucune divinité ne serait consacrée par l'empereur avant d'avoir été examinée par le Sénat. Marc-Emile agit de la sorte au sujet d'une certaine idole, Alburnus. Que chez vous la divinité soit donnée par une décision humaine, voilà qui est en faveur de notre cause. Si un Dieu ne plaît pas à l'homme, il ne devient pas Dieu : ainsi, du moins selon cette méthode, il convient que l'homme soit favorable à Dieu. Tibère donc, sous lequel le nom des chrétiens entra dans le monde, ayant reçu de la Palestine où elle commença, des nouvelles sur cette doctrine, les communiqua au Sénat, manifestant aux sénateurs que la

---

<sup>8</sup> Empereur romain contemporain de Jésus : né en 42 av. J.-C. et mort en 37 ap. J.-C.



doctrine lui plaisait. Mais le Sénat, parce qu'il n'avait pas donné son opinion, la repoussa ; quant à lui, il demeura dans son opinion et menaça de mort les accusateurs des chrétiens. »

La Providence céleste avait spécialement jeté dans son esprit cette disposition, pour que la parole de l'Évangile, ne trouvant pas d'obstacles à son début, se répandît partout sur la terre.

### III. COMMENT LA DOCTRINE CONCERNANT LE CHRIST SE RÉPANDIT EN PEU DE TEMPS DANS LE MONDE ENTIER

Ce fut ainsi, grâce sans doute à une puissance et à une assistance célestes, que la doctrine du salut, tel un rayon de soleil, éclaira soudainement toute la terre. Aussitôt, suivant les Écritures divines, sur toute la terre retentit la voix de ses divins évangélistes et apôtres, et jusqu'aux extrémités de l'univers leurs paroles. Et vraiment dans chaque ville, dans chaque bourg, comme dans une aire pleine, se constituaient en masse des Églises fortes de milliers d'hommes et remplies de fidèles. Ceux qui, d'après la tradition ancestrale et l'antique erreur, avaient été retenus dans la vieille maladie d'une superstition idolâtrique, ont été par la puissance du Christ, grâce à l'enseignement en même temps qu'aux miracles de ses disciples, délivrés en quelque sorte de maîtres cruels et ont trouvé la libération de très lourdes chaînes ; ils ont conspué tout polythéisme diabolique ; ils ont confessé qu'il existe un seul Dieu, unique, le créateur de toutes choses, et ils l'ont honoré selon les lois d'une véritable piété, par le culte divin et raisonnable qui a été répandu par notre Sauveur sur le genre humain.

En effet, alors que la grâce divine se répandait déjà sur les autres nations et que, à Césarée de Palestine, Corneille le premier avec toute sa maison recevait la foi dans le Christ par le moyen d'une manifestation divine et du ministère de Pierre, à Antioche un très grand nombre d'autres Grecs, à qui avaient prêché ceux qu'avait dispersés la persécution contre Etienne, crurent aussi. Bientôt l'Église d'Antioche devint florissante et populeuse ; à ce moment un très grand nombre de prophètes de Jérusalem et avec eux Barnabé et Paul, et en plus

une autre multitude de frères y étaient présents. Alors pour la première fois, le nom de chrétiens y surgit comme d'une source féconde et abondante. Et comme Agabus, un des prophètes qui étaient avec eux, prédisait qu'il devrait y avoir une famine, Paul et Barnabé furent envoyés (à Jérusalem) avec la mission d'un ministère des frères.

#### IV. APRÈS TIBÈRE, GAIUS ÉTABLIT COMME ROI DES JUIFS AGRIPPA ET CONDAMNE HÉRODE À L'EXIL PERPÉTUEL

Tibère donc, ayant régné environ vingt-deux ans, mourut et après lui, Gaïus reçut le pouvoir. Aussitôt, il accorda à Agrippa le diadème du pouvoir sur les Juifs et l'établit roi des tétrarchies de Philippe et de Lysamas, auxquelles, peu de temps après, il ajouta la tétrarchie d'Hérode qu'il condamna à l'exil perpétuel (cet Hérode était celui qui régnait au temps de la passion du Sauveur) avec sa femme Hérodiade, à cause de ses très nombreux crimes. Josèphe est aussi témoin de ces choses.

Ce fut sous Gaïus que devint célèbre, auprès d'un très grand nombre, Philon : homme très remarquable non seulement parmi les nôtres, mais parmi ceux qui ont été formés par les disciplines étrangères. Par sa famille, très ancienne, il était Hébreu ; et parmi ceux qui étaient alors illustres par leurs fonctions à Alexandrie, il n'était inférieur à personne. Combien grand et de quelle qualité était le travail qu'il avait apporté dans les sciences divines de sa patrie, tous le savent avec évidence. Quant à la philosophie et aux arts libéraux de l'éducation grecque, il n'est pas besoin de dire qu'il était, alors qu'on assure qu'il avait étudié la doctrine de Platon et de Pythagore avec assez de zèle pour surpasser tous ses contemporains.

#### V. COMMENT PHILON FUT ENVOYÉ EN AMBASSADE POUR LES JUIFS AUPRÈS DE GAIÛS

Philon raconte en cinq livres ce qui est arrivé aux Juifs sous Gaïus. Il rapporte en même temps la folie de Gaïus qui se proclama Dieu lui-

même et commit mille excès dans son commandement, et les malheurs des Juifs sous ce prince, ainsi que l'ambassade qu'il accomplit, ayant été envoyé à la ville de Rome en faveur de ses compatriotes d'Alexandrie. Il dit comment, ayant défendu devant Gaïus les lois paternelles, il n'emporta rien de plus que moqueries et dérision et qu'il s'en fallut de peu qu'il courût un danger pour sa vie. Josèphe rappelle également ces faits, au dix-huitième livre de l'Antiquité, où il écrit littéralement ceci :

« Un soulèvement s'étant produit à Alexandrie entre les Juifs qui y résident et les Grecs, trois membres de chaque parti furent choisis comme ambassadeurs et comparurent devant Gaïus. L'un des ambassadeurs des Alexandrins fut Apion qui dit beaucoup de mal contre les Juifs, disant entre autres choses qu'ils dédaignaient les honneurs rendus à César : alors que tous ceux qui étaient soumis au pouvoir des Romains élevaient des autels et des temples à Gaïus et le traitaient en tout comme les dieux, eux seuls estimaient déraisonnable de l'honorer par des statues et de prêter serment par son nom. Apion ayant proféré beaucoup de graves accusations, par lesquelles il espérait avec vraisemblance exciter Gaïus, Philon, le président de l'ambassade juive, homme illustre en tout, frère d'Alexandre l'alabarque habile philosophe, était capable de réfuter victorieusement les accusations. Mais Gaïus lui ferma la bouche et lui ordonna de s'en aller : il était en colère et manifestement disposé à agir durement contre les députés juifs. Philon sortit donc sous les outrages et dit aux Juifs qui étaient autour de lui qu'il fallait avoir confiance, que si Gaïus était irrité contre eux, en réalité il provoquait déjà un châtement de Dieu. » Voilà ce que dit Josèphe.

Philon lui-même, dans l'ouvrage qu'il intitula l'Ambassade, décrit en détail et avec exactitude ce qu'il fit alors. Laissant de côté la plus grande partie (de son récit), je rapporterai seulement ce qui rendra évidente aux lecteurs la démonstration que ce qui est arrivé aux Juifs dès ce moment et un peu plus tard a eu pour cause leurs attentats contre le Christ.

## VI. LES MALHEURS QUI ARRIVÈRENT AUX JUIFS APRÈS LEUR ACTE AUDACIEUX CONTRE LE CHRIST

Philon rapporte d'abord que, sous Tibère, Séjan, très puissant parmi ceux qui entouraient alors l'empereur, déployait son zèle pour faire périr complètement tout le peuple juif dans la ville de Rome. En Judée d'autre part, Pilate sous lequel furent accomplis les forfaits contre le Sauveur, entreprit contre le temple de Jérusalem qui était encore debout, des choses interdites chez les Juifs et les excita ainsi profondément.

Après la mort de Tibère, Gaïus reçut le pouvoir ; il commit de nombreux excès envers beaucoup ; mais surtout il nuisit énormément à tout le peuple juif. Il est possible de l'apprendre brièvement par les paroles de Philon, qui écrit littéralement ceci :

« La manière d'être de Gaïus était donc anormale envers tout le monde, mais d'une manière spéciale envers la race des Juifs, qu'il poursuivait durement de sa haine, s'emparant des lieux de prière dans toutes les villes, à commencer par ceux d'Alexandrie et les remplissant d'images et de statues de sa propre effigie (car en permettant à d'autres de les y placer, lui-même les y installait par sa puissance).

Quant au temple de la ville sainte, qui était encore inviolé et qui jouissait d'un total droit d'asile, il le désaffecta et le transforma en un sanctuaire à lui, pour qu'il fût appelé le sanctuaire du nouveau Zeus Epiphane Gaïus. »

Bien d'autres calamités, supérieures à tout récit, qui sont arrivées aux Juifs à Alexandrie sous le même Gaïus, ont été rapportées par le même écrivain, dans un deuxième écrit qu'il a intitulé *Sur les vertus* et Josèphe s'accorde avec lui, en montrant semblablement que c'est à partir des temps de Pilate et des attentats contre le Sauveur que commencèrent les malheurs qui ont frappé tout le peuple (juif).

Écoutez donc ce que rapporte ce dernier dans le deuxième livre de la Guerre Juive, où il dit en propres termes :

« Envoyé en Judée par Tibère comme procureur, Pilate introduisit subrepticement de nuit à Jérusalem les images de César couvertes d'un voile : on les appelle enseignes. Avec le jour, cela excita un très grave trouble parmi les Juifs : ceux-ci, en effet, s'étant approchés, furent frappés de stupeur à cette vue ; leurs lois étaient foulées aux

pieds, car elles ne permettent pas d'introduire dans la ville aucune image. »

Si l'on compare cela à l'Écriture de l'Évangile, on verra qu'en bien peu de temps se retourna contre eux le cri qu'ils avaient poussé devant le même Pilate, et par lequel ils criaient qu'ils n'avaient pas d'autre roi que César.

Ensuite, le même écrivain raconte en ces termes qu'un autre malheur les atteignit :

« Après cela, Pilate excita d'autres troubles, en s'emparant du trésor sacré, qu'on appelle *corban*, pour faire une conduite d'eau : l'eau était distante de trois cents stades. Cela excita le mécontentement populaire. Pilate étant présent à Jérusalem, les Juifs l'entourèrent en criant. Mais lui avait prévu les troubles et avait mélangé à la foule des soldats armés, recouverts d'habits communs, en leur défendant de se servir de leurs épées et en leur ordonnant de frapper du bâton ceux qui crieraient. Il donna le signal depuis son siège. Parmi les Juifs qui furent frappés, beaucoup périrent sous les coups ; beaucoup se tuèrent les uns les autres en s'écrasant dans la fuite. Quant à la foule, frappée par le malheur des morts, elle se tut. »

Le même raconte en outre que bien d'autres révolutions furent excitées à Jérusalem même. Il établit que, depuis ce temps, jamais les séditions, les guerres, les maux successifs n'abandonnèrent plus la ville et la Judée entière jusqu'à ce qu'arrivât tout à la fin le siège sous Vespasien. Telle fut donc la manière dont les effets de la justice divine atteignirent les Juifs pour ce qu'ils avaient osé contre le Christ.

## VII. COMMENT PILATE SE TUA LUI-MÊME

Il n'est pas à propos d'ignorer que, d'après ce qu'on raconte, Pilate lui aussi, qui vivait au temps du Sauveur, tomba dans de tels grands malheurs sous Gaïus dont nous avons parcouru l'époque, qu'il devint par nécessité son propre meurtrier et son propre bourreau : à ce qu'il semble, la justice divine ne l'épargna pas longtemps. C'est ce que racontent ceux des Grecs qui ont marqué les Olympiades avec les événements survenus en chacune d'elles.

## VIII. LA FAMINE SOUS CLAUDE

Cependant, Gaïus n'ayant pas exercé le pouvoir quatre années entières, Claude lui succède comme empereur. Sous ce dernier, une famine dévasta la terre et même les historiens éloignés de notre doctrine l'ont raconté dans leurs ouvrages. La prédiction du prophète Agabus qui figure dans les Actes des Apôtres, au sujet de la famine qui devait venir sur toute la terre, reçut ainsi son accomplissement. Luc rapporte dans les Actes la famine arrivée sous Claude, et raconte que, par l'intermédiaire de Paul et de Barnabé, les frères d'Antioche envoyèrent à ceux de Judée de ce que chacun d'eux avait selon ses moyens ; et il ajoute :

## IX. MARTYRE DE L'APÔTRE JACQUES

« En ce temps-là – évidemment sous Claude – le roi Hérode entreprit de maltraiter quelques-uns de ceux de l'Église et il fit périr Jacques, le frère de Jean, par le glaive. »

De ce Jacques, Clément rapporte au septième livre des Hypotyposes un récit digne de mémoire, tel qu'il le tenait de la tradition de ses prédécesseurs. Il dit que celui qui l'avait amené au tribunal fut ému en le voyant témoigner et confessa que lui aussi était chrétien.

« Tous deux, dit-il, furent amenés ensemble (au supplice) et, le long du chemin, celui-ci demanda à Jacques de lui pardonner. Ayant un peu réfléchi : que la paix soit avec toi, dit Jacques ; et il l'embrassa. Et ainsi tous deux furent en même temps décapités. »

Alors aussi, à ce que dit la divine Écriture, Hérode voyant que ce qui avait été fait lors de la mort de Jacques avait été agréable aux Juifs, s'attaqua également à Pierre et le jeta dans les fers ; il s'en fallut de peu qu'il le fit aussi mourir si, grâce à une manifestation divine, un ange ne s'était présenté à l'apôtre pendant la nuit et ne l'avait miraculeusement délivré de ses liens ; il fut relâché pour le ministère de là prédication. Telle fut la disposition (divine) envers Pierre.

## X. COMMENT AGRIPPA, APPELÉ AUSSI HÉRODE LE JEUNE, APRÈS AVOIR PERSÉCUTÉ LES APÔTRES RESSENTIT AUSSITÔT LA VENGEANCE DIVINE

Les suites de l'entreprise du roi contre les apôtres ne se firent pas attendre et le ministre vengeur de la justice divine le poursuivit aussitôt. Immédiatement après avoir comploté contre les Apôtres, comme le raconte le livre des Actes, il (Hérode) partit pour Césarée et là, en un jour de fête solennelle, paré d'un vêtement royal, il harangua le peuple du haut d'une tribune le peuple entier acclama sa harangue comme prononcée par un dieu et non par un homme : tout à coup, dit l'Écriture, un ange du Seigneur le frappa et il mourut, dévoré par les vers.

Il est juste d'admirer l'accord qui existe encore à propos de ce miracle entre l'Écriture divine et le récit de Josèphe Il est évident que celui-ci rend témoignage à la vérité au tome dix-neuvième de l'Antiquité, ou il raconte le prodige en ces propres termes.

« Il avait achevé la troisième année de son règne sur la Judée entière et était venu dans la ville de Césarée, qui s'appelait autrefois Tour de Straton. Il y célébrait des jeux en l'honneur de César, sachant que c'était là une fête célébrée pour son salut, et une foule s'y était assemblée, des hommes en charge dans la province et des premiers en dignité. Or, le deuxième jour des jeux, revêtu d'un manteau tout entier fait d'argent, de sorte que le tissu en était merveilleux, il arriva au théâtre dès le commencement du jour. Alors l'argent, illumine par les premiers rayons du soleil, brilla d'une manière admirable, jetant un éclat effrayant et épouvantant ceux qui le regardaient en face. Aussitôt les flatteurs se mirent à lui adresser, chacun à sa manière, des paroles qui n'étaient pas pour son bien, lui donnant le nom de Dieu, lui disant : Sois-nous propice. Même si jusqu'à présent, nous t'avons craint comme un homme, désormais nous te confessons supérieur à la nature mortelle. Le roi ne les reprit pas ; il ne rejeta pas leurs flatteries impies. Mais peu après, ayant levé les yeux, il aperçut un ange qui se tenait au dessus de sa tête. Il comprit aussitôt que cet ange était une cause de maux, comme il l'avait été naguère de biens et il éprouva une vive souffrance.

Il ressentit de violentes douleurs d'entrailles, qui commencèrent avec

force. Et regardant vers ses amis : Je suis votre dieu, dit-il, et déjà je reçois l'ordre de quitter la vie ; sans tarder, la destinée confond vos paroles mensongères à mon sujet. Moi que vous appeliez immortel, je suis déjà conduit à la mort. Mais il faut recevoir la fatalité selon que Dieu l'a voulu. Car nous n'avons jamais vécu dans la misère, mais dans un long bonheur. En disant cela, il était tourmenté par l'aiguillon de la souffrance.

Bien vite, on le porta au palais et le bruit se répandit partout qu'il était tout près de mourir. Aussitôt la foule, avec les femmes et les enfants, s'assit sur des sacs, selon la coutume du pays et supplia Dieu pour le roi : tout était rempli de plaintes et de lamentations. Le roi, couché dans une chambre haute, regarda en bas, les vit prosternés, étendus ; et lui-même ne resta pas sans pleurer. Pendant cinq jours continus, il fut tourmenté par les douleurs d'entrailles ; et il quitta la vie dans la cinquante-quatrième année de son âge, la septième de son règne. En effet, il avait régné quatre ans sous Gaïus César : gouvernant pendant trois ans la tétrarchie de Philippe et la quatrième année recevant en plus celle d'Hérode, sous le principal de Claude César, il régna encore trois ans. »

J'admire ici comme ailleurs, que Josèphe s'accorde avec les Écritures divines si quelques-uns pensent qu'il y a désaccord sur le nom du roi, le temps et le fait montrent du moins qu'il s'agit du même, soit que le nom ait été changé par une erreur de transcription, soit que le même personnage ait eu deux noms, comme cela arrive pour beaucoup d'autres.

## XI. THEUDAS LE MAGICIEN

Puisque Luc, dans les Actes, rapporte encore que Gamaliel, lors de la discussion au sujet des apôtres, mentionna Theudas qui se serait soulevé à l'époque dont nous parlons, en prétendant être quelqu'un, et qui fut tué avec tous ceux qui lui avaient fait confiance. Rappelons aussi ce qu'écrit Josèphe sur ce personnage. Il rapporte donc encore, dans l'ouvrage cité tout à l'heure, ceci littéralement :

« Fadus étant gouverneur de la Judée, un magicien du nom de Theudas persuada à une grande foule de gens de prendre leurs richesses et



de le suivre près du fleuve Jourdain. Il disait qu'il était prophète et qu'après avoir divisé le fleuve par un ordre, il leur permettrait de passer facilement ; en parlant ainsi il trompa beaucoup de monde.

Mais Fadus ne les laissa pas jouir de cette folie. Il envoya contre eux une troupe de cavaliers qui tomba sur eux à l'improviste, en tua un grand nombre, en prit beaucoup de vivants, captura Theudas lui-même, et, après l'avoir décapité, envoya sa tête à Jérusalem. »

## XII. HÉLÈNE REINE DES ADIABÉNIENS

*(chapitre manquant)*

## XIII. SIMON LE MAGE.

*(partie manquante)*... du salut des hommes s'efforça de la devancer dans la ville royale (Rome) et de conquérir cette dernière. Il y conduisit Simon dont nous avons parlé auparavant, et par les habiles procédés magiques de cet homme qu'il secondait, il entraîna dans l'erreur beaucoup des habitants de Rome. C'est là ce que montre Justin qui vint peu après les apôtres et se distingua dans notre doctrine : sur lui, j'exposerai ce qui convient au temps opportun. Dans la première Apologie adressée à Antonin en faveur de notre doctrine, il écrit ainsi :

« Et après l'ascension du Seigneur dans le ciel, les démons provoquèrent certains hommes à dire qu'ils étaient des dieux. Ces hommes, non seulement vous ne les avez pas persécutés, mais vous les avez gratifiés d'honneurs : Simon d'abord, un Samaritain du bourg appelé Gitthon, qui, sous Claude César, a fait dans votre ville impériale de Rome, des prodiges magiques, par l'art des démons qui agissaient en lui, fut regardé comme un dieu et comme un dieu honoré chez vous d'une statue sur le fleuve Tibre entre les deux ponts, avec cette inscription en latin : *Simoni deo sancto*, c'est-à-dire : A Simon dieu saint. Et presque tous les Samaritains, et de plus quelques-uns dans d'autres nations, confessent qu'il est le premier dieu et l'adorent.

Une certaine Hélène, qui dans ce temps-là l'accompagnait partout et qui auparavant était dans une maison de débauche à Tyr en Phénicie,

ils disent qu'elle est sa première pensée. »

Voilà ce que dit Justin, et Irénée est aussi d'accord avec lui. Au premier des livres *Contre les Hérésies*, il décrit ce qui concerne cet homme et sa doctrine impie et sacrilège. Présentement, il serait superflu de le rapporter, puisqu'il est loisible à ceux qui le veulent d'apprendre à connaître encore par le détail les débuts des hérésiarques qui l'ont suivi, leurs vies, les descriptions de leurs fausses doctrines et leur entreprises à eux tous, toutes choses qui sont traitées avec soin dans le livre cité d'Irénée. Nous y avons appris que Simon fut le premier chef de toute hérésie : à partir de lui et jusqu'à présent ceux qui ont suivi son hérésie, simulent la philosophie des chrétiens, tempérante et célébrée partout à cause de la pureté de la vie, mais ils ne tardent pas à retomber dans la superstition des idoles qu'ils avaient paru abandonner ; ils se prosternent devant les livres et devant les images de Simon lui-même et de sa compagne Hélène, dont nous avons parlé, et ils leur rendent un culte par de l'encens, des sacrifices et des libations. Quant à leurs pratiques plus secrètes dont, à ce qu'ils disent, sont frappés et, selon le mot employé par eux, sont stupéfaits ceux qui en entendent parler pour la première fois, elles sont vraiment stupéfiantes, pleines d'égarement d'esprit et de folie, étant telles que non seulement on ne peut pas les transmettre par l'écriture, mais que des hommes modestes ne peuvent même pas les dire de vive voix, tant elles sont obscènes et indicibles. Tout ce qu'on pourrait imaginer de plus honteux, de plus souillé, l'abominable hérésie de ces gens-là l'a dépassé, car ils abusent de misérables femmes chargées véritablement de maux de toutes sortes.

De tels maux, le père et l'artisan fut Simon que, dans ce temps-là, la puissance mauvaise, haineuse du bien, ennemie du salut des hommes, suscita comme un grand adversaire des grands et divins apôtres de notre Sauveur.

#### XIV. LA PRÉDICATION DE L'APÔTRE PIERRE À ROME

Cependant, la grâce divine et supra-céleste vint au secours de ses serviteurs, en éloignant au plus vite, dès leur manifestation et leur présence, les flammes du méchant et en humiliant et en détruisant par

leur moyen toute élévation (d'esprit) dressée contre la connaissance de Dieu. C'est pourquoi aucune machination de Simon, ou de quelque autre parmi ceux qui vécurent alors, ne se produisit en ces temps apostoliques. Tout était vaincu, absolument dominé par l'éclat de la vérité et par le Verbe divin lui-même qui tout récemment avait divinement brillé pour les hommes, qui florissait sur la terre et qui habitait dans ses propres apôtres. Aussitôt, le magicien dont nous parlons, ayant eu les yeux de l'esprit frappés comme par une lumière divine et extraordinaire, dès qu'il eut été convaincu en Judée par l'apôtre Pierre de ses machinations mauvaises, entreprit un grand voyage au delà des mers ; il s'enfuit d'Orient en Occident, avec la pensée que, là seulement, il pourrait vivre à sa guise.

Étant ainsi venu à Rome, il fut assisté grandement par la puissance qui y était installée ; et, en peu de temps ses tentatives eurent assez de succès pour qu'il fût honoré comme un Dieu, par les gens du pays, de l'érection d'une statue. Mais les choses ne lui réussirent pas longtemps. Car, immédiatement après lui, au début du même règne de Claude, la Providence universelle, toute bonne et pleine d'amour pour les hommes, conduisit par la main à Rome, comme contre un tel dévastateur de la vie, le vaillant et grand apôtre Pierre, le premier de tous les autres à cause de sa vertu : comme un généreux stratège de Dieu, muni des armes divines, il apportait d'Orient aux hommes de l'Occident la marchandise précieuse de la lumière intelligible, en annonçant heureusement, comme la lumière elle-même et comme une parole salvatrice des âmes, le message du royaume des cieux.

## XV. L'ÉVANGILE SELON MARC

Ainsi donc la parole divine s'étant répandue chez les Romains, la puissance de Simon s'éteignit et se dissipa aussitôt avec lui.

Par contre, l'éclat de la piété brilla tellement dans les esprits des auditeurs de Pierre qu'ils ne tinrent pas pour suffisant de l'avoir entendu une fois pour toutes, ni d'avoir reçu l'enseignement oral du message divin, mais que, par toutes sortes d'instances, ils supplièrent Marc, dont l'Évangile nous est parvenu et qui était le compagnon de Pierre, de leur laisser un monument écrit de l'enseignement qui leur

avait été transmis oralement : ils ne cessèrent pas leurs demandes avant d'avoir contraint Marc et ainsi ils furent la cause de la mise par écrit de l'Évangile appelé « selon Marc ». L'apôtre, dit-on, connut le fait par une révélation de l'Esprit ; il se réjouit du désir de ces hommes et il confirma le livre pour la lecture dans les assemblées. Clément, au sixième livre des Hypotypes, rapporte le fait et l'évêque d'Hierapolis, nommé Papias, le confirme de son témoignage.

Pierre fait mention de Marc dans sa première épître, que, dit-on, il composa à Rome même, ce qu'il signifie lui-même en appelant cette ville d'une manière métaphorique Babylone, dans ce passage : « L'élue qui est à Babylone, ainsi que Marc mon fils vous salue. »

## XVI. LE PREMIER, MARC PRÊCHE LA CONNAISSANCE DU CHRIST AUX HABITANTS DE L'EGYPTE

On dit que ce Marc fut, le premier, envoyé en Egypte, qu'il y prêcha l'Évangile qu'il avait composé et qu'il établit des Églises d'abord à Alexandrie même.

## XVII. CE QUE PHILON RACONTE DES ASCÈTES D'EGYPTE

Si grande se dressa, dès le premier effort, la foule des croyants, hommes et femmes, dans ce pays, leur manière de vivre fut si conforme à la sagesse et si ardente, que Philon jugea dignes de l'écriture leurs exercices, leurs assemblées, leurs repas communs et tout le reste de la conduite de leur vie.

A ce qu'on raconte, Philon, sous le règne de Claude, serait entré à Rome en relations avec Pierre, qui prêchait alors aux habitants de cette ville. Et cela ne serait pas invraisemblable, puisque l'écrit même dont nous parlons, entrepris par lui plus tard et assez longtemps après, renferme manifestement les règles de l'Église, qui sont observées maintenant encore et parmi nous. De plus, lorsqu'il décrit de la manière la plus exacte qu'il est possible la vie de nos ascètes, il paraît avec évidence non seulement connaître, mais encore approuver, di-

viniser, vénérer les hommes apostoliques qui vivaient de son temps : ils étaient, à ce qu'il semble d'origine hébraïque et, par suite, observaient encore à la manière juive, la plupart des usages anciens.

Tout d'abord, dans le livre qu'il a intitulé *De la vie contemplative*, ou *Des suppliants*, Philon assure qu'il n'ajoutera rien à ce qu'il doit raconter, qui soit en dehors de la vérité ou qui vienne de lui-même. On les appelle, dit-il, thérapeutes et les femmes qui vivent avec eux thérapeutrides ; puis il indique les raisons de cette désignation : elle vient soit de ce qu'ils soignent et guérissent les âmes de ceux qui viennent à eux, les délivrant à la manière des médecins, des souffrances causées par la méchanceté, soit de ce qu'ils rendent des soins et des adorations chastes et purs à la divinité. Du reste, qu'il leur ait imposé de lui-même cette désignation, en appliquant justement un nom à la manière de vivre de ces hommes, ou qu'en réalité les premiers les aient appelés ainsi dès l'origine, alors que le nom de chrétiens n'était pas usité en tout lieu, il n'est pas nécessaire de s'étendre là-dessus. Philon atteste donc, en premier lieu, leur renoncement à leurs biens et dit que lorsqu'ils commençaient à mener la vie philosophique, ils abandonnaient leurs biens à leur parenté ; puis, débarrassés de tous les soucis de la vie, ils sortaient en dehors des murs et menaient leur vie dans des champs isolés et des jardins, sachant bien que la compagnie d'hommes différents d'eux était inutile et nuisible : ceux qui, dans ce temps-là, agissaient de la sorte, comme il convient, avec une foi courageuse et très ardente, s'exerçaient à imiter la vie des prophètes. Et en effet, il est aussi rapporté dans les Actes des Apôtres reçus (par les Églises) que tous les disciples des apôtres vendaient leurs richesses et leurs biens et les partageaient entre tous, selon les besoins de chacun, de sorte qu'il n'y avait pas d'indigent parmi eux : tous ceux donc qui possédaient des champs et des maisons, comme le dit l'Écriture, les vendaient, emportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu et l'apportaient aux pieds des apôtres, de manière qu'il fût donné à chacun selon qu'il en avait besoin.

Philon témoigne de choses semblables à propos des hommes dont il s'agit et ajoute en propres termes : « En bien des régions de la terre existe donc ce genre d'hommes ; car il fallait que la Grèce et les pays barbares participassent au bien parfait ; mais c'est en Egypte qu'il est multiplié, dans chacune des (subdivisions) appelées nomes et surtout auprès d'Alexandrie. De partout, ceux qui sont les meilleurs sont en-

voyés en colonie, comme dans la patrie des thérapeutes, dans une région tout à fait appropriée, qui est située au-delà du lac Maréote, sur une butte assez peu élevée, lieu tout à fait convenable à cause de la sécurité et de la salubrité de l'air ».

Ensuite, Philon écrit comment étaient leurs habitations, et voici ce qu'il dit sur les églises du pays :

« Dans chaque maison, il y a une pièce consacrée, qu'on appelle oratoire et monastère : c'est là que les thérapeutes s'isolent pour accomplir les mystères de la vie religieuse ; ils n'y apportent rien, ni boisson, ni nourriture, ni rien de ce qui est nécessaire pour les besoins du corps ; mais les lois, les oracles rendus par les prophètes, les hymnes et les autres (livres) qui augmentent et perfectionnent la science et la piété. »

Et plus loin il dit :

« L'intervalle entre l'aurore et le soir est tout entier pour eux une ascese. Ils lisent en effet les saintes Lettres et philosophent sur la sagesse des ancêtres, en en faisant l'allégorie ; car ils pensent que les mots sont des symboles de la nature cachée qui se découvre dans les interprétations allégoriques. Ils ont aussi des écrits d'hommes anciens, qui furent les premiers conducteurs de leur secte et qui ont laissé de nombreux monuments de leur doctrine sous forme d'allégories : ils s'en servent comme de modèles pour imiter leur manière d'agir. »

Tout cela paraît donc avoir été dit par un homme qui les a entendu expliquer les saintes Écritures, et peut-être est il vraisemblable que ce qu'il dit être chez eux les livres des anciens, ce sont les Évangiles et les écrits des apôtres et probablement quelques exposés interprétatifs des anciens prophètes tels qu'en contiennent l'Épître aux Hébreux et de nombreuses autres lettres de Paul. Ensuite, au sujet des psaumes nouveaux qu'ils font, Philon écrit encore ceci :

« Ils ne se bornent pas à contempler, mais encore ils font des cantiques et des hymnes pour Dieu, sur des mètres et des mélodies variés, bien que nécessairement ils utilisent des nombres gravés. »

Dans le même ouvrage, Philon rapporte encore beaucoup d'autres choses à leur sujet, mais il m'a paru nécessaire de choisir celles par où sont exposées les caractéristiques de la conduite ecclésiastique. Si quelqu'un ne trouve pas que ce qui a été dit soit particulier à la vie selon l'Évangile, mais peut encore convenir à d'autres qu'à ceux dont on a parlé, qu'il soit du moins persuadé par les paroles de Phi-

lon, qui viennent à la suite s'il a l'esprit droit, il y trouvera un témoignage irréfutable à ce sujet. En effet, il écrit ceci :

« Ils établissent d'abord dans l'âme, comme un fondement, la continence, puis ils édifient sur elle les autres vertus. Personne parmi eux ne prendrait de la nourriture ou de la boisson avant le coucher du soleil, car ils pensent que la philosophie convient à la lumière, et que les nécessités du corps s'accordent avec les ténèbres par suite, à l'une ils accordent le jour, aux autres une petite partie de la nuit. Quelques-uns même ne se souviennent de la nourriture que tous les trois jours, ceux en qui est établi un plus grand désir de la science. Et certains d'entre eux sont tellement joyeux et satisfaits de se nourrir de la sagesse qui leur présente ses enseignements avec abondance et sans compter, qu'ils jeûnent pendant un temps double et que c'est à peine s'ils goûtent à la nourriture nécessaire tous les six jours car ils sont accoutumés à cela. »

Nous croyons que ces paroles de Philon s'appliquent d'une manière claire et indiscutable aux nôtres. Mais si quelque contradicteur s'endurcit encore là-dessus, que cet homme renonce à son incrédulité et se laisse persuader par des arguments plus évidents, tels qu'il n'est pas possible d'en trouver ailleurs que dans la seule religion chrétienne selon l'Évangile. Il dit en effet qu'avec les hommes dont nous parlons se rencontrent aussi des femmes, dont la plupart, arrivées à la vieillesse, sont vierges : elles ont gardé la chasteté, non par nécessité comme certaines des prêtresses grecques, mais par libre choix, par le désir et le zèle de la sagesse, avec laquelle elles s'efforcent de vivre en renonçant aux plaisirs du corps ; elles aspirent non à des descendants mortels, mais à des fils immortels, que seule peut enfanter d'elle-même l'âme éprise de Dieu.

Plus loin, il expose les faits d'une façon encore plus claire :

« L'explication des saintes Lettres se fait chez eux par le moyen des figures ou allégories. Toute la législation en effet paraît à ces hommes ressembler à un être vivant : elle a pour corps les arrangements des mots, pour âme le sens invisible caché sous les mots, que cette secte se propose de contempler avant tout, comme pour voir par le miroir des mots la merveilleuse beauté des idées qui y apparaît. »

Faut-il encore ajouter à cela leurs réunions en un même lieu, les occupations particulières des hommes et celles des femmes, hommes et femmes vivant séparément, les ascèses traditionnelles accomplies en-

core aujourd'hui chez nous, qui avons coutume, surtout au temps de la fête de la passion du Sauveur, de pratiquer des jeûnes, des veillées nocturnes et la méditation des paroles divines. Tout cela, l'auteur mentionné l'a indiqué avec précision ; son exposé s'accorde avec les usages que nous sommes seuls à observer encore aujourd'hui et il a inclus ces informations dans son ouvrage : les veillées complètes de la grande fête, les ascèses qu'on y accomplit, les hymnes que nous sommes accoutumés à chanter, un seul psalmodiant harmonieusement de façon rythmée, les autres écoutant en silence et ne chantant avec lui que les dernières paroles des hymnes : ces jours-là on couche par terre sur des nattes ; on ne boit pas du tout de vin, comme Philon l'a écrit en propres termes ; on ne prend pas davantage de viande ; l'eau est leur seule boisson et avec leur pain, ils ne prennent que du sel et de l'hysope :

En outre, Philon décrit l'ordre de préséance de ceux qui accomplissent les liturgies ecclésiastiques, les fonctions de diacre, la présidence de l'évêque qui siège au-dessus de tous : quiconque a le désir d'étudier soigneusement ces questions pourra s'en instruire dans l'ouvrage cité de l'écrivain. Mais que Philon ait écrit tout cela en pensant aux premiers hérauts de la doctrine évangélique et aux usages transmis dès le commencement par les apôtres, c'est évident pour tous.

## XVIII. Quels écrits de Philon sont parvenus jusqu'à nous

Abondant en paroles, large dans ses conceptions, élevé et sublime dans les contemplations sur les Écritures divines, Philon a fait une exposition variée et multiple des paroles sacrées : tout d'abord il a parcouru avec suite et dans l'ordre l'explication des événements racontés dans la Genèse, dans un ouvrage intitulé *Allégories des saintes Lois*, puis il a traité séparément l'explication de certains chapitres, en proposant les questions et les réponses des difficultés offertes par les Écritures ; par suite il a donné à cet ouvrage le titre de *Problèmes et solutions sur la Genèse et l'Exode*. En outre, il existe de lui des traités particulièrement travaillés sur quelques problèmes : tels sont les deux livres *Sur l'agriculture*, autant *Sur l'ivresse*, et d'autres qui portent des titres divers et adaptés aux sujets, par exemple :

*Sur ce que désire et déteste un esprit sobre ;*



*Sur la confusion des langues ;*  
*Sur la fuite et l'invention ;*  
*Sur le groupement pour l'instruction ;*  
*Qui est l'héritier des choses divines, ou De la division en parties*  
*égales et inégales ;*  
*Des trois vertus que Moïse a décrites avec d'autres.*

En outre, un ouvrage *Des changements de noms et de leurs causes*, dans lequel il dit avoir encore composé *Sur les Testaments*, livres I et II.

On a encore de lui :

*Sur l'émigration,*  
*De la vie du sage parfait selon la justice et*  
*Des lois non écrites, et encore*  
*Des géants ou*  
*De l'immutabilité divine,*

*Que, selon Moïse, les songes sont envoyés par Dieu*, livres I, II, III, IV, V.

Telles sont les œuvres venues jusqu'à nous parmi celles qui concernent la Genèse.

Sur l'Exode, nous connaissons de lui *Problèmes et Solutions*, livres I, II, III, IV, V, *Sur le Tabernacle*, *Sur le décalogue*, *Sur les lois particulières* qui concordent avec les points principaux des dix commandements, livres I, II, III, IV, *Sur les animaux des sacrifices* et quelles sont les espèces de sacrifices, *Sur les affirmations de la Loi* concernant les récompenses des bons, les peines et les malédictions des méchants.

En plus de tous ces écrits, on rapporte encore de lui des ouvrages en un seul livre comme *Sur la Providence*, le discours composé par lui *Sur les Juifs*, *le Politique*, et encore *Alexandre* ou *Que les animaux muets ont une raison*, de plus le traité *Que tout pécheur est esclave*, auquel fait suite *Que tout vertueux est libre*. Après ces ouvrages, ont été composés par lui *De la vie contemplative* ou *Des suppliants*, d'après lequel nous avons exposé ce qui concerne la vie des hommes apostoliques, les *Interprétations des noms hébreux qui sont dans la Loi* et dans les prophètes sont aussi regardées comme son œuvre. Philon, étant venu à Rome sous Gaïus, décrivit les impiétés de ce prince, dans son ouvrage qu'il intitula, avec finesse et ironie, *Des vertus*. On dit que, sous Claude, il lut son ouvrage en plein sénat romain et

qu'on l'admira tellement qu'on jugea ses écrits dignes d'être placés dans les bibliothèques.

#### XIX. Quels malheurs arrivèrent aux Juifs au jour de la Pâque

En ces temps-là, comme Paul achevait le voyage circulaire de Jérusalem jusqu'à l'Illyricum, Claude chassa les Juifs de Rome : Aquila et Priscille, ayant été chassés avec les autres Juifs de Rome, débarquèrent en Asie et là ils vécurent avec l'apôtre Paul, qui affermissait les fondements, récemment posés par lui, des Églises de ce pays. C'est ce que nous apprend le livre sacré des Actes.

Claude régissait encore les affaires de l'empire, lorsque, à l'époque de la fête de la Pâque, il se produisit à Jérusalem une sédition et un trouble si grands que, des seuls Juifs qui se pressaient violemment aux issues du sanctuaire, trente mille périrent écrasés les uns par les autres ; la fête devint un deuil pour la nation entière, un sujet de lamentation pour chaque famille. C'est ce que raconte textuellement Josèphe.

Claude établit roi des Juifs, Agrippa, fils d'Agrippa et envoya Félix comme procurateur de tout le pays de Samarie et de Galilée, et en plus du pays appelé Pérée.

Et après avoir exercé le pouvoir pendant treize ans et huit mois, il mourut en laissant Néron comme successeur.

#### XX. Ce qui arriva encore à Jérusalem sous Néron

Sous Néron, tandis que Félix était procurateur de Judée, les prêtres entrèrent en désaccord les uns contre les autres, comme Josèphe l'écrit en propres termes au vingtième livre des Antiquités :

« Les grands prêtres soulevèrent des troubles contre les prêtres et contre les premiers du peuple à Jérusalem, et chacun d'eux, s'étant fait une garde des hommes les plus hardis et les plus révolutionnaires, en était le chef ; et lorsqu'on se rencontrait, on s'insultait mutuellement et on se lançait des pierres. Il n'y avait personne pour s'opposer à ces disputes, mais, comme dans une ville sans défenseurs, on agissait ainsi en liberté. Telles étaient l'impudence et l'audace des grands prêtres qu'ils osaient envoyer leurs serviteurs dans les granges pour enlever les dîmes dues aux prêtres. Il arriva même que l'on

vit ceux des prêtres qui étaient pauvres mourir de faim. C'était ainsi que l'emportait sur toute justice la violence des séditeux. »

Le même écrivain raconte encore que, dans les mêmes temps, apparut à Jérusalem une espèce de brigands, qui, en plein jour, à ce qu'il dit, et en pleine ville, tuaient ceux qu'ils rencontraient. C'était surtout aux jours de fête que, mêlés à la foule et cachant sous leurs vêtements de petites épées, ils en frappaient ceux qui n'étaient pas de leur parti. Puis, lorsque ceux-ci tombaient, les meurtriers eux-mêmes faisaient chorus avec ceux qui s'indignaient, et de la sorte leur apparence honnête les rendait absolument introuvables. D'abord, le grand prêtre Jonathan fut tué par eux, et après lui, chaque jour, beaucoup furent tués. La peur fut encore plus redoutable que le mal, chacun, comme dans une guerre, attendant la mort à tout moment.

## XXI. L'ÉGYPTIEN QUE MENTIONNENT AUSSI LES ACTES DES APÔTRES

Ensuite, après d'autres choses, Josèphe ajoute : « D'une plaie plus grande que celles-là, le faux prophète égyptien frappa les Juifs. En effet, il arriva dans le pays comme un magicien et s'imposa à lui-même la réputation de prophète ; il rassembla environ trente mille de ses dupes et les amena du désert jusqu'au mont appelé des Oliviers.

De là, il était capable d'aller prendre Jérusalem de force, de réduire la garnison romaine et le peuple de façon tyrannique, en se servant des gens armés qu'il commandait. Mais Félix prévint son choc, en allant à sa rencontre avec les soldats romains et tout le peuple l'aida à la défense, de telle sorte que, le combat ayant eu lieu, l'Égyptien s'enfuit avec peu d'hommes et que la plupart de ceux qui étaient avec lui furent tués ou faits prisonniers. »

Ainsi parle Josèphe, au deuxième livre des Histoires. Il est convenable de rapprocher ce qui est dit ici à propos de l'Égyptien de ce qui est dit dans les Actes des Apôtres, à l'endroit où le tribun qui était à Jérusalem, sous Félix, dit à Paul, quand la foule des Juifs s'ameutait contre lui : « N'es-tu donc pas l'Égyptien qui s'est soulevé voici

quelque temps et a emmené dans le désert quatre mille sicaires<sup>9</sup> ? »  
Voilà ce qui a eu lieu sous Félix.

## XXII. COMMENT PAUL, ENVOYÉ PRISONNIER DE JU- DÉE À ROME, SE JUSTIFIE ET EST ABSOUT DE TOUTE CONDAMNATION

A ce dernier, Festus fut envoyé comme successeur par Néron ; ce fut sous ce gouvernement que Paul, après s'être justifié, fut envoyé captif à Rome. Aristarque était avec lui, lui qu'il appelle justement quelque part dans ses lettres compagnon de captivité. Et Luc, qui a confié à l'Écriture les Actes des Apôtres, a terminé là-dessus son récit, en racontant que Paul passa en liberté deux années entières à Rome et y prêcha sans en être empêché la parole de Dieu. Alors donc, ayant plaidé sa cause, l'apôtre repartit, de nouveau, dit-on, pour le ministère de la prédication ; puis il vint pour la seconde fois dans la même ville et fut consommé par le martyre : c'est alors qu'étant dans les chaînes, il composa la seconde lettre à Timothée, où il signifie à la fois sa première défense et sa consommation imminente. Voici encore sur ce point son propre témoignage : « Dans ma première défense, dit-il, personne ne m'a assisté, mais tous m'ont abandonné (que cela ne leur soit pas compté !). Le Seigneur m'a assisté et m'a fortifié, afin que, par moi, la prédication soit achevée et que toutes les nations l'entendent, et j'ai été délivré de la gueule du lion ». Par là, Paul établit clairement que, la première fois, afin que sa prédication soit achevée, il a été délivré de la gueule du lion, c'est-à-dire, semble-t-il, de Néron qu'il désigne ainsi à cause de sa cruauté. Par contre, dans la suite, il n'ajoute rien qui ressemble à : *Il me délivrera de la gueule du lion*, car il voyait en esprit que sa fin ne tarderait guère. C'est pourquoi il ajoute à : « Et j'ai été délivré de la gueule du lion » ces paro-

---

<sup>9</sup> Les sicaires doivent leur nom à la petite épée, sica, qu'ils portaient. Le mot sicaire lui-même, dans le latin classique, sert à désigner toute espèce de meurtriers c'est ainsi qu'une loi, datée du temps de Sylla, est intitulée Lex Cornelia de Sicanis. Chez les Juifs, les sicaires étaient des zélotes particulièrement fanatiques, et leurs victimes, ceux qui n'étaient pas de leur parti, étaient tous ceux qui se rangeaient aux côtés des Romains.

les : « Le Seigneur me délivrera de toute œuvre mauvaise et me sauvera dans son royaume céleste », signifiant ainsi son martyre tout proche ; et il l'annonce encore plus clairement dans la même lettre, en disant : « Je suis déjà offert en libation et le temps de ma délivrance est proche. » Il montre d'ailleurs qu'à la date de la seconde épître à Timothée, Luc seul est avec lui quand il écrit, mais qu'à celle de la première défense, même celui-ci faisait défaut. Par suite, il est vraisemblable que Luc a achevé les Actes des Apôtres à cette époque, en limitant son récit au temps où il était avec Paul.

Ayant achevé notre exposé, nous faisons remarquer que le martyre de Paul n'a pas eu lieu pendant le séjour à Rome que Luc a décrit. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'au commencement de son règne, Néron était plus doux et reçut facilement la défense de Paul en faveur de la doctrine ; mais que, venu à des audaces sacrilèges, il dirigea ses entreprises contre les apôtres comme contre les autres.

### XXIII. COMMENT RENDIT TÉMOIGNAGE JACQUES, APPELÉ LE FRÈRE DU SEIGNEUR

Paul en ayant appelé à César et ayant été envoyé par Festus à la ville des Romains, les Juifs perdirent l'espoir en vue duquel ils lui avaient tendu des embûches ; et ils se tournèrent contre Jacques, le frère du Seigneur, à qui avait été remis par les apôtres le siège épiscopal de Jérusalem. Voici ce qu'ils eurent l'audace de faire encore contre lui. Ils le firent venir au milieu d'eux et lui demandèrent de renier sa foi au Christ devant tout le peuple. Mais Jacques contrairement à la pensée de tous, parla ouvertement, d'une voix libre, bien plus qu'ils ne l'attendaient, devant toute la multitude et confessa que notre Sauveur et Seigneur Jésus était le Fils de Dieu. Ils ne furent pas capables de supporter le témoignage de cet homme, parce qu'auprès de tous il avait la réputation d'être très juste à cause de la supériorité dont il faisait preuve dans sa vie sage et pieuse ; et ils le tuèrent, mettant à profit l'absence de gouvernement, car à ce moment même Festus était mort en Judée et tout ce qui regardait l'administration du pays était alors sans ordre et sans surveillance.

Les circonstances de la mort de Jacques ont déjà été précédemment

indiquées par les paroles de Clément que nous avons citées : celui-ci rapporte qu'il fut jeté du pinacle du temple et frappé à mort à coups de bâton. Ce qui concerne Jacques, Hégésippe qui appartient à la première succession des apôtres, le raconte de la manière la plus exacte dans le cinquième livre de ses Mémoires, dans les termes suivants : « Le frère du Seigneur, Jacques, reçut (l'administration de) l'Église avec les apôtres. Depuis les temps du Seigneur jusqu'à nous, tous l'appellent le Juste, puisque beaucoup portaient le nom de Jacques. Cet homme fut sanctifié dès le sein de sa mère ; il ne but ni vin, ni boisson enivrante ; il ne mangea rien qui eût vécu ; le rasoir ne passa pas sur sa tête ; il ne s'oignit pas d'huile et ne prit pas de bains. A lui seul il était permis d'entrer dans le sanctuaire, car il ne portait pas de vêtements de laine, mais de lin. Il entra seul dans le temple et il s'y tenait à genoux, demandant pardon pour le peuple, si bien que ses genoux s'étaient endurcis comme ceux d'un chameau, car il était toujours à genoux, adorant Dieu et demandant pardon pour le peuple. A cause de son éminente justice, on l'appelait le Juste et *Oblias*, ce qui signifie en grec rempart du peuple et justice, ainsi que les prophètes le montrent à son sujet.

Quelques-uns donc des sept sectes qui existaient dans le peuple (juif) et dont nous avons parlé plus haut dans les Mémoires, demandèrent à Jacques quelle était la porte de Jésus et il leur dit qu'il était le Sauveur. Quelques-uns d'entre eux crurent que Jésus était le Christ. Mais les sectes susdites ne crurent ni à sa résurrection, ni à sa venue pour rendre à chacun selon ses œuvres : tous ceux qui crurent le firent par le moyen de Jacques.

Beaucoup donc, et même des chefs ayant cru, il y eut un tumulte parmi les Juifs, les scribes et les pharisiens, qui disaient : Tout le peuple court le risque d'attendre en Jésus le Christ. Ils allèrent ensemble près de Jacques et lui dirent : Nous t'en prions, retiens le peuple, car il se trompe sur Jésus, comme s'il était le Christ. Nous t'en prions, persuade tous ceux qui viennent pour le jour de la Pâque, au sujet de Jésus : car tous nous avons confiance en toi. Nous te rendons en effet témoignage, ainsi que tout le peuple, que tu es juste et que tu ne fais pas acception de personne. Toi donc, persuade à la foule de ne pas s'égarer au sujet de Jésus. Car tout le peuple et nous tous, nous avons confiance en toi. Tiens-toi donc sur le pinacle du temple, afin que de là-haut tu sois en vue et que tes paroles soient entendues de tout le

peuple. Car à cause de la Pâque toutes les tribus et même les Gentils se sont rassemblés.

Les susdits scribes et pharisiens placèrent donc Jacques sur le pinacle du temple et lui crièrent en disant : Juste, en qui nous devons tous avoir confiance, puisque le peuple se trompe à la suite de Jésus le crucifié, annonce-nous quelle est la porte de Jésus. Et il répondit à haute voix : Pourquoi m'interrogez-vous sur le Fils de l'homme ? Il est assis au ciel à la droite de la grande puissance et il viendra sur les nuées du ciel. Beaucoup furent entièrement convaincus et glorifièrent le témoignage de Jacques en disant : Hosannah au fils de David. Alors, par contre, les mêmes scribes et pharisiens se disaient les uns aux autres : Nous avons mal fait de procurer un tel témoignage à Jésus. Montons donc et jetons-le en bas, afin qu'ils aient peur et ne croient pas en lui. Et ils crièrent en disant : Oh ! oh ! même le juste a été égaré. Et ils accomplirent l'Écriture écrite dans Isaïe : Enlevons le juste parce qu'il nous est insupportable : alors ils mangeront les produits de leurs œuvres. Ils montèrent donc et jetèrent en bas le juste. Et ils se disaient les uns aux autres : Lapidons Jacques le juste et ils commencèrent à le lapider, car lorsqu'il avait été jeté en bas il n'était pas mort.

Mais s'étant retourné, Jacques se mit à genoux en disant : Je t'en prie, Seigneur Dieu Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Tandis qu'ils lui jetaient ainsi des pierres, un des prêtres, des fils de Réchab, fils de Réchabim, auxquels Jérémie le prophète a rendu témoignage, criait en disant : Arrêtez que faites-vous ? Le juste prie pour vous. Et quelqu'un d'entre eux, un foulon, ayant pris le bâton avec lequel il foulait les étoffes, frappa sur la tête du juste ; et ainsi celui-ci rendit témoignage. Et on l'enterra dans le lieu même, près du temple et sa stèle demeure encore auprès du temple. Il a été un vrai témoin pour les Juifs et pour les Grecs, que Jésus est le Christ. Et bientôt après, Vespasien les assiégea. »

Voilà ce que raconte longuement Hégésippe, d'accord du reste avec Clément. Jacques était un homme si admirable et il était si renommé chez tous les autres pour sa justice, que même les Juifs raisonnables virent dans son martyre la cause du siège de Jérusalem qui le suivit immédiatement et qui, d'après eux, n'eut d'autre motif que le sacrilège osé contre lui. Josèphe n'hésita assurément pas à témoigner de cela par écrit et dit en propres termes :

« Cela arriva aux Juifs en punition (de ce qu'ils firent) à Jacques le juste, qui était le frère de Jésus, appelé le Christ, et que les Juifs tuèrent bien qu'il fût très juste. »

Le même rapporte aussi sa mort au vingtième livre des Antiquités en ces termes :

« César ayant appris la mort de Festus, envoya Albinus en Judée comme gouverneur. Ananos le jeune, que nous avons dit avoir reçu le souverain pontificat, était hardi de manières et tout à fait audacieux ; et il appartenait à la secte des Sadducéens, qui sont dans les jugements les plus cruels de tous les Juifs, comme nous l'avons déjà montré. Comme il était tel, Ananos, pensant avoir une occasion favorable dans la mort de Festus<sup>10</sup> et tandis qu'Albinus était encore en route, fit siéger une assemblée de juges et cita devant elle le frère de Jésus, appelé le Christ (Jacques était son nom) et quelques autres ; il les accusa de transgresser la loi et les condamna à la lapidation. Tous ceux qui, dans la ville, paraissaient les plus modérés et les plus exacts (observateurs) des lois, supportèrent difficilement cette sentence et envoyèrent en secret au roi (des messagers.) qui lui demanderaient d'interdire à Ananos d'agir ainsi et que lui diraient que jusqu'alors celui-ci n'avait pas agi de manière droite.

Quelques-uns d'entre eux allèrent même à la rencontre d'Albinus<sup>11</sup> qui arrivait d'Alexandrie et lui apprirent qu'il n'était pas permis à Ananos de faire siéger un tribunal sans son avis. Albinus, persuadé par ce qu'on lui disait, écrivit avec colère à Ananos en le menaçant de la prison, et le roi Agrippa lui enleva à cause de cela le souverain pontificat qu'il possédait depuis trois mois et mit à sa place Jésus, fils de Dammaeus. »

Voilà ce qui se rapporte à Jacques, de qui est, dit-on, la première des épîtres appelées catholiques. Mais il faut savoir qu'elle n'est pas authentique : un petit nombre des anciens en font mention, comme de l'épître dite de Jude qui est, elle aussi, une des sept épîtres dites catholiques. Cependant nous savons que ces lettres sont lues publiquement avec les autres, dans un très grand nombre d'églises.

---

<sup>10</sup> Porcius Festus dut être nommé procurateur en 59-60

<sup>11</sup> Lucius Albinus devint procurateur de Judée en 62. Sur ce personnage qui trouva la mort dans une échauffourée contre Vitellius en 69, alors qu'il était procurateur de Mauritanie, demeura en Judée jusqu'en 64.



## XXIV. COMMENT, APRÈS MARC, ANNIANUS FUT ÉTABLI PREMIER ÉVÊQUE DE L'ÉGLISE D'ALEXANDRIE

Néron faisant la huitième année de son règne, le premier après Marc l'Évangéliste, Annianus reçoit la charge de l'Église d'Alexandrie.

## XXV. LA PERSÉCUTION SOUS NÉRON, SOUS LEQUEL À ROME PAUL ET PIERRE FURENT HONORÉS DU MARTYRE POUR LA RELIGION

Lorsque le pouvoir de Néron était déjà affermi, celui-ci aborda des entreprises impies et s'arma contre la religion même du Dieu de l'univers. Écrire de quelle scélératesse cet homme fut capable, ne serait pas de notre présent souci : comme beaucoup en effet ont raconté ce qui le concerne en des récits très exacts, il est possible à qui le désire d'apprendre d'eux la grossièreté et la folie de cet homme insensé, qui, sans raison, entassait des milliers de meurtres et en arriva à ce point de soif du sang qu'il n'épargna pas même ses proches ni ses amis ; qu'il traita sa mère, ses frères, sa femme et mille autres qui lui étaient unis par le sang comme des ennemis et des adversaires et qu'il les fit périr par des genres de mort variés. En plus de tout cela il faut encore inscrire à son compte qu'il fut le premier des empereurs à se montrer l'ennemi de la piété envers Dieu. C'est encore le romain Tertullien qui le rappelle en disant :

« Lisez vos mémoires : vous y trouverez que, le premier, Néron a persécuté cette croyance, surtout au temps où, ayant soumis l'Orient entier, il se montra à Rome cruel envers tout le monde. Nous nous enorgueillissons de cette condamnation par un tel promoteur. Qui-conque le connaît peut penser qu'une chose, si elle n'était pas un grand bien, n'aurait pas été condamnée par Néron. »

Ainsi donc, cet homme qui a été proclamé ennemi de Dieu, au premier rang parmi les plus grands, poussa la présomption jusqu'à assassiner les apôtres. On raconte que, sous son règne, Paul eut la tête coupée à Rome même et que semblablement Pierre y fut crucifié et

ce récit est confirmé par le nom de Pierre et de Paul qui jusqu'à présent est donné aux cimetières de cette ville. C'est ce qu'a affirmé tout autant un homme ecclésiastique, du nom de Gaïus, qui vivait sous Zéphyrin, évêque des Romains.

Discutant par écrit contre Proclus, le chef de la secte cataphrygienne, il dit à propos des lieux où furent déposées les dépouilles sacrées des dits apôtres, ces propres paroles :

« Pour moi, je peux montrer les trophées des apôtres. Si tu veux aller au Vatican ou sur la voie d'Ostie, tu trouveras les trophées de ceux qui ont fondé cette Eglise. »

Que tous deux ont rendu témoignage dans le même temps, c'est là ce qu'établit par écrit Denys, évêque de Corinthe, qui écrit aux Romains :

« Dans un tel avertissement, vous aussi avez uni les plantations faites par Pierre et par Paul, celle des Romains et celle des Corinthiens. Car tous deux ont planté dans notre Corinthe et nous ont semblablement instruits ; et semblablement, après avoir enseigné ensemble en Italie, ils ont rendu témoignage dans le même temps. »

Et cela, pour que soit encore confirmé ce qui se rapporte à mon récit.

## XXVI. COMMENT LES JUIFS FURENT ENVELOPPÉS DE MILLE MAUX ET COMMENT ILS DÉCLARÈRENT AUX ROMAINS LA DERNIÈRE GUERRE

Josèphe rapporte encore d'innombrables détails au sujet du malheur qui fondit sur toute la nation des Juifs. Entre bien d'autres choses, il dit en propres termes qu'un très grand nombre parmi les Juifs distingués, après avoir été déshonorés par (la peine) du fouet, furent crucifiés à Jérusalem même par Florus. Celui-ci était procureur de Judée lorsque la guerre recommença à s'allumer la douzième année du règne de Néron. Il dit ensuite que, dans toute la Syrie, après le soulèvement des Juifs, eut lieu un trouble terrible : partout ceux de ce peuple furent massacrés sans pitié comme des ennemis par les habitants de chaque ville ; de sorte qu'on voyait les villes remplies de corps sans sépulture, des cadavres de vieillards jetés avec ceux des enfants, des femmes qui n'avaient même pas reçu de vêtements pour couvrir la

pudeur ; toute la province remplie de malheurs indicibles ; la menace des maux à venir plus grande encore que les cruautés de chaque jour. Voilà littéralement ce que dit Josèphe. Et ce que l'on faisait contre les Juifs était ainsi.

# **LIVRE III**

## I. EN QUELLES CONTRÉES DE LA TERRE LES APÔTRES ONT PRÊCHÉ LE CHRIST

Les affaires des Juifs en étaient là. Quant aux saints apôtres et disciples de notre Sauveur, ils étaient dispersés sur toute la terre habitée. Thomas, à ce que rapporte la tradition, obtint en partage le pays des Parthes, André la Scythie, Jean l'Asie où il vécut : il mourut à Ephèse. Pierre paraît avoir prêché aux Juifs de la diaspora dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, le Cappadoce et l'Asie ; finalement, étant aussi venu à Rome, il fut crucifié la tête en bas, après avoir lui-même demandé de souffrir ainsi.

Que faut-il dire de Paul qui, depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyricum, a accompli l'Évangile du Christ et rendit enfin témoignage à Rome sous Néron ? C'est là ce qui est dit textuellement par Origène, dans le troisième tome des Commentaires sur la Genèse.

## II. QUI, LE PREMIER, A PRÉSIDÉ À L'ÉGLISE DES ROMAINS

Après le martyre de Pierre et de Paul, ce fut Lin, le premier, qui obtint l'épiscopat de l'Église de Rome. En écrivant de Rome à Timothée, Paul fait mention de lui dans la salutation à la fin de l'épître.

## III. Les lettres des apôtres

De Pierre donc une seule épître, celle qu'on appelle la première, est reconnue et les anciens presbytres eux-mêmes s'en sont servis dans leurs écrits comme d'un texte indiscuté. Quant à celle qu'on appelle la seconde, nous avons appris qu'elle n'est pas testamentaire, mais que pourtant, parce qu'elle a paru utile à beaucoup, elle a été prise en considération avec les autres Écritures. Pour ce qui est des Actes qui portent son nom, de l'Évangile appelé *Selon Pierre*, du Kérygme et de l'Apocalypse soi-disant de Pierre, nous savons que ces livres n'ont absolument pas été transmis parmi les (écrits) catholiques et qu'aucun écrivain ecclésiastique, ni parmi les anciens, ni parmi les

modernes, ne s'est servi de témoignages empruntés à l'un d'eux.

Dans la suite de cette Histoire, j'agirai utilement en mentionnant avec les successions, ceux des écrivains ecclésiastiques qui se sont servis en leur temps des écrits contestés et desquels parmi ces écrits ils se sont servis, et ce qui a été dit par eux, soit des Écritures testamentaires et reconnues, soit de celles qui ne le sont pas. Mais des écrits qui portent le nom de Pierre, parmi lesquels je ne connais qu'une seule et unique lettre authentique et reconnue par les anciens presbytres, voilà tous ceux (que l'on possède).

Quant à Paul, les quatorze épîtres sont clairement et évidemment de lui. Que certains pourtant rejettent l'épître aux Hébreux, en disant qu'elle n'est pas admise par l'Église des Romains, parce qu'elle ne serait pas de Paul, il serait injuste de le méconnaître. A son sujet aussi, j'exposerai en son temps ce qui a été dit par mes prédécesseurs. Par contre, les Actes qui portent son nom, je ne les reçois pas parmi les livres incontestés.

Comme le même apôtre, dans les salutations finales de l'Épître aux Romains fait mention, avec d'autres, d'Hermas dont on dit que le livre du Pasteur est de lui, il faut savoir que ce livre est contesté par certains qui ne le rangeraient pas parmi les livres reçus, mais que d'autres l'ont jugé très nécessaire surtout pour ceux qui ont besoin d'une introduction élémentaire. C'est pourquoi nous savons maintenant qu'on le lit publiquement dans des Églises et j'ai constaté que certains des écrivains les plus anciens s'en sont servis.

Que cela soit dit pour exposer quelles sont les Écritures divines incontestées et celles qui ne sont pas reconnues par tous.

#### IV. LA PREMIÈRE SUCCESSION DES APÔTRES

Que Paul a prêché aux Gentils et qu'il a posé les fondements des Églises depuis Jérusalem et autour d'elle jusqu'à l'Illyricum, cela est évident d'après ses propres paroles et d'après ce que Luc a raconté dans les Actes. Les paroles de Pierre apprennent aussi dans quelles provinces celui-ci a évangélisé le Christ et transmis la doctrine du Nouveau Testament à ceux de la circoncision : cela est clair d'après l'épître de lui que nous avons dit être reconnue et qu'il écrit à ceux

des Hébreux qui sont dans la diaspora du Pont, de Galatie, de Cappadoce, d'Asie et de Bithynie.

Combien de disciples de ces (apôtres) y eut-il et qui parmi eux devint assez véritablement zélé pour être jugé capable, après épreuve, de paître les Églises fondées par les apôtres, il n'est pas facile de le dire, à l'exception de ceux dont on peut recueillir les noms dans les écrits de Paul. De ce dernier un très grand nombre furent les auxiliaires, et comme il les appelle lui-même, les compagnons d'armes ; beaucoup ont été jugés par lui dignes d'un souvenir impérissable et il leur rend dans ses propres épîtres un témoignage incessant. Du reste, Luc, dans les Actes, mentionne également les disciples de Paul et les désigne par leurs noms.

On rapporte que Timothée obtint le premier l'épiscopat de l'Église d'Éphèse, comme Tite, lui aussi, celui des Églises de Crète. Quant à Luc, antiochien d'origine et médecin de profession, il fut très longtemps associé à Paul et il vécut plus qu'en passant avec les autres apôtres : c'est d'eux qu'il a appris la thérapeutique des âmes, comme il en a laissé des preuves dans deux livres inspirés de Dieu, l'Évangile qu'il témoigne avoir composé d'après les traditions de ceux qui avaient été dès le commencement les spectateurs et les ministres de la parole et dont il affirme qu'il les a suivis depuis le début ; et les Actes des apôtres qu'il a rédigés non pas après les avoir entendus, mais après les avoir vus de ses yeux. On dit que Paul a coutume de rappeler l'Évangile selon Luc, toutes les fois qu'il écrit, comme s'il parlait d'un évangile qui lui est propre : Selon mon évangile.

Pour ce qui est des autres compagnons de Paul, celui-ci atteste que Crescent est allé dans les Gaules. De son côté, Lin, dont il rappelle la présence à Rome avec lui, dans la seconde lettre à Timothée, a obtenu, comme nous l'avons montré déjà antérieurement, l'épiscopat, le premier après Pierre. Clément, lui aussi, qui a été également établi évêque des Romains, en troisième lieu, a été le compagnon de travail et de luttes de Paul, comme celui-ci en témoigne. En outre, l'Aréopagite, qui s'appelle Denys et dont Luc a écrit, dans les Actes, qu'après le discours de Paul aux Athéniens sur l'Aréopage, il fut le premier à croire, un autre Denys, un ancien, qui fut le pasteur de l'Église de Corinthe, rapporte qu'il fut le premier évêque de l'Église d'Athènes. Mais à mesure que nous progresserons dans notre route, nous parlerons à propos de ce qui concerne, suivant les temps, la succession

des apôtres. Maintenant passons à la suite du récit.

## V. LE DERNIER SIÈGE (SOUTENU) PAR LES JUIFS APRÈS LE CHRIST

Après que Néron eut exercé pendant treize ans le pouvoir, Galba et Othon ne durèrent que dix-huit mois. Vespasien qui s'était illustré par ses combats contre les Juifs, fut désigné comme roi dans la Judée même et proclamé empereur par les armées qui y campaient. Aussitôt donc, il se mit en route pour Rome et confia la guerre contre les Juifs à son fils Titus.

Or, après l'ascension de notre Sauveur, les Juifs non contents de leur audace contre lui, dressèrent aussi aux Apôtres de multiples embûches : le premier, Etienne fut tué par eux à coups de pierres ; puis, après lui, Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean eut la tête coupée ; et surtout, Jacques, qui, le premier après l'ascension de notre Sauveur, avait obtenu le siège épiscopal de Jérusalem, fut tué de la manière qui a été racontée. Les autres apôtres furent en butte à mille machinations tendant à leur mort : chassés de la Judée, ils entreprirent d'aller dans toutes les nations pour y enseigner le message, avec la puissance du Christ qui leur avait dit : "Allez, enseignez toutes les nations en mon nom. "

De plus, le peuple de l'Église de Jérusalem reçut, grâce à une prophétie transmise par révélation aux notables de l'endroit, l'ordre de quitter la ville avant la guerre et d'habiter une ville de Pérée, nommée Pella<sup>12</sup>. Ce furent là que se transportèrent les fidèles du Christ, après être sortis de Jérusalem de telle sorte que les hommes saints abandonnèrent complètement la métropole royale des Juifs et toute la terre de Judée.

La justice de Dieu poursuivit donc alors les Juifs parce qu'ils avaient accompli de telles iniquités contre le Christ et ses apôtres, faisant complètement disparaître d'entre les hommes cette race d'impies. Tous les maux donc qui fondirent alors en tout lieu sur le peuple entier ; comment surtout les habitants de la Judée furent poussés aux

---

<sup>12</sup> Il s'agit de Tabaqat Fahil, dans l'actuelle Jordanie, qui était située dans la Décapole, dans la vallée du Jourdain.



derniers malheurs ; combien de milliers d'hommes à la fleur de l'âge, en même temps que des femmes et des enfants, tombèrent par le glaive, la faim et mille autres genres de mort ; combien de villes juives et lesquelles furent assiégées ; quels maux terribles et plus que terribles virent pour ceux qui s'étaient réfugiés à Jérusalem même comme dans une métropole très fortifiée ; quel fut le caractère de toute la guerre, quels furent en détail tous les événements qui s'y produisirent ; comment à la fin l'abomination de la désolation annoncée par les prophètes fut installée dans le temple de Dieu, autrefois célèbre et qui attendait la ruine complète, la totale destruction par le feu : il est possible à qui le désire de le trouver avec exactitude dans l'histoire écrite par Josèphe. Pourtant, ce que rapporte cet historien des hommes rassemblés de toute la Judée aux jours de la fête de la Pâque et qui furent enfermés à Jérusalem comme dans une prison au nombre d'environ trois millions, il est nécessaire de le rappeler dans les termes mêmes (qu'il emploie). Il fallait, en effet, qu'aux jours où les Juifs avaient frappé de souffrances le Sauveur et bienfaiteur de tous, le Christ de Dieu, en ces mêmes jours, ils fussent enfermés comme dans une prison pour recevoir la mort qui fondit sur eux de la part de la justice divine.

Mais laissant de côté le détail de ce qui leur arriva et tout ce qui fut tenté contre eux par le moyen du glaive ou de quelque autre manière, je crois nécessaire d'exposer les seuls malheurs causés par la famine, de sorte que ceux qui liront cet écrit puissent savoir en partie comment les atteignit sans tarder le châtement divin du crime commis contre le Christ de Dieu.

## VI. LA FAMINE QUI LES A ACCABLÉS

Reprenons donc entre les mains le cinquième livre des Histoires de Josèphe et lisons le tragique récit de ce qui arriva alors :

« Pour les riches, dit-il, le seul fait de rester équivalait à la mort. Sous prétexte qu'ils voulaient désertir, on les tuait à cause de leur fortune. De plus, la folie des révoltés s'accroissait avec la famine et de jour en jour ces deux calamités augmentaient. Nulle part on ne voyait plus de blé ; alors, ils entraient dans les maisons pour les fouiller complètement. Puis, lorsqu'ils avaient trouvé du blé, ils maltrai-

taient les gens pour avoir nié, et lorsqu'ils n'en trouvaient pas, ils les tourmentaient pour l'avoir trop soigneusement caché. Le signe qu'ils avaient ou n'avaient pas de blé était les corps de ces malheureux. Ceux qui tenaient encore debout paraissaient regorger de nourriture, ceux qui étaient déjà exténués, on les laissait tranquilles, car il semblait déraisonnable de tuer ceux qui étaient sur le point de mourir de faim.

Beaucoup échangeaient leurs biens en cachette contre une mesure de froment s'ils étaient riches, contre une mesure d'orge s'ils étaient pauvres. Puis ils s'enfermaient eux-mêmes au plus secret de leurs maisons : les uns, au comble du besoin, mangeaient leur blé sans le préparer ; les autres le faisaient cuire suivant que le permettaient la crainte et la nécessité. Nulle part on ne mettait plus de table ; on retirait du feu les mets encore crus et on les déchirait. Misérable était la nourriture et c'était un spectacle digne de larmes que de voir les plus robustes accaparer plus que les autres, les faibles gémir. La faim surpasse toutes les douleurs ; elle ne détruit rien autant que la pudeur, car ce qui, en d'autres circonstances, est digne de respect est alors méprisé. Les femmes arrachaient la nourriture de la bouche même de leurs maris, les enfants de celle de leurs pères, et, ce qui est le plus lamentable, les mères de celle de leurs petits enfants. Tandis que séchaient dans leurs mains ceux qu'elles aimaient le plus, elles n'avaient pas honte de leur enlever le peu de chose qui les faisait vivre. Même lorsqu'on mangeait ainsi, on ne demeurait pas caché ; mais partout survenaient des révoltés pour piller même ces miettes. Car, lorsqu'ils voyaient une maison fermée, c'était le signe que ceux qui étaient à l'intérieur étaient en train de manger et aussitôt ils brisaient les portes, faisaient irruption et arrachaient presque les morceaux des gosiers pour les emporter. Les vieillards qui voulaient retenir leur nourriture étaient frappés ; on arrachait les cheveux des femmes qui cachaient ce qu'elles avaient entre les mains ; on n'avait nulle pitié des cheveux blancs ou des petits enfants ; mais on arrachait les enfants qui se suspendaient à leur nourriture et on les jetait par terre. Ceux qui prévenaient l'arrivée des voleurs et avalaient ce qu'on allait leur prendre, étaient plus cruellement traités sous prétexte d'injustice. Pour découvrir des aliments, les révoltés inventaient des moyens terribles : ils obstruaient avec des vesces le canal de l'urètre de ces malheureux ; et avec des bâtons pointus ils fouillaient

le rectum. On souffrait ainsi des tourments effrayants même à entendre, pour avouer un seul pain, pour dénoncer la cachette d'une seule poignée d'orge.

Quant aux bourreaux, ils ne souffraient pas de la faim – leur cruauté eût été moins grande si elle avait été causée par la nécessité – mais ils affichaient leur fol orgueil et ils se préparaient pour eux-mêmes des provisions en vue des jours à venir. Ils allaient au-devant de ceux qui s'étaient glissés de nuit vers les avant-postes des Romains pour se cueillir des légumes sauvages et de l'herbe ; et lorsque ceux-ci semblaient déjà avoir échappé aux ennemis, ils leur enlevaient ce qu'ils rapportaient. Souvent les victimes les suppliaient, en invoquant le nom très redoutable de Dieu, de leur rendre une partie de ce qu'ils portaient au pris de tant de risques : ils ne leur rendaient rien et c'était pour eux un bienfait de n'être pas aussi tués après avoir été volés ! »

A cela, Josèphe ajoute un peu plus loin : « Pour les Juifs, tout espoir de salut disparut avec la possibilité de sortir et l'abîme de la faim, en s'approfondissant, engloutit le peuple, maison par maison, famille par famille. Les terrasses étaient remplies de femmes et de nourrissons morts ; les rues, de cadavres de vieillards. Les enfants et les jeunes gens, enflés, erraient comme des fantômes sur les places et tombaient à l'endroit où la souffrance les avait saisis. Les malades n'avaient pas la force d'enterrer leurs parents ; et ceux qui auraient pu le faire le refusaient à cause de la multitude des morts et de l'incertitude de leur propre mort. Beaucoup en effet mouraient sur ceux qu'ils venaient d'enterrer ; beaucoup venaient au sépulcre avant qu'il fût nécessaire. Dans ces malheurs, il n'y avait ni lamentation, ni gémissement : la faim dominait les sentiments. Les agonisants regardaient, les yeux secs, mourir ceux qui les devançaient. Un silence profond enveloppait la ville et une nuit pleine de mort. Et les brigands étaient plus pénibles que tout le reste.

Ils fouillaient en effet les maisons transformées en tombeaux ; ils dépouillaient les morts, ils s'en allaient en ricanant après avoir enlevé les voiles qui couvraient les cadavres, ils essayaient sur leurs membres la pointe de leurs glaives ; parfois ils perçaient des abandonnés qui vivaient encore pour éprouver leur fer. De ces derniers, quelques-uns les suppliaient de les aider de leurs mains et de leurs épées, mais ils les abandonnaient avec mépris à la famine ; alors, chacun des ago-

nisants regardait fixement vers le temple, sans s'occuper des révoltés vivants. Les révoltés firent d'abord enterrer les morts aux frais du trésor public, car ils n'en supportaient pas l'odeur. Comme ensuite ils n'y suffisaient plus, ils les firent jeter du haut des murs dans les ravins. En parcourant ces ravins, Titus les vit remplis de cadavres en putréfaction ; il vit l'humeur qui coulait en abondance des corps ; il gémit alors et levant les mains, il prit Dieu à témoin que ce n'était pas son œuvre. »

Après avoir parlé d'autre chose, Josèphe continue en disant :

« Je n'hésiterai pas à dire ce que m'ordonne la souffrance. Si les Romains avaient été impuissants contre les criminels, je crois que la ville aurait été engloutie par un tremblement de terre ou submergée par un déluge ou que la foudre de Sodome l'aurait détruite, car elle renfermait une race beaucoup plus athée que celle qui souffrit tous ces maux. Tout le peuple périt avec eux par leur fureur insensée. »

Au sixième livre, Josèphe écrit encore ceci :

« Infinie fut la multitude de ceux qui tombèrent dans la ville, frappés par la famine ; indicibles les souffrances qui arrivèrent. Dans chaque maison, en effet, si l'on voyait quelque part une ombre de nourriture, c'était la guerre, et ceux qui s'aimaient mutuellement le plus en venaient aux mains pour s'arracher les misérables aliments de leur vie. Même pour les mourants il n'y avait pas de preuve de dénuement ; mais les voleurs fouillaient même ceux qui respiraient encore, de peur qu'ils simulassent la mort, tout en ayant de la nourriture dans leur sein. Sous l'effet de la faim, beaucoup allaient en chancelant, la bouche ouverte comme des chiens enragés, trébuchaient, se heurtaient aux portes à la manière des ivrognes et, désespérés, se rendaient deux ou trois fois en une heure dans les mêmes maisons. La nécessité mettait tout sous leurs dents ; ils ramassaient ce que n'auraient pas pris même les plus vils des animaux sans raison, pour le manger. Ils ne s'abstenaient pas des boudriers, des semelles ; finalement ils découpaient en lanières le cuir des boucliers et le mâchonnaient. Pour quelques-uns même la poussière du vieux foin était une nourriture ; beaucoup recueillaient les fibres des plantes et en vendaient, pour quatre attiques, une très petite quantité.

Mais pourquoi faut-il dire l'impudence provoquée par la famine en ce qui concerne les êtres inanimés ? Car je suis sur le point de raconter un ouvrage de la faim tel qu'on n'en rapporte pas de semblable ni

chez les Grecs, ni chez les Barbares, terrible à dire, incroyable à entendre. Pour moi – qu'on ne croie pas que j'invente des contes pour les hommes de l'avenir – j'aurais volontiers laissé de côté cette calamité si je n'avais pas parmi mes contemporains d'innombrables témoins : au reste, je ferais à ma patrie une faveur misérable en passant sous silence les maux qu'elle a soufferts en réalité. Il y avait parmi les habitants d'au delà du Jourdain une femme nommée Marie, fille d'Eléazar, du bourg de Bathézor (ce mot signifie maison de l'hyssope), distinguée par sa naissance et par sa fortune ; elle s'était réfugiée à Jérusalem avec le reste de la multitude et s'y trouvait assiégée. Les tyrans lui avaient pris tous les biens qu'elle avait rassemblés et apportés de la Pérée dans la ville ; et des gens armés envahissaient chaque jour sa maison et s'emparaient du reste de sa fortune, et des aliments si elle parvenait à s'en procurer. Une irritation terrible s'empara de cette femme qui, à tout instant, insultait et maudissait les brigands en les excitant contre elle. Comme personne ne la tuait, ni par colère ni par pitié, et qu'elle était fatiguée de trouver pour d'autres une nourriture que déjà il n'était plus possible de trouver nulle part : comme aussi la faim pénétrait ses entrailles et ses moelles et que son cœur était encore plus enflammé que sa faim, elle prit conseil de sa colère autant que de la nécessité et alla contre la nature elle-même : elle avait un enfant, un bébé qui tétait encore ; elle le prit : Malheureux bébé, dit-elle, dans la guerre, dans la famine, dans la révolte, pour qui te conserverai-je ? La servitude chez les Romains, si du moins nous vivons encore sous leur pouvoir ; la faim prévient d'ailleurs la servitude, et les révoltés sont plus terribles que l'une et que l'autre. Allons ! sois pour moi une nourriture, pour les révoltés une malédiction, pour l'humanité un sujet de récit, le seul qui fasse défaut aux malheurs des Juifs. Et en même temps qu'elle parlait ainsi, elle tua son fils ; puis, après l'avoir fait cuire, elle en mangea la moitié ; elle cacha le reste et le mit en réserve. Aussitôt les révoltés arrivèrent et en sentant l'odeur de cette chair impie, ils menacèrent la femme, si elle ne leur montrait pas les mets préparés, de l'égorger aussitôt. Mais elle répond qu'elle leur a gardé une belle part et découvre les restes de l'enfant. Aussitôt la peur et l'épouvante les saisissent ; ils restent immobiles devant ce spectacle. Mais elle : C'est mon propre enfant, dit-elle, c'est mon œuvre.

Mangez, car moi aussi j'en ai mangé. Ne soyez pas plus délicats

qu'une femme, plus sensibles qu'une mère. Si vous êtes pieux et que vous rejetiez mon propre sacrifice, j'ai mangé pour vous ; que le reste demeure pour moi. Alors, ils sortirent en tremblant : pour une fois du moins ils furent effrayés et laissèrent avec peine à la mère cette nourriture. Mais la ville entière fut bientôt remplie du récit de cette horreur ; chacun, en mettant devant ses yeux cet exploit, comme s'il avait été accompli par lui, frissonnait. Il y eut de la part des affamés une sorte d'entrain vers la mort et l'on estima heureux ceux qui avaient péri avant d'entendre et de voir de tels maux. »

## VII. LES PRÉDICTIONS DU CHRIST

Tel fut le châtiment des Juifs à cause de leur iniquité et de leur impiété à l'égard du Christ de Dieu.

Il est convenable d'ajouter à ce qui précède aussi la prédiction sans erreur de notre Sauveur, qui montre toutes ces choses déjà prophétisées en ces termes : « Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourrissent en ces jours : priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver ni le jour du sabbat. Car alors il y aura une grande affliction, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent et qu'il n'y en aura pas. »

Comptant le chiffre complet des morts, l'historien dit qu'il périt par la faim et par le glaive onze cent mille personnes ; que les révoltés et les brigands qui restaient se dénoncèrent les uns les autres après la prise de la ville et furent tués ; que les plus nobles et les plus remarquables par leur beauté corporelle d'entre les jeunes gens furent réservés pour le triomphe. Quant au reste de la multitude, ceux qui avaient plus de dix-sept ans furent, les uns enchaînés et envoyés aux travaux d'Egypte, les autres, plus nombreux, distribués entre les provinces pour être mis à mort dans les théâtres par le fer et par les bêtes ; ceux qui n'avaient pas dix-sept ans furent emmenés prisonniers pour être vendus : de ces derniers seuls le nombre arrivait environ à quatre vingt dix mille hommes.

Tout cela s'accomplit de cette manière la deuxième année du règne de Vespasien, conformément aux oracles prophétiques de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui, par sa puissance divine, l'avait

prévu comme déjà présent et avait pleuré et sangloté, selon ce qu'écrivent les saints Évangélistes qui rapportent ses propres paroles : il a dit alors en parlant en quelque sorte à Jérusalem elle-même : « Si du moins tu connaissais en ce jour ce qui concerne ta propre paix et qui maintenant est caché à tes yeux ! Car des jours viendront sur toi où tes ennemis t'entoureront de retranchements ; ils t'encercleront et t'investiront de tous côtés et ils te renverseront, toi et tes enfants. » Puis, au sujet du peuple : « Il y aura une grande contrainte sur la terre et la colère sera sur ce peuple. Ils tomberont dévorés par le glaive et ils seront conduits en captivité dans toutes les nations et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que soient accomplis les temps des nations. » Et encore : « Lorsque vous verrez Jérusalem encerclée par des combattants, alors vous connaîtrez que sa désolation est proche. » En comparant les paroles de notre Sauveur aux récits de l'historien relatifs à toute la guerre, comment ne serait-on pas étonné et ne reconnaîtrait-on pas comme divines, comme véritablement et surnaturellement extraordinaires la prescience en même temps que la prédiction de notre Sauveur ?

Au sujet de ce qui est arrivé à tout le peuple après la passion du Sauveur, après les paroles par lesquelles la multitude des Juifs sauvait de la mort un voleur et un meurtrier par ses prières et suppliait d'enlever de son sein le prince de la vie, il n'est pas besoin de rien ajouter aux histoires. Il serait pourtant juste d'ajouter ce qui pourrait établir la philanthropie de la toute bonne Providence qui a attendu quarante années entières après le crime audacieux contre le Christ pour faire périr les coupables. Pendant tout ce temps, la plupart des apôtres et des disciples et Jacques lui-même, le premier évêque de la ville, qu'on appelait le frère du Seigneur, étaient encore en vie et passaient leur existence dans la cité même de Jérusalem, comme un rempart puissamment fortifié pour elle. La surveillance divine avait été jusqu'à ce moment très patiente, pour voir si ces gens se repentiraient par hasard de ce qu'ils avaient fait et obtiendraient le pardon et le salut. En plus d'une si grande longanimité, Dieu leur présenta des signes extraordinaires de ce qui leur arriverait s'ils ne se repentaient pas. Cela aussi a été jugé digne de mémoire par l'historien que nous avons cité : rien ne vaut mieux que de le rapporter pour ceux qui verront cet ouvrage.

## VIII. LES SIGNES AVANT LA GUERRE

Prenez donc et lisez ce qui est exposé au sixième livre des Histoires en ces termes :

« Les imposteurs, qui prenaient faussement Dieu à témoin, égaraient alors ce malheureux peuple, si bien que les gens ne prêtaient pas attention et ne croyaient pas aux prodiges manifestes qui annonçaient la dévastation future, mais, comme frappés par la foudre et privés de leurs yeux et de leur esprit, méprisaient les messages de Dieu. Ce furent d'abord une constellation qui se fixa au-dessus de la ville, semblable à un glaive, et une comète qui demeura suspendue pendant une année. Ce fut ensuite, avant la révolte et les mouvements préparatoires à la guerre, alors que le peuple était rassemblé pour la fête des azymes, le huit du mois de Xanthique<sup>13</sup>, vers la neuvième heure de la nuit, une lumière assez brillante autour de l'autel et du temple pour ressembler au plein jour, et cette lumière dura une demi-heure : les ignorants crurent qu'elle était d'un bon augure, mais les scribes la jugèrent exactement avant que les choses fussent arrivées.

Au temps de la même fête, une vache amenée par le grand prêtre pour le sacrifice mit bas un agneau au milieu du temple. La porte orientale de l'intérieur du temple était en airain et très lourde ; c'était à peine si, le soir, vingt hommes la refermaient ; elle était close au moyen de barres de fer et possédait des verrous très robustes : à la sixième heure de la nuit, on la vit s'ouvrir spontanément. Après la fête, peu de jours plus tard, le vingt et un du mois d'Artémisios<sup>14</sup>, on vit une apparition démoniaque, plus grande qu'on ne peut le croire. Ce qui doit encore être dit paraîtrait incroyable, si ce n'avait pas été raconté par ceux qui l'ont vu et si les souffrances qui ont suivi n'avaient pas été proportionnées aux prodiges. En effet, avant le coucher du soleil, on vit dans toute la région des chars aériens et des phalanges armées qui s'élançaient des nuages et entouraient les villes. Au temps de la fête appelée Pentecôte, pendant la nuit, les prêtres venus dans le sanctuaire, comme ils en avaient l'habitude, pour les liturgies, dirent avoir perçu d'abord des mouvements et des bruits

---

<sup>13</sup> Ce mois du calendrier macédonien correspond au Nisan juif : c'est-à-dire mars ou avril.

<sup>14</sup> Le mois qui suit celui de Xanthique.



tumultueux, puis des voix nombreuses qui disaient : Allons-nous en d'ici. Voici encore quelque chose de plus effrayant. Un homme, appelé Jésus fils d'Ananie, un homme simple, un paysan, quatre ans avant la guerre, alors que les affaires de la ville étaient en pleine paix et prospérité, vint à la fête où la coutume était, pour tous, de dresser des tentes en l'honneur de Dieu ; et tout à coup, il se mit à crier à travers le sanctuaire : Voix de l'Orient, voix du Couchant, voix des quatre vents, voix sur Jérusalem et sur le temple ; voix sur les fiancés et les fiancées, voix sur tout le peuple. Jour et nuit il parcourait toutes les rues en répétant ce cri. Quelques-uns des principaux du peuple, indignés contre ces paroles de malheur, s'emparèrent de l'homme et le maltraitèrent de coups multipliés. Mais lui, qui ne parlait pas de lui-même, ni en son propre nom, continuait à crier les mêmes mots devant ceux qui étaient là. Les chefs pensaient que l'homme était mû par une puissance surnaturelle, ce qui était en effet. Ils le conduisirent devant le gouverneur romain : là on le déchira à coups de fouet, jusqu'aux os : il ne supplia pas, il ne pleura pas, mais comme il le pouvait, il répétait à chaque coup : « Malheur, malheur à Jérusalem. »

Le même Josèphe raconte un autre fait, encore plus extraordinaire que celui-là, en disant que, dans les saintes Lettres, on avait trouvé un oracle, d'après lequel, en ce temps-là, quelqu'un sorti de leur pays devait commander à la terre. Lui-même estime que cet oracle a été accompli en Vespasien. Seulement, ce dernier ne commanda pas à toute la terre, mais uniquement aux pays soumis aux Romains. Il serait plus juste d'appliquer l'oracle au Christ, à qui il a été dit par le Père : « Demande-moi et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta possession les limites de la terre. »

Or, à cette époque même, « la voix des saints apôtres s'en était allée dans toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde. »

## IX. JOSÈPHE ET LES ÉCRITS QU'IL A LAISSÉS

Après tout cela, il est convenable de ne pas ignorer Josèphe lui-même, qui a tellement contribué au récit qu'on a entre les mains : d'où était-il ? de quelle famille sortait-il ? C'est encore lui qui nous le

montre en disant ceci : « Josèphe, fils de Matthias, prêtre de Jérusalem, qui, lui aussi, a d'abord combattu les Romains et qui, plus tard, se rapprocha d'eux par nécessité. »

En ce temps-là, il fut de beaucoup le plus illustre des Juifs, non seulement auprès de ses compatriotes, mais même auprès des Romains, tellement qu'il fut honoré dans la ville des Romains par l'érection d'une statue et que les ouvrages composés par lui furent jugés dignes des bibliothèques. Il expose toute l'Antiquité judaïque en vingt livres en tout et l'histoire de la Guerre romaine arrivée en son temps, en sept livres.

Lui-même témoigne avoir rédigé ces derniers livres non seulement en grec, mais aussi dans sa langue maternelle et il est tout à fait digne de créance. On possède encore de lui deux autres livres dignes d'étude Sur l'antiquité des Juifs, dans lesquels il apporte des réponses à Apion le grammairien qui avait alors composé un ouvrage contre les Juifs, et à d'autres qui s'efforçaient de calomnier eux aussi les traditions du peuple juif. Dans le premier de ces livres, il établit le nombre des écrits appelés l'Ancien Testament et enseigne lesquels étaient incontestés chez les Hébreux, d'après une ancienne tradition, dans les termes que voici :

## X. COMMENT IL RAPPELLE LES LIVRES DIVINS

« Il n'y a pas chez nous des milliers de livres, en désaccord et en opposition les uns avec les autres, mais seulement vingt-deux livres qui contiennent la description de tout le temps passé et qui sont à bon droit tenus pour divins. Et, de ces livres, cinq sont de Moïse, qui renferment les lois et la tradition de la création de l'homme jusqu'à la mort de l'écrivain : ce temps est d'un peu moins de trois mille ans. De la mort de Moïse jusqu'à celle d'Artaxerxès, roi des Perses après Xerxès, les prophètes venus après Moïse ont écrit les faits arrivés de leur temps en treize livres. Les quatre livres restants renferment des hymnes à Dieu et des règles de conduite pour les hommes.

Depuis Artaxerxès jusqu'à notre temps, tout a été écrit, mais ces livres n'ont pas été jugés dignes d'une créance semblable à celle des livres antérieurs, parce que la succession des prophètes n'est pas

exacte. Les faits montrent avec évidence notre attitude envers nos propres écrits : en effet, alors que s'est déjà écoulée une si longue durée, personne n'a osé ajouter ou retrancher ou transposer quoi que ce soit à ces livres ; mais tous les Juifs trouvent naturel, dès leur première enfance, de regarder ces livres comme les enseignements de Dieu, de s'en tenir à eux, et, s'il le faut, de mourir volontiers pour eux. »

Il est utile de rappeler ces paroles de l'historien. Un autre ouvrage qui n'est pas indigne de lui a encore été composé par cet écrivain, Sur la raison maîtresse, que quelques-uns intitulent Macchabaïcon, parce qu'il renferme les combats des Hébreux, dont on parle dans les livres appelés des Macchabées et qui se sont conduits virilement pour la piété à l'égard de Dieu. Vers la fin du vingtième livre de l'Antiquité, le même auteur signifie qu'il se propose d'écrire quatre livres, conformément aux croyances traditionnelles des Juifs, sur Dieu et son essence, sur les lois, sur les motifs pour lesquels il est permis de faire certaines choses et défendu d'en faire d'autres. Il rappelle également, dans ses propres ouvrages, qu'il s'est occupé d'autres questions.

En outre, il est raisonnable de citer les paroles qui ont été placées à la fin même de l'Antiquité, pour confirmer le témoignage de ce qui a été emprunté à cet auteur. Il accuse carrément Juste de Tibériade, qui s'était efforcé de raconter, semblablement à lui, les événements de la même époque, de n'avoir pas dit la vérité, et il ajoute beaucoup d'autres charges contre cet homme ; puis il conclut en propres termes :

« Pour moi, je ne crains pas le même jugement sur mes propres écrits que toi, mais j'ai remis mes livres aux empereurs, alors qu'on voyait presque encore les faits. J'avais conscience d'avoir gardé la tradition de la vérité ; je me suis attendu à en obtenir le témoignage et je ne me suis pas trompé. A beaucoup d'autres aussi, j'ai présenté mon récit, dont quelques-uns avaient participé à la guerre, comme le roi Agrippa et certains de ses parents. L'empereur Titus a même voulu que la connaissance de ces faits soit transmise aux hommes par ces seuls ouvrages et il a ordonné, en signant l'ordre de sa propre main, de publier mes livres. Quant au roi Agrippa, il m'a écrit soixante-deux lettres, en rendant témoignage à la tradition de la vérité. »

De ces lettres, Josèphe cite même deux. Mais sur lui, en voilà assez. Poursuivons donc notre récit.

## XI. COMMENT APRÈS JACQUES, SIMÉON DIRIGE L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM

Après le martyre de Jacques et la destruction de Jérusalem qui arriva en ce temps-là, les apôtres et les disciples du Seigneur qui étaient encore en vie s'assemblèrent de partout, à ce que l'on raconte, et se réunirent aux parents du Seigneur selon la chair – un grand nombre d'entre eux, en effet, étaient alors encore en vie – et tous ensemble tinrent conseil pour examiner qui il fallait juger digne de la succession de Jacques : tous, d'une seule pensée, décidèrent que Siméon, fils de Clopas, qui est mentionné dans le livre de l'Évangile, était digne du siège de cette Église : il était, dit-on, cousin du Sauveur. Hégésippe raconte en effet que Clopas était le frère de Joseph.

## XII. COMMENT VESPASIEN ORDONNE DE RECHERCHER LES DESCENDANTS DE DAVID

Et l'on rapporte en outre qu'après la prise de Jérusalem, Vespasien ordonna de rechercher tous les descendants de David, afin qu'il ne restât plus parmi les Juifs un homme de la tribu royale. A cause de cet ordre, une très grande persécution fut de nouveau suspendue sur la tête des Juifs.

## XIII. COMMENT ANACLET EST LE SECOND ÉVÊQUE DES ROMAINS

Vespasien ayant régné dix ans, Titus, son fils, lui succède comme empereur. La deuxième année de son règne, l'évêque Lin, après avoir exercé pendant douze ans le ministère de l'Église des Romains, le transmet à Anaclet. Donatien, son frère, succède à Titus, qui a régné deux ans et autant de mois.

#### XIV. COMMENT AVILIUS DIRIGE, LE SECOND, LES ALEXANDRINS

La quatrième année de Domitien, Annianus, le premier évêque de l'Église d'Alexandrie, après avoir achevé vingt-deux ans (d'épiscopat), meurt et Avilius lui succède comme second évêque.

#### XV. COMMENT CLÉMENT EST LE TROISIÈME ÉVÊQUE DES ROMAINS

La douzième année de ce même règne, Anaclet, ayant été évêque de l'Église des Romains pendant douze ans, est remplacé par Clément que l'Apôtre, dans sa lettre aux Philippiens, déclare avoir été son collaborateur en disant : « Avec Clément et mes autres collaborateurs, dont les noms sont dans le livre de vie. »

#### XVI. LA LETTRE DE CLÉMENT

De ce dernier, on possède une lettre reçue (comme authentique), grande et admirable : il l'a rédigée de la part de l'Église des Romains pour l'Église des Corinthiens, à la suite d'une sédition qui s'était alors produite à Corinthe. Nous avons appris qu'en un très grand nombre d'Églises cette lettre a été lue publiquement dans les assemblées autrefois, et qu'elle l'est encore de nos jours<sup>15</sup>. Et que, sous le même empereur, les affaires de Corinthe avaient été troublées par une sédition, Hégésippe en est un témoin digne de créance.

#### XVII. LA PERSÉCUTION DE DOMITIEN

Domitien manifesta beaucoup de cruauté à l'égard de beaucoup de personnes ; il fit tuer un nombre considérable de nobles et de personnages distingués à Rome, sans jugement régulier. Beaucoup d'autres

---

<sup>15</sup> Il s'agit de l'*Épître de Clément de Rome aux Corinthiens*.

hommes illustres furent encore condamnés à l'exil hors des limites (de l'empire) et à la confiscation des biens, sans aucun motif.

Finalement, il se posa comme le successeur de Néron par sa haine de Dieu et sa lutte contre Dieu. Il fut incontestablement le second à soulever la persécution contre nous, bien que son père, Vespasien, n'eût jamais conçu de mauvais desseins contre nous.

## XVIII. L'APÔTRE JEAN ET L'APOCALYPSE

En ce temps-là, à ce qu'on rapporte, l'apôtre et évangéliste Jean était encore en vie : à cause du témoignage en faveur du Verbe divin il avait été condamné à habiter l'île de Patmos. A propos du chiffre produit par le nom de l'Antéchrist qu'indique l'Apocalypse, dite de Jean, Irénée écrit en propres termes, dans le cinquième livre *Contre les Hérésies*, ceci au sujet de Jean :

« S'il avait fallu proclamer ouvertement, dans le temps présent, le nom de l'Antéchrist, il aurait été dit par celui-ci, qui a vu aussi l'Apocalypse. Car il l'a vue, il n'y a pas très longtemps, mais presque à notre génération, vers la fin de la puissance de Domitien. »

Dans ces temps-là, l'enseignement de notre foi était tellement éclatant que même les historiens étrangers à notre doctrine n'hésitent pas à rapporter dans leurs histoires la persécution et les témoignages qui y furent rendus ; ils en ont indiqué la date très exactement, et ils racontent que la quinzième année de Domitien, Flavia Domitilla fille d'une sœur de Flavius Clemens, un des consuls de Rome à cette date, fut elle aussi, avec un très grand nombre d'autres, reléguée dans l'île Pontia par punition, à cause du témoignage (rendu) au Christ.

## XIX. COMMENT DOMITIEN ORDONNA DE TUER LES DESCENDANTS DE DAVID

Le même Domitien ordonna de supprimer les descendants de David. Une ancienne tradition rapporte que certains hérétiques dénoncèrent les descendants de Jude, qui était un frère du Sauveur, selon la chair, comme étant de la race de David et comme appartenant à la parenté

du Christ lui-même. C'est ce que montre Hégésippe qui dit quelque part en propres termes :

## XX. LES PARENTS DE NOTRE SAUVEUR

« Il y avait encore, de la race du Sauveur, les petits-fils de Jude, qui lui-même était appelé son frère selon la chair : on les dénonça comme étant de la race de David.

L'evocatus les amena devant Domitien César, car celui-ci craignait la venue du Christ, comme Hérode. Et il leur demanda s'ils étaient de la race de David et ils dirent que oui. Alors il leur demanda combien de propriétés ils avaient, de quelles richesses ils étaient les maîtres. Ils dirent qu'à eux deux ils possédaient seulement neuf mille deniers et que chacun d'eux en avait la moitié, et ils ajoutèrent qu'ils n'avaient même pas cela en numéraire, mais que c'était l'évaluation d'une terre de trente-neuf plèthres sur lesquels ils payaient les impôts et qu'ils cultivaient eux-mêmes pour vivre. »

Puis ils montrèrent aussi leurs mains, comme preuve de leur travail personnel, ils alléguèrent la rudesse de leur corps ; ils présentèrent les durillons incrustés dans leurs propres mains par suite de leur labeur continu. Interrogés sur le Christ et sur son royaume, sur sa nature, le lieu et les temps de sa manifestation, ils donnèrent cette réponse que ce royaume n'était pas de ce monde, ni de cette terre, mais céleste et angélique, qu'il arriverait à la consommation des siècles, lorsque le Christ viendrait dans la gloire, jugerait les vivants et les morts et rendrait à chacun selon ses œuvres.

Domitien, là-dessus, ne les condamna à rien, mais il les dédaigna comme des hommes simples, les renvoya libres et fit cesser par un édit la persécution contre l'Église. Lorsqu'ils furent délivrés, ils dirigèrent les Églises, à la fois comme martyrs et comme parents du Seigneur, et, la paix rétablie, ils restèrent en vie jusqu'à Trajan.

Voilà ce que rapporte Hégésippe. Lui aussi, Tertullien fait de Domitien une semblable mention :

« Domitien avait essayé alors de faire la même chose que lui, tout en n'étant qu'une partie de la cruauté de Néron. Mais comme, à mon avis, il avait quelque intelligence, il s'arrêta très vite, après avoir rap-

pelé ceux qu'il avait exilés. »

Après Domitien qui gouverna pendant quinze ans, Nerva lui succéda au pouvoir ; les honneurs rendus à Domitien furent abolis ; le Sénat des Romains vota (une loi) pour faire revenir chez eux ceux qui avaient été injustement chassés et leur rendre leurs biens. C'est ce que racontent ceux qui ont transmis par l'écriture les événements de ces temps-là. Alors l'apôtre Jean put donc, lui aussi, reprendre sa vie à Ephèse au sortir de l'exil dans l'île (de Patmos), d'après ce que rapporte la tradition de nos anciens.

## XXI. COMMENT CERDON DIRIGE, LE TROISIÈME, L'ÉGLISE DES ALEXANDRINS

Nerva régna un peu plus d'un an et Trajan lui succéda. Ce fut au cours de sa première année qu'Avilius, après avoir conduit pendant treize ans l'Église d'Alexandrie, reçut Cerdon pour successeur : celui-ci fut le troisième chef des gens de ce pays après le premier Anianus. En ce temps-là, Clément conduisait encore les Romains, et lui aussi occupait le troisième rang des évêques de là-bas après Paul et Pierre. Lin était le premier, et après lui Anaclet.

## XXII. COMMENT IGNACE EST LE SECOND CHEF DE L'ÉGLISE DES ANTIOCHIENS

Mais, après qu'Evodius eût été établi le premier sur les gens d'Antioche, Ignace le second, florissait dans les temps dont nous parlons. Semblablement, Siméon était le second, après le frère de notre Sauveur, à avoir à cette époque la charge de l'Église de Jérusalem.

## XXIII. RÉCIT SUR L'APÔTRE JEAN

En ces temps-là, demeurait encore en vie, en Asie, celui qu'aimait Jésus, Jean, à la fois apôtre et évangéliste, qui gouvernait les Églises de ce pays, après être revenu, à la mort de Domitien, de l'île où il avait



été exilé. Qu'il fût en vie jusqu'à ces temps, il suffit de confirmer la chose par deux témoins, et ils sont dignes de confiance car ils ont la première place dans l'orthodoxie ecclésiastique, s'il y en a de tels : Irénée et Clément d'Alexandrie. De ces hommes, le premier, au second livre *Contre les Hérésies*, écrit ainsi en propres termes :

« Et tous les presbytres qui se sont rencontrés en Asie avec Jean, le disciple du Seigneur, témoignent que Jean a transmis (sa doctrine). Car il demeura parmi eux jusqu'aux temps de Trajan. »

Et au troisième livre du même ouvrage, Irénée montre la même chose par ces mots :

« Mais l'Église d'Éphèse, fondée par Paul et où Jean demeura jusqu'aux temps de Trajan, est aussi un témoin véritable de la tradition des apôtres. »

Quant à Clément, il indique également ce temps et il ajoute un récit très nécessaire à ceux qui aiment entendre des choses belles et profitables, dans son ouvrage intitulé :

Quel riche est sauvé Prenez cette histoire et lisez-la donc telle qu'il l'a écrite :

« Ecoute une fable, qui n'est pas une fable, mais une véritable histoire transmise (par la tradition) et gardée par le souvenir, au sujet de Jean l'apôtre :

Après que le tyran fut mort, Jean passa de l'île de Patmos à Ephèse ; et il allait, sur invitation, dans les pays voisins (habités par) des Gentils, tantôt pour y établir des évêques, tantôt pour y organiser des Églises complètes, tantôt pour choisir comme clerc un de ceux qui étaient désignés par l'Esprit. Il vint donc dans une de ces villes peu éloignées, dont quelques-uns disent même le nom et consola d'abord les frères ; puis il regarda vers l'évêque qui était établi sur cette Église, et, voyant un jeune homme distingué de corps, agréable d'aspect, et ardent d'esprit : Celui-ci, dit-il, je te le confie avec tout mon cœur, devant l'Église et le Christ comme témoins. L'évêque le reçut et promit tout ; l'Apôtre répéta encore les mêmes choses et cita les mêmes témoins. Puis il partit pour Ephèse. Le presbytre, de son côté, prit chez lui le jeune homme qui lui avait été remis, le nourrit, le protégea, le réchauffa de son affection et finalement le baptisa. Et après cela, il se relâcha de son soin et de sa vigilance multipliés, sous prétexte qu'il l'avait muni d'une protection parfaite, le sceau du Seigneur.

Le jeune homme, ayant reçu sa liberté prématurément, fut corrompu par des camarades de son âge, oisifs, dissolus, accoutumés au mal. D'abord, ils le conduisirent à de magnifiques festins ; puis ils l'emmenèrent aussi dans leurs sorties nocturnes pour commettre des vols ; ensuite, ils le jugèrent capable de faire avec eux quelque chose de plus grand. Lui s'accoutumait peu à peu et par suite de sa nature ardente, il sortit de la voie droite comme un cheval indompté et vigoureux, qui ronge son frein, et se jeta avec fougue dans les précipices. Lorsqu'il eut enfin désespéré du salut divin, il ne se contenta plus de petits projets, mais puisqu'il était perdu une fois pour toutes, il voulut faire quelque chose de grand et trouva bon de se conduire comme les autres. Il les rassembla donc et organisa avec eux une compagnie de brigands, dont il était le chef tout désigné, car il était le plus violent, le plus meurtrier, le plus dur.

Du temps passa : une nécessité étant survenue, on rappela Jean. Lorsque celui-ci eut réglé les autres affaires pour lesquelles il était venu, il dit : « Allons, évêque, dit-il, rends-nous le dépôt que moi et le Christ nous t'avons confié devant l'Église à laquelle tu présides et qui est notre témoin. » L'évêque fut d'abord stupéfait, en pensant à une somme d'argent qu'il n'avait pas reçue et pour laquelle on l'aurait calomnieusement accusé : il ne pouvait ni croire à un argent qu'il n'avait pas, ni refuser de croire Jean : « Je te demande, reprit, ce dernier, le jeune homme et l'âme de ton frère. » Le vieillard gémit profondément et pleura : « Cet homme, dit-il, il est mort. – Comment et de quelle mort ?

– Il est mort à Dieu, car il est parti, méchant et perdu, et, pour tout dire, c'est un brigand. Et maintenant, il occupe la montagne en face de l'église, avec une troupe qui lui ressemble. »

L'apôtre déchira son vêtement et, après un profond gémissement, se frappa la tête : « C'est un beau gardien de l'âme de son frère, dit-il, que j'ai laissé. Mais que tout de suite on m'amène un cheval et que quelqu'un soit mon guide sur la route. » Il sortit de l'église aussitôt, comme il était.

Arrivé à l'endroit, il fut pris par l'avant-garde des brigands, sans chercher à fuir, sans rien demander, mais en s'écriant : « C'est pour cela que je suis venu, conduisez-moi à votre chef. » Cependant celui-ci attendait en armes. Lorsqu'il reconnut Jean qui venait à lui, il prit honte et s'enfuit. Mais Jean le poursuivit de toutes ses forces, ou-

bleux de son âge, et criant : « Pourquoi me fuis-tu, enfant, moi ton père, désarmé, vieillard ? Aie pitié de moi, enfant, n'aie pas peur ; tu as encore des espérances de vie. C'est moi qui rendrai compte pour toi au Christ. S'il le faut, je supporterai volontiers de mourir pour toi, comme le Seigneur est mort pour nous : pour ta vie, je donnerai la mienne. Arrête, aie confiance : c'est le Christ qui m'a envoyé. »

En entendant ces paroles, le jeune homme commença par s'arrêter, en regardant vers la terre, puis il jeta ses armes ; puis il pleura amèrement en tremblant. Il entourra de ses bras le vieillard qui avançait, lui demanda pardon, comme il le pouvait, par ses gémissements, et fut baptisé une seconde fois dans ses larmes. Cependant il cachait sa main droite, Jean lui donna sa garantie, promit par serment qu'il avait trouvé la rémission pour lui auprès du Sauveur ; priant, se mettant à genoux, en baisant la main droite elle-même (du jeune homme), en affirmant qu'elle avait été purifiée par la pénitence. Puis il le conduisit à l'église et intercédait pour lui en abondantes prières, lutta avec lui de jeûnes prolongés, enchanta son esprit par les charmes variés de ses paroles. Il ne s'en alla pas, ajoute-t-on, avant de l'avoir attaché à l'Église, donnant une grande preuve de véritable pénitence, un grand exemple de renaissance, un trophée de résurrection visible. »

Que ce récit de Clément soit ici placé à la fois pour l'information et l'utilité des lecteurs.

## XXIV. L'ORDRE DES ÉVANGILES

Et maintenant, indiquons les écrits incontestés de cet apôtre (Jean). Et tout d'abord il faut certainement recevoir l'Évangile selon Jean qui est reconnu par toutes les Églises sous le ciel. C'est à juste titre qu'il a été placé par les anciens au quatrième rang après les trois autres, comme il est évident par ce qui suit. Les hommes inspirés et vraiment dignes de Dieu, je dis les apôtres du Christ, ont été extrêmement purifiés dans leur vie et ont orné leurs âmes de toute vertu ; mais ils connaissaient mal la langue : c'est par la puissance divine et capable de prodiges qui leur avait été accordée par le Sauveur qu'ils étaient forts ; ils ne savaient pas expliquer les enseignements du Maî-

tre par la persuasion et l'art des discours, et ils ne l'essayaient même pas. Seules la démonstration de l'Esprit divin qui collaborait avec eux et la puissance thaumaturgique du Christ qui agissait par eux, leur étaient utiles. Ils annonçaient la connaissance du royaume des cieux à toute la terre habitée, sans se faire le moindre souci de s'occuper à écrire des livres. Ils agissaient ainsi parce qu'ils étaient requis pour un service plus grand et au-dessus de l'homme. Paul lui-même, le plus puissant de tous dans la préparation des discours, le plus capable dans les pensées, ne livra pas plus à l'écriture que de très courtes épîtres, bien qu'il eût à dire beaucoup de choses et des choses ineffables, puisqu'il avait effleuré les spectacles du troisième ciel et qu'il avait été enlevé jusqu'au paradis même de Dieu où il avait été jugé digne d'entendre des paroles ineffables. Ils n'étaient pas non plus sans expérience des mêmes choses, les autres compagnons de notre Sauveur, les douze apôtres, les soixante dix disciples, et mille autres en plus d'eux. Et pourtant, d'eux tous, seuls Matthieu et Jean nous ont laissé des mémoires des entretiens du Seigneur : et la tradition rapporte qu'ils en vinrent à écrire par nécessité. Matthieu, en effet, prêcha d'abord aux Hébreux.

Comme il devait aussi aller vers d'autres, il livra à l'écriture, dans sa langue maternelle, son Évangile, suppléant du reste à sa présence par le moyen de l'écriture, pour ceux dont il s'éloignait. Alors que déjà Marc et Luc avaient publié leurs Évangiles, Jean, dit-on, avait employé, pendant tout le temps, la prédication orale.

Finalement, il en vint aussi à écrire, pour la raison suivante. Alors que les trois évangiles écrits précédemment avaient déjà été transmis chez tous (les fidèles) et chez lui aussi, il les reçut, dit-on en rendant témoignage de leur vérité. Mais il manquait à leurs écrits le seul récit des choses faites par le Christ dans les premiers temps et au début de sa prédication. Et ce motif est véritable. En effet, il est possible de voir que les trois (premiers) évangélistes ont écrit seulement ce qui a été fait par le Sauveur après l'arrestation et l'emprisonnement de Jean-Baptiste, durant une seule année et qu'ils l'ont indiqué au commencement de leurs récits. C'est en effet après le jeûne de quarante jours et la tentation qui l'a suivi que Matthieu montre l'époque de son propre récit, en disant : « Ayant entendu que Jean avait été livré, il (Jésus) s'éloigna (de la Judée) pour aller en Galilée ». Marc fait de même : « Après que Jean eut été livré, dit-il, Jésus vint dans la Gali-

lée ». Et Luc, avant de commencer le récit des actions de Jésus, fait à peu près la même remarque en disant qu'Hérode ajouta aux mauvaises actions qu'il avait commises : « Il enferma Jean en prison ». On dit donc que ce fut pour cela que l'apôtre Jean fut prié de transmettre dans son Évangile le temps qui avait été passé sous silence par les évangélistes précédents et les actions faites par le Sauveur durant ce temps, c'est-à-dire avant l'emprisonnement du Baptiste. Il indique cela même, soit lorsqu'il dit : « Tel fut le commencement des miracles que fit Jésus », soit lorsqu'il rappelle le Baptiste au milieu de l'histoire de Jésus, comme baptisant encore à ce moment à Aenon, près de Saleim. Il le précise même clairement en disant : « Jean n'avait pas encore été jeté en prison. » Ainsi donc Jean, dans son Évangile écrit, rapporte ce qui a été fait par le Christ lorsque le Baptiste n'avait pas encore été jeté en prison, les trois autres évangélistes au contraire mentionnent ce qui est arrivé après l'arrestation et l'emprisonnement du Baptiste. A celui qui fait attention à ces choses, il n'est plus possible de penser que les Évangiles sont en désaccord les uns avec les autres, car l'Évangile de Jean comprend le début des actes du Christ, et les autres le récit de ce qui lui est arrivé à la fin de sa vie.

Vraisemblablement donc Jean a passé sous silence la généalogie de notre Sauveur selon la chair, parce qu'elle avait été écrite auparavant par Matthieu et par Luc ; mais il a commencé par (parler de) sa divinité qui lui avait été réservée en quelque sorte par l'Esprit divin, comme au meilleur.

Voilà donc ce que nous avons à dire sur la mise par écrit de l'Évangile selon Jean. Le motif de la composition de l'Évangile selon Marc a été plus haut exposé par nous.

Quant à Luc, lui-même, dès le début de son ouvrage, a marqué les motifs pour lesquels il l'a composé : il indique que beaucoup d'autres se sont exercés avec trop de précipitation à faire le récit des choses que lui-même a connues avec une entière certitude. Par suite il juge nécessaire de nous débarrasser des suppositions incertaines faites par les autres et de transmettre dans son propre évangile le récit assuré de ce dont lui-même a saisi la vérité avec certitude, par suite de la compagnie et des entretiens de Paul et des conversations des autres apôtres. Voilà ce que nous devons dire sur les Évangiles. Nous essaierons de marquer plus précisément, selon les circonstances et en

utilisant l'exposé des anciens, ce qui a été dit par les autres sur ces mêmes Évangiles.

Des écrits de Jean en dehors de l'Évangile, la première de ses Épîtres est reconnue hors de conteste à la fois par nos contemporains et par les anciens. Les deux autres sont discutées. Quant à l'Apocalypse, son autorité est encore maintenant discutée par le plus grand nombre. Semblablement, elle sera appréciée elle aussi d'après le témoignage des anciens, au moment voulu.

## XXV. LES DIVINES ÉCRITURES RECONNUES PAR TOUS ET CELLES QUI NE LE SONT PAS

Arrivés à ce point, il nous semble raisonnable de récapituler (la liste) des écrits du Nouveau Testament, dont nous avons parlé. Et, sans aucun doute, il faut placer tout d'abord la sainte tétrade des Évangiles, que suit le livre des Actes des Apôtres. Après ce livre, il faut citer les Épîtres de Paul, à la suite desquelles on doit sanctionner la première attribuée à Jean et semblablement la première épître de Pierre. A la suite de ces ouvrages, on rangera, si cela paraît bon, l'Apocalypse de Jean au sujet de laquelle nous exposerons au moment opportun ce qu'on en pense.

Tels sont les livres reçus (universellement). Parmi les écrits contestés, mais reçus pourtant par le plus grand nombre, il y a l'épître attribuée à Jacques, celle de Jude, la deuxième épître de Pierre et les lettres dites deuxième et troisième de Jean, qu'elles soient de l'évangéliste ou d'un autre qui portait le même nom.

Parmi les apocryphes, qu'on range le livre des *Actes de Paul*, l'ouvrage intitulé *Le Pasteur*, l'*Apocalypse de Pierre*, et de plus l'Épître attribuée à Barnabé, l'écrit appelé *Les enseignements des apôtres*, puis, comme je l'ai dit, l'*Apocalypse de Jean*, si cela semble bon : quelques-uns, comme je l'ai dit, la rejettent ; mais d'autres la joignent aux livres reçus. Parmi ces mêmes livres, quelques-uns ont encore placé l'Évangile selon les Hébreux, qui plaît surtout à ceux des Hébreux qui ont reçu le Christ. Tous ces livres sont au nombre des écrits contestés.

Nous avons trouvé nécessaire de faire également la liste de ces der-

niers (ouvrages) en séparant les Écritures qui, selon la tradition ecclésiastique, sont vraies, authentiques et reconnues, d'avec les livres qui, à leur différence, ne sont pas testamentaires, mais contestés bien que connus par la plupart des (écrivains) ecclésiastiques. Ainsi, nous pourrions connaître ces livres mêmes et ceux qui, chez les hérétiques, sont présentés sous le nom des apôtres, qu'il s'agisse des Évangiles de Pierre, de Thomas, de Matthias et d'autres encore, ou des Actes d'André, de Jean et des autres apôtres : absolument jamais personne parmi les orthodoxes qui se sont succédé, n'a trouvé bon de rappeler leur souvenir dans un de ses ouvrages. D'ailleurs, le caractère de l'élocution s'écarte de la manière apostolique ; la pensée et la doctrine qu'ils renferment sont autant que possible en désaccord avec la véritable orthodoxie ; ce qui prouve clairement que ces livres sont des fabrications d'hérétiques. Par suite, il ne faut même pas les placer parmi les apocryphes, mais il faut les rejeter comme tout à fait absurdes et impies.

Et maintenant, passons à la suite du récit.

## XXVI. MÉNANDRE LE MAGICIEN

Ménandre, qui succéda à Simon le mage, se montra par sa manière d'agir un second instrument de l'activité diabolique non inférieur au premier. Lui aussi était Samaritain, il atteignit non moins que son maître le faîte de la magie et le dépassa par de plus grands prodiges. Il disait qu'il était le Sauveur envoyé d'en haut jadis, dès les siècles invisibles, pour le salut des hommes. Il enseignait encore qu'on ne pouvait pas devenir supérieur aux anges créateurs eux-mêmes à moins d'avoir été préalablement conduit à travers l'expérience magique communiquée par lui et d'avoir reçu le baptême administré par lui. Ceux qui avaient été jugés dignes de ce baptême participeraient, dans cette vie même, à l'immortalité éternelle, ils ne mourraient pas, ils demeureraient ici-bas pour une perpétuelle jeunesse et seraient immortels. Il est d'ailleurs facile de lire tout cela dans les livres d'Irénée.

Justin, lui aussi, en traitant de Simon, ajoute encore la mention de Ménandre et dit « Un certain Ménandre, lui aussi Samaritain, du

bourg de Caparattée, devint disciple de Simon. Aiguillonné lui aussi par les démons et venu à Antioche, nous savons qu'il trompa beaucoup de gens par l'art de la magie. Il leur persuadait que ceux qui le suivaient ne mourraient pas, et, maintenant encore, il y a des gens qui l'assurent d'après lui. »

C'était assurément l'œuvre de l'activité diabolique de s'efforcer de calomnier par le moyen de semblables charlatans revêtus du nom de chrétiens, le grand mystère de la piété en accusant (les fidèles) de magie et de mettre en pièces, par leur intermédiaire, les dogmes ecclésiastiques de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des morts.

Mais ceux qui souscrivirent à ces sauveurs furent déçus de la véritable espérance.

## XXVII. L'HÉRÉSIE DES ÉBONITES

Pour d'autres, que le méchant démon ne pouvait pas détacher de l'amour du Christ de Dieu, il les captiva en les trouvant accessibles d'un autre côté : dès le début, on appela à juste titre ces hommes Ébonites, parce qu'ils avaient sur le Christ des pensées pauvres et humbles. Ils le regardaient en effet comme simple et commun, comme un pur homme justifié par le progrès de sa vertu, né du rapprochement d'un homme et de Marie. Il leur fallait absolument observer la Loi (de Moïse) parce que, disaient-ils, ils ne seraient pas sauvés par la seule foi dans le Christ et par la vie conforme à cette foi.

Mais à côté de ces derniers, il y en avait d'autres, qui portaient le même nom et qui échappaient à leur sottise étrange. Ils ne niaient pas que le Seigneur fût né d'une vierge et du Saint-Esprit ; pourtant, semblablement à eux, ils ne confessaient pas qu'il fût préexistant, tout en étant Dieu, Verbe et Sagesse, et ainsi ils revenaient à l'impiété des premiers, d'autant plus que, pareillement à eux, ils mettaient tout leur zèle à accomplir soigneusement les prescriptions charnelles de la Loi. Ils pensaient qu'il fallait complètement rejeter les Épîtres de l'Apôtre, qu'ils appelaient un apostat de la Loi ; ils se servaient uniquement de l'Évangile appelé selon les Hébreux et tenaient peu de compte des autres. Ils gardaient le sabbat et (observaient) le reste de



la conduite juive, semblablement à eux, mais ils célébraient les dimanches à peu près comme nous, en souvenir de la résurrection du Sauveur. Par suite d'une telle attitude, ils ont reçu le nom d'Ébonites, qui met en relief la pauvreté de leur intelligence : car tel est le mot par lequel les pauvres sont appelés chez les Hébreux.

## XXVIII. L'HÉRÉSIARQUE CÉRINTHE

C'est dans les temps dont nous parlons que Cérinthe devint le chef d'une autre hérésie, à ce que nous avons appris. Caïus, dont j'ai déjà plus haut cité des paroles écrit ceci, à son sujet, dans sa Recherche :

« Mais Cérinthe, lui aussi, au moyen de révélations (données) comme écrites par un grand apôtre, nous apporte mensongèrement des récits de choses merveilleuses qui lui auraient été montrées par les anges. Il dit qu'après la résurrection, le royaume du Christ sera terrestre et que la chair, vivant à nouveau à Jérusalem, sera l'esclave des passions et des plaisirs. Ennemi des Écritures de Dieu, il dit, en voulant tromper (les hommes), qu'il y aura un nombre de mille ans en fête nuptiale. »

Denys, lui aussi, qui, de notre temps, a obtenu l'épiscopat de l'Église d'Alexandrie, dans le second livre des Promesses rapporte, à propos de l'Apocalypse de Jean, des choses qu'il dit tenir de la tradition ancienne et mentionne le même personnage en ces termes :

« Cérinthe, l'inventeur de l'hérésie appelée d'après lui cérinthienne, a voulu placer son ouvrage sous la protection d'un nom digne de crédit. Voici, en effet, l'essentiel de son enseignement : le royaume du Christ sera terrestre ; et comme lui-même aimait son corps et était entièrement charnel, il rêvait que ce royaume consisterait dans les choses qu'il désirait, les satisfactions du ventre et de ce qui est au-dessous du ventre, c'est-à-dire la nourriture, la boisson, le plaisir charnel, et aussi dans des choses par lesquelles il pensait procurer un aspect plus honorable à ces plaisirs, dans des fêtes, des sacrifices, des immolations de victimes. »

Ainsi s'exprime Denys. Irénée, de son côté, au premier livre de l'ouvrage Contre les hérésies, expose certaines opinions énoncées et plus abominables du même Cérinthe ; et dans le troisième, il confie à

l'écriture un récit qui est digne de n'être pas oublié et qu'il tient, dit-il, de la tradition de Polycarpe. L'apôtre Jean, dit-il, était entré un jour dans les bains pour s'y laver. Apprenant que Cérinthe était là, il quitta la place et s'enfuit vers la porte, ne supportant pas d'être couvert par le même toit que lui, et il conseilla la même chose à ceux qui étaient avec lui : « Fuyons, de peur que les bains ne s'écroulent : Cérinthe est là, l'ennemi de la vérité. »

## XXIX. NICOLAS ET CEUX QUI LUI DOIVENT LEUR NOM

En ce temps-là, naquit aussi l'hérésie dite des Nicolaïtes, qui dura très peu et dont fait mention également l'Apocalypse de Jean. Ces hérétiques prétendaient que Nicolas était un des diacres, compagnons d'Etienne, choisis par les Apôtres pour le service des indigents. Du moins, Clément d'Alexandrie, dans le troisième Stromate, raconte en propres termes ceci à son sujet :

« Il avait, dit-on, une femme dans la fleur de l'âge. Après l'ascension du Sauveur, les apôtres lui reprochèrent d'être jaloux : alors il conduisit sa femme au milieu (de l'assemblée) et l'abandonna à qui voudrait l'épouser. On dit que cette action était conforme à la formule : il faut faire peu de cas de la chair. Et lorsqu'ils imitent son action et ses paroles simplement et sans examen, ceux qui suivent son hérésie se prostituent d'une manière honteuse. Pour moi, je sais par ouï-dire que Nicolas ne connut jamais d'autre femme que celle qu'il avait épousée et que, de ses enfants, les filles vieillirent dans la virginité, le fils demeura chaste. Les choses étant ainsi, l'abandon, au milieu des apôtres, de sa femme qui était un objet de jalousie, était un renoncement à la passion, et la continence à l'égard des plaisirs recherchés avec le plus d'empressement enseignait à faire peu de cas de la chair. Il ne voulait pas, en effet, à ce que je pense, conformément au commandement du Sauveur, servir deux maîtres, le plaisir et le Seigneur. On dit également que Matthias a enseigné la même chose, à combattre la chair, à en faire peu de cas, sans rien lui accorder pour le plaisir, et à faire croître son âme par la foi et la connaissance. » Que cela soit donc dit au sujet de ceux qui, dans les temps dont nous

parlons, ont essayé de décider contre la vérité, et qui ont disparu tout à fait plus vite qu'on ne peut dire.

### XXX. LES APÔTRES QUI ONT VÉCU DANS LE MARIAGE

Cependant, Clément, dont nous venons de lire les paroles, énumère à la suite de ce qui vient d'être dit, ceux des apôtres qui ont vécu dans le mariage, à cause de ceux qui condamnent les noces.

« Est-ce qu'ils repousseront aussi les apôtres ? Pierre en effet et Philippe ont eu des enfants. Philippe a même donné ses filles (en mariage) à des hommes. Et Paul n'hésite pas, dans une épître, à saluer sa compagne qu'il n'avait pas emmenée avec lui, pour la commodité de son ministère. »

Puisque nous rappelons ces choses, il ne nous déplaît pas de rapporter un autre récit, digne d'être raconté, dû au même écrivain : il l'a exposé, dans le septième Stromate, de la manière suivante :

« On dit donc que le bienheureux Pierre, voyant sa femme <sup>16</sup> conduite au dernier supplice, éprouva de la joie à cause de son appel et de son retour à la maison, et qu'il l'encourageait et la consolait en l'appelant par son nom et en disant : Une telle, souviens-toi du Seigneur ! Tel était le mariage des bienheureux et les dispositions parfaites de ceux qui s'aimaient le plus. »

Ce récit était conforme à mon dessein présent : je l'ai placé ici selon l'opportunité.

### XXXI. MORT DE JEAN ET DE PHILIPPE

---

<sup>16</sup> Selon la *Chronique de Flavius Dexter*, cette épouse aurait suivi saint Pierre à Jérusalem et Antioche après la Résurrection, puis à Rome vers l'an 42 ou 44. Dans les récits de Maria Valtorta, l'épouse de Pierre, appelée Porphyrée, fait l'objet de plusieurs chapitres. Mais les écrits de Maria Valtorta ont été mis à l'index et il y a des doutes sur l'authenticité de la chronique de Flavius Dexter.

Il est donc judicieux de consulter les Stromates de Clément d'Alexandrie en entier pour comprendre le sens du passage cité par Eusèbe.

Le temps et le genre de la mort de Paul et de Pierre et en outre le lieu où ont été déposés leurs corps après leur sortie de la vie ont déjà été indiqués précédemment par nous. Quant à Jean, nous avons déjà dit ce qui concerne le temps de sa mort ; le lieu de sa sépulture est indiqué par l'épître que Polycarpe (celui-ci était évêque de l'Église d'Ephèse) écrivit à Victor, évêque des Romains. Il mentionne également Philippe l'apôtre et ses filles en ces termes : « De grands astres se sont en effet couchés en Asie, qui se relèveront au dernier jour, à la parousie du Seigneur, lorsqu'il viendra du ciel avec gloire et qu'il cherchera tous les saints, Philippe un des douze apôtres qui repose à Hiérapolis, ainsi que deux de ses filles qui ont vieilli dans la virginité ; et son autre fille, après avoir vécu dans le Saint-Esprit, est ensevelie à Ephèse. Jean lui aussi, celui qui a reposé sur la poitrine du Seigneur, qui a été prêtre et a porté le petalon, qui a été martyr et didascale, repose à Ephèse. »

Voilà ce qui se rapporte à la mort de ces personnages. Et dans le Dialogue de Caïus, que nous avons cité un peu auparavant, Proclus, contre qui il discute, est d'accord avec ce que nous venons d'exposer au sujet de la mort de Philippe et de ses filles, lorsqu'il dit :

« Après celui-là, il y eut quatre prophétesses, les filles de Philippe, à Hiérapolis en Asie : leur tombeau est là, ainsi que celui de leur père. »

Voilà ce qu'il dit. D'autre part, Luc, dans les Actes des Apôtres, rappelle les filles de Philippe qui vivaient alors à Césarée de Judée en même temps que leur père et qui avaient été honorées du charisme prophétique. Il dit en propres termes : « Nous vîmes à Césarée et, étant entrés dans la maison de Philippe l'Évangéliste, qui était un des sept, nous demeurâmes chez lui. Il avait quatre filles vierges, qui prophétisaient. »

Ce qui est venu à notre connaissance sur les apôtres et les temps apostoliques, sur les écrits sacrés qu'ils nous ont laissés, sur les livres contestés bien qu'ils soient lus publiquement par beaucoup dans un très grand nombre d'Églises, sur ceux qui sont complètement apocryphes et étrangers à l'orthodoxie apostolique, voilà ce que nous avons exposé dans ce qui précède. Nous avons maintenant à poursuivre notre récit.

## XXXII. COMMENT SIMÉON, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM, RENDIT TÉMOIGNAGE

Après Néron et Domitien, sous celui dont nous examinons maintenant les temps, une persécution fut soulevée contre nous, à ce que rapporte la tradition, partiellement et dans certaines villes, à la suite d'un soulèvement des populations. Durant cette persécution, Siméon, fils de Clopas que nous avons signalé comme ayant été constitué le deuxième évêque de l'Église de Jérusalem, consumma sa vie par le martyre, à ce que nous avons appris. Et de ce fait témoigne celui-là même à qui nous avons déjà emprunté différents passages, Hégésippe. Parlant de certains hérétiques, il ajoute qu'en ce temps-là Siméon subit une accusation de leur part. Parce qu'il était chrétien, il fut tourmenté de diverses manières pendant plusieurs jours et après avoir étonné profondément le juge et ceux qui l'entouraient, il eut une fin semblable à la passion du Seigneur. Rien d'ailleurs n'est tel que d'entendre l'historien qui raconte les événements en ces propres termes : « Certains de ces hérétiques assurément accusèrent Siméon, fils de Clopas, comme étant de la race de David et chrétien : ce fut ainsi qu'il rendit témoignage, âgé de cent vingt ans sous (le règne de) Trajan César et le consulaire Atticus. »

Le même (écrivain) dit encore qu'il arriva à ses accusateurs, alors qu'on recherchait ceux de la race royale des Juifs, d'être appréhendés comme étant de cette race. On peut dire, en vertu d'un raisonnement, que Siméon a été de ceux qui ont vu et entendu le Seigneur, à preuve la longueur de la durée de sa vie et la mention que fait le livre des Évangiles, de Marie, femme de Clopas, dont il fut le fils comme nous l'avons montré plus haut. Le même historien dit aussi que d'autres descendants d'un de ceux qu'on appelait les frères du Sauveur et qui se nommait Jude, ont vécu jusqu'au même règne de Trajan, après avoir rendu témoignage, sous Domitien, de la foi au Christ, comme nous l'avons déjà raconté. Voici ce qu'il écrit :

« Ils vont donc et conduisent toute Église, en tant que martyrs et parents du Seigneur. Une paix profonde régnant dans toute Église, ils demeurent jusqu'à Trajan César. A ce moment, le fils de l'oncle du Seigneur, Siméon, fils de Clopas, dont nous avons parlé plus haut, fut dénoncé par les hérétiques et fut jugé lui aussi comme eux, pour le

même motif, sous le consulaire Atticus. Et il fut torturé durant plusieurs jours ; il rendit témoignage de manière à étonner tout le monde et le consulaire lui-même (qui se demandait) comment un homme de cent vingt ans supportait ces tourments. Il fut condamné à être crucifié. »

Après cela, le même Hégésippe, en racontant les événements des temps dont nous parlons, ajoute que, jusqu'à cette époque, l'Église demeura une vierge pure et sans corruption : c'était dans une ombre ténébreuse, comme dans une tanière, que jusqu'alors des hommes, si même il y en avait de tels, s'efforçaient de corrompre la règle saine de la prédication du Sauveur. Mais lorsque le chœur sacré des apôtres eut reçu de manières différentes la fin de sa vie, et qu'eut disparu la génération de ceux qui avaient été jugés dignes d'entendre de leurs oreilles la sagesse divine, alors l'erreur athée commença à apparaître par la tromperie des maîtres de mensonges.

Ceux-ci, puisqu'il ne restait plus aucun des apôtres, s'efforcèrent, d'opposer alors à visage découvert la gnose au nom trompeur à la prédication de la vérité.

### XXXIII. COMMENT TRAJAN EMPÊCHA DE RECHERCHER LES CHRÉTIENS

Cependant, en beaucoup d'endroits, la persécution (dirigée) contre nous s'accrut de telle manière que Pline le Jeune, très illustre parmi les gouverneurs, ému par la multitude des martyrs, écrivit à l'empereur au sujet de la multitude de ceux qui étaient mis à mort pour la foi. En même temps, il l'informa qu'il n'avait pas trouvé qu'ils fissent rien d'impie ou de contraire aux lois. Seulement, ils se levaient avec l'aurore pour chanter des hymnes au Christ comme à un Dieu ; ils rejetaient l'adultère et le meurtre et les crimes odieux du même genre, et ils faisaient tout conformément aux lois.

Là-dessus, Trajan porta un décret (disant) de ne pas rechercher la tribu des chrétiens, mais de la châtier quand on la trouvait. Ainsi s'éteignit la menace de la persécution, qui était arrivée au plus haut degré. Il n'en restait pas moins des prétextes à ceux qui voulaient nous faire du mal. Parfois c'étaient les populations, parfois c'étaient aussi les

fonctionnaires locaux qui préparaient des embûches contre nous, de sorte que, sans qu'il y eût de persécutions ouvertes, des persécutions partielles se rallumèrent dans les provinces et un grand nombre de fidèles eurent à combattre dans des martyres variés. Ce récit est emprunté à l'Apologie latine de Tertullien, dont nous avons parlé plus haut. La traduction en est la suivante :

« Cependant, nous avons trouvé qu'il a été défendu de nous rechercher. En effet, Pline le Jeune, gouverneur d'une province, après avoir condamné quelques chrétiens et leur avoir enlevé leurs dignités, fut troublé par la multitude (des fidèles) et ne sut plus ce qui lui restait à faire. Il écrivit à l'empereur Trajan en disant qu'en dehors de leur refus d'adorer les idoles, il n'avait rien trouvé de criminel en eux. Il ajoutait encore ceci, que les chrétiens se levaient dès l'aurore et chantaient des hymnes au Christ comme à un Dieu et que, pour observer leur enseignement, il leur était défendu de tuer, de commettre l'adultère, d'être injuste, de voler et autres choses semblables. A cela, Trajan répondit de ne pas rechercher la tribu des chrétiens, mais de la punir si on la rencontrait. »

Et voilà ce qui se passait en ce temps-là.

#### XXXIV. COMMENT EVARISTE DIRIGE, EN QUATRIÈME LIEU, L'ÉGLISE DES ROMAINS

Quant aux évêques de Rome, la troisième année du règne de l'empereur dont il a été parlé, Clément termina sa vie, transmettant son office à Evariste. En tout, il avait présidé neuf ans à l'enseignement de la parole divine.

#### XXXV. COMMENT JUSTUS DIRIGE, LE TROISIÈME, L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM

De son côté, Siméon étant mort de la manière que nous avons dite, un Juif du nom de Justus reçut à Jérusalem le siège de l'épiscopat. Il y avait alors un très grand nombre de circoncis qui croyaient au Christ et il était l'un d'entre eux.

## XXXVI. Ignace et ses lettres

En ce temps-là florissait en Asie un compagnon des apôtres, Polycarpe, qui avait été établi évêque de l'Église de Smyrne par les témoins et les serviteurs du Seigneur. En même temps que lui étaient également connus Papias, évêque lui aussi de l'Église d'Hiérapolis, et l'homme encore maintenant célébré par les foules, Ignace, qui avait obtenu, au second rang dans la succession de Pierre, l'épiscopat à Antioche. La tradition raconte qu'il fut envoyé de Syrie à la ville des Romains pour devenir la nourriture des bêtes, à cause du témoignage pour le Christ. Et tandis qu'il faisait le voyage à travers l'Asie sous la surveillance la plus attentive des gardiens, il affermissait les Églises par ses entretiens et ses exhortations dans toutes les villes où il passait. Et d'abord, il les mettait surtout en garde contre les hérésies qui commençaient alors à abonder ; il les pressait de tenir fermement à la tradition des apôtres que, pour plus de sécurité, il estima nécessaire de fixer encore par écrit ; il était déjà en train de rendre témoignage.

Ce fut ainsi que, étant à Smyrne, où était Polycarpe, il écrivit à l'Église d'Éphèse une lettre, où il fait mention de son pasteur, Onésime ; une autre à l'Église de Magnésie sur le Méandre, où il fait également mention de l'évêque Damas ; une autre à l'Église de Tralles, dont il rapporte que le chef était alors Polybe. Outre ces lettres, il écrivit aussi à l'Église des Romains, à laquelle il développe une exhortation pour qu'on ne fasse pas de démarches en vue de le priver du martyre, son espérance et son désir. De ces lettres, il est juste de citer des passages, même très brefs, pour démontrer ce qui vient d'être dit. Ignace écrit donc en propres termes :

« Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je lutte contre les bêtes, sur terre et sur mer, nuit et jour, attaché à dix léopards, c'est-à-dire à une escouade de soldats qui, lorsqu'on leur fait du bien, en deviennent pires ; mais sous leurs injustices, je deviens de plus en plus disciple, mais je n'en suis pas pour cela justifié. Puisse-je jouir des bêtes qui me sont préparées : je prie pour les trouver bien expéditives. Je les flatterai pour qu'elles me mangent rapidement et qu'elles ne me fassent pas comme à certains qu'elles ont eu peur de toucher ; même si elles ne veulent pas le faire de plein gré, je les contraindrai.



Ayez pardon pour moi : ce qui m'est utile, je le connais ; maintenant je commence à être disciple ; que je ne désire rien des choses visibles et invisibles, pour obtenir Jésus-Christ : feu, croix, attaques des bêtes, écartèlement des os, arrachement des membres, broiement de tout le corps, supplices du diable, que tout vienne sur moi, afin que seulement j'obtienne Jésus-Christ. »

Voilà ce qu'il écrivit de la ville dont nous avons parlé aux Églises indiquées. Ensuite, étant déjà loin de Smyrne, il s'adressa encore par écrit, depuis Troas, à ceux de Philadelphie, à l'Église de Smyrne et personnellement à son président Polycarpe, qu'il reconnaissait tout à fait comme un homme apostolique et à qui il confie son troupeau d'Antioche, comme un véritable et bon pasteur, en lui demandant de s'en occuper avec diligence. Le même, écrivant aux Smyrniotes, emploie des paroles (tirées) je ne sais d'où en disant ce qui suit au sujet du Christ :

« Je sais et je crois qu'après la résurrection, il est en chair. Et lorsqu'il vint auprès des compagnons de Pierre, il leur dit : " Prenez, touchez-moi et voyez que je ne suis pas un démon incorporel ", et aussitôt ils le touchèrent et ils crurent. »

Irénée, lui aussi, connut son témoignage et il fait mention de ses lettres, en disant :

« Ainsi que l'a dit un des nôtres, condamné aux bêtes pour le témoignage (rendu) à Dieu : Je suis le froment de Dieu et je suis moulu par les dents des bêtes, afin d'être trouvé un pain pur. »

Polycarpe également fait mémoire de ces mêmes choses, dans sa lettre adressée aux Philippiens, disant en propres termes : « Je vous exhorte donc tous à obéir et à exercer toute patience, celle que vous avez vue de vos yeux, non seulement dans les bienheureux Ignace, Rufus et Zosime, mais aussi en d'autres sortis de chez vous et en Paul lui-même et dans les autres apôtres. Soyez persuadés que tous ceux-là n'ont pas couru en vain, mais dans la foi et la justice, et qu'ils sont dans le lieu qui leur était dû auprès du Seigneur, aux souffrances de qui ils ont participé. Car ils n'ont pas aimé le siècle présent, mais Celui qui est mort pour nous et qui pour nous a été ressuscité par Dieu. »

Et il ajoute ensuite :

« Vous aussi m'avez écrit, ainsi qu'Ignace, afin que si quelqu'un s'en va en Syrie, il emporte vos lettres : ce que je ferai, si je trouve une

occasion favorable, que j'y aille moi-même ou que j'envoie quelqu'un qui sera aussi votre messager. Quant aux épîtres d'Ignace, celles qui nous ont été envoyées par lui et les autres que nous pouvions avoir chez nous, nous vous les avons envoyées comme vous nous l'avez demandé : elles ont été ajoutées à cette lettre-ci. Vous pourrez en tirer une grande utilité. Car elles renferment foi et patience et toute édification qui se rapporte à Notre Seigneur. »

Voilà ce qui concerne Ignace. Après lui, Héros reçut la succession de l'épiscopat à Antioche.

## XXXVII. LES ÉVANGÉLISTES QUI SE DISTINGUENT ALORS

Parmi ceux qui brillaient en ce temps-là, était aussi Quadratus, qui, dit-on, se distingua, en même temps que les filles de Philippe, par le charisme prophétique.

Beaucoup d'autres encore, en plus de ceux-ci, étaient célèbres à cette époque, possédant le premier rang de la succession des apôtres. Disciples magnifiques de tels hommes, ils édifiaient sur les fondements des Églises que les apôtres avaient commencé à établir en tout lieu ; ils accroissaient de plus en plus la prédication et semaient les semences salutaires du royaume des cieux dans toute l'étendue de la terre habitée.

En effet, un très grand nombre des disciples d'alors, frappés dans leurs âmes par le Verbe divin d'un très vif amour de la philosophie, accomplissaient d'abord le conseil du Sauveur en distribuant leurs biens aux indigents ; puis, quittant leurs pays, ils accomplissaient l'œuvre d'évangélistes, avec l'ambition de prêcher, à ceux qui n'en avaient encore rien entendu, la parole de la foi et de transmettre les livres des Évangiles divins. Ils posaient seulement les fondements de la foi dans quelques lieux étrangers, puis ils y établissaient d'autres pasteurs et leur confiaient le soin de cultiver ceux qu'ils venaient d'introduire (dans l'Église). Après quoi, ils partaient de nouveau pour d'autres pays et d'autres nations avec la grâce et le secours de Dieu, car les nombreuses et merveilleuses puissances de l'Esprit divin agissaient par eux, encore en ce temps-là. De la sorte, dès la pre-

mière audition, les foules, comme un seul homme, recevaient volontiers, en masse, dans leurs âmes la piété à l'égard du Créateur de toutes choses. Il nous est impossible d'énumérer (et de citer) par leurs noms tous ceux qui alors, du temps de la première succession des apôtres, devinrent pasteurs ou évangélistes dans les Églises du monde. Nous n'avons donc confié à l'écriture, en en citant les noms, que le souvenir de ceux par les ouvrages desquels maintenant encore est transmise jusqu'à nous la tradition de l'enseignement apostolique.

### XXXVIII. LA LETTRE DE CLÉMENT ET LES ÉCRITS QUI LUI SONT FAUSSEMENT ATTRIBUÉS

Tels sont sans doute Ignace, dans les lettres que nous avons indiquées, et Clément, dans la lettre, reçue de tous, qu'il adressa au nom de l'Église des Romains à l'Église des Corinthiens. Dans cette lettre, il place beaucoup d'idées (tirées) de l'Épître aux Hébreux et même il y emploie en propres termes des formules qu'il lui emprunte : il montre ainsi, de manière très évidente, que cet écrit n'était pas nouveau. Par suite, c'est à bon droit, semble-t-il, qu'il a été catalogué avec les autres lettres de l'Apôtre.

Paul, en effet, s'étant adressé par écrit aux Hébreux dans leur langue maternelle, les uns disent que c'est l'évangéliste Luc, d'autres ce Clément lui-même (dont nous parlons) qui a traduit la lettre. Ceci serait vrai de préférence à cela, à cause des ressemblances de style entre la lettre de Clément et la lettre aux Hébreux et d'autre part, parce que dans les deux écrits les pensées ne sont pas éloignées.

Il faut encore savoir qu'il y a, dit-on, une seconde lettre de Clément, mais nous savons qu'elle n'a pas été aussi connue que la première, car nous ne voyons pas que les anciens s'en sont servi. D'autres écrits, verbeux et longs, ont été tout récemment présentés comme étant de lui : ils renferment des dialogues de Pierre et d'Apion, dont il n'existe absolument aucun souvenir chez les anciens et qui d'ailleurs ne conservent pas le caractère pur de l'orthodoxie apostolique. Par suite la lettre de Clément reconnue (par les Églises) est mise en évidence. Il a été parlé aussi des lettres d'Ignace et de Polycarpe.

## XXXIX. LES ÉCRITS DE PAPIAS

De Papias, on présente, au nombre de cinq, des livres qui sont intitulés les *Exégèses des discours du Seigneur*. De ces livres, Irénée fait mention comme des seuls qui aient été écrits par Papias, en disant textuellement :

« Papias, lui aussi auditeur de Jean et compagnon de Polycarpe, homme ancien, a témoigné par écrit dans le quatrième de ses livres. En effet, il existe cinq livres composés par lui. »

Voilà ce que dit Irénée. Pourtant, Papias, dans la préface de ses livres, ne se montre pas lui-même comme ayant jamais été l'auditeur ou le spectateur des saints apôtres, mais il apprend qu'il a reçu ce qui regarde la foi par ceux qui les avaient connus.

Voici ses propres paroles :

« Pour toi, je n'hésiterai pas à ajouter à mes explications ce que j'ai bien appris autrefois des presbytres et dont j'ai bien gardé le souvenir, afin d'en fortifier la vérité.

Car je ne me plaisais pas auprès de ceux qui parlent beaucoup, comme le font la plupart, mais auprès de ceux qui enseignent la vérité ; je ne me plaisais pas non plus auprès de ceux qui font mémoire de commandements étrangers, mais auprès de ceux qui rappellent les commandements donnés par le Seigneur à la foi et nés de la vérité elle-même. Si quelque part venait quelqu'un qui avait été dans la compagnie des presbytres, je m'informais des paroles des presbytres : ce qu'ont dit André ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelque autre des disciples du Seigneur ; et ce que disent Aristion et le presbytre Jean, disciples du Seigneur. Je ne pensais pas que les choses qui proviennent des livres ne fussent aussi utiles que ce qui vient d'une parole vivante et durable. »

Ici, il est convenable de remarquer que Papias compte deux fois le nom de Jean : il signale le premier des deux avec Pierre et Jacques et Matthieu et les autres apôtres, et il indique clairement l'évangéliste ; pour l'autre Jean, après avoir coupé son énumération, il le place avec d'autres en dehors du nombre des apôtres : il le fait précéder d'Aristion et le désigne clairement comme un presbytre. Ainsi, par ces paroles mêmes est montrée la vérité de l'opinion selon laquelle il y a eu en Asie deux hommes de ce nom, et il y a, à Ephèse, deux tombeaux

qui maintenant encore sont dits ceux de Jean. Il est nécessaire de faire attention à cela, car il est vraisemblable que c'est le second Jean, si l'on ne veut pas que ce soit le premier, qui a contemplé la révélation transmise sous le nom de Jean.

Papias, celui dont nous parlons maintenant, reconnaît avoir reçu les paroles des apôtres par (l'intermédiaire de) ceux qui les ont fréquentés ; il dit d'autre part avoir été lui-même l'auditeur d'Aristion et de Jean le presbytre ; en effet, il les mentionne souvent par leurs noms dans ses écrits pour rapporter leurs traditions.

Il n'était pas inutile que ces choses fussent dites par nous ; et il est bon d'ajouter, aux paroles de Papias que nous avons rapportées, d'autres récits encore dans lesquels il raconte des choses extraordinaires et d'autres qui seraient venues jusqu'à lui par le moyen de la tradition. Il a déjà été rappelé, dans ce qui précède, que l'apôtre Philippe avait séjourné à Hiérapolis avec ses filles. Nous devons maintenant indiquer comment Papias, qui vivait en ces temps, rapporte avoir appris une histoire merveilleuse des filles de Philippe. Il raconte la résurrection d'un mort arrivée de son temps ; et encore un autre fait extraordinaire concernant Justus, surnommé Barsabas, qui aurait bu un poison mortel et n'aurait éprouvé aucun désagrément par la grâce du Seigneur. Ce Justus est celui qu'après l'ascension du Sauveur les saints apôtres placèrent avec Matthias, après avoir prié pour que le sort complétât leur nombre, en vue de remplacer le traître Judas, ce que le livre des Actes raconte en ces termes :

« Et ils placèrent deux hommes, Joseph, appelé Barsabas et surnommé Justus, et Matthias, et ils prièrent en disant... »

Le même Papias ajoute d'autres choses qui seraient venues jusqu'à lui par une tradition orale, certaines paraboles étranges du Sauveur et certains enseignements bizarres, et d'autres choses tout à fait fabuleuses. Par exemple, il dit qu'il y aura mille ans après la résurrection des morts et que le règne du Christ aura lieu corporellement sur cette terre. Je pense qu'il suppose tout cela, après avoir compris de travers les récits des apôtres, et qu'il n'a pas saisi les choses dites par eux en figures et d'une manière symbolique. En effet, il paraît avoir été tout à fait petit par l'esprit, comme on peut s'en rendre compte par ses livres ; cependant il a été cause qu'un très grand nombre d'écrivains ecclésiastiques après lui ont adopté les mêmes opinions que lui, confiants dans son antiquité : c'est là ce qui s'est produit pour Irénée et

pour d'autres qui ont pensé les mêmes choses que lui.

Dans son propre ouvrage il transmet encore d'autres explications des discours du Seigneur, dues à Aristion dont il a été question plus haut, et des traditions de Jean le presbytre : nous y renvoyons ceux qui aiment à s'instruire. Maintenant nous sommes obligés d'ajouter, aux paroles que nous avons précédemment rapportées, la tradition qu'il expose en ces termes au sujet de Marc, qui a écrit l'Évangile :

« Et voici ce que disait le presbytre : Marc, qui était l'interprète de Pierre, a écrit avec exactitude, mais pourtant sans ordre, tout ce dont il se souvenait de ce qui avait été dit ou fait par le Seigneur. Car il n'avait pas entendu ni accompagné le Seigneur ; mais, plus tard, comme je l'ai dit, il a accompagné Pierre. Celui-ci donnait ses enseignements selon les besoins, mais sans faire une synthèse des paroles du Seigneur. De la sorte, Marc n'a pas commis d'erreur en écrivant comme il se souvenait. Il n'a eu en effet qu'un seul dessein, celui de ne rien laisser de côté de ce qu'il avait entendu et de ne tromper en rien dans ce qu'il rapportait. »

Voilà ce que Papias rapporte donc de Marc. Sur Matthieu, il dit ceci : « Matthieu réunit donc en langue hébraïque les logia (de Jésus) et chacun les interpréta comme il en était capable. »

Le même Papias se sert de témoignages (tirés) de la première épître de Jean et de la première épître de Pierre. Il expose aussi une autre histoire au sujet de la femme accusée de nombreux péchés devant le Seigneur, que renferme l'Évangile selon les Hébreux. Il était nécessaire que nous ajoutions cela à ce qui avait été dit.

# **LIVRE IV**

## I. QUELS FURENT, SOUS LE RÈGNE DE TRAJAN, LES ÉVÊQUES DES ROMAINS ET DES ALEXANDRINS

Vers la douzième année du règne de Trajan, l'évêque de l'Église d'Alexandrie, dont nous avons parlé un peu plus haut, quitte la vie. Le quatrième depuis les apôtres, Primus reçoit la charge des Alexandrins.

A cette époque également, Evariste ayant accompli sa huitième année, Alexandre reçoit l'épiscopat à Rome, recevant le cinquième (rang de) succession depuis Pierre et Paul.

## II. CE QUE LES JUIFS SOUFFRIRENT DE SON TEMPS

Tandis que ce qui concerne l'enseignement et l'Église de notre Sauveur florissait chaque jour et faisait de plus grands progrès, les malheurs des Juifs augmentaient en des maux provoqués les uns par les autres. Déjà donc, vers la dix-huitième année de l'empereur (Trajan), une nouvelle sédition des Juifs prit naissance et fit périr un très grand nombre d'entre eux. En effet, à Alexandrie et dans tout le reste de l'Égypte, et aussi du côté de Cyrène, ils semblèrent entraînés par un esprit redoutable de révolte et se soulevèrent en sédition contre les Grecs qui vivaient avec eux. La sédition s'accrut considérablement et, l'année suivante, ils provoquèrent une guerre considérable, alors que Lupus était gouverneur de toute l'Égypte. Certes, lors du premier engagement, il arriva que les Juifs l'emportèrent sur les Grecs ; ceux-ci s'enfuirent à Alexandrie, firent la chasse aux Juifs qui habitaient dans la ville et les tuèrent. Les Juifs de Cyrène, privés du secours qu'ils attendaient, se mirent à piller le pays d'Égypte et à dévaster les nomes qui s'y trouvent, sous le commandement de Loucoua. Contre eux, l'empereur envoya Marcus Turbon avec une force d'infanterie, des navires et de la cavalerie. Celui-ci mena avec peine la guerre contre eux en de nombreux combats et pendant longtemps. Il tua de nombreux milliers de Juifs, non seulement de ceux de Cyrène, mais aussi de ceux d'Égypte qui s'étaient soulevés avec Loucoua, leur roi.



De plus, l'Empereur ayant soupçonné les Juifs de Mésopotamie d'attaquer aussi les gens de ce pays, ordonna à Lusius Quietus d'en purifier la province. Celui-ci fit avancer ses troupes contre eux et massacra une très grande multitude. A la suite de ce succès, il fut nommé par l'empereur gouverneur de Judée. Ceux des Grecs qui ont transmis par écrit les événements de ces temps là, ont aussi raconté ces choses en propres termes.

### III. CEUX QUI, SOUS HADRIEN, ONT FAIT DES APOLOGIES POUR LA FOI

Trajan ayant exercé le pouvoir pendant vingt ans entiers moins six mois, Aelius Hadrien reçoit la succession du pouvoir. C'est à ce dernier que Quadratus remit un discours qu'il lui avait adressé : il avait composé cette apologie en faveur de notre religion parce que certains hommes mauvais s'efforçaient de troubler les nôtres. On trouve encore maintenant ce livre chez beaucoup de nos frères et aussi chez nous. Il est possible d'y voir des preuves éclatantes de l'intelligence de l'auteur et de son exactitude apostolique. L'écrivain manifeste son antiquité par ce qu'il raconte en propres termes :

« Les œuvres de notre Sauveur étaient toujours présentes, car elles étaient véritables : ceux qu'il a guéris, ceux qui ont été ressuscités des morts n'ont pas été vus seulement au moment où ils ont été guéris et ressuscités, mais encore constamment présents ; et cela, non seulement pendant que le Sauveur vivait ici-bas, mais encore après sa mort.

Ils ont été là pendant un long temps, de sorte que quelques-uns d'entre eux sont même arrivés jusqu'à nos temps. »

Voilà ce qu'a été Quadratus. Aristide, lui aussi, qui était un fidèle de notre religion, a laissé comme Quadratus, en faveur de la foi, une apologie qu'il avait adressée à Hadrien. Son ouvrage est également conservé jusqu'à présent chez un très grand nombre.

#### IV. LES ÉVÊQUES DES ROMAINS ET DES ALEXANDRINS SOUS HADRIEN

La troisième année du même règne, Alexandre, évêque des Romains, mourut après avoir achevé la dixième année de son administration : Xyste fut son successeur. Vers le même temps, dans l'Église d'Alexandrie, Primus mourut la dixième année de sa présidence et Justus lui succéda.

#### V. LES ÉVÊQUES DE JÉRUSALEM, EN REMONTANT DEPUIS LE SAUVEUR JUSQU'AU TEMPS DONT NOUS PARLONS

Quant aux évêques de Jérusalem, je n'ai trouvé nulle part leurs dates conservées par l'écriture : la tradition rapporte avec assurance qu'ils ont eu une vie très courte.

J'ai appris cependant dans des documents écrits, que, jusqu'au siège des Juifs sous Hadrien, il y avait eu à Jérusalem un chiffre de quinze successions d'évêques, que l'on dit avoir été tous Hébreux de vieille souche et avoir reçu d'une manière authentique la connaissance du Christ. Par suite, ceux qui étaient capables de décider là-dessus les avaient alors jugés dignes de la charge épiscopale. En effet, l'Église entière de Jérusalem était alors composée d'Hébreux fidèles : il en fut ainsi depuis les apôtres jusqu'au siège que subirent ceux qui vivaient alors, au cours duquel les Juifs se séparèrent de nouveau des Romains et furent détruits en des guerres très grandes.

Comme les évêques de la circoncision s'achèvent donc à ce moment, il peut être nécessaire d'en donner maintenant la liste depuis le premier. Le premier fut donc Jacques, celui qu'on appelle le frère du Seigneur. Après lui, le second fut Siméon, le troisième Justus, le quatrième Zacchée, le cinquième Tobias, le sixième Benjamin, le septième Jean, le huitième Matthias, le neuvième Philippe, le dixième Sénèque, le onzième Justus, le douzième Lévi, le treizième Ephrem, le quatorzième Joseph, enfin le quinzième Judas. Tels furent les évêques de la ville de Jérusalem depuis les apôtres jusqu'au temps dont nous parlons, tous de la circoncision.

Alors que le règne (d'Hadrien) en était déjà à la douzième année, Xyste ayant accompli la dixième année de l'épiscopat à Rome, Téléphore lui succède, le septième depuis les apôtres. Un an et des mois s'étant écoulés dans l'intervalle, Eumène reçoit la première place dans l'Eglise des Alexandrins, au sixième rang, son prédécesseur ayant duré onze ans.

## VI. LE DERNIER SIÈGE DE JÉRUSALEM SOUS HADRIEN

La révolte des Juifs grandissait et se développait alors de nouveau. Rufus, gouverneur de la Judée, après que l'empereur lui eut envoyé des renforts en soldats, profita sans pitié de leurs folies et marcha contre eux. Il tua, par masses, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants et, conformément aux lois de la guerre, il réduisit leur pays en servitude.

Un homme du nom de Barchochébas était alors à la tête des Juifs : ce nom signifie étoile. Pour le reste, il était un voleur et un meurtrier, mais par son nom il en imposait à des esclaves, comme s'il était une lumière venue du ciel pour eux et miraculeusement destiné à les éclairer dans leurs malheurs.

La guerre était arrivée à son apogée la dix-huitième année du règne (d'Hadrien), aux environs de Betthéra : c'était une petite ville très fortifiée qui n'était pas très loin de Jérusalem. Le siège, dirigé du dehors, ayant duré longtemps, les révoltés furent poussés par la faim et par la soif aux dernières extrémités de la destruction. Celui qui était la cause de leur folie en subit le juste châtiment ; et depuis ce temps-là, tout le peuple reçut la défense absolue, par une décision ayant force de loi et par des commandements d'Hadrien, d'approcher même des environs de Jérusalem, de telle sorte que celui-ci interdit aux Juifs de contempler, même de loin, le sol de la patrie.

C'est là ce que raconte Ariston de Pella.

Ainsi la ville (de Jérusalem) fut réduite à être totalement désertée par le peuple juif et à perdre ceux qui l'avaient habitée autrefois. Elle reçut des habitants de race étrangère. La ville romaine, qui la remplaça, changea de nom et fut appelée Aelia en l'honneur de l'empereur Ae-

lius Hadrien. L'Église de la ville fut elle aussi composée de Gentils et le premier, après les évêques de la circoncision, qui en reçut la charge, fut Marc.

## VII. QUELS FURENT, EN CE TEMPS-LA, LES CHEFS DE LA GNOSE AU NOM MENSONGER

Alors que déjà, comme des astres très éclatants, les Églises brillaient dans l'univers et que, à travers tout le genre humain, la foi en notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ était en pleine floraison, le démon ennemi du bien, qui est toujours l'ennemi de la vérité et l'adversaire irréductible du salut des hommes, tourna toutes ses machinations contre l'Église. Autrefois, il avait mis en œuvre contre elle les persécutions venues du dehors ; alors, ces persécutions lui étant fermées, il se servit d'hommes mauvais et de magiciens comme d'instruments capables de perdre les âmes et de ministres de perdition ; il mena la lutte par de nouveaux moyens, inventant toute sorte de procédés : les magiciens et les trompeurs, revêtant le même titre de croyances que nous, tantôt devaient capturer ainsi un certain nombre de fidèles et les précipiter dans un abîme de perdition, tantôt ils devaient détourner de la voie qui mène à la parole du salut ceux qui ignoraient la foi et sur lesquels ils s'exerceraient par leur action. De Ménandre donc, que nous avons dit plus haut avoir été le successeur de Simon, sortit, semblable à un serpent à deux gueules et à deux têtes, une puissance qui produisit les chefs de deux hérésies différentes : Saturnin, originaire d'Antioche, et Basilide d'Alexandrie. De ces hérétiques, l'un installa en Syrie, l'autre en Egypte, les écoles d'hérésies ennemies de Dieu. Irénée montre que Saturnin répétait le plus souvent les mêmes mensonges que Ménandre, et que Basilide, sous prétexte de choses ineffables, débitait à l'infini ses inventions, en fabriquant les mythes monstrueux d'une hérésie impie.

En ce temps-là, un très grand nombre d'hommes ecclésiastiques luttèrent pour la vérité avec une grande éloquence et défendaient les opinions apostoliques et ecclésiastiques. Quelques-uns même offrirent dès lors à ceux qui devaient venir après eux, par le moyen de leurs écrits, des moyens prophylactiques contre ces hérésies dont

nous venons de parler. De ces écrits est venue jusqu'à nous une réfutation très puissante de Basilide, due à Agrippa Castor qui était alors un écrivain très connu : elle découvre la dangereuse habileté de la magie hérétique. Agrippa découvre donc les mystères cachés de Basilide et dit qu'il avait composé vingt-quatre livres sur l'Évangile et qu'il avait inventé pour lui des prophètes qu'il nommait Barcabbas et Barkoph, et d'autres encore qui n'avaient pas existé, à qui il imposait des noms barbares pour frapper ceux que saisissaient de stupeur de semblables inventions. (L'hérétique) enseignait encore qu'il était indifférent de goûter aux idolothyes et de parjurer, sans la moindre réserve, sa foi dans les temps de persécution ; à la manière de Pythagore, il imposait à ses disciples un silence de cinq ans. Le même auteur rapporte encore, au sujet de Basilide, d'autres choses du genre de celles-ci et il prend admirablement sur le fait l'erreur de la dite hérésie.

Irénée, lui aussi, écrit que Carpocrate vivait en même temps que ceux-ci ; il était le père d'une autre hérésie, celle qui est appelée des Gnostiques. Ceux-ci trouvaient bon de pratiquer les opérations magiques de Simon, non comme ce dernier en secret, mais bien ouvertement, comme ils l'auraient fait pour quelque chose de grand. Ils allaient jusqu'à vénérer les philtres composés par eux avec un grand soin, les démons qui envoient les songes et qui prennent place auprès des hommes, et d'autres affaires du même genre. Conséquemment à cela, ils enseignaient à ceux qui voulaient aller jusqu'à l'achèvement de leur mystagogie ou plutôt de leur infamie qu'il fallait tout faire, même les actes les plus honteux, parce que, disaient-ils, ils n'échapperaient pas autrement aux princes de ce monde, comme ils les appelaient, qu'en leur accordant à tous ce qu'il fallait, par des actions honteuses.

Il arriva, sans aucun doute, que le démon qui se réjouit du mal, se servit de ces ministres, soit pour réduire en esclavage en vue de leur perte ceux qui avaient été misérablement trompés par eux, soit pour fournir aux nations infidèles de multiples prétextes de dire du mal contre la parole divine, car leur renommée se répandait pour la calomnie de tout le peuple des chrétiens. Ce fut donc de cette manière, en très grande partie, que prit naissance l'opinion impie et tout à fait déraisonnable, alors courante à notre sujet parmi les croyants, que nous commettions d'abominables unions avec nos mères et nos sœurs et que nous mangions des nourritures infâmes.

Tout cela d'ailleurs ne servit pas longtemps au démon, car la vérité elle-même se leva et brilla, avec le progrès du temps, d'une grande lumière. Les machinations des ennemis s'éteignirent en effet aussitôt, confondues par la propre action de la vérité : les hérésies s'ouvraient les unes après les autres de nouvelles voies ; les plus anciennes s'évanouissaient constamment et se corrompaient, chacune à sa manière, pour donner naissance à des idées diverses et de formes variées. Au contraire, subsistant dans la même identité, l'éclat de la seule véritable Église catholique allait en augmentant et en grandissant, projetant sur la race entière des Grecs et des Barbares les rayons de ce qu'il y a de vénérable, de pur, de libre, de sage, de chaste dans sa conduite et sa philosophie divine.

Avec le temps s'éteignit donc la calomnie contre toute notre croyance, et notre enseignement demeura seul victorieux auprès de tous, et l'on reconnut qu'il l'emportait de beaucoup par son caractère vénérable et sage et par ses doctrines philosophiques. De la sorte personne n'ose maintenant apporter contre notre foi des racontars honneux, ni des calomnies semblables à celles dont on aimait à se servir auparavant chez ceux qui s'étaient conjurés contre nous.

Du reste, aux temps dont nous parlons, la vérité présenta de très nombreux défenseurs, qui luttèrent contre les hérésies athées non seulement par des réfutations orales, mais aussi par des démonstrations écrites.

## VIII. QUELS FURENT LES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES

En ces temps-là était célèbre Hégésippe dont nous avons déjà, à maintes reprises, utilisé les paroles pour établir, par le moyen de sa tradition, certains faits des temps des apôtres. Celui-ci rapporte donc en cinq livres de Mémoires la tradition sans erreur de la prédication apostolique, et il écrit en une composition fort simple ; il y montre le temps où il se faisait connaître, en écrivant ceci de ceux qui, au commencement, élevèrent des idoles :

« On leur faisait des cénotaphes et des temples, comme on le fait jusqu'à présent. Parmi eux se trouve aussi Antinous, esclave d'Hadrien

César, dont les jeux s'appellent Antinoïens et qui a vécu de nos jours. (Hadrien) bâtit en effet une ville, qui porta le nom d'Antinous et institua des prophètes. »

Dans le même temps Justin, authentique amant de la véritable philosophie, passait son temps à s'exercer aux écrits des Grecs. Lui aussi indique cette époque, en écrivant ceci dans son Apologie à Antonin :

« Nous ne pensons pas hors de propos de rappeler ici Antinous, qui vivait de notre temps, que tous ont été poussés par la crainte à honorer comme un dieu, quoique sachant qui il était et d'où il sortait. »

Le même (Justin), faisant mémoire de la guerre qui eut lieu alors contre les Juifs, ajoute ceci :

« Et en effet, dans la guerre juive qui a eu lieu maintenant, Barchochébas, le chef de la révolte des Juifs, a fait conduire à de terribles supplices les seuls chrétiens, s'ils ne reniaient pas et ne blasphémaient pas Jésus-Christ. »

Dans le même ouvrage, en exposant sa conversion de la philosophie grecque à la religion de Dieu, il montre qu'il n'a pas agi sans raison, mais après examen, et il écrit ceci :

« Et moi aussi, en effet, je me plaisais aux enseignements de Platon ; mais en entendant calomnier les chrétiens et en voyant qu'ils étaient sans crainte devant la mort et tout ce qu'on estime redoutable, je pensais qu'il était impossible qu'ils vécussent dans le mal et l'amour du plaisir : quel est en effet l'ami du plaisir, l'intempérant, celui qui trouve bon de manger de la chair humaine, qui pourrait saluer la mort avec joie, de manière à être privé (par elle) de tout ce qu'il désire ? Ne s'efforcerait-il pas au contraire, par tous les moyens, de vivre toujours l'existence d'ici-bas et d'échapper aux magistrats, plutôt que de se dénoncer lui-même pour être mis à mort ? »

Le même écrivain raconte encore qu'Hadrien reçut du clarissime gouverneur, Serennius Granianus, une lettre au sujet des chrétiens, disant qu'il n'était pas juste, qu'en dehors de toute accusation on les tuât sans jugement, pour satisfaire aux cris du peuple. (L'empereur) répondit à Minucius Fundanus, proconsul d'Asie, en ordonnant de ne juger personne sans une plainte et une accusation en règle. (Justin) donna la copie de la lettre, en conservant le texte latin tel qu'il était, mais auparavant il écrit ceci :

« Et d'après une lettre du très grand et très illustre César Hadrien, votre père, nous aurions pu vous demander d'ordonner, selon que nous

le trouvons bon, qu'il y eût des jugements.

Nous n'avons pourtant pas trouvé bon de le faire parce que tel était l'ordre d'Hadrien, mais parce que nous savons que notre réclamation est juste. Nous plaçons encore à la suite la copie de la lettre d'Hadrien, afin que vous sachiez qu'en cela aussi nous disons la vérité. La voici. L'homme dont nous parlons ajoute à cela le rescrit en latin. Nous l'avons, selon notre pouvoir, traduit en grec, comme il suit :

## IX. A MINUCIUS FUNDANUS.

« J'ai reçu une lettre qui m'a été écrite par Serennius Granianus, homme clarissime, à qui tu as succédé. Il ne me semble donc pas bon de laisser l'affaire sans examen, de peur que les hommes ne soient inquiétés et qu'on n'offre aux dénonciateurs une aide dans leur méchanceté. Si donc les habitants de la province peuvent soutenir ouvertement cette pétition contre les chrétiens, de manière à ce que l'affaire soit plaidée devant le tribunal, qu'ils se servent de ce seul moyen, et non pas de pétitions ou de simples cris. Il convient en effet beaucoup mieux, si quelqu'un veut porter une accusation, que tu en connaisses toi-même. Si donc quelqu'un les accuse et prouve qu'ils font quelque chose contrairement aux lois, décide selon la gravité de la faute. Mais, par Hercule ! si quelqu'un allègue cela par délation, prononce un verdict sur cette conduite criminelle et aie le souci de la punir. »

Tel est le rescrit d'Hadrien.

## X. QUELS FURENT, SOUS LE RÈGNE D'ANTONIN, LES ÉVÊQUES DES ROMAINS ET DES ALEXANDRINS

Celui-ci ayant acquitté sa dette après vingt et un ans (de règne), Antonin, surnommé le Pieux, reçoit la succession du principal romain. La première année de son règne, Télesphore quitte la vie, dans la vingtième année de sa charge et Hygin reçoit le lot de l'épiscopat des Romains. Irénée rapporte que Télesphore illustra sa fin par le martyre. Au même endroit, il montre qu'au temps d'Hygin, l'évêque des



Romains dont nous venons de parler, Valentin, l'introducteur de l'hérésie qui porte son nom, et Cerdon, le chef de l'erreur marcionite, étaient tous les deux célèbres à Rome. Il écrit ceci :

## XI. LES HÉRÉSIARQUES DE CE TEMPS

« Valentin vint en effet à Rome sous Hygin, il atteignit son apogée sous Pie et demeura jusqu'à Anicet. Quant à Cerdon, le prédécesseur de Marcion, il vécut lui aussi sous Hygin, qui était le neuvième évêque (de Rome) ; étant venu dans l'Église, il y fit pénitence ; mais il se comporta continuellement ainsi, tantôt enseignant en secret, tantôt faisant à nouveau pénitence, tantôt convaincu de ce qu'il enseignait de mauvais et se retirant de l'assemblée des frères »

Voilà ce qu'il est dit dans le troisième livre du Contre les hérésies. Dans le premier, du reste, il est dit encore ceci au sujet de Cerdon :

« Un certain Cerdon, qui tire ses origines des disciples de Simon et qui a résidé à Rome sous Hygin, le neuvième détenteur de la succession épiscopale depuis les apôtres, a enseigné que le Dieu prêché par la Loi et les prophètes n'est pas le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, que l'un est connu et l'autre est inconnu, que l'un est juste et que l'autre est bon. Marcion le Pontique lui succéda et développa son école en blasphémant sans pudeur. »

Le même Irénée explique abondamment l'abîme infini de la matière pleine d'erreur de Valentin et il met à nu sa méchanceté cachée et sournoise, pareille à celle d'un serpent qui se tapit dans un trou. En outre, il dit qu'un autre, du nom de Marc, fut dans ces temps-là très habile en jongleries magiques ; il décrit aussi leurs initiations vaines et leurs mystagogies misérables, qu'il révèle en ces termes mêmes :

« Parmi eux, les uns préparent un lit nuptial et accomplissent une mystagogie avec certaines formules sur les initiés ; ils disent que ce qu'ils font est un mariage spirituel, à la ressemblance des unions d'en haut. Les autres les conduisent vers l'eau et, en les baptisant, ils disent ceci sur eux : Par le nom du Père inconnu de toutes choses, par la Vérité mère de toutes choses, par celui qui est descendu en Jésus. D'autres disent sur eux des noms hébreux, pour frapper davantage les initiés. »

Mais Hygin étant mort après la quatrième année de son épiscopat, Pie prend en mains le ministère à Rome. D'autre part, à Alexandrie, Marc est désigné comme pasteur, après qu'Eumène a achevé ses treize années complètes ; et, Marc étant mort après dix ans de ministère, Céladion reçoit le ministère de l'Église des Alexandrins. Et, dans la ville des Romains, Pie étant mort la quinzième année de son épiscopat, Anicet préside aux fidèles de cette ville : c'est de son temps qu'Hégésippe raconte être venu à Rome, où il demeura jusqu'à l'épiscopat d'Eleuthère.

Ce fut à cette époque que Justin atteignit surtout son apogée : en costume de philosophe, il prêchait la parole divine et il combattait dans des ouvrages en faveur de la foi. Ce Justin écrivit un ouvrage Contre Marcion, et il rappelle que, dans le temps où il le composait, cet homme était encore en vie. Il s'exprime ainsi :

« Un certain Marcion, originaire du Pont, qui maintenant encore est en train d'enseigner à ceux qu'il persuade, qu'il faut admettre un autre Dieu plus grand que le démiurge, a, dans toutes les races humaines et avec l'aide des démons, amené un grand nombre d'hommes à dire des blasphèmes, à nier que le créateur de cet univers est le Père du Christ, et à confesser qu'à côté de lui il y a quelqu'un d'autre qui est plus grand que lui. Et, comme nous l'avons dit, tous ceux qui sont issus de ces hommes, sont appelés chrétiens, de la même manière que le nom de philosophie est un nom commun pour les philosophes, bien que leurs opinions ne soient pas communes à tous. »

A cela il ajoute :

« Il existe encore de nous un traité contre toutes les hérésies ; si vous voulez le lire, nous vous le donnerons. »

## XII. L'APOLOGIE DE JUSTIN À ANTONIN

Ce même Justin, qui a travaillé excellemment en s'adressant aux Grecs, a rédigé encore d'autres ouvrages qui contiennent une apologie en faveur de notre foi ; il les adresse à l'empereur Antonin, surnommé le Pieux et au Sénat des Romains, car il séjournait à Rome. Il déclare lui-même qui il est et d'où il est, en ces termes, dans l'Apologie :

« A l'empereur Titus Aelius Hadrianus Antoninus, le Pieux, César Auguste et à Vérissimus, son fils, philosophe, et à Lucius, par la nature fils de César, philosophe ; et de Pius par l'adoption, amant de la culture ; au sacré Sénat et à tout le peuple des Romains, en faveur des hommes de toute race qui sont injustement haïs et calomniés, Justin, fils de Priscus, fils de Baccheius, originaire de Flavia Neapolis en Syrie Palestine, l'un d'entre eux, j'adresse ce discours et cette prière. »

### XIII. LETTRE D'ANTONIN AU CONSEIL D'ASIE SUR NOTRE DOCTRINE

Sollicité encore par d'autres frères de l'Asie qui étaient en butte à des excès de toutes sortes de la part des populations de cette province, le même empereur trouva bon d'adresser ce rescrit à l'assemblée de l'Asie.

« L'empereur César Marc Aurèle Antonin Auguste, Arménique, souverain pontife, orné de la puissance tribunicienne pour la quinzième fois, consul pour la troisième fois, à l'assemblée de l'Asie, salut. Je sais qu'il appartient aux dieux de veiller à ce que de tels hommes n'échappent pas au châtement, car ce sont eux, beaucoup plutôt que vous, qui devraient punir ceux qui ne veulent pas les adorer. Ces gens, vous les jetez dans le trouble et vous fortifiez les opinions qu'ils professent, en les accusant d'athéisme : lorsqu'ils sont accusés, ils estiment préférable à la vie une mort apparente pour leur propre Dieu : c'est ainsi qu'ils sont victorieux, en sacrifiant leur vie plutôt que d'obéir à ce que vous leur demandez de faire. Quant aux tremblements de terre passés ou présents, il n'est pas hors de propos de vous admonester vous qui êtes sans courage lorsqu'ils se produisent et qui devez comparer votre situation à la leur. Ces hommes en effet sont remplis d'une confiance accrue en Dieu, et vous, pendant tout le temps où vous paraissez être dans l'ignorance, vous ne prenez aucun soin des autres dieux ni de l'adoration due au Dieu immortel : celui-ci, les chrétiens l'adorent, et vous les chassez, vous les persécutez jusqu'à la mort. En faveur de tels hommes, déjà beaucoup des gouverneurs de province ont aussi écrit à notre très divin père, et il leur a

répondu qu'il ne fallait pas les inquiéter, à moins qu'ils ne parussent entreprendre quelque chose contre la souveraineté des Romains. A moi aussi, beaucoup se sont adressés à leur sujet, et je leur ai répondu conformément à l'avis de mon père. Si donc quelqu'un persévère à porter plainte contre un chrétien parce qu'il est chrétien, que l'accusé soit renvoyé des fins de la plainte, même s'il est évident qu'il est chrétien ; quant à l'accusateur, il sera passible de punition. Promulgué à Ephèse, dans l'assemblée d'Asie. »

Que les choses se soient ainsi passées, c'est ce dont témoigne Mélicton, évêque de l'Église de Sardes, bien connu dans ce temps-là : c'est ce qui est évident, d'après ce qu'il dit dans une apologie adressée à l'empereur Vêrus en faveur de notre doctrine.

#### XIV. CE QUE L'ON RAPPELLE SUR POLYCARPE, LE DISCIPLE DES APÔTRES

Aux temps dont nous parlons, alors qu'Anicet gouvernait l'Église des Romains, Polycarpe, qui était encore en vie, vint à Rome et s'entretint avec Anicet d'une question relative au jour de Pâques, à ce que raconte Irénée. Le même écrivain transmet encore sur Polycarpe un autre récit, qu'il est nécessaire d'ajouter à ce qui a déjà été dit sur lui. Voici ce récit :

Extrait du troisième livre d'Irénée *Contre les hérésies*.

« Quant à Polycarpe, non seulement il fut disciple des apôtres et vécut avec beaucoup de ceux qui avaient vu le Seigneur, mais encore il fut établi par les apôtres, pour l'Asie, comme évêque dans l'Église de Smyrne ; et nous-mêmes nous l'avons vu dans notre prime jeunesse. Il vécut en effet très longtemps, et ce fut dans une vieillesse très avancée qu'il sortit de la vie, après avoir rendu un témoignage glorieux et très éclatant. Il avait toujours enseigné ce qu'il avait appris des apôtres, ce que l'Église transmet, ce qui seul est véritable. C'est ce dont témoignent toutes les Églises d'Asie et ceux qui, jusqu'à présent, ont succédé à Polycarpe, qui a été un témoin de la vérité beaucoup plus digne de foi et beaucoup plus assuré que Valentin, Marcion et tous les autres esprits pervers. Venu à Rome sous Anicet, il ramena dans l'Église de Dieu beaucoup des hérétiques susdits, en prêchant

qu'il avait reçu des apôtres la seule et unique vérité, celle qui est transmise par l'Église.

Il y a encore des gens qui l'ont entendu raconter que Jean, le disciple du Seigneur, étant venu à Ephèse, voulut y prendre un bain ; mais en y voyant Cérinthe, il se précipita hors des thermes, sans s'y baigner, et dit : Fuyons, de peur que les thermes ne tombent sur nous ; Cérinthe y est, l'ennemi de la vérité ! Polycarpe en personne aperçut un jour Marcion qui vint à lui et lui dit : Reconnais-nous. Il lui répondit : Je reconnais, oui, je reconnais le premier né de Satan. Telle était la circonspection des apôtres et de leur disciples qu'ils n'avaient aucun rapport, même de conversation, avec personne de ceux qui falsifiaient la vérité, ainsi que le dit Paul : Après un ou deux avertissements, évite l'hérétique, sachant qu'un tel homme est perverti et qu'il pèche, s'étant condamné lui-même.

Il y a encore de Polycarpe une épître adressée aux Philippiciens, qui est très considérable. Dans cette lettre, ceux qui le veulent et qui ont souci de leur propre salut peuvent apprendre le caractère de sa foi et sa prédication de la vérité. »

Voilà ce que dit Irénée. Quant à Polycarpe, dans sa lettre aux Philippiciens dont on vient de parler et qui est conservée jusqu'à présent, il se sert de témoignages tirés de la première épître de Pierre.

## XV. COMMENT SOUS VERUS, POLYCARPE RENDIT TÉMOIGNAGE EN MÊME TEMPS QUE D'AUTRES, DANS LA VILLE DE SMYRNE

Antonin appelé le Pieux ayant achevé la vingt-deuxième année de son règne, Marcus Aurelius Verus, appelé aussi Antonin, son fils, lui succéda avec Lucius, son frère.

Ce fut à cette époque que Polycarpe mourut par le martyre, alors que de très grandes persécutions bouleversaient l'Asie. Je crois tout à fait nécessaire d'insérer dans cette histoire, pour qu'on s'en souvienne, le récit de sa mort qui est encore conservé par écrit. Il y a en effet une lettre adressée au nom de l'Église à laquelle il présidait, aux Églises du Pont, et qui expose ainsi ce qui le concerne :

« L'Église de Dieu qui pérégrine à Smyrne à l'Église de Dieu qui

pérégrine à Philomélium et à toutes les chrétientés, répandues en tout lieu, de la sainte Église catholique : que la miséricorde, la paix et l'amour de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus-Christ soient en abondance ! Nous vous écrivons, frères, ce qui concerne les martyrs et le bienheureux Polycarpe qui, par son martyre, a comme scellé et fait cesser la persécution. »

A la suite de quoi, avant de raconter ce qui concerne Polycarpe, ils rapportent ce qui a trait aux autres martyrs et décrivent la résistance dont ils ont fait preuve en face des tourments. Ils disent en effet que furent frappés (d'étonnement) ceux qui se tenaient là en cercle, en les voyant tantôt déchirés par les fouets jusqu'à ce qu'on aperçût les veines et les artères les plus intérieures et qu'on vît leurs entrailles et les parties les plus profondément cachées de leurs corps ; tantôt étendus sur des coquillages marins et des pointes acérées ; et, après avoir subi toutes sortes de tortures et de supplices, exposés, pour finir, aux bêtes pour être leur nourriture.

Ils racontent qu'on remarqua surtout le très généreux Germanicus, qui, avec la grâce de Dieu, triompha de la crainte naturelle de la mort du corps. Le proconsul voulait le persuader, en lui alléguant son âge, il le suppliait (disant) qu'étant encore très jeune et dans la fleur de sa vie, il devait avoir pitié de lui-même : le martyr n'hésita pas ; courageusement, il attira sur lui la bête féroce, il lui fit presque violence et l'excita, afin qu'elle le fit sortir plus vite de la vie injuste et pécheresse des païens. Devant la mort remarquable de cet homme, la foule entière fut stupéfaite en voyant la vaillance du pieux martyr et la vertu de toute la race des chrétiens ; et elle se mit à crier d'une seule voix : Enlevez les athées ! Qu'on cherche Polycarpe ! Un grand trouble suivit ces cris. Un homme de race phrygienne, nommé Quintus, qui était récemment venu de Phrygie, en voyant les bêtes et les autres tourments qui le menaçaient, fut saisi de crainte, se sentit faiblir et abandonna la perfection du salut. Le texte de la lettre que nous avons citée montre que cet homme s'était présenté au tribunal avec d'autres d'une manière trop précipitée, mais non selon la prudence. Sa chute offre par suite un exemple éclatant à tous les autres en prouvant qu'il ne convient pas de s'exposer à de si grands dangers à l'aventure et sans circonspection.

Voilà quelle fut la fin de ces hommes. Quant au très admirable Polycarpe, lorsque d'abord il apprit ces événements, il demeura calme,

et conserva sa sérénité et sa placidité ordinaire ; il voulut même rester dans la ville. Il obéit pourtant à ses compagnons qui le suppliaient et l'exhortaient à s'éloigner ; il se retira dans un domaine qui n'était pas très loin de la ville et y vécut avec un petit nombre de fidèles.

Nuit et jour, il ne faisait rien d'autre que persévérer dans les prières qu'il adressait au Seigneur : il ne cessait pas d'y demander, d'y implorer la paix pour les Églises de l'univers entier, et en effet telle était toujours son habitude. Et, tandis qu'il priait, trois jours avant d'être pris, il eut de nuit une vision ; il vit l'oreiller qui était sous sa tête prendre feu tout d'un coup et se consumer. Réveillé aussitôt, il expliqua sur le champ ce qu'il avait vu à ceux qui étaient là et leur prédit à peu près ce qui devait arriver, en annonçant clairement à ses compagnons qu'il devait donner sa vie pour le Christ par le feu. Ceux qui le cherchaient le faisaient avec un plein zèle et l'on dit que, contraint de nouveau par l'affection et l'attachement des frères, il passa dans un autre domaine.

Il venait d'y arriver que ses poursuivants y parvinrent et saisirent deux des serviteurs qui s'y trouvaient ; ils battirent l'un d'eux et grâce à lui parvinrent à la retraite de Polycarpe. Comme ils étaient arrivés à une heure tardive, ils le trouvèrent en train de reposer dans une chambre haute, d'où il lui aurait été possible de passer dans une autre maison ; mais il ne le voulut pas et dit : Que la volonté de Dieu soit faite. Lorsqu'il sut que ses poursuivants étaient là, dit le récit, il descendit et leur parla avec un visage tout à fait radieux et très doux, de sorte que ces hommes, qui ne le connaissaient pas jusqu'alors, crurent voir une apparition en contemplant ce vieillard chargé d'années, d'allure vénérable et tranquille et ils s'étonnaient qu'on mît un tel zèle pour s'emparer d'un tel vieillard. Mais lui, sans tarder, leur fit aussitôt disposer une table, puis il les invita à prendre un copieux repas. Il leur demanda seulement une heure pour prier sans contrainte. Ils y consentirent ; et, s'étant levé, il pria, rempli de la grâce du Seigneur. Ceux qui étaient là, en l'entendant prier, furent frappés d'émotion et plusieurs d'entre eux se repentirent dès ce moment de ce qu'on fût sur le point d'enlever la vie à un semblable vieillard, si vénérable et si pieux.

Après cela, la lettre qui le concerne rapporte en ces termes la suite du récit :

« Quand il eut achevé sa prière, où il avait fait mémoire de tous ceux

qu'il avait jamais rencontrés, petits et grands, illustres et obscurs, et de toute l'Église catholique répandue dans le monde, l'heure étant venue de partir, on le plaça sur un âne et on le conduisit en ville : c'était un jour de grand sabbat. L'irénarque Hérode et son père, Nicé-  
tas, le rencontrèrent ; et l'ayant fait monter dans leur char, après qu'ils l'eurent assis auprès d'eux, ils s'efforcèrent de le persuader en disant : Quel mal y a-t-il à dire : César est Seigneur, à sacrifier et à sauver sa vie ? Mais lui, tout d'abord, ne répondit pas ; puis, comme ils insistaient, il dit : Je ne ferai pas ce que vous me conseillez.

Comme ils ne réussissaient pas à le persuader, ils lui dirent alors des paroles mauvaises et le firent descendre avec précipitation, de sorte qu'en quittant le char il se blessa le devant de la jambe ; mais il ne fit pas attention, comme s'il n'avait rien souffert, et il s'avança de bon cœur, avec empressement, tandis qu'on le conduisait vers le stade.

Le tumulte était si grand dans le stade qu'on avait peine à entendre. Lorsque Polycarpe entra dans le stade, il y eut une voix venue du ciel : Sois fort, Polycarpe, et agis en homme. Personne ne vit celui qui parlait, mais beaucoup des nôtres entendirent la voix. Lors donc qu'on l'amena, il y eut un grand tumulte de la part de ceux qui entendaient que Polycarpe était pris. Quand il se fut donc avancé, le proconsul lui demanda s'il était bien Polycarpe ; et, sur sa réponse affirmative, il l'exhorta à renier en disant : Aie pitié de ton âge, et d'autres choses semblables qu'il leur est accoutumé de dire. Il ajouta : Jure par la fortune de César, repens-toi ; dis : Enlevez les athées ! Alors, Polycarpe, regardant d'un visage grave toute la foule qui était dans le stade, étendit la main vers eux, gémit, regarda vers le ciel et dit : Enlevez les athées ! Le proconsul insista en disant : Jure et je te délivrerai ; maudis le Christ.

Polycarpe dit : Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a pas fait de mal : comment puis-je blasphémer mon roi, celui qui m'a sauvé ? Le proconsul le pressa encore et dit : Jure par la fortune de César. Polycarpe reprit : Si tu espères en vain me faire jurer par la fortune de César, comme tu dis, en faisant semblant d'ignorer qui je suis, écoute, je parle avec franchise : je suis chrétien. Si tu veux apprendre la doctrine du christianisme, donne-moi un jour et écoute.

Le proconsul fit : Persuade le peuple. Polycarpe dit : Toi, je te juge digne d'un discours, car nous avons appris à accorder aux magistrats et aux autorités établies par Dieu l'honneur qui leur convient et qui



ne nous nuit pas. Quant à ceux-ci, je ne les juge pas dignes de me défendre devant eux. Le proconsul dit : J'ai des bêtes ; je t'exposerai à elles, si tu ne changes pas d'avis. Polycarpe dit : Appelle-les ; car pour nous, nous ne changeons pas d'avis pour aller du meilleur au pire ; tandis qu'il est bien de passer du mal à la justice. Le proconsul lui dit encore : Je te ferai dompter par le feu, si tu méprises les bêtes, à moins que tu ne changes d'avis. Polycarpe dit : Tu me menaces d'un feu qui brûle un moment et qui s'éteint au bout de peu de temps. C'est que tu ignores le feu du jugement à venir et de l'éternel châtiment qui est réservé aux impies. Mais pourquoi tardes-tu ? Amène ce que tu veux.

En disant cela et beaucoup d'autres choses, il était rempli de courage et de joie, et son visage était plein de grâce, de telle sorte que non seulement il n'avait pas été troublé par ce qui lui avait été dit, mais que c'était au contraire le proconsul qui était stupéfait. Ce dernier envoya le héraut proclamer au milieu du stade : Trois fois, Polycarpe a déclaré qu'il était chrétien. Lorsque cela eut été dit par le héraut, toute la foule des païens et des Juifs, qui habitaient Smyrne, cria avec une colère non contenue et à haute voix : Cet homme est le didascale de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux ; il apprend à beaucoup de gens à ne pas sacrifier et à ne pas adorer. En disant cela, ils criaient encore et demandaient à l'asiarque Philippe de lâcher un lion sur Polycarpe ; mais il répondit que cela ne lui était pas permis, parce que les combats de bêtes étaient achevés. Alors, ils trouvèrent bon de crier d'un seul cœur de brûler Polycarpe vivant. Il fallait en effet que fût accomplie la vision qui lui avait été montrée au sujet de l'oreiller, lorsque, dans sa prière, il l'avait vu en train de brûler et que, se tournant vers les fidèles qui étaient avec lui, il leur avait dit d'une manière prophétique : Il faut que je sois brûlé vivant.

Cela fut donc fait encore plus rapidement que dit. Sur-le-champ, les foules amenèrent, des ateliers et des thermes, des bois et des fagots, surtout les Juifs, qui selon leur habitude aidaient de bon cœur à cette besogne. Puis, lorsque le bûcher fut prêt, Polycarpe déposa de lui-même tous ses vêtements et délia sa ceinture ; il essaya aussi de se déchausser, ce qu'auparavant il ne faisait pas, parce que toujours les fidèles s'empressaient à qui toucherait le plus vite son corps : en tout, en effet, à cause de sa vie excellente, il avait été honoré, même avant qu'il eût les cheveux blancs. On plaça donc aussitôt autour de lui les

matériaux propres à construire le bûcher. Comme on était sur le point de le clouer aussi, il dit : Laissez-moi ainsi. Car celui qui m'a donné d'attendre le feu de pied ferme, me donnera encore, sans la garantie de vos clous, de rester sans bouger sur le bûcher. On ne le cloua donc pas, mais on l'attacha. Ayant mis les mains derrière le dos et étant attaché, il ressemblait à un béliet choisi, tiré d'un grand troupeau, pour être un holocauste agréable à Dieu tout-puissant.

Il dit : Père de ton enfant bien aimé et béni Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la connaissance de ton être, Dieu des anges, des puissances, de toute créature, de toute la race des justes qui vivent devant ta face, je te bénis, parce que tu m'as jugé digne de ce jour et de cette heure ; (que tu m'as donné) de prendre part au nombre des martyrs, au calice de ton Christ, pour la résurrection, en la vie éternelle, du corps et de l'âme, dans l'incorruptibilité de l'Esprit-Saint. Puisse-je être reçu parmi eux en ta présence, aujourd'hui, dans un sacrifice gras et acceptable, selon que tu l'avais préparé et manifesté d'avance, et que tu l'accomplis, Dieu sans tromperie et véritable.

A cause de cela, et pour toutes choses, je te loue, je te bénis, je te glorifie, par le grand-prêtre éternel, Jésus-Christ, ton enfant bien aimé, par qui à toi, avec lui, dans l'Esprit-Saint, gloire et maintenant et dans les siècles à venir. Amen.

Lorsqu'il eut prononcé l'Amen et achevé sa prière, les hommes du feu allumèrent le feu et, tandis qu'éclatait une grande flamme, nous vîmes un prodige, nous à qui il a été donné de le voir et qui avons été gardés pour raconter aux autres ce qui est arrivé.

Le feu en effet prit l'apparence d'une voûte, à la manière d'une voile de navire gonflée par le vent, et entoura en cercle le corps du martyr. Lui était au milieu, non comme une chair brûlée, mais comme de l'or et de l'argent embrasés dans la fournaise. Et nous respirions un parfum aussi fort que celui de l'encens ou de quelque autre des aromates précieux. Les méchants, voyant enfin que le corps ne pouvait pas être attaqué par le feu, ordonnèrent au bourreau d'approcher et d'enfoncer le glaive (dans sa chair). Il le fit et il en sortit une quantité de sang, de sorte que le feu fut éteint et que toute la foule admira qu'il y eut une si grande différence entre les infidèles et les élus. De ces derniers fut aussi cet homme, le plus admirable de notre temps, docteur apostolique et prophétique, évêque de l'Église catholique de Smyrne : toute parole qu'a prononcée sa bouche s'est en effet accomplie et

s'accomplira.

Le mauvais, jaloux et envieux, l'adversaire de la race des justes, voyant la grandeur de son martyr, la vie irréprochable qu'il avait menée dès le début, la couronne d'incorruptibilité dont il était couronné, la victoire incontestable qu'il avait remportée, prit soin que pas même son cadavre ne fut recueilli par nous, bien que beaucoup eussent désiré l'avoir et avoir part à sa sainte dépouille. Certains suggérèrent donc à Nicéas, le père d'Hérode et le frère d'Alcé, d'aller trouver le gouverneur, pour qu'il ne donne pas son corps, de peur, dit-il, qu'abandonnant le crucifié, ils ne commencent à adorer cet homme. Ils dirent ces choses à l'instigation et sur les instances des Juifs : ceux-ci nous épiaient, même quand nous allions enlever le cadavre du feu. Ils ignoraient que nous ne pourrions jamais ni abandonner le Christ qui a souffert pour le salut des sauvés du monde entier, ni adorer quelqu'un d'autre. Lui, nous l'adorons, en effet, parce qu'il est Fils de Dieu ; quant aux martyrs, nous les aimons à juste titre comme disciples et imitateurs du Seigneur, à cause de leur invincible bienveillance pour leur propre roi et didascale. Puisse-t-il nous arriver d'être aussi leurs compagnons et leurs condisciples !

Le centurion, voyant donc le rôle querelleur des Juifs, plaça le corps au milieu, selon leur coutume, et le brûla. Ainsi nous autres avons enlevé plus tard ses ossements, plus précieux que des pierres coûteuses et plus estimables que l'or et nous les avons placés là où c'était convenable. C'est là, autant que possible, que nous nous assemblerons, dans l'allégresse et la joie, quand le Seigneur nous accordera de célébrer le jour natal de son martyr, et pour le souvenir de ceux qui ont lutté avant nous et pour l'exercice et la préparation de ceux qui auront plus tard à lutter. Voilà ce qui concerne le bienheureux Polycarpe : avec ceux qui venaient de Philadelphie, il fut le douzième à avoir subi le martyr à Smyrne ; mais il est le seul, dont tous se souviennent de préférence, de sorte que même les païens en parlent partout. »

Telle fut la fin dont fut jugé digne l'admirable et apostolique Polycarpe, dont les frères de l'Église de Smyrne ont fait le récit, dans l'épître d'eux que nous avons citée.

Dans le même écrit qui se rapporte à lui, se trouvent encore d'autres récits de martyres qui ont été accomplis dans la même ville de Smyrne, dans la même période de temps que le martyr de Polycarpe. Par-

mi eux, était aussi Métrodore, qui paraît avoir été prêtre de l'erreur de Marcion et qui mourut après avoir été livré au feu.

Des martyrs d'alors l'un d'eux, fort célèbre, un certain Pionius, se distingua : ses confessions détaillées, la franchise de son langage, les apologies qu'il fit en faveur de la foi devant le peuple et les magistrats, ses discours d'enseignement au peuple, et encore ses encouragements à ceux qui avaient succombé à l'épreuve de la persécution, les exhortations qu'il adressait dans la prison aux frères qui venaient vers lui, les souffrances qu'il supporta ensuite, les supplices qui s'ajoutèrent à d'autres, les plaies que lui firent les clous, son courage sur le bûcher, sa mort après toutes ces merveilles, tout cela se trouve de manière très complète dans l'ouvrage qui lui est consacré ; nous y renverrons ceux qui le désirent : il est inséré dans le recueil que nous avons fait des anciens martyrs. On possède encore les actes d'autres martyrs qui ont souffert à Pergame, ville d'Asie, Carpus, Papylus et une femme Agathonice, qui achevèrent glorieusement leur vie après de très nombreuses et remarquables confessions.

## XVI. COMMENT JUSTIN LE PHILOSOPHE QUI PRÊCHAIT LA PAROLE DU CHRIST DANS LA VILLE DES ROMAINS, RENDIT TÉMOIGNAGE

En ce temps-là, Justin, que nous avons cité un peu plus haut, après avoir présenté aux empereurs que nous avons dits un second livre en faveur de nos doctrines, fut honoré d'un divin martyre, car le philosophe Crescens — cet homme ambitionnait la vie et la conduite qui portent justement le nom de cyniques — ourdit des embûches contre lui, et Justin, après l'avoir plusieurs fois repris dans des discussions auxquelles assistaient des auditeurs, remporta enfin le prix de la victoire de la vérité qu'il avait prêchée, par le moyen de son martyre. Cela aussi, lui-même, le véritablement très ami de la sagesse, l'avait annoncé clairement dans l'Apologie que nous avons citée ; et comment tout cela devait lui arriver, il l'indique en ces termes :

« Moi aussi donc, je m'attends à subir les embuscades et à être mis aux ceps par quelqu'un de ceux que j'ai nommés et peut-être par Crescens, qui aime non la sagesse, mais la parade. Car il n'est pas juste

d'appeler philosophe un homme qui, parlant de ce qu'il ne connaît pas, accuse en public les chrétiens d'athéisme et d'impiété, et agit ainsi pour la faveur et le plaisir de la multitude qui est dans l'erreur. Car, s'il n'a jamais lu les enseignements du Christ avant de nous attaquer, il est tout à fait méchant et bien pire que les ignorants, qui souvent se gardent de discuter et d'affirmer faussement au sujet de choses qu'ils ne savent pas ; et s'il les a lus sans comprendre la grandeur qui est en eux, ou encore si, l'ayant comprise, il agit de cette manière pour ne pas être soupçonné de christianisme, il est encore plus lâche et plus méchant de beaucoup, car il est dominé par une opinion ignorante et déraisonnable et par la crainte. Et, en effet, je lui ai proposé certaines questions sur ces sujets et je l'ai interrogé : je veux que vous sachiez que j'ai appris, après l'avoir convaincu, qu'il ne sait véritablement rien. Je dis la vérité, et si ces discussions ne vous ont pas été rapportées, je suis prêt à renouveler mes questions même devant vous : cette affaire elle aussi serait impériale. Et si mes questions ainsi que les réponses de cet homme ont été connues de vous, il est évident pour vous qu'il ne connaît rien de nos affaires ; ou s'il en connaît quelque chose, il n'ose pas le dire à cause des auditeurs, ainsi que je l'ai dit plus haut ; il se montre non comme un ami de la sagesse, mais comme un ami de l'opinion et il n'a aucun respect de l'excellente parole de Socrate. »

Telles sont les paroles de Justin. Selon sa prédiction, il fut victime des machinations de Crescens et mourut. Tatien, un homme qui, dès sa première jeunesse, a été instruit dans les disciplines helléniques et qui, par elles, a acquis une grande réputation, qui de plus a laissé dans ses écrits de très nombreux monuments de sa science, le rapporte dans son Discours aux Grecs en parlant ainsi :

« Et le très admirable Justin a dit justement que ceux qui viennent d'être cités ressemblent à des voleurs. »

Puis, après avoir ajouté quelques mots sur les philosophes, il poursuit en ces termes :

« Crescens donc, qui a fait son nid dans la grande ville, les dépassait tous en pédérastie, et il était tout à fait porté à l'amour de l'argent. Tout en conseillant de mépriser la mort, lui-même craignait la mort à ce point qu'il s'affaira pour déchaîner la mort sur Justin, comme si elle était un grand mal, parce que celui-ci, prêchant la vérité, avait prouvé que les philosophes sont des gourmands et des trompeurs. »

Le martyre de Justin eut ce motif.

## XVII. LES MARTYRS QUE MENTIONNE JUSTIN DANS SON PROPRE OUVRAGE

Le même Justin, avant d'avoir combattu lui-même, fait mention d'autres martyrs antérieurs à lui, dans sa première Apologie. Ceci aussi, il le raconte d'une manière utile à notre sujet. Voici ce qu'il écrit :

« Une femme vivait avec un mari licencieux et elle-même avait commencé par être licencieuse. Mais lorsqu'elle eut connu les enseignements du Christ, elle se corrigea et elle s'efforça de persuader à son mari de se corriger pareillement. Elle lui exposa ces enseignements et lui annonça qu'il y aurait un châtiment dans le feu éternel pour frapper ceux qui ne vivaient pas selon la pureté et la droite raison. Cet homme demeura dans les mêmes débauches, et par ses actes se rendit sa femme étrangère. La femme en effet jugea qu'il était impie de partager encore le lit d'un homme qui s'efforçait de trouver toutes les occasions possibles de volupté contrairement à la loi de la nature et à la justice, et elle résolut de rompre son lien. Puis, parce que ses proches la supplièrent, en lui conseillant de rester encore auprès de son mari, avec l'espoir que celui-ci viendrait quelque jour à se convertir, elle se fit violence à elle-même et resta. Cependant, son mari étant parti pour Alexandrie, il lui fut annoncé qu'il s'y conduisait encore plus mal, et afin de ne pas devenir complice de ses injustices et de ses impiétés en demeurant dans le mariage et en partageant sa table et son lit, elle se sépara de lui, en lui donnant ce que vous appelez le repudium. Ce parfait honnête homme aurait dû se réjouir de ce que sa femme, qui autrefois agissait sans retenue avec les serviteurs et les mercenaires, et se plaisait à l'ivrognerie et à toutes sortes de méchancetés, avait renoncé à toutes ces actions et voulait l'amener à y renoncer lui-même. Mais, comme elle l'avait quitté sans son consentement il porta une accusation contre elle, en disant qu'elle était chrétienne. Et elle te présenta, à toi, l'empereur, un libelle, pour demander qu'il lui fût d'abord permis de mettre ordre à ses affaires et de se défendre ensuite au sujet de l'accusation, lorsque ses affaires seraient réglées. Tu le lui permis.

Alors, son mari, qui, pour l'instant ne pouvait plus rien dire contre elle, se retourna de la manière suivante contre un certain Ptolémée qu'Urbicius condamna parce qu'il avait été le maître de cette femme dans les enseignements chrétiens. Il persuada à un centurion qui était de ses amis, de jeter Ptolémée en prison, de s'emparer de Ptolémée et de lui demander cette seule chose, s'il était chrétien. Et Ptolémée, qui était l'ami de la vérité, qui détestait la tromperie et le mensonge, confessa qu'il était chrétien. Le centurion le fit mettre dans les fers et le châtia pendant longtemps dans la prison.

Finalement, lorsque notre homme fut amené devant Urbicius, il lui fut de même seulement demandé s'il était chrétien ; et de nouveau, sachant que ce qu'il y avait de bien en lui lui était venu par la doctrine du Christ, il confessa l'école de la vertu divine. En effet, celui qui nie quelque chose est renégat, soit parce qu'il condamne cette chose, soit parce que, se sachant lui-même indigne de cette chose et étranger à elle, il en évite la confession. De ces hypothèses aucune ne convient au véritable chrétien.

Et Urbicius ordonna de le conduire au supplice. Un certain Lucius, qui lui aussi était chrétien, voyant la sentence aussi déraisonnablement rendue, dit à Urbicius :

Quelle est la raison pour laquelle un homme qui n'est ni adultère, ni débauché, ni meurtrier, ni pillard, ni voleur, qui en un mot n'est vaincu d'aucune injustice, mais qui a confessé sa qualité de chrétien, cet homme tu le condamnes ? Tu ne juges pas d'une manière qui convient à l'empereur Pius ni au philosophe, fils de César, ni au sacré Sénat, Urbicius. Ce dernier, sans rien répondre d'autre, dit aussi à Lucius : Tu me parais toi aussi être chrétien. Et comme Lucius disait : Parfaitement, il ordonna de le conduire également au supplice. L'homme déclara qu'il lui en savait gré : il était délivré, dit-il, de maîtres très méchants et s'en allait vers Dieu, qui est un bon père et un bon roi. Et un troisième survint qui fut aussi condamné au châtiment suprême. »

A cela Justin ajoute, avec raison et comme conclusion, les paroles que nous avons rappelées précédemment, en disant : « Et moi aussi, je m'attends à être l'objet d'embûches de la part d'un de ceux qui ont été nommés, etc. »

## XVIII. QUELS SONT LES ÉCRITS DE JUSTIN QUI SONT VENUS JUSQU'À NOUS

Justin nous a laissé un très grand nombre d'ouvrages qui témoignent d'un esprit cultivé et zélé pour les choses divines et qui sont remplis de toute utilité. Nous y renverrons ceux qui aiment apprendre, après avoir cité utilement ceux qui sont venus à notre connaissance.

D'abord, il y a de lui un discours adressé à Antonin surnommé le Pieux et à ses enfants et au Sénat des Romains, en faveur de nos doctrines ; puis celui qui renferme une deuxième Apologie en faveur de notre foi et qui est adressé au successeur et homonyme de l'empereur précédemment nommé, Antonin Verus, dont nous venons à l'instant de raconter ce qui regarde le temps. Il y a encore un autre ouvrage, le Discours aux Grecs , dans lequel l'auteur, après avoir fait un long exposé de la plupart des questions qui sont posées par nous et par les philosophes grecs, disserte sur la nature des démons. Il n'est pas urgent d'en rien rapporter maintenant. Et encore un autre ouvrage contre les Grecs est venu jusqu'à nous, que l'auteur a intitulé Réfutation ; puis, outre ceux-là, un autre Sur la monarchie de Dieu, qu'il établit non seulement d'après nos Écritures, mais encore d'après les livres des Grecs. En outre, un écrit intitulé Psaltès et un autre, en forme de manuel, Sur l'âme, dans lequel, développant différentes questions relatives à ce sujet, il rapporte les opinions des philosophes grecs : il promet de les contredire et d'exposer lui-même sa propre opinion dans un autre ouvrage. Il composa encore le Dialogue avec les Juifs, qu'il eut dans la ville d'Éphèse avec Tryphon, le plus célèbre des Hébreux de ce temps-là.

Dans ce dialogue, il montre de quelle manière la grâce divine l'a poussé vers la doctrine de la foi, avec quel zèle il avait été auparavant porté vers les disciplines philosophiques, et quelle recherche pleine d'ardeur il avait faite de la vérité. Il rapporte encore, dans le même ouvrage au sujet des Juifs, qu'ils ont préparé des embûches contre l'enseignement du Christ, et il développe sa pensée, en ces termes, en s'adressant à Tryphon :

« Non seulement vous n'avez pas changé d'opinion au sujet du mal que vous avez fait, mais, en ce temps-là, vous avez désigné des hommes choisis que vous avez envoyés de Jérusalem dans toute la terre,



pour dire qu'il était apparu une hérésie athée, celle des chrétiens et pour répéter tout ce que ceux qui nous ignorent disent tous contre nous, en sorte que vous êtes coupables d'injustice, non seulement envers nous-mêmes, mais encore envers tous les autres hommes, absolument. »

Il écrit encore que, jusqu'à son époque, des charismes prophétiques brillaient dans l'Église, et il fait mention de l'Apocalypse de Jean, disant clairement qu'elle est de l'apôtre. Il cite également certaines paroles des prophètes et convainc Tryphon que les Juifs les ont retranchées de l'Écriture. Un très grand nombre d'autres travaux du même auteur subsistent chez beaucoup de frères. Les écrits de cet homme ont paru même aux anciens si dignes d'attention qu'Irénée cite ses paroles, cela d'abord dans le quatrième livre Contre les hérésies, en disant ceci :

« Et c'est à bon droit que Justin, dans son ouvrage Contre Marcion, dit qu'il ne serait pas convaincu par le Seigneur lui-même, si celui-ci lui annonçait un autre Dieu que le démiurge. »

Puis, au cinquième livre du même ouvrage, en ces termes :

« Et c'est à bon droit que Justin a dit qu'avant la venue du Seigneur, Satan n'avait jamais osé blasphémer, parce qu'il ne savait pas encore sa condamnation. » Il était nécessaire de dire tout cela pour encourager les amis de l'étude à fréquenter avec zèle les ouvrages de cet auteur. Voilà ce qui concerne Justin.

## XIX. QUELS SONT CEUX QUI, SOUS LE REGNE DE VERUS, ONT PRÉSIDÉ AUX ÉGLISES DE ROME ET D'ALEXANDRIE

Le règne dont il est question s'était déjà avancé à sa huitième année, lorsque Soter succéda à Anicet qui avait occupé l'épiscopat de l'Église des Romains pendant onze ans accomplis. Quant à l'Église des Alexandrins, après que Céladion y eut présidé pendant quatorze ans, Agrippinus reçut sa succession.

## XX. QUELS, A L'ÉGLISE D'ANTIOCHE

De l'Église d'Antioche, Théophile est connu comme le sixième évêque depuis les apôtres, Cornélius ayant été installé le quatrième après Héron sur les (fidèles) de cette ville, et, après lui, au cinquième rang, Eros ayant reçu l'épiscopat.

## XXI. LES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES QUI ONT BRILLÉ EN CE TEMPS-LA

Dans ces temps-là florissaient dans l'Église Hégésippe, que nous connaissons d'après ce qui précède ; Denys, évêque des Corinthiens ; Pinytos, évêque des fidèles de Crète ; et en outre Philippe, Apollinaire, Méliton, Musanus et Modeste, et surtout Irénée. De tous ces hommes est parvenue par écrit jusqu'à nous l'orthodoxie de la tradition apostolique, dans la vraie foi.

## XXII. HÉGÉSIPPE ET CEUX DONT IL FAIT MENTION

Dans les cinq livres de Mémoires qui sont venus jusqu'à nous, Hégésippe a donc laissé un document très complet de sa propre opinion. Il y montre qu'il a été en relations avec un très grand nombre d'évêques, en allant jusqu'à Rome et que, chez tous, il a reçu la même doctrine. Il est utile de l'entendre dire ceci, après qu'il a parlé de la lettre de Clément, aux Corinthiens :

« Et l'Église des Corinthiens demeura dans l'orthodoxie jusqu'à ce que Primus devînt évêque à Corinthe. Lorsque je naviguais vers Rome, j'ai vécu avec les Corinthiens et j'ai passé avec eux un certain nombre de jours pendant lesquels nous nous sommes réconfortés de leur orthodoxie. Étant arrivé à Rome, j'y établis une succession jusqu'à Anicet, dont Eleuthère était diacre. Soter a succédé à Anicet et, après lui, il y a eu Eleuthère. Dans chaque succession et dans chaque ville, il en est comme le prêchent la Loi, les prophètes et le Seigneur. »

Le même (Hégésippe) expose en ces termes les débuts des hérésies de son temps :

« Après que Jacques le Juste eut rendu son témoignage comme le Seigneur et pour la même doctrine, le fils de son oncle, Siméon, fils de Clopas, fut établi évêque : tous le préférèrent, comme deuxième (évêque) parce qu'il était cousin du Seigneur. L'Église était alors appelée vierge parce qu'elle n'avait pas encore été souillée par de vains discours. Ce fut Thebouthis, parce qu'il n'était pas devenu évêque, qui commença à la souiller parmi le peuple, à partir des sept sectes (juives) dont il était aussi membre : de ces sectes sortirent Simon, le père des Simoniens, Cléobius, le père des Cléobiens ; Dosithée, le père des Dosithéens ; Gortheios, le père des Gorathémens, et les Masbothéens. De ceux-ci viennent les Ménandrianistes, les Marcianistes, les Carpocratien, les Valentiniens, les Basilidiens, les Satorniliens, qui, chacun pour sa part et d'une manière différente, avaient introduit leur propre opinion. De ces hommes sont venus de faux christes, de faux prophètes, de faux apôtres, qui ont divisé l'unité de l'Église par des discours corrupteurs contre Dieu et contre son Christ. »

Le même (Hégésippe) rappelle encore les sectes qui ont existé autrefois chez les Juifs, en disant :

« Il y avait des opinions différentes dans la circoncision parmi les fils d'Israël, contre la tribu de Juda et contre le Christ ; les voici : Esséniens, Galiléens, Hemerobaptistes, Masbothéens, Samaritains, Sadducéens, Pharisiens. »

Il a écrit encore beaucoup d'autres choses, que nous avons déjà rappelées en partie plus haut, en les rapportant conformément aux circonstances du récit. Il rapporte certaines choses de l'Évangile selon les Hébreux, de l'Évangile syriaque, et particulièrement de la langue hébraïque, montrant ainsi qu'il est venu à la foi en sortant du judaïsme ; il fait encore mention d'autres détails, comme provenant d'une tradition juive non écrite. Ce n'est pas seulement lui mais aussi Irénée, et tout le chœur des anciens qui appelaient Sagesse pleine de vertu les Proverbes de Salomon.

Lorsqu'il s'explique sur les livres appelés apocryphes, il raconte que certains d'entre eux ont été composés de son temps par des hérétiques.

Mais il faut maintenant passer à autre chose.

### XXIII. DENYS, ÉVÊQUE DES CORINTHIENS ET LES LETTRES QU'IL A ÉCRITES

Et d'abord, il faut dire de Denys, qu'il occupa le siège épiscopal de l'Église de Corinthe et qu'il fit largement participer à son activité divine non seulement ceux qui lui étaient soumis, mais encore ceux des pays étrangers. Il se rendit très utile à tous par les lettres catholiques qu'il composait pour les Églises. Parmi ces lettres, la première, aux Lacédémoniens, est une catéchèse d'orthodoxie, et a pour objet la paix et l'unité. Sa lettre aux Athéniens est une exhortation à la foi et à la conduite selon l'Évangile : (Denys) les blâme de s'en être peu inquiétés et d'avoir abandonné, ou peu s'en faut, la parole (du Christ) depuis que leur chef Publius avait été martyrisé lors des persécutions qui arrivèrent alors. Il rappelle que Quadratus fut installé pour leur évêque après le martyre de Publius et il témoigne que celui-ci mit tout son zèle à rassembler les fidèles et à rallumer leur foi. Il montre de plus que Denys l'Aéropagite, après avoir été converti à la foi par l'apôtre Paul, selon le récit des Actes, reçut le premier l'épiscopat de l'Église d'Athènes.

On possède encore une autre lettre du même Denys à ceux de Nicomédie, dans laquelle il combat l'hérésie de Marcion et les ramène à la règle de la vérité. Écrivant encore à l'Église qui pèrègrine à Gortyne en même temps qu'aux autres Églises de Crète, il loue Philippe leur évêque de ce que l'Église qui lui est soumise a rendu témoignage par un très grand nombre de bonnes actions et il rappelle qu'on doit se garder de la perversion des hérétiques. Écrivant aussi à l'Église qui pèrègrine à Amastris en même temps qu'aux Églises du Pont, il rappelle que Bacchylide et Elpiste l'ont déterminé à écrire ; il propose des explications des Écritures divines et il marque que leur évêque s'appelait Palmas ; il leur donne plusieurs conseils sur le mariage et la continence, et il leur ordonne de recevoir ceux qui se convertissent de quelque faute que ce soit, qu'il s'agisse d'une faute de négligence ou même du péché d'hérésie.

A ces lettres s'ajoute une autre lettre aux fidèles de Knosos, dans laquelle Denys exhorte l'évêque de l'Église Pinytos, à ne pas imposer aux frères, comme une nécessité, le lourd fardeau de la continence, mais à avoir en vue la faiblesse du grand nombre. A cette lettre Piny-

tos répondit en admirant Denys et en louant (son exhortation) ; il l'exhorta en revanche à donner encore une nourriture plus solide, dans des écrits plus parfaits, au peuple sous-alimenté qu'il dirigeait, de peur qu'à la fin ses fidèles, nourris de paroles semblables à du lait, ne s'aperçoivent pas qu'ils vieillissent dans une conduite de petits enfants. Par cette lettre, comme en un tableau achevé, sont manifestés l'orthodoxie de Pinytos en ce qui regarde la foi, son souci de l'utilité de ses fidèles, son érudition et son intelligence des choses divines.

De Denys, on a encore une lettre aux Romains, adressée à Soter, alors leur évêque.

De cette lettre il y a rien de tel que de citer les expressions dans lesquelles l'auteur approuve l'usage des Romains conservé jusqu'à la persécution de notre temps ; il écrit ceci :

« Depuis le commencement en effet, c'est votre usage de faire en diverses manières du bien à tous les frères et d'envoyer des secours dans chaque ville à de nombreuses Églises ; vous soulagez ainsi le dénuement des indigents, vous soutenez les frères qui sont aux mines par les ressources que vous envoyez dès le début. Romains, vous gardez l'usage traditionnel des Romains, usage que non seulement conserve votre bienheureux évêque Soter, mais qu'il accroît en fournissant abondamment les secours envoyés aux saints et en consolant par d'heureuses paroles les frères qui viennent à lui, comme un père tendrement aimant le fait pour ses enfants. »

Dans cette même lettre, il fait aussi mention de la lettre de Clément aux Corinthiens et il montre que depuis longtemps, d'après un antique usage, on en fait lecture à l'assemblée (des fidèles). Il dit en effet :

« Aujourd'hui donc, nous avons célébré le saint jour du Seigneur, auquel nous avons lu votre lettre ; nous la conserverons toujours pour la lire comme un avertissement, de même que la première lettre qui nous a été écrite par Clément. »

Le même (Denys), au sujet de ses propres lettres qui ont été falsifiées, dit ceci :

« J'ai écrit des lettres que des frères m'ont prié d'écrire. Et ces lettres, les apôtres du diable y ont mêlé de l'ivraie, tantôt retranchant et tantôt ajoutant. Sur eux repose la malédiction. Il n'est certes pas étonnant que quelques-uns aient tenté d'altérer même les Écritures du Seigneur, puisqu'ils se sont attaqués à celles qui étaient moins im-

portantes. »

Outre ces lettres, il y en a encore une autre de Denys qui l'a envoyée à Chrysophora, sœur très fidèle : à cette dernière, il écrit ce qui correspond à sa situation et donne la nourriture spirituelle qui convient à cette femme. Voilà ce qui concerne Denys.

## XXIV. THÉOPHILE, ÉVÊQUE DES ANTIOCHIENS

De Théophile que nous avons cité comme évêque d'Antioche, on possède trois livres élémentaires : A Autolycus et un autre ouvrage intitulé Contre l'hérésie d'Hermogène, dans lequel il utilise des témoignages empruntés à l'Apocalypse de Jean. On possède encore de lui d'autres livres catéchétiques.

A ce moment aussi, les hérétiques corrompaient tout autant, comme l'ivraie, la pure semence de l'enseignement apostolique : partout les pasteurs des Églises les écartaient des brebis du Christ, comme des bêtes sauvages, tantôt les éloignant par des avertissements et des exhortations aux frères, tantôt luttant ouvertement contre eux par le moyen de questions et de réfutations orales, en leur présence ou bien en réfutant les opinions par des preuves très précises au moyen de mémoires écrits.

Théophile a combattu, en même temps que les autres, contre les hérétiques, ainsi qu'il appert d'un travail de grande valeur composé par lui Contre Marcion : cet ouvrage, lui aussi, a été conservé jusqu'à présent avec les autres livres dont nous avons parlé.

Le septième à partir des apôtres, Maximin succéda à Théophile à la tête de l'Église des Antiochiens.

## XXV. PHILIPPE ET MODESTE

Philippe, dont nous savons par les expressions de Denys, qu'il fut évêque de l'Église de Gortyne, a composé lui aussi un ouvrage très rempli de zèle contre Marcion. De même firent Irénée et Modeste ; ce dernier, plus excellemment que les autres, a mis pour tout le monde en évidence l'erreur de cet homme. Un grand nombre d'autres le réfutèrent aussi, dont les travaux sont conservés encore à présent

chez beaucoup de frères.

## XXVI. MÉLITON ET CEUX DONT IL FAIT MENTION

En ce temps-là, Méliton, évêque de l'Église de Sardes et Apollinaire, évêque de celle d'Hiérapolis, brillaient d'une manière remarquable : ils adressèrent à l'empereur des Romains, dont nous avons parlé pour cette époque, des discours pour l'apologie de la foi, chacun de son côté. De ces écrivains, voici les ouvrages qui sont venus à notre connaissance : de Méliton, les deux livres "Sur la Pâque", le livre "Sur la manière de vivre et sur les prophéties" ; puis celui "Sur l'Église", le livre "Sur le dimanche", celui "Sur la foi de l'homme", celui "Sur la création", celui "Sur l'obéissance des sens à la foi" ; et en outre le livre "De l'âme et du corps" ou "Sur l'un" ; celui "Sur le baptême", celui "Sur la vérité et sur la foi et la naissance du Christ" ; et un livre "Sur sa prophétie" [Sur l'âme et le corps] ; et le livre "Sur l'hospitalité ; La Clé" ; et les livres "Sur le diable" et "l'Apocalypse de Jean" et le livre "Sur le Dieu incarné", et surtout l'opuscule "A Antonin".

Dans le livre "Sur la Pâque", Méliton indique dès le début le temps où il le composait, en ces termes :

« Sous Servilius Paulus, proconsul d'Asie, au temps où Sagaris fut martyrisé, il y eut un grand débat à Laodicée au sujet de la Pâque, qui, en la circonstance, tombait ces jours-là, et voici ce qui fut écrit. »

Clément d'Alexandrie mentionne cet ouvrage dans son propre ouvrage "Sur la Pâque", qu'il dit avoir composé lui-même à cause de l'écrit de Méliton.

Dans le livre adressé à l'empereur, Méliton rapporte que, sous son règne, ceci a été accompli contre nous :

« Ce qui en effet n'était jamais arrivé, la race des adorateurs de Dieu est maintenant persécutée et chassée en Asie, par suite de nouveaux édits. Des sycophantes sans pudeur, désireux des biens d'autrui, tirent prétexte de ces ordonnances pour voler ouvertement et piller, de nuit et de jour, ceux qui n'ont pas commis d'injustice. »

Et, plus loin, il dit :

« Si cela est fait par ton ordre, que ce soit bien ! Car un empereur jus-

te n'ordonnerait jamais rien injustement, et nous-mêmes supportons avec plaisir la récompense d'une telle mort. Mais nous t'adressons cette seule requête, afin que tu connaisses d'abord les auteurs d'une telle jalousie et que tu décides avec justice s'ils sont dignes de la mort et du châtiment, ou bien du salut et de la tranquillité. Mais si la résolution même et ce nouvel édit ne sont pas de toi — il ne conviendrait même pas contre des ennemis barbares — nous te demandons bien davantage de ne pas nous abandonner à un tel brigandage public. »

A cela, il ajoute encore ces paroles :

« En effet, la philosophie qui est la nôtre a d'abord fleuri chez les Barbares ; puis elle s'est épanouie dans tes peuples sous le grand règne d'Auguste, ton ancêtre, et elle est devenue surtout pour ton empire un bien favorable. Car, depuis ce temps, la puissance des Romains s'est accrue de manière grande et éclatante : tu en es devenu l'héritier désiré et tu le resteras avec ton fils, en conservant la philosophie qui a été nourrie avec l'empire, et qui a commencé avec Auguste, que tes ancêtres eux aussi ont honorée à côté des autres religions. Et c'est une très grande preuve de son excellence que notre doctrine ait fleuri en même temps que l'heureux commencement de l'empire et que rien de mauvais ne soit arrivé depuis le règne d'Auguste, mais qu'au contraire tout ait été éclatant et glorieux, selon les prières de tous. Seuls entre tous, persuadés par des hommes malveillants, Néron et Domitien ont voulu mettre notre doctrine en accusation ; depuis, par une déraisonnable habitude, le mensonge de la dénonciation s'est répandu contre nous. Mais tes pieux ancêtres ont redressé leur ignorance ; souvent ils se sont adressés par écrit à beaucoup pour les blâmer, à ceux qui avaient osé innover au sujet des chrétiens. Parmi eux, ton grand-père Hadrien a manifestement écrit à beaucoup d'autres et à Fundanus, le proconsul qui gouvernait l'Asie ; ton père, alors que tu régissais aussi toutes les affaires avec lui, a écrit aux villes, à notre sujet, de ne rien innover ; parmi ces villes, aux habitants de Larisse, de Thessalonique, d'Athènes et à tous les Grecs. Quant à toi, qui as au sujet des chrétiens la même opinion qu'eux, et encore plus remplie d'humanité et de philosophie, nous sommes assurés que tu feras tout ce que nous te demandons. »

Voilà ce qui est exposé dans l'ouvrage dont nous avons parlé. Dans les *Eclogae* écrites par lui, le même auteur, dès le commencement de



son introduction, fait le catalogue des livres reconnus de l'Ancien Testament ; et il est nécessaire de le reproduire ici. Il écrit ainsi :

« Méliton à Onésime, son frère, salut. Puisque tu as souvent désiré, poussé par ton zèle pour la doctrine, avoir pour toi des extraits de la Loi et des prophètes au sujet du Sauveur et de toute notre foi ; que tu as encore voulu connaître avec précision le nombre des anciens livres et l'ordre dans lequel ils sont placés, je me suis appliqué à faire ce travail, connaissant ton zèle au sujet de la foi et ton application à l'étude de la doctrine : c'est par amour de Dieu que tu estimes cela plus que tout le reste, en combattant pour le salut éternel.

Étant donc allé en Orient et ayant été jusqu'à l'endroit où a été prêchée et accomplie (l'Écriture), j'ai appris avec exactitude les livres de l'Ancien Testament et j'en ai établi la liste que je t'envoie. En voici les noms : de Moïse cinq livres : Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome ; Jésus Navé<sup>17</sup>, Juges, Ruth ; quatre livres des Rois, deux des Paralipomènes ; Psaumes de David, Proverbes ou Sagesse de Salomon ; Ecclésiaste, Cantique des Cantiques, Job ; prophètes : Isaïe, Jérémie, les Douze en un seul livre ; Daniel, Ezéchiel, Esdras. De ces ouvrages j'ai fait des extraits que j'ai répartis en six livres. »

Telles sont les paroles de Méliton.

## XXVII. APOLLINAIRE

D'Apollinaire beaucoup de livres ont été conservés chez beaucoup de gens ; voici ceux qui sont venus jusqu'à nous : "Le Discours" à l'empereur dont il a été parlé ; cinq livres "Aux Grecs, Sur la vérité I et II; Aux Juifs I et II" ; puis ceux qu'il a composés plus tard contre l'hérésie des Phrygiens, qui enseigna ses nouveautés un peu plus tard, mais qui dès lors commençait en quelque sorte à sortir de terre : Montan et ses pseudo-prophétesses faisaient alors leurs débuts dans l'erreur.

---

<sup>17</sup> = Livre de Josué. Dans la Septante, Josué est appelé Jésus fils de Navé.

## XXVIII. MUSANUS

Nous avons encore précédemment cité Musanus. On possède de lui un ouvrage très sévère, adressé par lui à des frères qui inclinaient vers l'hérésie dite des Encratites.

Cette hérésie était alors à son début, et propre à introduire dans la vie des opinions fausses, étrangères et nuisibles.

## XXIX. L'HÉRÉSIE DE TATIEN

De cette erreur on dit que le chef fut Tatien, dont nous avons rapporté un peu plus haut les paroles au sujet de l'admirable Justin, en disant qu'il était le disciple du martyr. C'est ce que montre Irénée dans le premier livre de son ouvrage "Contre les hérésies", où il écrit ceci à la fois sur Tatien et sur son hérésie :

« Provenant de Saturninus et de Marcion, ceux qu'on appelle Encratites ont prêché l'abstinence du mariage, rejetant l'ancienne création de Dieu et accusant tranquillement celui qui a fait l'homme et la femme pour procréer des hommes ; ils ont introduit l'abstinence de ce qui, d'après eux, a été animé, dans leur ingratitude pour Dieu qui a fait l'univers, et ils ont nié le salut du premier homme. Voilà donc ce qui fut inventé chez eux, quand un certain Tatien eut le premier introduit ce blasphème. Ce dernier, qui avait été l'auditeur de Justin, aussi longtemps qu'il fut avec lui, ne manifesta rien de semblable ; mais, après son martyre, il se détourna de l'Église, s'éleva dans la pensée qu'il était un maître et s'enorgueillit comme s'il était différent de tous les autres ; il donna un caractère particulier à son école, imagina des éons invisibles, comme les disciples de Valentin ; prêcha que le mariage était une corruption et une débauche, semblablement à Marcion et à Saturninus ; et de lui-même prit position contre le salut d'Adam. »

Voilà ce que dit alors Irénée. Un peu plus tard, un certain Sévère fortifia la dite hérésie et il fut cause de ce que les membres de la secte prirent de lui le nom de Sévériens.

Ces hommes emploient donc la Loi, les prophètes et les Évangiles, en interprétant d'une manière particulière les pensées des Écritures

sacrées. Mais ils blasphèment l'apôtre Paul ; ils en rejettent les épîtres et ne reçoivent pas non plus les "Actes des Apôtres". Leur premier chef, Tatien, composa une compilation et un rassemblement, je ne sais comment des Évangiles et il appela cela "Diatessaron" : on le possède encore maintenant chez quelques-uns. On dit qu'il osa changer certaines expressions de l'apôtre, sous prétexte de corriger l'arrangement de la phrase.

Il a laissé un grand nombre d'écrits, parmi lesquels beaucoup mentionnent surtout le célèbre discours "Aux Orées", où il rappelle les temps anciens et où il montre que Moïse et les prophètes des Hébreux sont plus anciens que tous ceux qui sont célèbres chez les Grecs. Ce discours semble être le plus beau et le plus utile de tous ses écrits.

Voilà ce qui regarde ces hommes.

### XXX. LE SYRIEN BARDESANE ET LES ÉCRITS QU'ON MONTRE DE LUI

Sous le même règne, les hérésies se multiplièrent en Mésopotamie. Un homme très capable et très fort dialecticien dans la langue des Syriens, Bardesane, composa des "Dialogues" contre les Maronites et quelques autres qui étaient à la tête de diverses croyances il les écrivit dans sa langue et son écriture nationales, avec de très nombreux autres ouvrages. Ces dialogues furent traduits du syriaque en grec par ses disciples : ceux-ci étaient très nombreux, parce qu'il avait une éloquence puissante.

Parmi ses livres figurent le très habile dialogue Sur le destin, adressé à Antonin et tous les autres livres qu'il écrivit, dit-on, à l'occasion de la persécution de ce temps-là.

Il avait d'abord été de l'école de Valentin, mais il la méprisa et réfuta la plupart des fables de cet homme, et il se parut à lui-même être revenu à une opinion plus orthodoxe. Cependant, il ne parvint pas à laver complètement la tache de l'ancienne hérésie.

En ce temps-là, mourut Soter, l'évêque de l'Église des Romains.

# LIVRE V

L'évêque de l'Église des Romains, Soter, acheva donc sa vie au cours de sa huitième année d'épiscopat. Douzième à partir des apôtres, Éleuthère lui succéda : c'était la dix-septième année de l'empereur Antoninus Verus ; à ce moment, en certaines régions de la terre, la persécution se ralluma contre nous avec une plus grande violence. A la suite des violences populaires dans chaque cité, des milliers de martyrs se distinguèrent, à ce qu'il est permis de conjecturer d'après ce qui arriva dans une seule nation : ces faits ont eu la chance d'être transmis par l'écriture à la postérité, comme étant véritablement dignes d'un impérissable souvenir. Tout l'écrit qui contient le récit très complet de ces événements, nous l'avons donc inséré dans le "Recueil des martyrs" : il ne renferme pas seulement un récit historique, mais encore un exposé doctrinal. Autant du moins que le présent ouvrage le permet, j'en placerai ici les extraits que j'en aurai faits.

D'autres, qui ont fait des récits historiques, se sont contentés de transmettre par écrit les victoires guerrières, les trophées conquis sur les ennemis, la vaillance des généraux, le courage des soldats, qui se sont souillés de sang et de mille meurtres, à cause de leurs enfants, de leur patrie, de leurs autres intérêts. Quant à nous, nous exposons dans ce livre la manière de se conduire selon Dieu : les guerres très pacifiques pour la seule paix de l'âme et le nom des hommes qui ont eu le courage d'y combattre pour la vérité plutôt que pour la patrie, pour la religion plutôt que pour ceux qu'ils aimaient le mieux, y seront inscrits sur des tables éternelles ; de même, les résistances des athlètes de la religion, leur courage victorieux de tant d'épreuves, les trophées qu'ils ont conquis sur les démons, les victoires qu'ils ont remportées sur des ennemis invisibles, les couronnes qu'en définitive ils ont obtenues pour une éternelle mémoire.

## I. COMBIEN, SOUS VÉRUS, MENÈRENT EN GAULE JUSQU'AU BOUT LE COMBAT POUR LA RELIGION ET DE QUELLE MANIÈRE.

La Gaule fut donc le pays où fut installé le stade, où eurent lieu ces événements : elle a des métropoles illustres et qui l'emportent sur les autres de la contrée : celles-ci s'appellent Lyon et Vienne ; elles sont

traversées l'une et l'autre par le fleuve du Rhône, qui coule d'un flot abondant à travers tout le pays.

Au sujet de leurs martyrs, les très illustres Églises de ces cités envoient donc un rapport écrit aux Églises d'Asie et de Phrygie, et elles racontent tout ce qui s'est passé chez elles de la manière suivante. Je reproduirai leurs propres paroles.

« Les serviteurs du Christ, qui pèrègrinent à Vienne et à Lyon en Gaule aux frères de l'Asie et de la Phrygie qui ont la même foi et la même espérance que nous en la rédemption, paix, grâce et gloire, de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus, Notre Seigneur. »

Ensuite, après ces mots, ils disent d'autres choses par manière d'introduction et ils commencent ainsi leur récit :

« La grandeur de la tribulation qui s'est produite ici, la violente colère des païens contre les saints, tout ce qu'ont supporté les bienheureux martyrs, nous ne sommes pas capables de le dire exactement et il n'est même pas possible de l'exprimer par écrit. Car c'est de toutes ses forces qu'a attaqué l'adversaire, préludant déjà à ce que sera son inévitable avènement. Il a passé partout, préparant les siens et les exerçant d'avance contre les serviteurs de Dieu. De la sorte, on ne nous a pas seulement chassés des maisons, des bains, de la place publique, mais encore on nous a interdit absolument de paraître en quelque lieu que ce fût.

Cependant la grâce de Dieu nous menait au combat : elle écartait d'abord les faibles, puis elle dressait en face de l'ennemi des piliers solides, capables par leur persévérance de détourner sur eux toute la colère du méchant. Ils allèrent donc à sa rencontre, supportant toute sorte d'outrages et de châtements. Regardant tout cela pour peu de chose, ils se hâtaient vers le Christ, montrant véritablement que "les souffrances du temps présent ne comptent pas au regard de la gloire qui doit être révélée en nous".

Et d'abord les sévices innombrables que leur infligeait la foule entière, ils les supportèrent généreusement : ils furent insultés, frappés, traînés par terre, pillés, lapidés, emprisonnés ensemble ; on leur fit subir tout ce qu'une multitude déchaînée a coutume de faire contre des adversaires et des ennemis.

Ensuite, ils furent amenés au forum par le tribun et les magistrats préposés à la ville ; interrogés devant tout le peuple, ils firent leur confession (de foi) ; puis ils furent enfermés dans la prison jusqu'à l'arri-

vée du légat.

Plus tard, ils furent conduits devant le légat et celui-ci employa toute la cruauté en usage contre nous. Vettius Epagathus, un des frères, possédait la plénitude de l'amour envers Dieu et envers le prochain, et sa conduite était si parfaite que, malgré sa jeunesse, il était digne du témoignage rendu au vieux prêtre Zacharie, car il avait marché dans tous les commandements et dans tous les préceptes du Seigneur d'une manière irréprochable, toujours prêt à rendre service au prochain, ayant un grand zèle de Dieu, et bouillonnant de l'Esprit. Étant tel, il ne supporta pas la procédure si déraisonnablement conduite contre nous, mais il en fut vivement exaspéré et il réclama d'être lui aussi entendu en faveur des frères, pour montrer qu'il n'y avait chez nous ni athéisme ni impiété.

Ceux qui entouraient le tribunal criaient contre lui, car il était un homme distingué, et le légat ne supporta pas la juste défense qu'il présentait ainsi ; il se contenta de lui demander si lui aussi était chrétien. Ayant confessé sa foi d'une voix éclatante, Vettius fut aussi élevé au rang des martyrs : on l'appela le paraclet des chrétiens, et il avait en lui le Paraclet, l'Esprit plus que Zacharie ; il le manifesta par la plénitude de son amour, en se complaisant à prendre la défense de ses frères et à risquer sa propre vie. Il était en effet et il est encore un authentique disciple du Christ, et il accompagne l'Agneau partout où il va.

A partir de ce moment apparurent des différences parmi les autres : les uns étaient manifestement prêts à rendre témoignage, ceux qui accomplirent en tout empressement la confession du martyre. Mais il en parut d'autres qui n'étaient pas prêts ni exercés, qui étaient encore faibles et incapables de supporter la tension d'une grande lutte. De ces derniers, dix environ avortèrent. Ils nous causèrent une grande douleur et une tristesse immense. Ils brisèrent aussi le courage des autres qui n'avaient pas encore été arrêtés et qui, malgré de terribles craintes, assistaient cependant les martyrs et ne les abandonnaient pas.

Alors, nous étions tous frappés d'épouvanté à cause de l'incertitude de leur confession : nous ne redoutions pas les châtiments qu'on infligeait, mais, en considérant l'issue (de la lutte), nous craignions que quelqu'un ne succombât.

Cependant chaque jour on arrêtait ceux qui en étaient dignes, pour

compléter le nombre des martyrs. Ainsi furent emprisonnés tous les croyants zélés des deux Églises, ceux sur qui principalement reposaient les affaires de nos pays.

On arrêta même quelques païens, serviteurs des nôtres, car le gouverneur avait officiellement ordonné de nous rechercher tous. Ces gens, par une ruse de Satan, furent effrayés par les supplices qu'ils voyaient souffrir aux saints ; et poussés à cela par les soldats, ils nous accusèrent faussement de nous livrer à des festins de Thyeste et à des incestes semblables à ceux d'Œdipe, et de faire ce qu'il ne nous est pas permis de dire ni même d'imaginer, ce que nous ne pouvons pas croire que des hommes aient jamais fait. Ces bruits se répandirent pourtant et tous entrèrent contre nous dans une colère de fauves, si bien que quelques-uns, qui tout d'abord avaient été modérés à cause de nos relations familières avec eux, se montraient alors violemment hostiles et grinçaient des dents contre nous : ils accomplissaient ce qui a été dit par notre Seigneur : "Un temps viendra où quiconque vous tuera, pensera rendre un culte à Dieu".

Dès lors, il ne resta plus aux saints martyrs qu'à supporter des châtiements au-delà de toute description, tandis que Satan ambitionnait de leur faire dire à eux aussi quelque blasphème.

Toute la colère de la foule, aussi bien que celle du gouverneur et des soldats, se concentra sans mesure sur Sanctus, le diacre de Vienne, et sur Maturus, tout nouvellement baptisé mais généreux athlète ; sur Attale, originaire de Pergame, qui avait toujours été la colonne et le soutien de ceux d'ici ; et enfin sur Blandine : par cette dernière, le Christ montra que ce qui est simple, sans apparence, facilement méprisable aux yeux des hommes, est jugé digne d'une grande gloire auprès de Dieu à cause de l'amour qu'on a pour lui, amour qui se montre dans la force et ne se glorifie pas dans l'apparence.

Nous tous en effet, nous redoutions, et sa maîtresse selon la chair, qui était elle aussi une combattante parmi les martyrs, redoutait, anxieuse avec nous, que Blandine ne pût avec assurance faire sa confession (de foi) à cause de la faiblesse de son corps.

Mais Blandine fut remplie d'une telle force qu'elle lassa et découragea ceux qui, se relayant les uns les autres, l'avaient torturée de toute manière depuis le matin jusqu'au soir : ils avouèrent eux-mêmes qu'ils étaient vaincus et n'avaient plus rien à lui faire ; ils s'étonnaient de la voir respirer encore, alors que son corps entier était dé-



chiré et ouvert par les coups, et ils attestaient qu'une seule espèce de ces supplices était suffisante pour faire rendre l'âme, sans qu'il fût besoin de tant et de si grandes tortures. Mais la bienheureuse, comme un généreux athlète, se renouvelait dans sa confession ; c'était pour elle un réconfort, un repos, un arrêt dans la souffrance que de dire : "Je suis chrétienne ; chez nous, il ne se fait rien de mal ".

Quant à Sanctus, lui aussi se montrait supérieur à tout et supportait plus généreusement que personne tous les mauvais traitements qui lui venaient des hommes. Les méchants espéraient que, grâce à la dureté et à la grandeur des tourments, ils entendraient de lui des paroles défendues ; mais il s'opposa à eux avec une telle constance qu'il ne leur dit ni son propre nom, ni celui de son pays, ni celui de la cité d'où il était, ni s'il était esclave ou libre, mais à tout ce qu'on lui demandait, il répondait en latin : "Je suis chrétien". C'était là ce qu'il confessait, successivement à la place de son nom, de sa cité, de sa race, à la place de tout, et les païens n'entendirent pas de lui d'autre parole. Aussi y eut-il une grande émulation du gouverneur et des bourreaux contre lui, si bien que, ne sachant plus que lui faire, ils finirent par appliquer des lames de cuivre rougies au feu aux parties les plus délicates de son corps. Celles-ci brûlaient, mais lui demeurait inflexible, inébranlable, ferme dans la confession, rafraîchi et fortifié par la source céleste de l'eau vivifiante qui sort du côté du Christ. Son pauvre corps était le témoin de ce qui était arrivé : tout entier blessure et meurtrissure, contracté, privé de l'apparence d'une forme humaine. Le Christ qui souffrait en lui accomplissait de grands prodiges ; il écrasait l'adversaire et, pour l'exemple des autres, il montrait qu'il n'y a rien de redoutable là où est l'amour du Père, rien de douloureux là où est la gloire du Christ.

Quelques jours après, en effet, les méchants recommencèrent à torturer le martyr : ils pensaient qu'ayant les chairs enflées et enflammées, il serait finalement vaincu par eux s'ils renouvelaient les mêmes tortures, car il ne supportait même pas le contact des mains, ou bien que, s'il expirait dans les supplices, sa mort effrayerait les autres.

Non seulement rien de pareil ne se produisit à son sujet ; mais, contre toute prévision humaine, le pauvre corps de Sanctus se remit et se redressa dans les supplices qui suivirent ; il reprit sa première forme et l'usage de ses membres, de sorte que la seconde torture, par la grâce

du Christ, ne fut pas pour lui un châtement, mais une guérison.

Quant à Biblis, une de celles qui avaient renié, le diable paraissait déjà l'avoir engloutie ; mais il voulut encore la condamner pour blasphème ; il la conduisit à la torture pour la forcer de dire les impiétés à notre sujet, car elle avait été faible et sans courage.

Mais dans les tortures elle sortit de son enivrement et s'éveilla pour ainsi dire d'un profond sommeil, la douleur passagère la fit souvenir du tourment éternel dans la géhenne et répliquer aux calomnieux : "Comment, disait-elle, ces gens-là mangeraient-ils de petits enfants, alors qu'il ne leur est même pas permis de manger le sang des animaux sans raison ?" Et désormais, elle se déclara chrétienne et fut ajoutée au rang des martyrs.

Les châtements tyranniques ayant été rendus vains par le Christ, grâce à la courageuse patience des bienheureux, le diable imagina d'autres moyens : les internements collectifs dans les ténèbres d'un très dur cachot, la mise aux ceps avec l'écartèlement des pieds jusqu'au cinquième trou et tous les autres tourments que des subalternes furieux et remplis du diable ont coutume d'infliger aux prisonniers. De la sorte, le plus grand nombre furent asphyxiés dans la prison, tous ceux du moins dont le Seigneur voulut qu'ils s'en lassent de la sorte pour manifester sa gloire.

Quelques-uns en effet, qui avaient été cruellement torturés, au point qu'ils paraissaient ne plus pouvoir vivre en dépit de tous les soins, tinrent bon dans la prison ; dépourvus de tout secours humain, mais fortifiés par le Seigneur, ils retrouvèrent la vigueur de leurs corps et de leurs âmes et se firent les consolateurs et les soutiens des autres. Les autres au contraire, jeunes et récemment arrêtés, dont les corps n'avaient pas été préalablement endurcis, ne supportèrent pas le fardeau de l'emprisonnement collectif et ils moururent dans la geôle.

Le bienheureux Pothin, à qui avait été confié à Lyon le ministère de l'épiscopat, était alors âgé de plus de quatre-vingt-dix ans ; il était très faible de corps et pouvait à peine respirer à cause de la faiblesse physique qu'on vient de dire, mais il était fortifié par l'élan de l'Esprit à cause du grand désir qu'il avait du martyre. Il fut lui aussi traîné devant le tribunal : son corps s'en allait de vieillesse et de maladie, mais il gardait son âme en lui, afin que par elle le Christ triomphât. Il fut porté au tribunal par les soldats, tandis que les magistrats de la cité et toute la foule l'accompagnaient en poussant des cris va-

riés, comme s'il était lui-même le Christ. Il y rendit un beau témoignage. Au gouverneur qui lui demandait qui était le Dieu des chrétiens, il répondit : "Si tu en es digne, tu le connaîtras ". Il fut alors emmené et traîné sans pitié ; il souffrit toutes sortes de coups : ceux qui étaient près de lui l'outrageaient de toute manière, des mains et des pieds, sans aucun respect pour son âge ; ceux qui étaient loin lançaient sur lui tout ce que chacun avait sous la main ; et tous auraient pensé être grandement criminels et impies s'ils avaient manqué de grossièreté à son égard : ils croyaient en effet venger leurs dieux de cette façon. Il respirait à peine quand il fut jeté dans la prison et, après deux jours, il rendit l'âme.

Ici se produisit une grande intervention de Dieu et se manifesta une miséricorde sans mesure de Jésus, telle qu'elle arriva rarement dans notre fraternité, mais bien conforme à l'art du Christ.

En effet, ceux qui, lors de la première arrestation, avaient renié, se trouvaient enfermés eux aussi et avaient part aux terribles épreuves des autres, car, en cette occasion, l'apostasie ne leur avait servi de rien. Ceux qui avaient confessé ce qu'ils étaient, étaient enfermés comme chrétiens sans qu'aucune autre accusation fût portée contre eux. Les autres au contraire étaient retenus comme homicides et impudiques, et ils étaient châtiés deux fois plus que les fidèles. Ceux-ci en effet étaient allégés par la joie du témoignage, par l'espérance des récompenses promises, par l'amour du Christ et l'Esprit du Père. Ceux-là au contraire étaient grandement tourmentés par leur conscience, si bien qu'entre tous les autres, leur aspect les faisait reconnaître quand ils passaient.

Les uns en effet s'avançaient souriants ; beaucoup de gloire et de grâce se mêlaient sur leur visage, de sorte que même leurs liens les enveloppaient d'une parure seyante, comme pour une mariée dans ses ornements frangés et brodés d'or ; en même temps, ils répandaient la bonne odeur du Christ et quelques-uns croyaient qu'ils s'étaient oints d'un parfum mondain. Les autres au contraire passaient les yeux baissés, humiliés, laids à voir, remplis de toute confusion ; bien plus, les païens eux-mêmes les insultaient, les traitaient de lâches, de peureux ; ils étaient accusés d'homicide et avaient perdu l'appellation pleine d'honneur, glorieuse, vivifiante. Voyant cela, les autres furent affermis et ceux qu'on arrêta n'hésitaient pas à confesser, sans même avoir la pensée d'un raisonnement diabolique. »

Ayant ajouté là-dessus d'autres choses, la lettre continue :

« Après cela du reste, le témoignage de leur mort présenta les formes les plus variées. Car c'est avec des fleurs de toute couleur et de toute espèce qu'ils tressèrent la couronne qu'ils présentèrent au Père. Il fallait bien que ces athlètes généreux soutinssent des combats variés, et, après avoir remporté la grande victoire, reçussent la grande couronne de l'incorruptibilité.

Maturus, Sanctus, Blandine et Attale furent donc conduits aux bêtes dans l'édifice public, pour être un commun spectacle de l'inhumanité des païens : c'était précisément le jour où les combats de bêtes furent donnés par le moyen des nôtres.

Maturus et Sanctus passèrent de nouveau, dans l'amphithéâtre, par toutes sortes de tourments, comme s'ils n'avaient absolument rien souffert auparavant, ou plutôt comme des athlètes qui ont déjà vaincu l'adversaire à plusieurs reprises et n'ont plus qu'à lutter pour la couronne elle-même. Une fois de plus, ils furent passés par les verges selon les usages du pays, traînés par les bêtes, soumis à tout ce qu'ordonnait un peuple en délire par ses clameurs, chacun hurlant de son côté. On finit par la chaise de fer, sur laquelle les corps grillés exhalaient une odeur de graisse. Mais les païens, même ainsi, n'étaient pas assouvis ; ils devenaient de plus en plus furieux, voulant vaincre la constance des martyrs. De Sanctus, ils n'entendirent pas d'autre parole que celle qu'il avait pris l'habitude de répéter pour confesser sa foi, depuis le commencement. Les martyrs donc, comme leur vie se prolongeait encore après un long combat, furent finalement égor-gés : ce jour-là, pour tenir lieu des combats variés (qu'on offre d'ordinaire), ils avaient été en spectacle au monde.

Quant à Blandine, elle fut suspendue à un poteau et exposée pour être la pâture des bêtes lâchées contre elle : à la voir pendue sur une sorte de croix, à l'entendre prier continuellement, les lutteurs fortifiaient leur courage. Dans ce combat, ils voyaient des yeux du corps, par le moyen de leur sœur, celui qui avait été crucifié pour eux, afin de persuader à ceux qui croient en lui que tous ceux qui souffrent pour la gloire du Christ ont part éternellement avec le Dieu vivant. Et ce jour-là aucune des bêtes ne la toucha ; elle fut détachée du poteau, ramenée dans la prison et gardée pour un autre combat afin que, victorieuse dans des luttes répétées, elle rendît irrévocable la condamnation du serpent tortueux et qu'elle fût pour ses frères une exhortation,

elle, la petite, la faible, la méprisée, qui avait revêtu le grand et invincible athlète, le Christ, qui avait triomphé de l'adversaire en maintes rencontres et qui, par la lutte, avait remporté la couronne de l'incorruptibilité.

Attale, lui aussi, fut réclamé à grands cris par la foule, car il était bien connu. Il entra dans l'arène, en lutteur préparé au combat par sa bonne conscience ; en effet, il s'était sincèrement exercé dans la discipline chrétienne et avait toujours été parmi nous le témoin de la vérité.

On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, précédé d'une tablette sur laquelle était écrit en latin : Celui-ci est Attale le chrétien. Le peuple était enragé contre lui. Mais le gouverneur, ayant appris qu'il était Romain, ordonna qu'on le ramenât avec les autres qui étaient encore en prison ; et il écrivit à leur sujet à César, puis il attendit sa réponse.

Le délai ne fut pour eux ni inutile ni stérile ; mais par la patience des prisonniers se manifesta l'incommensurable miséricorde du Christ : par les vivants en effet étaient vivifiés les morts et les martyrs donnaient la grâce à ceux qui n'étaient pas martyrs : ce fut une grande joie pour la vierge mère de recevoir vivants ceux qu'elle avait rejetés morts de son sein. Par eux en effet la plupart des apostats se mesurèrent à nouveau ; ils furent une seconde fois conçus et ranimés ; ils apprirent à confesser leur foi : et ce fut vivants désormais et affermis qu'ils se présentèrent au tribunal, pour y être de nouveau interrogés par le gouverneur : Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur mais qui se montre indulgent pour le repentir adoucit cette démarche.

César répondit qu'il fallait mettre les uns à la torture, mais libérer ceux qui renieraient. La fête solennelle du pays — elle est très fréquentée et l'on y vient de toutes les nations — ayant commencé de se tenir, le gouverneur fit avancer les bienheureux au tribunal d'une manière théâtrale, pour les donner en spectacle aux foules.

Il les interrogea donc à nouveau. A ceux qui lui semblèrent posséder le droit de cité romaine, il fit couper la tête ; les autres, il les envoya aux bêtes.

Le Christ était magnifiquement glorifié par ceux qui avaient d'abord renié : alors, contre l'attente des païens, ils confessaient la foi. En effet, ils étaient interrogés à part comme s'ils devaient être remis en liberté. Et lorsqu'ils confessaient la foi, ils étaient ajoutés au lot des martyrs. Restèrent en dehors ceux qui n'avaient jamais eu ni une tra-

ce de foi ni la conscience de posséder la robe nuptiale, ni la pensée de la crainte de Dieu, mais qui, par leur volte-face, faisaient blasphémer la voie, c'est-à-dire les fils de la perdition.

Tous les autres furent réunis à l'Église. Pendant qu'on les interrogeait, un certain Alexandre, Phrygien de race, médecin de profession, établi depuis plusieurs années dans les Gaules, connu de presque tous à cause de son amour pour Dieu et de la hardiesse de son langage — car il n'était pas étranger au charisme apostolique, — se tenait debout auprès du tribunal et par signes les exhortait à la confession : il paraissait à ceux qui entouraient le tribunal éprouver les douleurs de l'enfantement.

La populace, furieuse d'entendre ceux qui avaient d'abord apostasié confesser la foi, se mit à crier contre Alexandre, comme si c'était lui qui avait agi de la sorte. Le gouverneur le fit comparaître et lui demanda qui il était : "Chrétien", répondit-il.

Irrité, le gouverneur le condamna aux bêtes ; et le lendemain le fit entrer dans l'arène avec Attale ; en effet, pour être agréable à la multitude, le gouverneur avait de nouveau livré Attale aux bêtes.

Tous deux, en passant par tous les instruments imaginés pour donner la torture dans l'amphithéâtre, soutinrent un très grand combat et finalement ils furent aussi sacrifiés.

Alexandre ne laissa échapper ni un gémissement ni un soupir, mais, en son cœur, il s'entretenait avec Dieu. Quant à Attale, lorsqu'il était assis sur la chaise de fer et qu'il brûlait, tandis que se répandait l'odeur de son corps brûlé, il dit à la multitude en latin : "Voyez, ce que vous faites, c'est manger des hommes. Pour nous, nous ne mangeons pas des hommes et nous ne faisons rien d'autre de mauvais". Interrogé encore sur le nom qu'a Dieu, il répondit : "Dieu n'a pas de nom comme un homme".

Après tout cela, le dernier jour des combats singuliers, Blandine fut de nouveau amenée avec Ponticus, un garçon d'une quinzaine d'années. Chaque jour, ils avaient déjà été conduits pour voir les supplices des autres, et on avait essayé de les faire jurer par les idoles des païens ; mais, comme ils étaient restés fermes et qu'ils avaient tenu pour rien leurs instances, la foule devint furieuse contre eux au point de n'avoir aucune pitié de l'âge de l'enfant ni aucun respect du sexe de la femme. On les fit passer par toutes les tortures, parcourir tout le cycle des supplices ; on essaya de les forcer l'un et l'autre à jurer,

mais on ne put y parvenir. Ponticus en effet était exhorté par sa sœur, de sorte que les païens voyaient que c'était elle qui l'encourageait et l'affermissait : après avoir généreusement supporté tous les supplices, il rendit l'âme.

Restait la bienheureuse Blandine, la dernière de toutes, comme une noble mère qui a exhorté ses enfants et les a envoyés victorieux avant elle auprès du roi : elle parcourut elle aussi tous les combats de ses enfants et se hâta vers eux, pleine de joie et d'allégresse de son départ, comme si elle était invitée à un festin de noces et non pas jetée aux bêtes. Après les fouets, après les fauves, après le gril, elle fut finalement jetée dans un filet et livrée à un taureau. Longtemps, elle fut projetée par l'animal, mais elle ne sentait rien de ce qui lui arrivait, à cause de l'espérance et de l'attente de ce en quoi elle avait cru et de sa conversation avec le Christ : elle fut sacrifiée elle aussi ; et les païens eux-mêmes avouaient que jamais chez eux une femme n'avait souffert d'aussi grandes et d'aussi nombreuses tortures.

Mais pas même ainsi la fureur et la cruauté des païens contre les saints ne trouvèrent leur satiété. Surexcitées par la bête féroce, ces tribus sauvages et barbares étaient en effet difficiles à apaiser et leur démesure prit un autre tour particulier contre les cadavres. Car leur défaite ne leur faisait pas baisser les yeux — ils n'avaient plus de raison humaine — mais elle enflammait davantage leur colère, comme celle d'un fauve ; le gouverneur et le peuple manifestaient contre nous la même haine injuste, afin que l'Écriture fût accomplie : "Que l'impie devienne encore plus impie et le juste encore plus juste". En effet, ils jetèrent aux chiens ceux qui avaient été asphyxiés dans la prison et ils gardèrent soigneusement leurs cadavres, nuit et jour, pour qu'aucun ne fût enseveli par nous. Alors aussi, ils exposèrent les restes qu'avaient laissés les bêtes et le feu, tantôt déchirés, tantôt carbonisés ; les têtes et les troncs des autres, laissés également sans sépulture, étaient gardés avec soin par des soldats pendant bien des jours. Et les uns frémissaient de rage et grinçaient des dents devant ces restes en cherchant quel supplice plus grand leur infliger ; les autres riaient et se moquaient, exaltant en même temps leurs idoles à qui ils attribuaient les châtiments de ces gens-là ; d'autres, plus modérés et paraissant compatir dans une certaine mesure, multipliaient les reproches en disant : "Où est leur dieu et à quoi leur a servi le culte qu'ils ont préféré à leur propre vie ?" Telles étaient les diverses

attitudes des païens. Quant à nous, nous étions dans une grande douleur de ne pouvoir ensevelir leurs corps dans la terre ; car la nuit ne nous servait à rien pour cela ; l'argent ne séduisait pas, la prière ne troublait pas les gardiens ; ils veillaient de toute manière, comme s'ils avaient eu beaucoup à gagner de ce que les corps n'eussent pas de tombeau. »

Plus loin, après d'autres choses, ils disent :

« Les corps des martyrs furent donc exposés de toute manière et laissés en plein air durant six jours ; ensuite, ils furent brûlés et réduits en cendres par les pervers qui les jetèrent dans le fleuve du Rhône, — ce fleuve coule tout près de là — afin qu'il n'y eût plus aucun reste d'eux sur la terre.

Ils faisaient cela comme s'ils pouvaient vaincre Dieu et priver les morts d'une nouvelle naissance, afin que, comme ils le disaient, les martyrs "n'eussent plus d'espoir de résurrection ; car c'est en croyant à la résurrection qu'ils introduisent chez nous un culte étranger et nouveau et qu'ils méprisent les supplices, prêts à aller avec joie jusqu'à la mort. Maintenant, voyons s'ils ressusciteront et si leur Dieu pourra les secourir et les arracher de nos mains. »

## II. QUE LES MARTYRS AIMÉS DE DIEU RECEVAIENT CEUX QUI AVAIENT FAILLI DANS LA PERSÉCUTION ET LES GUÉRISSAIENT.

Voilà ce qui arriva aussi, sous l'empereur dont on a parlé, aux Églises du Christ ; d'après cela, il est permis de conjecturer par un raisonnement vraisemblable, ce qui a été accompli dans les autres provinces. Il est convenable d'ajouter encore d'autres extraits du même écrit, où la modération et l'humanité desdits martyrs sont décrites en ces termes mêmes :

« Ceux-ci devinrent tellement les émules et les imitateurs du Christ qui, subsistant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme une proie l'égalité avec Dieu », que, bien qu'ils fussent dans une telle gloire et qu'ils eussent rendu le témoignage non une seule fois ou deux, mais souvent, et eussent été ramenés d'auprès des bêtes couverts de brûlures, de meurtrissures, de plaies, non seulement ils ne se proclamaient



pas eux-mêmes martyrs, mais ils ne nous permettaient même pas de les appeler de ce nom, et si parfois l'un de nous, par lettre ou verbalement, les appelait martyrs, ils le reprenaient amèrement. Ils aimaient en effet à réserver le titre de martyr au Christ, le martyr fidèle et véritable, le premier-né d'entre les morts, "le Prince de la vie" de Dieu. Ils se souvenaient aussi des martyrs qui étaient déjà sortis de ce monde et ils disaient : "Ceux-là sont déjà des martyrs que le Christ a daigné prendre dans leur confession, après avoir gravé en eux, par le trépas, le sceau du martyre ; pour nous, nous ne sommes que de petits et humbles confesseurs". Et avec larmes, ils exhortaient leurs frères en leur demandant de prier avec persévérance pour leur consommation. Et ils manifestaient en actes la puissance du martyre, en ayant à l'égard des païens une complète liberté de langage et en rendant manifeste par leur patience leur noblesse d'âme, leur intrépidité, leur fermeté. Par contre, ils refusaient de la part des frères l'appellation de martyrs, car ils étaient remplis de la crainte de Dieu. »

Et un peu plus loin, ils disent encore :

« Ils s'humiliaient eux-mêmes sous la main puissante par laquelle ils sont maintenant élevés bien haut. Alors, ils défendaient tout le monde et n'accusaient personne ; ils déliaient tout le monde et ne liaient personne ; ils priaient pour ceux qui leur infligeaient des supplices, comme Etienne, le martyr parfait : "Seigneur, ne leur impute pas ce péché". Si celui-ci a prié pour ceux qui le lapidaient, combien plus pour les frères. »

Ils disent encore, après d'autres choses :

« Voici en effet quel fut le plus grand combat qu'ils menèrent contre lui par la véritable charité, ils luttèrent afin que la bête, serrée à la gorge, rejetât vivants ceux qu'elle croyait d'abord avoir engloutis. Ils ne montrèrent donc pas d'arrogance à l'égard des faillis ; mais, par les biens dont ils abondaient eux-mêmes, ils vinrent au secours des plus nécessiteux, ayant pour eux des entrailles de mère, et, versant pour eux des larmes nombreuses vers le Père, ils lui demandèrent la vie et lui la leur donna ; et eux distribuèrent cette vie à leurs proches ; vainqueurs en tout, ils retournèrent ainsi vers Dieu. Ils avaient toujours aimé la paix et ils nous transmirent la paix ; c'est avec la paix qu'ils partirent auprès de Dieu, sans laisser de douleur à leur mère, de trouble ni de combat à leurs frères, mais en laissant la joie, la paix, la concorde, la charité. »

Il était utile de citer encore ce passage au sujet de l'amour de ces bienheureux pour ceux de leurs frères qui avaient failli, parce que des dispositions inhumaines et impitoyables furent ensuite apportées sans merci à l'égard des membres du Christ.

### III. QUELLE APPARITION EUT EN SONGE LE MARTYR ATTALE

Le même écrit des martyrs dont on vient de parler contient encore un autre récit digne de mémoire, qu'il n'y a aucun risque à présenter à la connaissance des lecteurs à venir. Le voici :

« Un certain Alcibiade qui se trouvait parmi eux menait une vie tout à fait misérable, et tout d'abord il ne prenait sa part d'absolument rien : il n'usait que de pain et d'eau pour nourriture ; même en prison, il essaya de vivre de la sorte. Attale, après le premier combat qu'il livra dans l'amphithéâtre, apprit par révélation qu'Alcibiade ne faisait pas bien de ne pas se servir des créatures de Dieu et qu'il donnait aux autres un exemple de scandale.

Alcibiade fut convaincu ; il prit sans scrupule de toute nourriture et il rendit grâces à Dieu. En effet, les martyrs n'étaient pas sans être visités par la grâce de Dieu, mais l'Esprit Saint était pour eux un conseiller. »

Cela suffit sur ce point.

Les disciples de Montan, d'Alcibiade et de Théodote commençaient précisément alors, en Phrygie, à répandre auprès de beaucoup leur conception de la prophétie. En effet, les très nombreuses autres merveilles du charisme divin qui s'accomplissaient jusqu'à cette époque en différentes Églises faisaient croire à beaucoup de gens que ces hommes aussi prophétisaient. Comme une dissension existait à leur sujet, les frères de Gaule à leur tour soumettent leur propre jugement sur eux, jugement prudent et tout à fait orthodoxe, et ils produisent différentes lettres des martyrs qui avaient achevé leur course parmi eux : ces derniers les avaient écrites, alors qu'ils étaient encore dans les fers, aux frères d'Asie et de Phrygie, et également à Éleuthère, qui était alors évêque des Romains, et ils négociaient en faveur de la paix des Églises.

#### IV. COMMENT LES MARTYRS RECOMMANDAIENT IRÉNÉE PAR LETTRE

Les mêmes martyrs recommandèrent aussi Irénée, qui alors était déjà prêtre de la chrétienté de Lyon, à l'évêque de Rome dont il vient d'être question, en rendant sur cet homme de nombreux témoignages, ainsi que le montrent leurs propres paroles, dont voici le texte :

« Nous prions pour que, encore et toujours, tu te réjouisses en Dieu, père Éleuthère. Nous avons chargé de te remettre ces lettres notre frère et compagnon, Irénée, et nous te demandons de le prendre en considération, comme un zéléteur du testament du Christ. Si nous savions que la situation procure la justice à quelqu'un, nous te l'aurions d'abord présenté comme un prêtre de l'Église, ce qu'il est en effet. »

A quoi bon donner la liste des martyrs qui se trouve dans l'écrit que nous avons cité ? De ceux qui sont morts par la décapitation, de ceux qui ont été exposés aux bêtes en nourriture, de ceux qui se sont endormis (dans la mort) en prison ? puis le nombre des confesseurs qui ont alors survécu ? A quiconque le désire, il sera facile de connaître ces listes très complètes, en prenant en mains la lettre qui a été insérée par nous dans le "Recueil des martyrs", ainsi que je l'ai dit.

Mais ces faits se passaient sous Antonin.

#### V. QUE DIEU EXAUÇA LES PRIÈRES DES NÔTRES POUR MARC-AURÈLE CÉSAR ET ENVOYA LE PLUIE DU CIEL

On raconte que le frère de celui-ci, Marc-Aurèle César, alors qu'il rangeait ses soldats en bataille contre les Germains et les Sarmates, se vit réduit à l'impuissance par suite de la soif qui étreignait ses soldats. Or les hommes de la légion appelée Mélitène, selon la foi qui les a soutenus depuis ce temps-là jusqu'à présent dans les combats livrés contre les ennemis, mirent le genou en terre, conformément à notre manière familière de prier, et adressèrent à Dieu des supplications. Un tel spectacle parut étonnant aux ennemis ; on raconte qu'un autre encore plus étonnant les surprit aussitôt : un orage violent mit en fuite et perdit les ennemis, tandis que la pluie ranimait l'armée de ceux qui avaient invoqué la divinité et qui, tout entière, avait été sur

le point de périr de soif.

Ce récit est rapporté même par les historiens qui sont éloignés de notre doctrine et qui se sont occupés d'écrire sur les empereurs dont il s'agit ; il est aussi connu par les nôtres. Mais chez les historiens du dehors, en tant qu'étrangers à notre croyance, on trouve le fait merveilleux, mais on n'avoue pas qu'il est arrivé à la suite des prières des nôtres. Chez les nôtres, qui sont amis de la vérité, l'événement est raconté d'une manière simple et ingénue. Parmi ces derniers figure Apollinaire : il dit que, depuis ce temps, la légion qui, par sa prière, a accompli le prodige, a obtenu de l'empereur un nom en rapport avec l'événement ; elle s'appelle en langue latine Fulminante.

Tertullien peut être aussi pour ces événements un témoin digne de confiance : dans une apologie en faveur de la foi qu'il adresse en latin au Sénat, et dont nous avons fait mention auparavant, il confirme ce récit par une démonstration plus forte et plus probante. Il écrit donc lui-même que de son temps on avait encore une lettre de Marc, l'empereur le plus intelligent, dans laquelle celui-ci témoigne en personne que son armée, sur le point de périr en Germanie par suite du manque d'eau, fut sauvée par les prières des chrétiens ; et il ajoute que l'empereur menaça même de mort ceux qui essayaient de nous accuser. A cela, le même écrivain ajoute encore ceci :

« De quelle espèce sont donc ces lois, que l'on suit contre nous seuls, impies, injustes, cruelles, que Vespasien n'a pas observées, bien qu'il ait vaincu les Juifs, que Trajan a partiellement réduites à rien, en interdisant de rechercher les chrétiens, que ni Hadrien, qui s'occupait de tous les détails, ni celui qu'on a surnommé le Pieux n'ont appliquées ? »

Mais qu'on place cela où l'on voudra.

Pour nous, passons au récit des événements suivants. Pothin ayant consommé sa vie à quatre-vingt-dix ans révolus avec les martyrs de Gaule, Irénée reçut la succession de l'épiscopat de la chrétienté de Lyon que dirigeait Pothin. Nous avons appris qu'il avait été dans son jeune âge un auditeur de Polycarpe. Irénée, dans le troisième livre de l'ouvrage "Contre les hérésies", établit la succession des évêques de Rome, jusqu'à Éleuthère dont nous étudions ce qui se passa de son temps : comme il composa son ouvrage sous l'épiscopat de ce dernier, voici la liste qu'il donne :

## VI. LISTE DE CEUX QUI FURENT ÉVÊQUES A ROME

« Après avoir fondé et édifié l'Église, les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de l'épiscopat : c'est de ce Lin que Paul fait mention dans les Epîtres à Timothée. Anaclet lui succède. Après lui, en troisième lieu depuis les apôtres, Clément obtient l'épiscopat : lui aussi avait vu les bienheureux apôtres et s'était entretenu avec eux ; la prédication des apôtres retentissait encore à son oreille, et il avait leur tradition sous les yeux. Il n'était pas le seul, car beaucoup de ceux qui avaient été instruits par les apôtres vivaient encore en ce temps-là. Sous ce Clément, donc, un grave dissentiment s'étant élevé chez les frères de Corinthe, l'Église de Rome envoya aux Corinthiens une très importante lettre pour les réconcilier dans la paix et pour renouveler leur foi ainsi que la tradition qu'elle avait récemment reçue des apôtres. »

Et peu après, Irénée dit :

« A ce Clément succède Evariste ; à Evariste, Alexandre ; puis, le sixième à partir des apôtres, est installé Xyste ; après lui, Télesphore, qui a glorieusement rendu témoignage ; ensuite Hygin ; ensuite Pie, et après lui, Anicet, Soter ayant succédé à Anicet, c'est maintenant Éleuthère qui détient la fonction de l'épiscopat, au douzième rang depuis les apôtres. C'est dans le même ordre et le même enseignement que la tradition venue des apôtres dans l'Église et la prédication de la vérité sont arrivées jusqu'à nous. »

## VII. QUE, JUSQU'A CES TEMPS-LA, DES PRODIGES ÉTONNANTS ÉTAIENT ENCORE ACCOMPLIS PAR LES FIDÈLES

Voilà ce que, d'accord avec les récits que nous avons faits précédemment, rapporte Irénée, dans les livres au nombre de cinq, intitulés par lui : "Réfutation et destruction de la fausse gnose". Dans le second livre du même ouvrage, il signale qu'il existait encore, jusqu'à lui, dans certaines Églises, des preuves de l'étonnante puissance divine, en disant :

« Il s'en faut de beaucoup qu'ils ressuscitent un mort, comme l'ont

fait le Seigneur et les apôtres par la prière et comme il est arrivé souvent dans la fraternité : en cas de nécessité, toute l'Église locale le demandait avec beaucoup de jeûnes et de supplications ; et l'âme du défunt revenait et l'homme était accordé aux prières des saints. »

Et il dit encore après d'autres choses :

« S'ils disent aussi que le Seigneur a fait de semblables choses en apparence, nous les amènerons aux livres des prophètes ; et d'après ces livres nous leur montrerons que tout a été ainsi prédit à son sujet et a été fortement réalisé et que Lui seul est le Fils de Dieu : c'est pourquoi c'est aussi en son nom que ses véritables disciples, ayant reçu de lui la grâce, en usent avec bienfaisance pour les autres hommes selon le don que chacun a reçu de lui.

Les uns en effet chassent les démons avec fermeté et en vérité, de telle sorte que souvent ceux-là mêmes qui ont été purifiés des esprits mauvais, croient et demeurent dans l'Église. D'autres ont la prescience de l'avenir, des visions, des paroles prophétiques ; d'autres guérissent les malades par l'imposition des mains et les rendent bien portants ; maintenant même, comme nous l'avons dit, des morts ont été ressuscités et sont demeurés avec nous un bon nombre d'années. Et quoi donc ? Il n'est pas possible de dire le nombre des charismes que, dans le monde entier, l'Église reçoit de Dieu, au nom de Jésus-Christ, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, et dont elle use tous les jours pour faire du bien aux gentils, ne trompant personne, ne réclamant pas d'argent ; comme elle a reçu gratuitement de la part de Dieu, elle distribue gratuitement. »

Et, en un autre endroit, le même (Irénée) écrit :

« Comme nous l'avons entendu dire, beaucoup de frères ont, dans l'Église, des charismes prophétiques et parlent, par l'Esprit, toutes sortes de langues ; ils rendent manifestes les secrets des hommes si cela est utile et ils expliquent les mystères de Dieu. »

Voilà encore ce qui regarde la permanence des différents charismes chez ceux qui en étaient dignes jusqu'à l'époque dont il s'agit.

## VIII. COMMENT IRÉNÉE FAIT MENTION DES ÉCRITURES DIVINES

Puisque, en commençant cet ouvrage, nous avons fait la promesse de rapporter, au moment opportun, les paroles des anciens presbytres et

écrivains ecclésiastiques, par lesquelles ils ont transmis par écrit les traditions venues jusqu'à eux au sujet des Écritures canoniques, et comme Irénée est l'un d'eux, nous allons donc citer ses expressions, et tout d'abord celles qui concernent les saints Évangiles, et qui sont les suivantes :

« Matthieu donc publia chez les Hébreux et dans leur propre langue un Évangile écrit, alors que Pierre et Paul annonçaient la bonne nouvelle à Rome et posaient les fondements de l'Église. Ensuite, après leur départ (de ce monde), Marc, disciple et interprète de Pierre, nous a transmis lui aussi par écrit ce qui avait été prêché par Pierre. Quant à Luc, le compagnon de Paul, il a mis dans un livre l'Évangile prêché par celui-ci. Enfin Jean, le disciple du Seigneur, celui qui a même reposé sur sa poitrine, a publié lui aussi l'Évangile, tandis qu'il vivait à Éphèse, en Asie. »

Ces choses sont donc rapportées, au troisième livre de l'ouvrage cité, par l'auteur dont il s'agit ; au cinquième livre, il s'explique ainsi au sujet de l'Apocalypse de Jean et du chiffre du nom de l'Antéchrist :

« Les choses étant ainsi et dans toutes les copies soignées et anciennes ce nombre étant indiqué, comme en témoignent également ceux même qui ont vu Jean de leurs yeux, la raison nous apprend que le chiffre du nom de la bête apparaît selon la manière de compter des Grecs, d'après les lettres que contient ce nom. »

Et un peu plus loin, il dit à propos du même nom :

« Nous ne courrons donc pas le risque de nous prononcer d'une manière ferme sur le nom de l'Antéchrist : car s'il avait fallu proclamer clairement son nom dans les circonstances présentes, il aurait été dit par celui qui a aussi vu la révélation : car il n'y a pas très longtemps que cette révélation a été vue, mais presque au temps de notre génération, vers la fin du règne de Domitien. »

Voilà ce qu'Irénée rapporte encore au sujet de l'Apocalypse ; il fait aussi mention de la première Épître de Jean et apporte d'elle de très nombreux témoignages ; semblablement, de la première Épître de Pierre. Non seulement il connaît, mais encore il reçoit l'écrit du "Pasteur", en disant : « C'est donc d'une belle manière que l'Écriture dit : Tout d'abord, crois qu'il y a un seul Dieu, qui a tout créé et tout ordonné » ; et la suite.

Il utilise encore certaines paroles tirées de la Sagesse de Salomon, en disant presque textuellement : « La vision de Dieu est productrice de

l'incorruption, et l'incorruption fait être proche de Dieu. »

Il mentionne encore les "Mémoires" d'un presbytre apostolique, dont il a passé le nom sous silence, et il cite de lui des "Exégèses des Écritures divines". Il fait également mémoire de Justin le martyr et d'Ignace, et il utilise les témoignages tirés de leurs écrits. Il promet aussi de réfuter Marcion d'après ses propres ouvrages, dans un travail particulier.

En ce qui concerne la traduction selon les Septante, des Écritures inspirées, écoute ce qu'il écrit textuellement :

« Dieu donc devint homme et le Seigneur lui-même nous sauva, en donnant le signe de la Vierge, mais non pas comme le disent quelques-uns de ceux qui maintenant osent changer la traduction de l'Écriture : Voici que la jeune femme portera dans son sein et enfantera un fils, ainsi que traduisent Théodotion d'Éphèse et Aquila du Pont, l'un et l'autre prosélytes juifs, à la suite desquels les Ebonites disent que le Christ est né de Joseph. »

Peu après, il ajoute à cela :

« Avant que les Romains n'eussent établi leur empire, alors que les Macédoniens tenaient encore l'Asie, Ptolémée, fils de Lagus, très désireux d'orner des meilleurs écrits de tous les hommes la bibliothèque qu'il avait organisée à Alexandrie, demanda aux habitants de Jérusalem leurs Écritures traduites en langue grecque. Ceux-ci qui, en ce temps-là, obéissaient encore aux Macédoniens, envoyèrent à Ptolémée les hommes de chez eux les plus habiles dans les Écritures et dans la science des deux langues, soixante-dix vieillards : Dieu faisait ce qu'il voulait. Ptolémée, voulant éprouver en particulier leur habileté, prit ses précautions pour qu'ils ne dissimulassent point, s'ils étaient réunis, par leur traduction, la vérité contenue dans les Écritures ; il les sépara donc l'un de l'autre et leur ordonna à tous d'écrire la même traduction ; il fit cela pour tous les Livres.

Mais lorsqu'ils se réunirent ensemble auprès de Ptolémée et qu'ils comparèrent les unes aux autres leurs traductions, Dieu fut glorifié et les Écritures furent reconnues pour être réellement divines, car tous avaient exprimé les mêmes idées dans les mêmes mots avec les mêmes noms, depuis le commencement jusqu'à la fin. De la sorte, même les païens qui étaient là connurent que les Écritures avaient été traduites sous l'inspiration de Dieu. Et il n'y a rien d'étonnant à ce que Dieu ait opéré ce (prodige), lui qui, alors que les Écritures



avaient été détruites au temps de la captivité du peuple sous Nabuchodonosor, et que, après soixante-dix ans, les Juifs étaient revenus dans leur pays, inspira plus tard, au temps d'Artaxerxès, roi des Perses, le prêtre Esdras de la tribu de Lévi, pour restituer toutes les paroles des prophètes antérieurs et rétablir pour le peuple la législation donnée par Moïse. »

Voilà ce que dit Irénée.

## IX. CEUX QUI FURENT ÉVÊQUES SOUS COMMODORE

Antonin ayant possédé l'empire pendant dix-neuf ans, Commode recevait le pouvoir.

La première année de son règne, Julien obtient l'épiscopat des églises d'Alexandrie, après qu'Agrippinus eût rempli ses fonctions pendant douze ans.

## X. PANTÈNE LE PHILOSOPHE

Alors, un homme très célèbre par sa culture dirigeait l'école des fidèles de ce pays : il s'appelait Pantène. D'après une ancienne coutume, il y avait chez eux un didascalée<sup>18</sup> des lettres sacrées : ce didascalée se prolonge jusqu'à nous, et nous avons appris qu'il est entre les mains d'hommes puissants en paroles et en zèle pour les choses de Dieu.

On raconte que celui dont nous parlons était dans ce temps-là parmi les plus brillants, car il était issu de l'école philosophique de ceux qu'on appelle stoïciens. On dit donc qu'il montra une telle ardeur et des dispositions si courageuses à l'égard de la parole divine qu'il fut également signalé comme héraut de l'Évangile du Christ dans les nations de l'Orient et qu'il alla même jusqu'au pays des Indes. Il y avait en effet, oui, il y avait encore en ce temps-là un grand nombre

---

<sup>18</sup> Le Didascalée désigne l'école théologique d'Alexandrie. Sa méthode théologique était symbolico-allégorique. L'influence de Platon et du néoplatonisme y est manifeste. Elle s'opposa à l'école théologique d'Antioche qui prônait une méthode historico-littérale. Elle eut des filiales en Palestine et en Pamphylie.

d'évangélistes de la parole qui avaient à cœur d'apporter un zèle divin dans l'imitation des apôtres pour accroître et édifier la parole divine. De ces hommes, Pantène fut aussi ; et l'on dit qu'il alla dans les Indes ; on dit encore qu'il trouva sa venue devancée par l'Évangile de Matthieu, chez certains indigènes du pays qui connaissaient le Christ : à ces gens-là, Barthélémy, l'un des apôtres, aurait prêché et il leur aurait laissé, en caractères hébreux, l'ouvrage de Matthieu, qu'ils avaient conservé jusqu'au temps dont nous parlons. Cependant, après de nombreuses réformes, Pantène dirigea finalement le didascalée d'Alexandrie, exposant oralement et par des écrits les trésors des dogmes divins.

## XI. CLÉMENT D'ALEXANDRIE

A cette époque s'exerçait aux divines Écritures à Alexandrie et y était en réputation, Clément, homonyme de l'ancien disciple des Apôtres qui avait dirigé l'Église des Romains. Il fait nominativement mention, dans les "Hypotyposes" qu'il a composées, de Pantène, comme de son maître, et il me semble qu'il fait encore allusion à lui dans le premier livre des "Stromates", lorsque, désignant les représentants les plus célèbres de la succession apostolique qu'il a reçue, il dit ceci :

« Cet ouvrage n'est pas un écrit composé dans les règles de l'art pour l'ostentation. Ce sont des notes, un trésor pour ma vieillesse, un remède contre l'oubli ; simple reflet, simple esquisse des propos éclatants et pleins de vie que j'ai été jugé digne d'entendre de la bouche des maîtres bienheureux et de mérite vraiment éminent. L'un, Ionien, vivait en Grèce, d'autres en Grande Grèce, — l'un de ceux-ci était de la Coelé-Syrie, le second d'Égypte —, d'autres en Orient : l'un était d'Assyrie, l'autre de Palestine, Juif de naissance ; j'en rencontrai un dernier — mais il était le premier par son rayonnement ! — et quand je l'eus découvert à la trace en Égypte où il se cachait, je m'en tins là ... Ces maîtres, qui conservent la vraie tradition du bienheureux enseignement, issu tout droit des saints Apôtres Pierre, Jacques, Jean et Paul, transmis de père en fils — mais peu de fils sont à l'image des pères —, sont arrivés jusqu'à nous, grâce à Dieu, pour déposer en

nous ces belles semences de leurs ancêtres et des Apôtres. »

## XII. LES ÉVÊQUES DE JÉRUSALEM

En ces temps-là, était en réputation comme évêque de l'Église de Jérusalem, Narcisse qui, jusqu'à présent encore, est bien connu d'un grand nombre. Il était le quinzième dans la succession depuis l'investissement des Juifs au temps d'Hadrien ; et nous avons montré que, depuis ce temps-là, l'Église de ce pays a été composée de gentils, après l'avoir été de ceux de la circoncision ; et que le premier évêque pris parmi les gentils pour la diriger fut Marc. Après lui, les listes de succession des évêques de ce pays nomment Cassien ; et après celui-ci Publius, puis Maxime ; et après eux Julien, puis Gaïus ; après lui Symmaque, un second Gaïus, et encore un Julien, puis Capiton, ensuite Valens et Dolichianus ; et après tous Narcisse, le trentième depuis les apôtres selon la succession régulière des évêques.

## XIII. RHODON ET LES DISSENSIONS QU'LL SIGNALE CHEZ LES MARCIONITES

A cette époque, il y eut aussi Rhodon, asiatique de naissance, disciple à Rome, à ce qu'il rapporte lui-même, de Tatien, que nous connaissons par ce qui précède. Il composa différents livres et s'opposa entre autres à l'hérésie de Marcion. Il raconte que, de son temps, elle était divisée entre diverses sectes ; il cite ceux qui ont accompli cette division et il réfute avec soin les fausses doctrines imaginées par chacun d'eux. Écoutons donc ce qu'il a écrit :

« Voici pourquoi ils sont en désaccord les uns avec les autres : ils s'opposent des doctrines sans consistance. En effet, un homme de leur troupe, Apelle, vanté pour son genre de vie et pour sa vieillesse, confesse un seul principe, mais dit que les prophéties viennent d'un esprit adverse, persuadé par les déclarations d'une vierge possédée du démon, et nommée Philomène. Mais d'autres, comme Marcion lui-même, le navigateur, introduisent deux principes : parmi ces derniers sont Potitus et Basilicus, qui suivant aussi le loup du Pont et ne

trouvant pas plus que lui d'ailleurs la division des choses, recoururent à la facilité et proclamèrent deux principes purement et simplement, sans démonstration. D'autres encore se sont écartés de ces maîtres pour aller à une solution pire : ce ne sont pas seulement deux mais trois natures qu'ils supposent : leur chef et président est Synérôs, selon ce que disent ceux qui représentent son didascalée. »

Le même (Rhodon) écrit comment il entra en relations avec Apelle, en disant :

« Le vieil Apelle, quand il nous fréquentait, fut convaincu de dire beaucoup de bêtises ; par suite il se mit à dire qu'il n'était pas du tout nécessaire d'examiner à fond les paroles, mais que chacun devait rester dans sa propre croyance. Il affirmait en effet que ceux qui avaient mis leur espérance dans le crucifié seraient sauvés, pourvu seulement qu'ils fussent trouvés faisant le bien. Il proclamait du reste que pour lui l'affaire la plus obscure de toutes était, comme nous l'avons dit tout à l'heure, celle qui se rapporte à Dieu. Il disait en effet qu'il n'y a qu'un seul principe, comme nous le disons nous-mêmes. »

Ensuite Rhodon, après avoir exposé toute la pensée d'Apelle, ajoute ceci :

« Comme je lui disais : " D'où te vient la preuve même, ou comment peux-tu parler d'un seul principe ? Dis-le-nous ", il répondit que les prophéties se réfutent elles-mêmes, parce qu'elles n'ont absolument rien dit de vrai : elles sont en effet discordantes, mensongères et opposées les unes aux autres. Quant à savoir comment il n'y a qu'un seul principe, il disait ne pas le savoir, mais le croire instinctivement ainsi. Comme ensuite, je l'adjurai de me dire la vérité, il jura qu'il disait vrai, qu'il ne savait pas comment il n'y avait qu'un seul Dieu incréé, mais qu'il le croyait. Pour moi, je me mis à rire et l'accusai, alors qu'il prétendait être un didascale, de ne pas savoir dominer ce qu'il enseignait. »

Dans le même écrit, le même (Rhodon) s'adresse à Callistion et confesse que lui-même a été à Rome le disciple de Tatien ; il dit qu'un livre de "Problèmes" a été composé par Tatien ; dans ce livre, Tatien promettait d'exposer ce qui, dans les Écritures divines, est obscur et caché. Lui-même, Rhodon, promet qu'il exposera dans un ouvrage spécial les solutions aux problèmes de Tatien. On signale encore de lui un commentaire sur l'Hexaméron.

Quant à Apelle, il a prononcé mille impiétés contre la loi de Moïse,

ayant blasphémé en de très nombreux ouvrages les paroles divines et ayant, à ce qu'il semblait du moins, fait de ces paroles une "Critique et Réfutation" très étendue. Voilà donc ce qui concerne ce sujet.

#### XIV. LES FAUX PROPHÈTES CATAPHRYGIENS

Étant au plus haut point l'adversaire du bien et l'ami du mal et n'ayant jamais omis aucune sorte de machinations contre les hommes, l'ennemi de l'Église de Dieu travaillait à produire encore des hérésies étrangères contre l'Église. Parmi les hérétiques, les uns, à la manière des serpents venimeux, se glissaient en Asie et en Phrygie, en se glorifiant de Montan comme du Paraclet, et des femmes de sa suite, Priscilla et Maximilla, comme si elles étaient prophétesses de Montan.

#### XV. LE SCHISME QUI SE PRODUISIT A ROME A LA SUITE DE BLASTUS

Les autres florissaient à Rome : ils étaient conduits par Florinus, déchu du sacerdoce de l'Église, et par Blastus qui, avec lui, avait été précipité dans une semblable chute ; ceux-ci, arrachant beaucoup de fidèles à l'Église, les amenaient à leur dessein, chacun d'eux s'efforçant, à sa manière propre, d'innover au sujet de la vérité.

#### XVI. CE DONT ON FAIT MENTION AU SUJET DE MONTAN ET DES FAUX PROPHÈTES QUI ÉTAIENT AVEC LUI

Contre l'hérésie appelée Cataphrygienne, la puissance protectrice de la vérité suscita à Hiérapolis, comme une arme forte et invincible, Apollinaire dont il a déjà été fait mention précédemment, et avec lui beaucoup d'autres parmi les habiles de ce temps : ils nous ont laissé une matière très ample pour notre récit. Un des hommes susdits, au début d'un ouvrage écrit contre ces hérétiques, montre qu'il a eu aussi avec eux des discussions orales pour les réfuter. Il commence donc

de cette manière :

« Depuis un temps fort long et fort considérable, cher Avircius Marcellus, tu m'as ordonné d'écrire un ouvrage contre l'hérésie de ceux qu'on appelle les partisans de Miltiade. Je suis resté indécis jusqu'à présent, non que je fusse embarrassé pour réfuter le mensonge et pour rendre témoignage à la vérité, mais parce que je craignais et me gardais avec soin de paraître en quelque manière faire des additions ou des surcharges à la parole du Nouveau Testament de l'Évangile, à laquelle il n'est pas possible d'ajouter ni de retrancher pour celui qui a choisi de se conduire selon l'Évangile même.

Récemment j'étais à Ancyre de Galatie et je trouvai l'Église de ce lieu tout assourdie par la nouvelle, non pas prophétie comme ils l'appellent, mais plus exactement pseudo-prophétie, comme il sera démontré. Autant que je le pus, avec l'aide du Seigneur, nous discutâmes en toute occasion sur ces gens-là et sur les arguments qu'ils allèguent, pendant plusieurs jours, dans l'Église : de la sorte, l'Église fut réjouie et fortifiée dans la vérité ; ceux du parti adverse furent pour l'instant battus et nos ennemis attristés. Les presbytres du lieu nous demandèrent donc, en présence de notre co-presbytre Zotique d'Otrous, de leur laisser un mémorial de ce qui avait été dit contre les ennemis de la parole de vérité. Nous ne le fîmes pas, mais nous promîmes d'écrire depuis ici, avec la permission du Seigneur, et de leur envoyer au plus vite notre travail. »

Ayant dit ces choses et d'autres encore au commencement de son livre, il rapporte de cette manière la cause de l'hérésie susdite :

« Leur opposition actuelle et l'hérésie récente qui les sépare de l'Église eurent la cause que voici. Il y a, dit-on, en Mysie, sur la frontière de Phrygie, un bourg appelé Ardabau : c'est là, à ce qu'on raconte, que tout d'abord un des nouveaux fidèles, nommé Montan, alors que Gratus était proconsul d'Asie, ouvrit à l'ennemi l'accès de son âme par suite d'une ambition démesurée des premières places. Agité par l'esprit (du mal), il devint soudain comme possédé et pris de fausse extase et il se mit, dans ses transports, à parler, à prononcer des mots étranges et à prophétiser d'une manière tout à fait contraire à l'usage traditionnel que garde la succession ancienne de l'Église. Parmi ceux qui furent alors les auditeurs de ces discours illégitimes, les uns, importunés par lui comme par un énergomène, un démoniaque, un possédé de l'esprit d'erreur, qui troublait les foules, le blâ-

maient et l'empêchaient de parler, se souvenant de l'explication du Seigneur et de sa menace touchant la vigilance avec laquelle il faut se garder de la venue des faux prophètes. Les autres au contraire, comme exaltés par l'Esprit Saint et le charisme prophétique, et surtout enflés d'orgueil et oublieux de l'explication du Seigneur, provoquaient l'esprit insensé, flatteur et séducteur de peuple, charmés et trompés par lui au point qu'on ne pouvait plus les obliger à se taire. Par quelque artifice, ou plutôt par ces détestables procédés, le diable machinait la perte des indociles et se faisait honorer par eux contre toute raison. Il excitait et échauffait leur esprit endormi déjà loin de la vraie foi. Il suscita encore deux femmes qu'il remplit d'un esprit bâtard, en sorte qu'elles se mirent à parler à contresens et à contre-temps, d'une façon étrange, semblablement à l'homme. Et cet esprit proclamait bienheureux ceux qui se réjouissaient et se glorifiaient en lui et il les exaltait par la grandeur de ses promesses ; mais quelquefois aussi, il leur adressait en face des reproches très justes et très dignes de créance, afin de paraître capable de reprendre ; mais peu nombreux étaient parmi les Phrygiens les dupes de cette feinte.

L'esprit d'arrogance enseignait encore à blasphémer l'Église catholique tout entière, qui est répandue sous le ciel, parce que sa fausse prophétie ne recevait auprès d'elle ni honneur ni accès.

En effet, les fidèles d'Asie se réunirent souvent à cette fin en de nombreux endroits de l'Asie ; ils examinèrent les discours récents et montrèrent qu'ils étaient profanes ; et, après avoir condamné l'hérésie, ils chassèrent ainsi de l'Église ses sectateurs et les retranchèrent de la communion. »

Voilà ce qu'il raconte pour commencer ; et tout le long de l'ouvrage il poursuit la réfutation de leur erreur. Au second livre, au sujet de la mort des personnages cités plus haut, il dit ceci :

« Puisqu'ils nous appelaient assassins des prophètes, parce que nous n'avons pas reçu leurs prophètes bavards, — car ce sont ceux-là, disent-ils, que le Seigneur avait promis d'envoyer au peuple —, qu'ils nous répondent devant Dieu : Y en a-t-il un seul, mes amis, parmi ceux qui ont commencé à parler à la suite de Montan et des femmes, qui ait été persécuté par les Juifs ou tué par les méchants ? Pas un. Y en a-t-il un seul parmi eux qui ait été pris et crucifié pour le Nom ? Pas davantage. De même une des femmes a-t-elle été fouettée dans les synagogues des Juifs ou lapidée ? Absolument pas. C'est par une

autre mort que, dit-on, Montan et Maximilla ont péri. En effet, on raconte que, poussés par l'esprit d'erreur, ils se pendirent l'un et l'autre, mais non pas ensemble, et une rumeur persistante relative aux circonstances de leur fin rapporte qu'ils finirent ainsi et terminèrent leur vie comme le traître Judas. De même c'est un récit fréquent que cet admirable Théodote, quelque chose comme le premier intendant de ce qu'ils appellent la prophétie, fut un jour soulevé de terre et emporté vers les cieux : il était entré en extase et s'était confié lui-même à l'esprit d'erreur, mais il fut projeté à terre et périt misérablement. On dit tout au moins que les choses se passèrent ainsi.

« Mais faute d'avoir rien vu nous-mêmes, ne pensons pas, mon très cher, le savoir : peut-être est-ce ainsi, peut-être est-ce autrement que moururent Montan et Théodote et la femme déjà citée. »

Il dit encore, dans le même livre, que les saints évêques d'alors avaient essayé de réfuter l'esprit qui était en Maximilla, mais qu'ils en avaient été empêchés par d'autres, évidemment complices de cet esprit. Il écrit ceci :

« Et que l'esprit qui parle par Maximilla ne dise pas dans le même ouvrage - celui selon Astérius Urbanus : " Je suis poursuivi loin des moutons comme un loup : je ne suis pas un loup; je suis parole, esprit, puissance." Mais qu'il montre clairement la force qui est dans l'esprit ; qu'il la prouve ; que par l'esprit il oblige à le confesser ceux qui étaient alors présents pour éprouver l'esprit qui parle et pour discuter avec lui : hommes éprouvés et évêques, Zotique du bourg de Coumane et Julien d'Apamée, à qui les compagnons de Thémison fermèrent la bouche, sans leur permettre de réfuter l'esprit menteur et trompeur du peuple. »

Dans ce même livre, il dit encore d'autres choses pour réfuter les fausses prophéties de Maximilla et en même temps il indique le temps où il écrivait, et il fait mention des prédictions où la voyante annonçait d'avance qu'il y aurait des guerres et des bouleversements. Il montre le mensonge de ces annonces en disant ainsi :

« Et comment tout cela ne paraîtrait-il pas dès maintenant mensonger ? Car il y a plus de treize ans aujourd'hui que cette femme est morte, et aucune guerre ni partielle ni générale n'a eu lieu dans le monde, mais par la miséricorde de Dieu les chrétiens eux-mêmes ont joui d'une paix continue. »

Tout cela provient du deuxième livre. Et du troisième livre, je donne-



rai de courts extraits, dans lesquels il riposte ainsi à ceux qui se glorifiaient de ce qu'un plus grand nombre d'entre eux avaient été martyrs :

« Lors donc que, confondus dans tout ce qu'ils disent, ils sont ainsi réduits au silence, ils essaient de se rabattre sur les martyrs ; ils affirment qu'ils en ont beaucoup et que c'est là une preuve fidèle du pouvoir de l'esprit qu'ils appellent prophétique. Mais rien, à ce qu'il paraît, n'est moins vrai. Car il y a d'autres hérésies qui ont des martyrs en très grand nombre ; et certes nous ne serons pas d'accord avec elles pour cela et nous ne confesserons pas qu'elles ont la vérité. Et d'abord, les partisans de l'hérésie de Marcion, qu'on appelle Marcionistes, disent qu'ils ont un très grand nombre de martyrs du Christ, mais ils ne confessent pas le Christ lui-même selon la vérité. »

Et un peu plus loin, il ajoute ceci :

« C'est pourquoi d'ailleurs, lorsque ceux de l'Église sont appelés au témoignage de la foi selon la vérité et qu'ils se trouvent avec quelques-uns de ceux qu'on appelle les martyrs de l'hérésie phrygienne, ils s'écartent d'eux et meurent sans communiquer avec eux, parce qu'ils ne veulent pas donner leur assentiment à l'esprit de Montan et de ses femmes. Cela est vrai, comme le montre avec évidence ce qui s'est passé encore de notre temps à Apamée du Méandre à propos de ceux qui ont rendu témoignage avec Caius et Alexandre d'Euménie. »

## XVII. MILTIADE ET LES LIVRES QU'IL A COMPOSÉS

Dans cet ouvrage, il fait encore mention d'un écrivain, Miltiade, qui aurait composé lui aussi un traité contre l'hérésie susdite. Après avoir cité quelques paroles de ces hérétiques, il continue en disant :

« J'ai trouvé cela dans un ouvrage où ils attaquent l'ouvrage de Miltiade notre frère, qui y démontre qu'il ne faut pas qu'un prophète parle en extase, et je l'ai résumé. »

Un peu plus loin, dans le même écrit, il énumère ceux qui ont prophétisé selon le Nouveau Testament ; et parmi eux, il compte une certaine Ammia et Quadratus ; il dit ceci :

« Mais le faux prophète dans la fausse extase, qu'accompagnent

l'impudence et la témérité, commence par une déraison volontaire, puis il en arrive, comme il a été dit, à un délire involontaire de l'âme. Ils ne pourront montrer aucun prophète, ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament, qui ait été rempli par l'Esprit de cette manière. Ils ne revendiqueront ni Agabus, ni Judas, ni Silas, ni les filles de Philippe, ni Ammia de Philadelphie, ni Quadratus, ni les autres quels qu'ils soient, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec eux. »

Un peu plus loin, il dit encore ceci :

« Si en effet, comme ils le prétendent, après Quadratus et Ammia de Philadelphie, les femmes qui entouraient Montan ont reçu par succession le charisme prophétique, qu'ils montrent ceux qui, parmi les disciples de Montan et de ses femmes, en a hérité.

Car l'Apôtre estime qu'il faut que le charisme prophétique existe dans toute l'Église jusqu'à la parousie finale. Mais ils n'auraient personne à montrer depuis déjà quatorze ans que Maximilla est morte. »

Voilà ce que dit cet écrivain. Quant à ce Miltiade dont il parle, il nous a laissé d'autres souvenirs de son zèle personnel à l'égard des oracles divins, dans les livres qu'il a composés "Contre les Grecs" et "Contre les Juifs" : il a traité séparément chaque sujet en deux livres. Il a fait aussi une "apologie" en faveur de la philosophie qu'il suivait, pour les princes de ce monde.

## XVIII. CE QU'APOLLONIUS A RÉPONDU LUI AUSSI AUX CATAPHRYGIENS ET CEUX DONT IL A FAIT MENTION

Lui aussi Apollonius, écrivain ecclésiastique, a entrepris une réfutation de l'hérésie appelée cataphrygienne qui florissait encore à cette époque en Phrygie. Il écrivit contre eux un ouvrage particulier où il corrige mot par mot les prophéties fausses qu'ils allèguent et où il révèle la vie des chefs de l'hérésie. Écoutons-le, qui dit en propres termes sur Montan :

« Mais quel est ce nouveau docteur, ses œuvres et son enseignement le montrent. C'est lui qui a enseigné à rompre les mariages ; qui a légiféré sur le jeûne ; qui a donné à Pépuze et à Tymion — ce sont là de petites villes de Phrygie — le nom de Jérusalem, en voulant y ras-

sembler les gens de partout ; qui a établi des percepteurs d'argent, qui a imaginé la captation des présents sous le nom d'offrandes, qui a assigné des salaires à ceux qui prêchent sa doctrine afin que, par le moyen de la gloutonnerie, prévalût l'enseignement de sa doctrine. »

Voilà ce qu'il dit sur Montan. Quant à ses prophétesses à qui il passe ensuite, il écrit :

« Nous montrons donc que ces premières prophétesses elles-mêmes, depuis qu'elles furent remplies de l'esprit, abandonnèrent leurs maris. Comment donc ne mentaient-ils pas en traitant Priscilla de vierge ? »

Puis il continue :

« Ne te semble-t-il pas que toute Écriture interdit au prophète de recevoir des dons et des richesses ? Lors donc que je vois la prophétesse accepter de l'or, de l'argent et de riches vêtements, comment ne la repousserais-je pas ? »

Plus loin, il dit au sujet d'un de leurs confesseurs :

« Voici également Thémison qui a revêtu sa cupidité de dehors avantageux et qui, n'ayant pu porter le signe de la confession, a déposé les fers au moyen d'une grande somme d'argent. Pour cela même il aurait dû s'humilier ; mais il a osé se glorifier comme martyr, il a singé l'apôtre, et, composant une lettre catholique, catéchiser les gens qui ont une foi meilleure que la sienne, entrer dans le combat par des discours vides de sens, et blasphémer contre le Seigneur, les apôtres et la sainte Église. »

De même, à propos d'un autre de ceux qui sont honorés parmi eux comme des martyrs, il écrit :

« Pour ne pas parler d'un plus grand nombre, que la prophétesse elle-même nous dise ce qui concerne Alexandre, qui se prétend lui-même martyr, avec qui elle fait bonne chère et que même beaucoup de gens vénèrent. Il n'est pas nécessaire que nous disions ses brigandages et les autres méfaits pour lesquels il a été puni : l'opisthodomé en possède (la preuve). Qui des deux pardonne à l'autre ses fautes ?

Est-ce le prophète qui remet au martyr ses larcins ? Est-ce le martyr qui remet au prophète sa cupidité ? Le Seigneur a dit en effet : "Ne possédez ni or, ni argent, ni deux tuniques". Ceux-ci au contraire prévariquent pour la possession de ces choses défendues. Car nous montrerons que ceux qui sont chez eux appelés prophètes et martyrs se font donner de l'argent non seulement par les riches, mais encore par

les pauvres, les orphelins et les veuves. Et s'ils ont confiance (en eux-mêmes), qu'ils se dressent en ce lieu, et qu'ils apportent là-dessus des précisions, afin que, s'ils sont confondus, du moins ils cessent désormais de prévariquer. Il faut en effet éprouver les fruits du prophète : c'est par les fruits qu'on reconnaît l'arbre. Afin que ceux qui le veulent puissent savoir ce qui concerne Alexandre, il a été jugé par AEmilius Frontinus, proconsul d'Éphèse, non pas à cause du nom (du Christ), mais à cause des vols qu'il a osé commettre, étant déjà délinquant. Ensuite, grâce aux mensonges qu'il a faits au nom du Seigneur, il a trompé les fidèles de cet endroit et a été relâché ; mais la propre chrétienté, d'où il était, ne l'a pas reçu parce qu'il était un voleur. Ceux qui veulent apprendre ce qui le concerne ont les archives publiques de l'Asie. Le prophète ne connaît pas un homme qui vit avec lui depuis de nombreuses années ! En le démasquant, nous confondons par là aussi la nature du prophète. Et nous pouvons démontrer de semblables choses à propos de beaucoup : s'ils ont du courage, qu'ils se soumettent à l'épreuve ! »

Et encore, dans un autre endroit de son ouvrage, il ajoute ceci au sujet des prophètes dont ils se vantent :

« S'ils nient que leurs prophètes ont reçu des présents, qu'ils fassent cet aveu : s'ils sont convaincus d'en avoir reçu, ils ne sont pas des prophètes, et nous apporterons mille preuves du fait. Car il est nécessaire d'éprouver tous les fruits d'un prophète.

Dis-moi, un prophète va-t-il aux bains ? Un prophète se teint-il à l'antimoine ? Un prophète aime-t-il la parure ? Un prophète joue-t-il aux tablettes et aux dés ? Un prophète prête-t-il à intérêt ? Qu'ils déclarent si cela est permis ou non ; et moi je montrerai que cela arrive chez eux. »

Ce même Apollonius rapporte dans le même ouvrage que, au moment où il écrivait son ouvrage, c'était la quarantième année depuis que Montan avait entrepris sa prophétie simulée. Il dit encore que Zotique, dont le précédent écrivain a fait mention, étant survenu alors que Maximilla faisait semblant de prophétiser à Pépuze, essaya de confondre l'esprit qui agissait en elle, mais qu'il en fut empêché par les partisans de cette femme.

Il fait aussi mention d'un certain Thraséas, un des martyrs d'alors. Il dit encore, comme d'après une tradition, que le Seigneur ordonna à ses apôtres de ne pas s'éloigner de Jérusalem pendant douze ans. Il

se sert de témoignages tirés de l'Apocalypse de Jean et raconte qu'un mort fut ressuscité à Ephèse par Jean lui-même grâce à une puissance divine. Il dit encore d'autres choses par lesquelles il réfutait convenablement et d'une manière très complète l'hérésie dont nous venons de parler.

Voilà ce que dit aussi Apollonius.

## XIX. SÉRAPION, AU SUJET DE L'HÉRÉSIE DES PHRYGIENS

Sérapion, dont on rapporte qu'il fut, dans les temps dont nous parlons, évêque de l'Église d'Antioche après Maximin, fait mention des ouvrages d'Apollinaire contre l'hérésie susdite. Il fait mention de lui dans une lettre particulière adressée à Garicus et à Pontius où, réfutant lui aussi la même hérésie, il ajoute ceci :

« Afin que vous sachiez encore que l'action de cette organisation trompeuse, nommée la Nouvelle Prophétie, est en horreur à toute la fraternité dans le Christ qui est répandue sur toute la terre, je vous envoie aussi les ouvrages de Claudius Apollinaire, le bienheureux évêque d'Hiérapolis d'Asie »

Dans cette lettre de Sérapion sont rapportées aussi les signatures de différents évêques : l'un d'eux signe ainsi :

« (Moi) Aurélius Quirinus, martyr, je souhaite que vous vous portiez bien. »

Un autre de cette façon :

« Aelius Publius Julius, évêque de Débelte, colonie de Thrace. Aussi vrai que Dieu est dans les cieux, le bienheureux Sotas d'Anchiale a voulu chasser le démon de Priscilla, et les hypocrites ne l'ont pas permis. »

Il y a encore dans les écrits que nous citons les signatures autographes d'un grand nombre d'autres évêques en accord avec ceux-ci. Voilà ce qui se passait en ce qui concerne ces (hérétiques).

## XX. CE QU'IRÉNÉE EXPLIQUE PAR ÉCRIT AUX SCHISMATIQUES DE ROME

A l'encontre de ceux qui, à Rome, falsifiaient la saine constitution de l'Église, Irénée composa différentes lettres. Il intitula l'une d'elles : "A Blastus, au sujet du schisme" ; une autre : "A Florinus, au sujet de la monarchie, ou que Dieu n'est pas l'auteur des maux". Ce dernier paraissait en effet soutenir cette doctrine, et parce qu'il était encore entraîné dans l'erreur de Valentin, un traité "Sur l'Ogdoade" fut aussi composé par Irénée, qui s'y montre comme ayant reçu lui-même la première succession des apôtres. Là, vers la fin de l'ouvrage, nous avons trouvé une annotation très jolie, que nous ne pouvons pas nous empêcher de rapporter aussi dans cet écrit : elle est ainsi conçue :

« Je te conjure, toi qui copieras ce livre, au nom de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ et de sa glorieuse parousie, dans laquelle il viendra juger les vivants et les morts, collationne ce que tu auras copié et corrige-le d'après cet exemplaire où tu l'auras pris, avec grand soin. Tu copieras aussi cette adjuration et tu la mettras dans ta copie. »

Cela aussi a été utile à dire pour lui et l'est à raconter pour nous, afin que nous ayons ces hommes antiques et réellement sacrés comme un excellent exemple d'exactitude très diligente.

Dans la lettre à Florinus, dont nous avons parlé tout à l'heure, Irénée fait mention de ses relations avec Polycarpe, en disant :

« Ces opinions, Florinus, pour parler avec modération, ne sont pas d'une doctrine saine ; ces opinions ne sont pas d'accord avec (celles de) l'Église et jettent ceux qui en sont persuadés dans la plus grande impiété ; ces opinions, jamais les hérétiques mêmes qui sont hors de l'Église n'ont osé les mettre à découvert ; ces opinions, les presbytres qui ont été avant nous et qui ont vécu avec les apôtres, ne te les ont pas transmises. Je t'ai vu en effet, quand j'étais encore enfant, dans l'Asie inférieure, auprès de Polycarpe ; tu brillais à la cour impériale et tu t'efforçais d'avoir bonne réputation auprès de lui. Car je me souviens mieux des choses de ce temps-là que des événements récents. En effet les connaissances acquises dès l'enfance grandissent avec l'âme et s'unissent à elle, de telle sorte que je puis dire l'endroit où s'asseyait le bienheureux Polycarpe pour parler, comment il entrait et sortait, sa façon de vivre, son aspect physique, les entretiens

qu'il tenait devant la foule, comment il rapportait ses relations avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, comment il rapportait leurs paroles et les choses qu'il leur avait entendu dire au sujet du Seigneur, de ses miracles, de son enseignement ; comment Polycarpe, après avoir reçu tout cela des témoins oculaires de la vie du Verbe, le rapportait conformément aux Écritures.

Ces choses, alors aussi, par la miséricorde de Dieu qui est venue sur moi, je les ai écoutées avec soin et je les ai notées non pas sur du papier, mais dans mon cœur ; et toujours, par la grâce de Dieu, je les ai ruminées avec fidélité, et je puis témoigner en face de Dieu que si ce presbytre bienheureux et apostolique avait entendu quelque chose de semblable (à ce que tu dis, Florinus), il aurait poussé des cris et se serait bouché les oreilles, en disant, selon qu'il était accoutumé : " O Dieu bon, pour quel temps m'as-tu réservé, pour que je supporte cela ? " Et il se serait enfui du lieu dans lequel, assis ou debout, il aurait entendu de telles paroles. Et par les lettres qu'il envoyait, soit aux Églises voisines pour les affermir, soit à certains frères pour les avertir et les exhorter, on peut montrer que cela est vrai. » Voilà ce que dit Irénée.

## XXI. COMMENT APOLLONIUS RENDIT TÉMOIGNAGE A ROME

Dans ce même temps du règne de Commode, nos affaires se transformèrent dans le sens de la douceur ; la paix, avec la grâce de Dieu, s'étendit aux Églises dans toute la terre habitée. Alors aussi, la parole du salut amenait les âmes d'hommes de toute race au culte pieux du Dieu de l'univers ; au point que déjà, parmi les Romains les plus distingués par leur richesse et par leur naissance, un grand nombre allaient en même temps à leur salut avec toute leur maison et toute leur famille.

Mais assurément, cela ne fut pas supportable au démon qui, par nature, déteste le bien et se montre jaloux : celui-ci se mit donc en tenue de lutteur pour machiner à nouveau contre nous des embûches variées. Dans la ville des Romains par exemple, il fait conduire devant le tribunal Apollonius, homme renommé parmi les fidèles d'alors par

son éducation et sa philosophie, et il suscite, pour accuser un pareil homme, quelqu'un de ses auxiliaires accoutumé à ces besognes. Mais ce misérable introduisit cette cause à contretemps, parce que, selon un décret impérial, il n'était pas permis de laisser vivre les dénonciateurs d'hommes de cette sorte : on lui rompit donc aussitôt les jambes, et ce fut le juge Perennius qui porta cette sentence contre lui. Quant au martyr très aimé de Dieu, le juge le supplia beaucoup avec insistance et lui demanda de rendre raison devant l'assemblée du Sénat. Il présenta donc devant tous une apologie très éloquente de la foi pour laquelle il rendait témoignage ; et il fut consommé par la décapitation comme s'il y avait un décret du Sénat ; car chez eux, une loi ancienne ordonnait de ne pas pardonner à ceux qui comparaissaient une fois devant le tribunal et qui ne rétractaient pas leur affirmation. Les paroles donc de cet homme devant le juge, et les réponses qu'il fit à l'interrogatoire de Perennius, et l'apologie entière qu'il prononça devant le Sénat, celui qui désirera les lire, les verra dans la relation écrite des anciens martyrs que nous avons réunie.

## XXII. QUELS ÉVÊQUES ÉTAIENT CÉLÈBRES EN CES TEMPS-LÀ

La dixième année du règne de Commode, à Éleuthère qui avait exercé l'épiscopat pendant treize ans, succède Victor. En même temps, Julien lui aussi ayant accompli la dixième année (de sa charge), Démétrius prend en mains le ministère des chrétientés d'Alexandrie. Dans ces mêmes temps, Sérapion, dont nous avons déjà parlé précédemment, était encore connu comme le huitième évêque de l'Église d'Antioche depuis les apôtres. Césarée de Palestine était gouvernée par Théophile ; et semblablement Narcisse, dont notre ouvrage a fait mention précédemment, avait encore alors le ministère de l'Église de Jérusalem. A Corinthe en Grèce, dans les mêmes temps, Bacchylle était évêque, et Polycrate l'était de la chrétienté d'Éphèse. Et en plus de ces hommes, du moins selon les vraisemblances, un très grand nombre d'autres étaient remarquables en ces temps-là. Ceux dont l'orthodoxie de la foi est venue jusqu'à nous par écrit, ce sont naturellement ceux que nous avons mentionnés par leurs noms.



### XXIII. LA QUESTION RELATIVE A PAQUES QUI FUT ALORS SOULEVÉE

Dans ces temps-là, une question assurément non sans importance fut soulevée, parce que les chrétientés de toute l'Asie, suivant une tradition très antique, pensaient qu'il fallait garder le quatorzième jour de la lune pour la fête de la Pâque du Sauveur.

C'était le jour auquel il était ordonné aux Juifs d'immoler l'agneau et, d'après eux, il était absolument nécessaire, en quelque jour de la semaine que se rencontrât cette date, de mettre alors fin aux jeûnes. Mais les Églises de tout le reste de la terre n'avaient pas l'habitude d'observer cette manière de faire, et d'après la tradition apostolique elles gardaient l'usage qui est en vigueur jusqu'à présent, pensant qu'il n'était pas convenable de mettre fin au jeûne en un autre jour (de la semaine) que celui de la résurrection de notre Sauveur.

Des synodes et des assemblées d'évêques se réunirent donc à ce sujet ; et tous, d'un seul accord, portèrent par lettres un décret ecclésiastique pour les fidèles de partout, décidant que le mystère de la résurrection du Seigneur d'entre les morts ne serait jamais célébré un autre jour que le dimanche et que ce jour-là seulement, nous observerions la fin des jeûnes de Pâques.

On possède encore jusqu'à présent la lettre de ceux qui s'assemblèrent alors en Palestine et que présidaient Théophile, évêque de la chrétienté de Césarée, et Narcisse, évêque de celle de Jérusalem. De même, on a une autre lettre sur la même question, de ceux qui étaient réunis à Rome : elle montre que Victor y était évêque ; une autre des évêques du Pont, que présidait Palmas, comme étant le plus ancien ; une autre encore des chrétientés de Gaule, dont Irénée était l'évêque ; et encore des évêques de l'Osroène et des villes de ce pays ; et spécialement de Bacchylle, évêque de l'Église de Corinthe, et d'un très grand nombre d'autres : ils exposent la même et unique opinion et décision et établissent le même décret. Et leur unique règle de conduite était celle qui a été dite.

## XXIV. LE DÉSACCORD QUI SURVINT EN ASIE

Mais les évêques de l'Asie affirmaient avec force qu'il fallait conserver l'ancienne et primitive coutume qui leur avait été transmise ; ils étaient dirigés par Polycrate : lui-même aussi, dans la lettre qu'il écrivit à Victor et à l'Église des Romains, expose en ces termes la tradition venue jusqu'à lui :

« Nous célébrons donc scrupuleusement le jour, sans rien retrancher, sans rien ajouter. En effet, c'est en Asie que reposent de grands astres, qui ressusciteront au jour de la parousie du Seigneur, quand il viendra des cieux avec gloire et recherchera tous les saints : Philippe, un des douze apôtres, qui repose à Hiérapolis avec ses deux filles qui ont vieilli dans la virginité, et son autre fille, qui a vécu dans le Saint-Esprit, repose à Ephèse ; et encore Jean, qui a reposé sur la poitrine du Seigneur, qui a été prêtre et a porté la lame d'or, martyr et didascale : celui-ci repose à Ephèse ; aussi Polycarpe de Smyrne, évêque et martyr ; et Thraséas d'Euménie, évêque et martyr, qui repose à Smyrne. Faut-il parler de Sagaris, évêque et martyr, qui repose à Laodicée, et du bienheureux Papirius et de l'eunuque Méliton, qui a vécu entièrement dans le Saint-Esprit, qui repose à Sardes en attendant la visite à venir des deux, dans laquelle il ressuscitera des morts ?

Tous ceux-là ont gardé le quatorzième jour (de la lune) de Pâques, selon l'Évangile, ne faisant aucune transgression, mais se conformant à la règle de la foi.

Et moi-même aussi, le plus petit de vous tous, Polycrate, (je vis) selon la tradition de ceux de ma famille, dont j'ai suivi certains. Sept de mes parents ont été évêques et moi, je suis le huitième ; et toujours mes parents ont gardé le jour où le peuple s'abstenait du pain fermenté. Pour moi donc, frères, j'ai soixante-cinq ans dans le Seigneur ; j'ai été en relations avec les frères du monde entier ; j'ai parcouru toute la Sainte Écriture ; je ne suis pas effrayé par ceux qui cherchent à m'émouvoir, car de plus grands que moi ont dit : " Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Il ajoute à cela, à propos des évêques qui étaient avec lui quand il écrivait et qui pensaient comme lui, en disant :

« Je pourrais faire mention des évêques qui sont avec moi, que vous avez trouvé bon de me faire inviter, et je les ai invités. Leurs noms, si

je les écrivais, seraient très nombreux. Ils connaissent le petit homme que je suis et ils ont approuvé ma lettre, sachant que je ne porte pas en vain des cheveux blancs, mais que j'ai toujours vécu dans le Christ Jésus. »

Là-dessus, le chef de l'Église des Romains, Victor, entreprend de retrancher en masse de l'unité commune les chrétientés de toute l'Asie en même temps que les Églises voisines, comme étant hétérodoxes ; il publie par lettres (sa condamnation) et proclame que tous les frères de ces pays-là, sans exception, sont excommuniés. Mais cela ne plaît pas à tous les évêques. A leur tour, ils lui conseillent au contraire d'avoir souci de la paix, de l'union avec le prochain, de la charité ; et l'on a encore leurs paroles : ils s'adressent à Victor d'une façon fort tranchante.

Parmi eux se trouvait aussi Irénée, écrivant au nom des frères qu'il dirigeait en Gaule : il établit d'abord qu'il faut célébrer seulement au jour du dimanche le mystère de la résurrection du Seigneur ; puis il exhorte Victor, de manière très convenable, à ne pas retrancher des Églises de Dieu tout entières, qui gardent la tradition d'une ancienne coutume ; et, à beaucoup d'autres choses, il ajoute ceci en propres termes :

« La discussion n'est pas seulement sur le jour, mais aussi sur la manière même de jeûner. Les uns en effet pensent qu'ils doivent jeûner un seul jour ; d'autres deux, d'autres encore davantage ; certains comptent quarante heures du jour et de la nuit pour leur jour. Et une telle diversité d'observances ne s'est pas produite maintenant, de notre temps ; mais longtemps auparavant, sous nos devanciers qui, sans tenir à l'exactitude, comme il semble, ont conservé cette coutume dans sa simplicité et ses caractères particuliers, et l'ont transmise après eux. Tous ceux-là n'en gardaient pas moins la paix, et nous gardons aussi la paix les uns envers les autres : la différence du jeûne confirme l'accord de la foi. »

A cela, Irénée ajoute encore un récit que je puis bien rapporter. Il se présente ainsi :

« Parmi ces hommes, les presbytres antérieurs à Soter qui ont dirigé l'Église que tu gouvernes aujourd'hui, c'est-à-dire Anicet, Pie, Hygin, Télesphore, Xyste, n'ont pas non plus gardé eux-mêmes (le quatorzième jour) et ils n'ont pas imposé (leur usage) à ceux qui étaient avec eux ; et bien que ne gardant pas eux-mêmes (le quatorzième

jour), ils n'en étaient pas moins en paix avec ceux qui venaient des chrétientés dans lesquelles il était gardé, lorsqu'ils arrivaient chez eux. Pourtant, le scandale était plus grand, pour ceux qui ne l'observaient pas, de voir observer par d'autres (le quatorzième jour). Personne cependant ne fut jamais rejeté à cause de cette conduite.

Mais ceux-là même qui n'observaient pas (le quatorzième jour), (c'est-à-dire) les presbytres qui t'ont précédé, envoyaient l'Eucharistie à ceux des chrétientés qui l'observaient.

« Le bienheureux Polycarpe ayant fait un séjour à Rome sous Anicet, ils eurent l'un avec l'autre d'autres divergences sans importance, mais ils firent aussitôt la paix et sur ce chapitre ils ne se disputèrent pas entre eux. En effet Anicet ne pouvait pas persuader à Polycarpe de ne pas observer ce que, avec Jean, le disciple de Nôtre-Seigneur, et les autres apôtres avec qui il avait vécu, il avait toujours observé ; et Polycarpe de son côté ne persuada pas à Anicet de garder l'observance ; car il disait qu'il fallait retenir la coutume des presbytres antérieurs à lui. Et les choses étant ainsi, ils communiquèrent l'un avec l'autre, et à l'église Anicet céda l'Eucharistie à Polycarpe, évidemment par déférence ; ils se séparèrent l'un de l'autre dans la paix ; et dans toute l'Église on avait la paix, qu'on observât ou non le quatorzième jour. »

Et Irénée portait bien son nom, car il était pacificateur par son nom comme par sa conduite : c'est ainsi qu'il exhortait et négociait pour la paix des Églises. Il s'entretenait par lettres non seulement avec Victor, mais encore avec un très grand nombre de différents chefs d'Église, de choses analogues au sujet de la question agitée entre eux.

## XXV. COMMENT TOUS, UNANIMEMENT, S'ACCORDÈ- RENT AU SUJET DE PAQUES

Cependant, ceux de Palestine, que nous avons mentionnés tout à l'heure, Narcisse et Théophile, et avec eux Cassius, évêque de l'Église de Tyr, et Clarus, évêque de celle de Ptolémaïs, ainsi que ceux qui s'étaient assemblés avec eux donnèrent des explications très détaillées sur la tradition qui était venue jusqu'à eux par la succession des

apôtres au sujet de la fête de Pâques et, à la fin de leur lettre, ils ajoutent ceci en propres termes :

« Efforcez-vous d'envoyer des copies de notre lettre dans chaque chrétienté, afin que nous ne soyons pas responsables de ceux qui égareront facilement leurs âmes. Nous vous déclarons que ceux d'Alexandrie aussi célèbrent (Pâques) le même jour que nous : ils reçoivent en effet des lettres de nous et nous en recevons d'eux, de manière à célébrer d'accord et ensemble le saint jour. »

## XXVI. CE QUI EST VENU JUSQU'À NOUS DU BEAU TRAVAIL D'IRÉNÉE

Mais en plus des ouvrages d'Irénée qui ont été mentionnés et de ses lettres, on possède encore de lui un livre "Contre les Grecs", très concis et des plus nécessaires, intitulé "De la science", et un autre livre qu'il a dédié à un frère nommé Marcianus : "Pour la démonstration de la prédication apostolique" ; et un petit livre d'"Entretiens divers", dans lequel il fait mention de l'Épître aux Hébreux et de la Sagesse dite de Salomon, en citant certaines paroles de l'une et de l'autre. Voilà ce qui est venu à notre connaissance des ouvrages d'Irénée.

Commode ayant terminé son règne après treize ans, l'empereur Sévère règne, moins de six mois après la fin de Commode, Pertinax ayant passé dans l'intervalle.

## XXVII. CE QUI EST AUSSI VENU JUSQU'À NOUS DES AUTRES QUI FLORISSAIENT ALORS

Un très grand nombre d'ouvrages écrits par des hommes anciens et orthodoxes de zèle vertueux, qui vivaient alors, sont donc conservés jusqu'à présent par beaucoup de gens. De ces ouvrages voici ceux que nous avons connus : les livres d'Héraclite sur l'Apôtre, ceux de Maxime sur la question maintes fois agitée chez les hérétiques : "D'où vient le mal et que la matière est créée", ceux de Candidus "Sur l'Hexaéméron", ceux d'Apion sur le même sujet, semblablement ceux de Sextus "Sur la résurrection", et un autre traité d'Arabia-

nus, et (des livres) d'une multitude d'autres, dont il ne nous est pas possible d'indiquer la date par écrit ni de fixer le souvenir historique parce qu'il n'existe aucun moyen pour cela. Et d'un très grand nombre d'autres dont il ne nous est pas possible de citer les noms, les ouvrages sont aussi venus jusqu'à nous : ces auteurs étaient orthodoxes et ecclésiastiques, comme le démontre l'interprétation que chacun donne de l'Écriture divine, mais pourtant ils nous sont inconnus parce que leurs ouvrages ne portent pas les noms des auteurs.

## XXVIII. CEUX QUI ONT RÉPANDU L'HÉRÉSIE D'ARTÉMON DÈS SES DÉBUTS ; QUELLE A ÉTÉ LEUR CONDUITE ET COMMENT ILS ONT OSÉ CORROMPRE LES SAINTES ÉCRITURES.

Un de ces écrivains, dans un ouvrage composé contre l'hérésie d'Artémon que, de notre temps, Paul de Samosate a encore essayé de renouveler, a fait un récit qui se rapporte aux faits dont nous rappelons l'histoire. Il y réfute en effet la susdite hérésie selon laquelle le Sauveur est un pur homme, ce qui est une nouveauté toute récente, bien que ses introducteurs aient voulu la rendre vénérable comme si elle était antique, et il apporte beaucoup de raisons pour réfuter leur mensonge blasphématoire. Entre autres choses, il rapporte ceci en propres termes :

« Ils disent en effet que tous les anciens et les apôtres eux-mêmes ont reçu par tradition et enseigné ce qu'ils disent maintenant, et que la vérité de la prédication a été conservée jusqu'aux temps de Victor, qui était le treizième évêque de Rome à partir de Pierre ; mais que, à partir de son successeur Zéphyrin, la vérité a été altérée.

Leur affirmation serait peut-être vraisemblable si d'abord les Ecritures divines ne la contredisaient pas ; et d'autre part, il existe des écrits de certains frères, plus anciens que Victor, (écrits) que ceux-ci ont rédigés en faveur de la vérité contre les païens et contre les hérésies de leur temps, je veux dire ceux de Justin, de Miltiade, de Tatien, de Clément et de beaucoup d'autres, et dans tous ces écrits le Christ est traité comme Dieu. Quant aux livres d'Irénée, de Méliton et des autres, qui donc les ignore ? Tous proclament le Christ Dieu et hom-

me. Et tant de psaumes et de cantiques, écrits par des frères dans la foi depuis les premiers temps, qui chantent le Verbe de Dieu, le Christ, en le traitant comme un Dieu ?

Comment donc, alors que le sentiment de l'Église a été déclaré depuis un si grand nombre d'années, peut-on admettre que ceux qui ont vécu jusqu'à Victor aient prêché comme ils le disent ? Comment n'ont-ils pas honte d'attribuer mensongèrement ces doctrines à Victor, alors qu'ils savent pertinemment que Victor a exclu de la communion Théodote le corroyeur, le chef et père de cette apostasie négatrice de Dieu, qui, le premier, a dit que le Christ est un pur homme ? Si en effet, comme ils l'affirment, Victor a pensé ainsi que l'enseigne leur blasphème, comment aurait-il expulsé Théodote, l'inventeur de cette hérésie ? »

Voilà ce qui concerne Victor. Celui-ci ayant présidé au ministère pendant dix ans, Zéphyrin est établi pour lui succéder vers la neuvième année du règne de Sévère.

L'auteur de l'ouvrage que nous citons ajoute, au sujet du fondateur de la susdite hérésie, un autre fait qui s'est produit sous Zéphyrin. Voici ce qu'il écrit en propres termes :

« Je rappellerai du moins à beaucoup de nos frères une chose qui est arrivée de notre temps, qui, à mon avis, si elle était arrivée à Sodome aurait sans doute fait réfléchir même les gens de cette ville. Natalios était un confesseur, non d'autrefois, mais de notre temps. Cet homme avait été naguère trompé par Asclépiodote et par un autre Théodote, un banquier : ces deux hommes étaient des disciples de Théodote le Corroyeur, le premier qui pour cette opinion, ou plutôt pour cette insanité, avait été, comme je l'ai dit, séparé de la communion par Victor, l'évêque d'alors. Natalios fut persuadé par eux de prendre, moyennant salaire, le titre d'évêque de cette hérésie, de sorte qu'il recevait d'eux cent cinquante deniers par mois. Comme il était donc avec eux, il recevait en visions de fréquents avertissements du Seigneur, car notre Dieu miséricordieux et Seigneur, Jésus-Christ, ne voulait pas qu'un témoin de ses propres souffrances pérît après être sorti de l'Église. Comme il se montrait peu attentif à ces visions, étant séduit par la première place qu'il avait chez eux et par l'amour honteux du gain qui fait périr un si grand nombre d'hommes, il fut finalement fouetté par de saints anges pendant toute une nuit et ne fut pas peu maltraité, si bien qu'à l'aurore il se leva, revêtit un sac, se

couvert de cendres et se jeta avec grande hâte, tout en pleurs, devant l'évêque Zéphyrin ; il se prosternait aux pieds non seulement de ceux du clergé, mais encore des laïcs ; il troublait de ses larmes l'Église miséricordieuse du Christ pitoyable ; mais, quoiqu'il employât bien des supplications en montrant les meurtrissures des coups qu'il avait reçus, il ne fut qu'avec peine admis à la communion. »

A cela, nous ajouterons encore d'autres paroles du même écrivain à propos des mêmes (hérétiques) : il s'exprime de cette manière :

« Sans aucune crainte, ils ont corrompu les Ecritures divines ; ils ont rejeté la règle de l'ancienne foi ; ils ont d'autre part ignoré le Christ, ne recherchant pas ce que disent les divines Ecritures, mais s'exerçant laborieusement à découvrir une figure de syllogisme pour établir leur athéisme. Et si on leur objecte une parole de l'Écriture divine, ils demandent si l'on peut faire un syllogisme conjonctif ou disjonctif.

Abandonnant les saintes Ecritures de Dieu, ils fréquentent la géométrie, sous prétexte qu'ils sont de la terre, parlent de la terre et ignorent celui qui vient d'en haut. Euclide en vérité géométrise laborieusement chez quelques-uns d'entre eux. Aristote et Théophraste sont les objets de leur admiration ; Galien est même presque adoré par quelques-uns d'entre eux. Abusant des arts des infidèles en faveur de la doctrine de leur hérésie, altérant avec la fourberie des athées la simple foi des Ecritures divines, faut-il dire encore qu'ils ne sont même pas près de la foi ? A cause de cela, ils portent sans crainte les mains sur les saintes Ecritures, en disant qu'ils les corrigent. Et quiconque le veut peut apprendre qu'en parlant ainsi, je ne les calomnie pas. Si en effet on veut prendre les exemplaires de chacun d'entre eux et les comparer l'un à l'autre, on trouve qu'ils diffèrent beaucoup entre eux. Ceux d'Asclépiade ne sont pas d'accord avec ceux de Théodote. Il est d'ailleurs possible de s'en procurer beaucoup parce que leurs disciples copient avec ardeur ceux qui ont été, disent-ils, corrigés par chacun d'entre eux, c'est-à-dire corrompus. Les exemplaires d'Hermophile ne sont pas davantage d'accord avec les précédents. Quant à ceux d'Apolloniade, ils ne sont même pas d'accord entre eux. On peut en effet comparer les copies qu'ils ont retouchées les premières à celles qu'ils ont retravaillées dans la suite ; on y trouvera de nombreuses divergences. De quelle audace est cette faute, il est vraisemblable qu'ils ne l'ignorent pas eux-mêmes. Ou bien en effet ils ne croient pas que les Ecritures divines ont été dites par le



Saint-Esprit, et ils sont infidèles ; ou bien ils s'estiment eux-mêmes plus sages que le Saint-Esprit, et que sont-ils d'autre que des démons ? Ils ne peuvent pas en effet nier que telle est leur audace, alors que les exemplaires sont écrits de leur propre main, qu'ils n'ont pas reçu en cet état les Ecritures de ceux par qui ils ont été catéchisés, et qu'ils ne peuvent pas montrer les exemplaires d'après lesquels ils auraient fait leurs copies.

Quelques-uns d'entre eux n'ont même pas daigné corrompre les Ecritures : mais ils ont renié simplement la Loi et les Prophètes et se sont eux-mêmes précipités, sous le couvert d'un enseignement sans loi et sans Dieu, jusqu'au dernier abîme de perdition. »

Voilà de quelle manière est rapportée cette histoire.

# **LIVRE VI**

## I. LA PERSÉCUTION DE SÉVÈRE

Lorsque Sévère lui aussi suscita une persécution contre les Églises, éclatants furent en tout lieu les témoignages rendus par les athlètes de la religion ; mais ils se multipliaient surtout à Alexandrie, où, de toute l’Égypte et de la Thébàïde, étaient envoyés comme sur un très grand stade les athlètes de Dieu et où ils reçurent de Dieu leurs couronnes en supportant très courageusement différents supplices et genres de mort. Parmi eux fut Léonide, qu’on dit le père d’Origène et qui eut la tête coupée. Il laissait son enfant tout à fait jeune : de celui-ci, quelle était à partir de ce moment la prédilection pour la parole divine, il n’est pas hors de propos de le rappeler brièvement, surtout parce que sa réputation est grande auprès de la plupart des hommes.

## II. LA FORMATION D’ORIGÈNE DEPUIS SON ENFANCE

Qui essaierait de transmettre à loisir et par écrit la vie de cet homme aurait donc beaucoup à dire et le récit complet en demanderait un ouvrage particulier. Cependant, pour l’instant, nous résumerons la plupart des faits aussi brièvement que possible et le peu que nous dirons de lui, nous l’exposerons d’après des lettres et d’après le récit de ses familiers qui ont été gardés en vie jusqu’à nous.

Pour Origène, pour ainsi dire, même ce qui date de ses langes me paraît digne de mémoire. Sévère en était donc à la dixième année de son règne ; Laetus gouvernait Alexandrie et le reste de l’Égypte ; Démétrius, d’autre part, avait récemment obtenu, après Julien, l’épiscopat des chrétientés de ce pays. L’incendie de la persécution allait à ce moment en grandissant et des milliers de fidèles avaient ceint la couronne du martyre : une telle passion du martyre s’empara de l’âme d’Origène, encore tout enfant, qu’aller au devant des dangers, bondir et s’élancer dans la lutte lui était un plaisir.

Déjà, il s’en fallut de peu que le terme de la vie ne fut bien proche de lui, mais la divine et céleste Providence, en vue de l’utilité d’un très grand nombre, mit, par le moyen de sa mère, des obstacles à son ardeur. Celle-ci donc le supplia d’abord par des paroles, l’exhortant à

prendre en pitié les dispositions maternelles qu'elle avait pour lui ; mais le voyant se tendre plus fortement lorsque, ayant connu l'arrestation et l'emprisonnement de son père, il fut tout entier saisi par le désir du martyre, elle cacha tous ses vêtements et le contraignit ainsi à rester à la maison. Mais lui, comme il ne lui était plus possible de rien faire d'autre et que son désir grandissant au-dessus de son âge ne lui permettait pas de rester inactif, il envoya à son père une lettre toute remplie d'exhortation au martyre, dans laquelle il l'encourageait en disant textuellement ceci : « Garde-toi de changer d'avis à cause de nous ». Que cela soit noté par écrit comme la première preuve de la vivacité d'esprit d'Origène enfant et de ses dispositions très assurées pour la religion.

Et déjà en effet, il avait jeté des fondements solides dans les sciences de la foi, en s'exerçant dès son enfance aux divines Ecritures : il s'y était laborieusement appliqué, et non dans une mesure ordinaire, car son père, non content de le faire passer par le cycle des études, n'avait pas regardé comme accessoire le souci des Ecritures.

Pardessus tout donc, avant qu'il donnât son soin aux disciplines helléniques, il l'avait poussé à s'exercer aux études sacrées, en exigeant chaque jour de lui des récitation et des comptes rendus. Et cela n'était pas désagréable à l'enfant qui, au contraire, y travaillait avec un zèle excessif, de telle sorte qu'il ne lui suffisait pas de connaître le sens simple et obvie des Ecritures sacrées, mais qu'il cherchait déjà, dès ce temps-là, quelque chose de plus, voulant découvrir des vues plus profondes : il embarrassait même son père en lui demandant ce que voulait indiquer le dessein de l'Écriture divinement inspirée.

Celui-ci, semblait le réprimander ouvertement, l'exhortant à ne rien rechercher qui fût au-dessus de son âge ou qui dépassât le sens évident. Mais, en son particulier, fortement réjoui, il rendait les plus grandes grâces à Dieu, la cause de tous les biens, de ce qu'il avait daigné faire de lui le père d'un tel enfant. On dit qu'alors il s'arrêtait souvent auprès de l'enfant endormi et découvrait sa poitrine, comme si un esprit divin l'habitait intérieurement, qu'il l'embrassait avec respect et s'estimait heureux de la belle postérité qu'il avait. Voilà, avec d'autres choses encore, analogues à celles-là, ce que l'on rapporte sur Origène, alors qu'il était enfant.

Lorsque son père fut consommé par le martyre, il resta seul avec sa mère et six frères plus petits, n'ayant pas plus de dix-sept ans. La for-

tune de son père ayant été confisquée par les agents du trésor impérial, il se trouva, avec les siens, dans le besoin des choses nécessaires à la vie : il fut alors jugé digne de la Providence de Dieu et il trouva l'accueil en même temps que la tranquillité auprès d'une femme très riche des biens nécessaires pour vivre et pour le reste très remarquable, mais qui entourait de considération un homme célèbre parmi les hérétiques qui vivaient alors à Alexandrie : celui-ci était antiochien de naissance et cette femme l'avait avec elle comme un fils adoptif qu'elle entourait entièrement de ses soins. Mais Origène qui, nécessairement, se trouvait avec lui, donna dès ce moment des preuves éclatantes de son orthodoxie dans la foi : alors qu'une foule immense s'assemblait auprès de Paul (tel était le nom de cet homme), parce qu'il paraissait disert, — c'étaient non seulement des hérétiques mais encore des nôtres —, Origène ne consentit jamais à s'unir à lui pour la prière, conservant dès son enfance la règle de l'Église et éprouvant de l'horreur, comme il le dit lui-même en propres termes, pour les doctrines hérétiques.

Initié par son père aux enseignements des Grecs, après la mort de ce dernier il se livra avec plus d'ardeur et tout entier à l'exercice des belles lettres, de telle sorte qu'il posséda une préparation suffisante dans les connaissances grammaticales peu de temps après la mort de son père et qu'en s'y consacrant, il pourvut abondamment, du moins pour cet âge, aux choses nécessaires.

### III. COMMENT, ETANT TOUT JEUNE, IL ENSEIGNAIT LA PAROLE DU CHRIST

Pendant qu'il était occupé à son enseignement, ainsi qu'il le rapporte lui-même quelque part par écrit, personne à Alexandrie n'était préposé à la catéchèse, mais tous avaient été chassés par la menace de la persécution ; cependant quelques-uns parmi les païens vinrent à lui pour entendre la parole de Dieu. Parmi ceux-ci, il marque que le premier fut Plutarque qui, après avoir bien vécu, fut honoré du martyre divin ; le second Héraclas, frère de Plutarque, qui, lui aussi, donna auprès de lui un très grand exemple de vie philosophique et ascétique et qui, après Démétrius, fut jugé digne de l'épiscopat des Alexan-

drins.

Il avait dix-huit ans lorsqu'il présida l'école de la catéchèse : il y progressa lors des persécutions qui eurent lieu sous Aquila, gouverneur d'Alexandrie, et il obtint alors un nom extrêmement célèbre auprès de tous ceux que stimulait la foi, à cause de l'accueil et du zèle qu'il manifestait pour tous les saints martyrs connus et inconnus.

En effet, il ne les assistait pas seulement lorsqu'ils étaient en prison, ni même lorsqu'ils étaient interrogés et jusqu'à la sentence suprême, mais encore après celle-ci il restait avec eux lorsque les saints martyrs étaient conduits à la mort, usant de la plus grande hardiesse et s'exposant ainsi aux dangers. Aussi quand il avançait courageusement et qu'avec une grande hardiesse il saluait les martyrs par un baiser, il arriva souvent que le peuple des païens qui les entourait entra en fureur et fut sur le point de se précipiter sur lui, mais chaque fois il trouva la main secourable de Dieu pour le faire échapper miraculeusement. La même grâce divine et céleste le protégea en mille et mille circonstances, il n'est pas possible de dire combien de fois, alors qu'il s'exposait aux embûches par son ardeur et sa hardiesse excessives en faveur de la doctrine du Christ. Et si grande était la lutte menée contre lui par les incroyants qu'ils s'assemblaient en masse et plaçaient des soldats autour de la maison où il demeurait à cause de la multitude de ceux à qui il enseignait les choses de la foi sacrée.

Ainsi chaque jour, la persécution contre lui s'enflammait tellement que toute la ville ne pouvait plus le contenir, qu'il allait de maison en maison, chassé de partout, à cause de la foule de ceux qui par lui venaient à la doctrine divine : en effet les actes qu'il accomplissait contenaient des leçons tout à fait étonnantes, de la plus authentique philosophie. Telle est sa parole, disait-on, et il le montrait, telle est sa conduite ; et telle est sa conduite telle est sa parole. Par là surtout, par la puissance divine qui le soulevait, il conduisait des milliers de gens à son zèle.

Quand il vit que les disciples venaient déjà plus nombreux à lui qui était le seul à qui Démétrius, le chef de l'Eglise, eût confié l'école de la catéchèse, il jugea inconciliables l'enseignement des sciences grammaticales et l'exercice des disciplines divines, et sans délai, il brisa avec l'école des sciences grammaticales, comme inutile et opposée aux disciplines sacrées. Ensuite, pour un motif convenable, afin de n'avoir pas besoin de l'assistance des autres, il céda tout ce

qu'il avait jusqu'alors d'ouvrages anciens, transcrits avec grand soin et il se contenta des quatre oboles quotidiennes que lui donnait son acheteur. Pendant de très nombreuses années, il observa cette manière de philosopher, en retranchant de lui tous les aliments des passions juvéniles : durant tout le jour, il accomplissait de grands travaux d'ascèse et pendant la plus grande partie de la nuit, il se livrait à l'étude des Ecritures divines, s'adonnant ainsi à la vie la plus philosophique possible, tantôt par la gymnastique du jeûne, tantôt par une stricte mesure du temps de sommeil, et il s'efforçait de prendre son sommeil non pas sur une couverture, mais sur le sol. Il pensait que par-dessus tout devaient être observées les paroles évangéliques du Sauveur qui recommandent de ne pas avoir deux vêtements, de ne pas se servir de sandales, et aussi celles qui disent de ne pas passer son temps dans les soucis de l'avenir. De plus, avec une ardeur au-dessus de son âge, il persistait à vivre dans le froid et la nudité, s'avancant jusqu'au terme de la plus extrême pauvreté. Il frappait (ainsi) très vivement ceux qui l'entouraient ; il attristait même beaucoup d'entre eux qui le priaient de partager leurs biens, à cause des travaux qu'ils le voyaient supporter pour l'enseignement divin ; mais lui ne se relâchait en rien dans son austérité. On dit même que pendant plusieurs années il marcha sans jamais se servir de sandales ; que, pendant de très longues années, il s'abstint de l'usage du vin et de tout ce qui n'était pas indispensable pour se nourrir, si bien qu'il tomba en danger de maladie et d'altération de la poitrine. Il donnait à ceux qui en étaient témoins de tels exemples de vie philosophique et il excitait à juste titre un si grand nombre de ses disciples à un zèle semblable au sien, que déjà il entraînait des païens infidèles, des gens cultivés, des philosophes, et non pas les premiers venus, à l'enseignement qu'il donnait. Il arriva même que ceux-ci, après avoir reçu de lui véritablement, dans la profondeur de l'âme, la foi en la parole divine, se distinguèrent, dans les temps de la persécution qui se produisit alors, si bien que certains d'entre eux furent pris et furent consommés par le martyre.

#### IV. COMBIEN DE SES CATÉCHISÉS FURENT PROMUS AU MARTYRE

Le premier d'entre eux fut donc Plutarque, dont il a été parlé un peu plus haut.

Lorsqu'il fut conduit à la mort, il s'en fallut encore de peu que celui dont nous parlons et qui l'assistait jusqu'à la fin dernière de sa vie, ne fût massacré par ses concitoyens, comme étant manifestement la cause de la mort de Plutarque : mais cette fois encore, la volonté de Dieu le conserva. Après Plutarque le second des disciples d'Origène qui est manifesté comme martyr est Serenus qui donna par le feu la preuve de la foi qu'il avait reçue. Le troisième martyr de la même école est Héraclide, et après lui, le quatrième est Héron : le premier était encore catéchumène et le second néophyte ; ils eurent la tête tranchée. En plus de ceux-là, le cinquième de la même école proclamé athlète de la piété est Serenus, différent du premier, qui, après avoir supporté un très grand nombre de tourments, eut, dit-on, la tête coupée. Parmi les femmes, Héraïs, qui, étant encore catéchumène, sortit de la vie après avoir reçu, comme il le dit lui-même quelque part, le baptême par le feu.

#### V. POTAMIENE

Parmi les martyrs, Basilide est compté le septième. Il emmenait la célèbre Potamiène, dont la réputation est encore chantée jusqu'à présent chez ses compatriotes : après avoir livré mille combats contre des hommes corrompus, pour défendre la pureté de son corps et la virginité par laquelle elle se distinguait (et en effet, sans parler de son âme, la beauté de son corps était aussi comme une fleur épanouie), après avoir supporté mille tourments, à la fin, après des tortures terribles, dont le récit fait frissonner, elle fut, avec sa mère Marcella, consommée par le feu.

On raconte que le juge (son nom était Aquila) après avoir livré son corps entier à de durs tourments, à la fin la menaça de la livrer aux gladiateurs pour flétrir son corps.

Mais elle réfléchit un instant en elle-même et on lui demanda sa déci-



sion ; elle donna une réponse telle qu'elle parut avoir dit quelque chose d'impie à leurs yeux.

Pendant qu'elle parlait, elle reçut le texte de la sentence et Basilide, un de ceux qui se trouvaient parmi les soldats, la prit et la conduisit à la mort. Et comme la foule s'efforçait de la troubler et de l'insulter par des paroles inconvenantes, il écartait par des menaces les insulteurs et manifestait envers elle beaucoup de pitié et de philanthropie ; quant à elle, en accueillant la sympathie dont elle était l'objet, elle exhortait l'homme à être courageux, en lui disant qu'elle le réclamerait quand elle serait retournée auprès de son Seigneur et que, dans peu de temps, elle le paierait de retour pour ce qu'il avait fait en sa faveur. Ayant ainsi parlé, elle subit généreusement la mort : on lui versa de la poix bouillante sur les différentes parties du corps depuis l'extrémité des pieds jusqu'au sommet de la tête, doucement et peu à peu. Ainsi fut mené le combat de l'illustre jeune fille.

Basilide, sans avoir attendu longtemps, fut déferé pour un motif quelconque, à un serment par ses compagnons d'armes. Il déclara fortement qu'il ne lui était absolument pas permis de jurer, qu'il était chrétien et qu'il le confessait ouvertement.

On pensa donc tout d'abord qu'il plaisantait ; mais comme il persévérait avec obstination, on le conduisit devant le juge à qui il confessa sa résistance et qui le fit mettre aux fers. Ses frères selon Dieu étant venus auprès de lui et lui ayant demandé le motif de cette ardeur soudaine et extraordinaire, il répondit, dit-on, que trois jours après son martyre Potamiène s'était présentée à lui pendant la nuit, avait placé une couronne sur sa tête et dit qu'elle avait demandé sa grâce au Seigneur, qu'elle avait obtenu l'objet de sa prière et qu'il le recevrait dans peu de temps. Là-dessus, les frères lui donnèrent le sceau du Seigneur et le jour suivant, après avoir brillé dans le martyre pour le Seigneur, il eut la tête coupée.

On raconte que beaucoup d'autres parmi les habitants d'Alexandrie vinrent en masse à la doctrine du Christ dans les temps dont nous parlons, parce que, pendant leur sommeil, Potamiène leur était apparue et les avait appelés. Mais que cela suffise maintenant.

## VI. CLEMENT D ALEXANDRIE

Clément, ayant succédé à Pantène, dirigeait jusqu'à cette époque, la catéchèse d'Alexandrie, de telle sorte qu'Origène lui aussi fut au nombre de ses disciples. En expliquant la matière des "Stromates", Clément établit au premier livre une chronologie qui embrasse les temps jusqu'à la mort de Commode : ainsi il est évident que cet ouvrage fut composé par lui sous Sévère, dont le présent livre raconte les temps.

## VII. L'ÉCRIVAIN JUDE

En ce temps-là aussi, Jude, un autre écrivain, en dissertant par écrit sur les soixante-dix semaines de Daniel, établit la chronologie jusqu'à la dixième année du règne de Sévère : il pensait que la parousie de l'Antéchrist, dont tout le monde parlait, approchait alors déjà, tellement la violence de la persécution (soulevée) contre nous troublait le plus grand nombre des esprits.

## VIII. UNE AUDACE D ORIGENE

En ce temps-là, comme Origène accomplissait l'œuvre de la catéchèse à Alexandrie, il accomplit une action qui est une preuve très grande d'un cœur inexpérimenté et juvénile, mais aussi de foi et de tempérance. Les paroles : " il y a des eunuques qui se sont châtrés eux-mêmes à cause du royaume des cieux ", il les entendit d'une manière toute simple et toute juvénile, soit qu'il ait pensé accomplir la parole du Sauveur, soit aussi parce qu'étant d'un âge jeune, il prêchait les choses divines, non seulement à des hommes mais encore à des femmes, (et) qu'ayant voulu enlever aux infidèles tout prétexte pour le calomnier honteusement, il fut poussé à accomplir réellement la parole du Sauveur, en ayant soin que son action fût cachée à la plupart des disciples qui l'entouraient. Cependant, il ne lui fut pas possible, bien qu'il le voulût, de dissimuler une pareille action. Plus tard en effet, Démétrius, en tant que chef de la chrétienté du pays, la

connut : il admira tout à fait Origène pour son audace ; il approuva son zèle et la sincérité de sa foi ; il l'exhorta à être courageux et l'excita à se livrer désormais davantage à l'œuvre de la catéchèse. Telle fut alors l'attitude de Démétrius ; mais peu de temps après, le même personnage, voyant Origène réussir et devenir un homme connu, illustre, célébré par tout le monde, éprouva des sentiments humains et essaya de l'accuser auprès des évêques de l'univers, d'une action (qu'il jugeait) tout à fait déraisonnable, alors que les évêques les plus estimables et les plus réputés de la Palestine, ceux de Césarée et de Jérusalem, ayant estimé Origène digne de la récompense et de l'honneur le plus haut, lui avaient imposé les mains pour le sacerdoce. Il était alors parvenu à un haut degré de gloire ; son nom était connu partout chez tous les hommes ; il possédait une haute renommée de vertu et de sagesse, et Démétrius, n'ayant pas d'autre sujet d'accusation, lui fit un mauvais grief de l'action qu'il avait commise jadis dans son enfance et il eut l'audace de comprendre dans ses accusations ceux qui l'avaient promu au sacerdoce. Mais cela arriva un peu plus tard. Pour l'instant, Origène accomplissait à Alexandrie l'œuvre de l'enseignement divin pour tous ceux sans distinction qui venaient à lui, de nuit et de jour, sacrifiant sans hésitation tout son loisir aux disciplines divines et à ceux qui le fréquentaient. Sévère ayant possédé le pouvoir plus de dix-huit ans, Antonin, son fils, lui succéda. En ce temps-là, parmi ceux qui s'étaient vaillamment conduits durant la persécution et qui avaient été conservés par la Providence de Dieu, après les luttes de la confession, était un certain Alexandre, que tout à l'heure nous avons signalé comme évêque de l'Église de Jérusalem. Il s'était tellement distingué par la confession pour le Christ qu'il fut jugé digne dudit épiscopat, bien que Narcisse, qui était évêque avant lui, fût encore en vie.

## IX. LES MIRACLES DE NARCISSE

Donc, les citoyens de cette chrétienté font mention de beaucoup de miracles de Narcisse qu'ils ont appris par tradition des frères qui se sont succédé. Parmi ces faits, ils racontent le prodige suivant, accompli par lui. Une fois, lors de la grande veillée de Pâques, l'huile, dit-

on, manqua aux diacres ; de quoi toute la foule conçut un profond découragement. Narcisse ordonna à ceux qui préparaient les lampes de puiser de l'eau et de la lui apporter. Cela ayant été fait immédiatement, il pria sur l'eau et commanda, avec une foi sincère dans le Seigneur, de la verser dans les lampes. On fit encore cela et par une puissance au-dessus de toute expression, extraordinaire et divine, la nature de l'eau changea et devint de l'huile : chez un très grand nombre de frères de ce pays, pendant très longtemps depuis cette époque et jusqu'à nos jours, on a conservé un peu de cette huile comme preuve du miracle accompli alors.

On énumère dans la vie de cet homme un très grand nombre d'autres faits dignes de mémoire ; parmi lesquels celui-ci. De misérables individus n'étaient pas capables de supporter la vigueur et la fermeté de sa vie : par crainte, s'ils étaient pris, de subir un châtiment, car ils avaient conscience de leurs mille méchancetés, ils prennent les devants, ourdissant contre lui une conspiration, et lancent contre lui une calomnie terrible. Ensuite, pour donner confiance aux auditeurs, ils fortifièrent leurs accusations par des serments : l'un jura qu'il périrait par le feu ; un autre que son corps serait dévoré par une maladie funeste ; un troisième qu'il perdrait les yeux.

Mais même ainsi, quoiqu'ils eussent juré, personne des fidèles ne fit attention à eux à cause de la tempérance de Narcisse qui avait toujours brillé devant tout le monde et de sa conduite entièrement vertueuse. Mais lui cependant ne supporta pas la malice de ces dires ; et par ailleurs, comme depuis longtemps il désirait la vie philosophique, il abandonna par la fuite tout le peuple de l'Église, se cacha dans des déserts et des campagnes secrètes et y resta de très nombreuses années.

Mais le grand œil de la justice ne resta pas indifférent à ce qui avait été fait et, le plus vite possible, il abandonna les impies aux imprécations qu'ils avaient prononcées avec serments contre eux-mêmes. Le premier donc, sans aucune raison apparente, simplement ainsi, une petite étincelle étant tombée sur la maison où il habitait et l'ayant complètement brûlée pendant la nuit, fut tout entier consumé. Le deuxième eut le corps subitement rempli, de l'extrémité des pieds jusqu'à la tête, de la maladie à laquelle il s'était lui-même condamné. Quant au troisième, voyant la fin des deux premiers et tremblant devant la justice inéluctable de Dieu qui voit tout, il confessa publique-

ment les machinations faites en commun par eux ; et, dans son repentir, il s'épuisa par de tels gémissements et ne cessa pas de pleurer tellement qu'il perdit les deux yeux. Tels furent les châtimens que ces hommes subirent pour leur mensonge.

## X. LES ÉVÊQUES DE JÉRUSALEM

Quant à Narcisse, il s'était éloigné et personne ne savait où il se trouvait : il parut bon aux évêques des Églises voisines d'imposer les mains à un autre évêque. Celui-ci s'appelait Dios ; il ne siégea pas longtemps et eut pour successeur Germanion, et celui-ci Gordios. Sous ce dernier, comme à la suite d'un retour à la vie, Narcisse repartit et fut de nouveau appelé au premier rang par les frères : tous le vénéraient encore bien davantage à cause de sa retraite, de sa philosophie et surtout à cause de la vengeance dont il avait été jugé digne par Dieu.

## XI. ALEXANDRE

Et comme il n'était plus capable d'accomplir ses fonctions à cause de sa vieillesse avancée, les dispositions divines appelèrent le susdit Alexandre, qui était évêque d'une autre chrétienté, à remplir les fonctions épiscopales en même temps que Narcisse, suivant une révélation que celui-ci eut en songe pendant la nuit. Ce fut donc de cette manière, comme suivant un oracle divin, que, sorti de la terre des Cappadociens, où d'abord il avait été honoré de l'épiscopat, il entreprit le voyage de Jérusalem pour prier et pour voir les lieux (saints) ; les gens du pays, après l'avoir accueilli avec une très grande bienveillance, ne lui permirent pas de retourner chez lui, suivant une autre révélation qu'ils eurent pendant la nuit et une voix très manifeste qui le déclara aux plus zélés d'entre eux : elle les montrait en effet allant en dehors des portes recevoir l'évêque qui leur avait été prédestiné par Dieu. Ayant agi ainsi, en accord avec les évêques qui gouvernaient les églises voisines, ils obligent par la force Alexandre à rester chez eux.

Alexandre lui-même rappelle d'ailleurs, dans une lettre particulière aux Antinoïtes, qui est encore maintenant conservée chez nous, que Narcisse occupa avec lui le siège épiscopal, écrivant en propres termes vers la fin de la lettre :

« Narcisse vous salue, qui, avant moi, a occupé la place de l'épiscopat dans ce pays et qui maintenant est mis au même rang que moi dans les prières. Il a cent seize ans achevés et vous exhorte, semblablement à moi, à avoir des sentiments de concorde. »

Et ces choses se passèrent de la sorte.

Quant à l'Église d'Antioche, après la mort de Sérapion, Asclépiade en reçut l'épiscopat ; il s'était distingué lui aussi par sa confession au temps de la persécution.

Alexandre fait mention de l'installation de cet évêque, en écrivant ainsi aux Antiochiens :

« Alexandre, serviteur et prisonnier de Jésus-Christ, à la bienheureuse Église des Antiochiens, salut dans le Seigneur. Le Seigneur a rendu mes liens supportables et légers pour moi, lorsque j'ai appris, au temps de ma prison, que, selon la divine Providence, Asclépiade, le mieux préparé selon le mérite de sa foi, avait reçu l'épiscopat de votre sainte Église d'Antioche. »

Il indique qu'il a envoyé cette lettre par Clément, en écrivant, à la fin, de la manière suivante :

« Je vous envoie cette lettre, mes seigneurs et frères, par Clément, le bienheureux prêtre, homme vertueux et estimé, que vous connaissez vous aussi et que vous reconnaîtrez. Sa présence ici, selon la Providence et la surveillance du Maître, a fortifié et accru l'Église du Seigneur. »

## XII. SÉRAPION ET LES ÉCRITS QU'ON A DE LUI

De l'activité littéraire de Sérapion, il est vraisemblable que d'autres témoignages sont conservés par d'autres, mais seuls sont arrivés jusqu'à nous les écrits "A Domnus", un homme qui, au temps de la persécution, avait faibli et était passé de la foi au Christ à la superstition juive ; "A Pontius et à Caricus", hommes ecclésiastiques, et d'autres lettres adressées à d'autres ; plus un autre ouvrage composé par lui

"Sur l'Évangile dit selon Pierre", qu'il avait fait pour réfuter les mensonges contenus dans cet Évangile, à cause de certains fidèles de la chrétienté de Rhossos, qui, en tirant prétexte de cette prétendue Ecriture, s'étaient égarés dans des enseignements hétérodoxes. De cet ouvrage, il est à propos de citer un court passage, dans lequel l'auteur expose ainsi l'opinion qu'il avait de l'Évangile en question. Il écrit ainsi :

« Pour nous, frères, nous recevons en effet et Pierre et les autres apôtres comme le Christ ; mais les pseudépigraphes mis sous leurs noms nous les rejetons en hommes d'expérience, sachant que nous n'avons rien reçu de semblable. Moi-même en effet, étant auprès de vous, je supposais que vous étiez tous attachés à la foi droite, et, n'ayant pas lu l'Évangile présenté par eux sous le nom de Pierre, je disais : s'il n'y a que cela qui paraisse vous contrarier, on peut le lire. Mais maintenant j'ai appris que leur esprit se dissimulait dans quelque hérésie, du moins à ce que l'on m'a dit ; je me hâterai donc d'être auprès de vous. Ainsi, frères, attendez-moi bientôt. Pour nous, frères, ayant compris de quelle hérésie était Marcianus, qui se contredisait lui-même, ne sachant pas ce qu'il disait, ainsi que vous l'apprendrez par ce qui vous a été écrit, nous avons pu en effet, par d'autres personnes qui pratiquaient cet Évangile même, c'est-à-dire par les successeurs de ceux qui l'ont introduit d'abord, — nous les appelons docètes car la plupart de leurs pensées appartiennent à cet enseignement — nous avons pu, dis-je, par ce moyen, emprunter ce livre, le parcourir et y trouver, avec l'ensemble de la vraie doctrine du Sauveur, quelques compléments, que nous vous avons soumis. »  
Voilà ce que dit Sérapion.

### XIII. LES OUVRAGES DE CLÉMENT

De Clément sont conservés par nous les "Stromates", huit en tout, auxquels il a donné ce titre : "de Titus Flavius Clemens, Stromates des Mémoires gnostiques selon la véritable philosophie". De même nombre que les Stromates sont ses livres intitulés "Hypotyposes", dans lesquels il fait, par son nom, mention de Pantène comme de son maître et où il expose les explications des Ecritures et les traditions

qu'il en a reçues.

Il y a encore de lui un discours aux Grecs, le "Protreptique" et trois livres de l'ouvrage intitulé le "Pédagogue", et un autre ouvrage de lui intitulé : "Quel riche sera sauvé", et un écrit "Sur la Pâque", et des traités "Sur le jeûne" et "Sur la médisance", "l'Exhortation à la patience" ou "Aux nouveaux baptisés" ; l'ouvrage intitulé "Règle ecclésiastique", ou "Contre les judaïsants", qu'il a dédié à Alexandre, l'évêque cité plus haut.

Dans les "Stromates" donc, il ne fait pas seulement une tapisserie de l'Écriture divine, mais il rappelle aussi des doctrines empruntées aux Grecs, si du moins quelque chose d'utile lui paraissait avoir été écrit par eux ; et les opinions reçues par le grand nombre exposant en détail celles des Grecs en même temps que celles des Barbares ; il rectifie encore les fausses opinions des hérésiarques ; il déploie une information abondante et nous fournit la matière d'une instruction fort étendue. A tout cela, il mêle les opinions des philosophes, et c'est de là sans doute, que le titre de Stromates est en rapport avec les sujets traités.

Il se sert aussi dans cet ouvrage des témoignages empruntés aux Ecritures contestées, à la "Sagesse" dite de Salomon, et à celle de Jésus de Sirach, à "l'Épître aux Hébreux", aux "Épîtres de Barnabé", de Clément et de Jude. Il fait aussi mention du "Discours aux Grecs" de Tatien, de Cassien comme de l'auteur d'une "Chronographie", et encore de Philon, d'Aristobule, de Josèphe, de Démétrius, d'Eupolémus, écrivains juifs, comme montrant tous dans leurs œuvres que Moïse et la race des Juifs sont plus anciens que l'antiquité des Grecs. Et les livres mentionnés de cet homme sont remplis d'une foule d'autres connaissances utiles : dans le premier d'entre eux, il montre, à son propre endroit, qu'il est très proche de la succession des apôtres ; il promet aussi dans cet ouvrage de commenter la Genèse. Et dans son livre "Sur la Pâque", il confesse qu'il a été obligé par ses amis de confier à l'écriture les traditions qu'il avait reçues de vive voix des anciens presbytres pour ceux qui viendraient ensuite ; il y fait mention de Méliton, d'Irénée et de quelques autres dont il insère les exposés.



#### XIV. LES ÉCRITURES DONT IL A FAIT MENTION

Dans les "Hypotypes", il fait, pour le dire brièvement, des exposés résumés de toute l'Écriture (néo)-testamentaire, sans omettre celles qui sont controversées, je veux dire l'Épître de Jude et les autres Épîtres catholiques, et "l'Épître de Barnabé" et "l'Apocalypse" dite de Pierre. Il dit encore que "l'Épître aux Hébreux" est de Paul et qu'elle a été écrite aux Hébreux en langue hébraïque, mais que Luc, après l'avoir traduite avec soin, l'a éditée pour les Grecs ; c'est pourquoi on trouve la même apparence à la traduction de cette Épître et aux Ades. Elle ne porte pas l'inscription : "Paul apôtre", ainsi qu'il est naturel, car dit (Clément), « en l'adressant aux Hébreux qui avaient une prévention contre lui et qui le soupçonnaient, ce fut d'une manière très prudente qu'il ne les rebuta pas dès le début, en y mettant son nom, »

Puis, un peu plus bas, il poursuit :

« Déjà, comme le disait le bienheureux presbytre, puisque le Seigneur, qui était apôtre du Tout-Puissant, fut envoyé aux Hébreux, ce fut par modestie que Paul, comme il avait été envoyé aux Gentils, ne s'intitula pas apôtre des Hébreux, à la fois à cause du respect pour le Seigneur et parce qu'il s'adressait lui aussi aux Hébreux par surcroît, étant le héraut et l'apôtre des Gentils. »

Dans les mêmes livres encore, Clément cite une tradition des anciens presbytres relativement à l'ordre des Évangiles ; la voici : il disait que les Évangiles qui comprennent les généalogies ont été écrits d'abord et que celui selon Marc le fut dans les circonstances suivantes : Pierre ayant prêché la doctrine publiquement à Rome et ayant exposé l'Évangile par l'Esprit, ses auditeurs qui étaient nombreux, exhortèrent Marc, en tant qu'il l'avait accompagné depuis longtemps et qu'il se souvenait de ses paroles, à transcrire ce qu'il avait dit : il le fit et transcrivit l'Évangile à ceux qui le lui avaient demandé : ce que Pierre ayant appris, il ne fit rien par ses conseils, pour l'en empêcher ou pour l'y pousser. Quant à Jean, le dernier, voyant que les choses corporelles avaient été exposées dans les Évangiles, poussé par ses disciples et divinement inspiré par l'Esprit, il fit un Évangile spirituel. Voilà ce que rapporte Clément.

A son tour, Alexandre, dont il a été parlé, fait mention de Clément en

même temps que de Pantène, dans une lettre à Origène, comme d'hommes qui lui sont connus. Il écrit ceci :

« Ce fut aussi en effet la volonté de Dieu, comme tu le sais, que l'amitié qui nous est venue des ancêtres demeurât inviolable, ou plutôt qu'elle devînt plus chaude et plus assurée. Nous connaissons en effet ces bienheureux pères qui ont fait route avant nous, auprès desquels nous serons bientôt : Pantène, le vraiment bienheureux et mon seigneur ; et le saint Clément, qui a été mon seigneur et qui m'a aidé, et d'autres encore s'il en est de tels. C'est par eux que je t'ai connu, le meilleur en toutes choses, mon seigneur et frère. »

Telles sont ces choses.

Quant à Adamantins (car Origène portait aussi ce nom-là), dans les temps où Zéphyrin conduisait l'Église des Romains, lui-même écrit quelque part qu'il séjourna à Rome, en disant : « Ayant souhaité voir la très ancienne Église des Romains ».

Après un rapide séjour, il rentra à Alexandrie, et il y remplit les fonctions accoutumées de la catéchèse, avec tout son zèle. Démétrius, qui y était alors évêque, l'encourageait encore à ce moment-là et le suppliait presque de faire avec diligence ce qui était utile à ses frères.

## XV. HÉRACLAS

Lorsqu'il vit qu'il ne suffisait pas à l'étude approfondie, à la recherche et à l'explication des Lettres sacrées et encore à la catéchèse de ceux qui venaient à lui et ne lui permettaient même pas de respirer, parce que les uns après les autres, depuis l'aurore jusqu'au soir, ils fréquentaient son école, il divisa la multitude et parmi ses disciples, il choisit Héraclas, zélé dans les choses divines et d'ailleurs homme très disert et non dépourvu de philosophie. Il l'établit son collègue dans la catéchèse en lui confiant la première initiation de ceux qui venaient de débiter et en gardant pour lui l'instruction des plus avancés.

## XVI. AVEC QUEL ZÈLE ORIGÈNE S'ÉTAIT OCCUPÉ DES ÉCRITURES DIVINES

Si importante était pour Origène la recherche très exacte des paroles divines, qu'il apprit aussi la langue hébraïque et qu'il acquit en propre les Ecritures conservées chez les Juifs, écrites d'abord en caractères hébreux. Il se mit à la recherche des éditions de ceux qui, en dehors des Septante, avaient traduit les Ecritures sacrées ; et en plus des traductions courantes et usitées, celles d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion, il en trouva quelques autres qu'il amena à la lumière, en les tirant de je ne sais quelles cachettes où elles étaient dissimulées depuis longtemps. A cause de l'incertitude où il était à leur sujet, ne sachant pas de qui elles étaient, il indiqua seulement ceci, qu'il avait trouvé une d'elles à Nicopolis, près d'Actium, et une autre dans un autre endroit analogue. En tout cas, aux Hexaples des Psaumes, après les quatre éditions connues, il ajouta non seulement une cinquième traduction, mais encore une sixième et une septième : de l'une il note qu'il l'a trouvée à Jéricho dans une jarre, au temps d'Antonin, fils de Sévère. Toutes ces traductions, il les rassembla en un seul ouvrage, les divisa en cola et les mit en regard les unes des autres, avec le texte hébreu lui-même : il nous a laissé ainsi l'exemplaire de ce qu'on appelle les Hexaples ; et, dans les Tétraples, il a publié à part les éditions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion en même temps que celle des Septante.

## XVII. SYMMAQUE LE TRADUCTEUR

En tout cas, de ces traducteurs, il faut savoir que l'un d'eux, Symmaque, était ébionite. L'hérésie ainsi appelée des Ébionites est celle des gens qui disent que le Christ est né de Joseph et de Marie, qui pensent qu'il a été un pur homme et qui affirment fortement qu'il faut garder la loi tout à fait comme les Juifs, ainsi que nous le savons d'après ce qui a été raconté antérieurement. Et des commentaires de Symmaque sont conservés encore jusqu'à présent, dans lesquels il semble s'efforcer d'appuyer ladite hérésie sur l'Évangile selon Matthieu. Origène indique qu'il a reçu ces ouvrages avec d'autres inter-

prétations de Symmaque sur les Ecritures, d'une certaine Julienne qui, dit-il, avait hérité ces livres de Symmaque lui-même.

## XVIII. AMBROISE

En ce temps-là, lui aussi Ambroise, qui avait les opinions de l'hérésie de Valentin, fut convaincu par la vérité que lui proposa Origène et ce fut avec une intelligence comme resplendissante de lumière, qu'il passa à la doctrine de l'orthodoxie ecclésiastique.

Et beaucoup d'autres gens instruits, alors que la réputation d'Origène était partout célébrée, venaient à lui, pour faire auprès de cet homme l'expérience de l'habileté dans les doctrines sacrées. Des milliers d'hérétiques, et un grand nombre de philosophes des plus célèbres s'attachaient à lui avec zèle, pour apprendre de lui, on peut presque le dire, non seulement les choses divines, mais encore celle de la philosophie profane.

En effet, tous ceux qu'il voyait naturellement bien doués, il les introduisait dans les disciplines philosophiques, la géométrie, l'arithmétique et les autres enseignements préparatoires, puis il leur faisait connaître les sectes qui existent chez les philosophes et leur expliquait leurs écrits, les commentait et les examinait en détail, de sorte que chez les Grecs eux-mêmes cet homme était proclamé un grand philosophe.

Ceux qui étaient moins bien doués, en grand nombre, il les menait aux études encycliques, en disant que pour eux elles ne seraient pas d'une petite utilité en vue de la connaissance et de la préparation aux Ecritures divines. Aussi estimait-il tout à fait nécessaire, même pour lui, de s'exercer aux disciplines profanes et à la philosophie.

## XIX. TOUT CE QU'ON RAPPORTE SUR ORIGÈNE

Les témoins de ses succès en ces matières sont les philosophes grecs eux-mêmes qui ont fleuri de son temps, et dans les écrits desquels nous trouvons de nombreuses mentions de cet homme ; ils lui dédient leurs propres écrits ou présentent leurs travaux personnels à son

jugement comme à celui d'un maître. Pourquoi faut-il dire cela, lorsque, encore de nos jours, Porphyre s'est établi en Sicile, y a composé des écrits contre nous, et s'est efforcé d'y calomnier les Ecritures divines ; il y fait mention de ceux qui les ont commentées, sans pouvoir invoquer le moindre grief contre les doctrines, et, à défaut de raisons, en vient à injurier et à calomnier les exégètes eux-mêmes, et parmi eux, surtout Origène. Il dit qu'il l'a connu dans son jeune âge et essaye de le calomnier ; mais il lui échappe de le recommander, soit en disant la vérité sur des points où il ne lui était pas possible de parler autrement, soit en mentant sur des points où il pensait ne pas être pris ; et alors, tantôt il l'accuse comme chrétien ; tantôt il décrit son application aux disciplines philosophiques. Ecoutez donc ce qu'il dit en propres termes :

« Certains, désireux de trouver une explication de la méchanceté des Ecritures juives, mais sans rompre avec elles, ont fait appel à des interprétations incompatibles et désaccordées avec ce qui est écrit ; ils apportent (ainsi) non pas tant une apologie de ce qui est étrange, qu'un agrément et une louange de leurs propres élucubrations. En effet, ce qui est dit clairement par Moïse, ils le vantent comme des énigmes et ils le proclament comme des oracles remplis de mystères cachés ; et, après avoir ensorcelé le sens critique de l'âme par l'orgueil, ils introduisent leurs commentaires. »

Ensuite, il dit, après d'autres choses :

« Cette sorte d'absurdité vient d'un homme que, moi aussi, j'ai rencontré lorsque j'étais très jeune, qui était tout à fait réputé et qui est encore célèbre par les écrits qu'il a laissés, d'Origène, dont la gloire s'est répandue grandement chez les maîtres de ces doctrines. Il a été en effet auditeur d'Ammonius, qui, à notre époque, a eu un très grand succès en philosophie : il a acquis de son maître un grand secours pour l'habileté dans les sciences ; mais pour la droite orientation de la vie, il a fait une route contraire à la sienne. Ammonius en effet était chrétien, élevé par ses parents dans les doctrines chrétiennes ; mais quand il eut goûté de la raison et de la philosophie, aussitôt il se détourna vers un genre de vie conforme aux lois. Origène au contraire était grec, élevé dans les études grecques et il alla échouer sur l'audace barbare ; en s'y portant, il a trafiqué de soi-même et de sa capacité dans les études : dans sa conduite, il a vécu en chrétien, contrairement aux lois ; mais en ce qui regarde les opinions sur les

choses et sur la divinité, il a hellénisé et transporté les opinions des Grecs aux fables étrangères. Il vivait en effet toujours avec Platon ; il fréquentait les écrits de Numénios, de Cronios, d'Apollonphane, de Longin, de Modératus, de Nicomaque et des hommes célèbres parmi les pythagoriciens ; il se servait aussi des livres de Chérémon le stoïcien et de Cornutus ; auprès d'eux, il apprit l'interprétation allégorique des mystères grecs qu'il appliqua aux Ecritures juives. »

Voilà ce qui a été dit par Porphyre au troisième des livres qu'il a écrits "Contre les chrétiens" : il dit la vérité en ce qui concerne la formation et la science étendue de l'homme ; mais il ment avec évidence — que ne devait pas faire l'adversaire des chrétiens ? — lorsqu'il dit qu'Origène s'était converti des doctrines grecques et qu'Ammonius est tombé de la vie selon la piété aux mœurs païennes. Origène en effet a conservé l'enseignement selon le Christ qu'il tenait de ses ancêtres, comme le montre le récit antérieur. Quant à Ammonius, il est resté jusqu'au terme de sa vie dans la philosophie inspirée, d'une manière inviolable et indéfectible, ainsi qu'en témoignent en quelque manière jusqu'à présent les travaux de cet homme, célèbre auprès du plus grand nombre par les écrits qu'il a laissés, tels le livre intitulé "Sur l'accord de Moïse et de Jésus" et bien d'autres qu'on trouve chez les amis de la science. Que cela soit donc dit comme une preuve de l'hypocrisie de ce menteur, et aussi de la grande science d'Origène dans les disciplines helléniques ; cette science lui ayant été reprochée par quelques-uns, il se défendit de son zèle à cet égard, dans une lettre où il écrit ceci :

« Lorsque je m'attachai à la parole et que se répandit la renommée de notre attitude, il vint à moi tantôt des hérétiques, tantôt des hommes instruits dans les disciplines des Grecs et surtout dans la philosophie : il me parut bon d'examiner les opinions des hérétiques et ce que les philosophes promettaient de dire sur la vérité. C'est ce que nous avons fait, en imitant Pantène qui, avant nous, a rendu service à beaucoup, et qui a possédé une préparation étendue en ces matières, et aussi Héraclas, qui siège maintenant dans le presbyterium des Alexandrins et que j'ai trouvé chez le maître des disciplines philosophiques où il se fortifiait déjà depuis cinq ans, avant que je commençasse à écouter ces enseignements. Sous l'influence de ce maître, alors qu'auparavant il portait le vêtement commun, il le quitta et prit le manteau des philosophes qu'il garde jusqu'à présent, et il ne cesse

pas d'étudier les livres des Grecs autant qu'il le peut. »

Et voilà ce qui a été dit par Origène pour se défendre au sujet de la pratique de la culture hellénique.

Or à cette époque, tandis qu'il séjournait à Alexandrie, un soldat y arriva et remit des lettres à Démétrius, évêque de la chrétienté, et au préfet d'Egypte d'alors, de la part du gouverneur de l'Arabie, pour qu'ils lui envoyassent en toute hâte Origène afin de s'entretenir avec lui. Origène arriva donc en Arabie ; ayant rapidement mené à terme l'objet de sa mission, il revint à Alexandrie. Durant l'intervalle, une guerre assez importante ayant éclaté dans la ville, il quitta Alexandrie à la dérobée et alla en Palestine et il séjourna à Césarée. Là, les évêques du pays lui demandèrent de faire des conférences et d'expliquer les Ecritures divines dans l'assemblée de l'Eglise, bien qu'il n'eût pas encore reçu l'ordination de la prêtrise. Ce qui serait évident d'après ce qu'Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste, évêque de Césarée, écrivent pour leur défense, au sujet de Démétrius :

« Il a ajouté, dans sa lettre, qu'on n'a jamais entendu dire et que maintenant jamais il n'arrive que des laïques fassent l'homélie en présence d'évêques, mais je ne sais comment il dit une chose si manifestement inexacte. Car, là où se trouvent des hommes capables de rendre service aux frères, ils sont invités par les saints évêques à s'adresser au peuple ; ainsi à Laranda, Evelpiste par Néon ; à Iconium, Paulin par Celse ; à Synnade, Théodore par Atticus, nos bienheureux frères. Il est vraisemblable qu'en d'autres lieux, la même chose se produit, et que nous ne le savons pas. »

C'était de cette manière, qu'étant encore jeune, l'homme dont nous parlons était honoré non seulement de ses compatriotes, mais encore des évoques de l'étranger.

Mais Démétrius l'ayant rappelé par lettres et l'ayant pressé par des diacres de l'Eglise de revenir à Alexandrie, il partit et s'acquitta de ses travaux habituels.

## XX. LES ÉCRITS QUI SUBSISTENT DES HOMMES DE CE TEMPS-LA

En ce temps florissaient beaucoup d'hommes diserts et ecclésiasti-

ques, dont les lettres qu'ils s'écrivaient les uns aux autres ont été conservées jusqu'à présent et sont faciles à trouver. Elles ont été gardées jusqu'à nous dans la bibliothèque d'Aelia, formée par Alexandre, qui alors gouvernait l'Église de ce pays : c'est d'elle que nous-mêmes avons pu rassembler en un seul corps la matière du présent exposé.

Parmi ces hommes, Bérylle a laissé, avec des lettres, différents recueils d'écrits : il était évêque des Arabes de Bostra. De même aussi Hippolyte qui était également évêque d'une autre Église. Il est encore parvenu jusqu'à nous de Caïus, homme très disert, qui vivait à Rome sous Zéphyrin, un "Dialogue" dirigé contre Proclus qui combattait en faveur de l'hérésie cataphrygienne : dans cet ouvrage, il refrène la témérité des adversaires et leur audace à composer des Ecritures nouvelles ; il fait mention de treize Epîtres seulement du saint apôtre, sans compter avec les autres l'Epître aux Hébreux, puisque encore jusqu'à présent, chez certains Romains, on ne pense pas qu'elle est de l'apôtre.

## XXI. LES ÉVÊQUES QUI ÉTAIENT CONNUS EN CES TEMPS-LÀ

Mais Antonin ayant régné sept ans et six mois, Macrin lui succède. Ce dernier étant mort au bout d'un an, un autre Antonin reçoit à son tour le principat des Romains. La première année de son règne, l'évêque des Romains, Zéphyrin, trépassa, après avoir exercé le ministère pendant dix-huit années entières.

Après lui, Calliste assume l'épiscopat ; et, ayant encore vécu cinq ans, il laisse le ministère à Urbain. L'empereur Alexandre hérite là-dessus de l'empire des Romains, Antonin n'ayant régné que quatre ans. A cette époque encore, Philétus succède à Asclépiade à la tête de l'Église d'Antioche.

La mère de l'empereur, appelée Mammaea, était une femme très religieuse, s'il en fut : comme la renommée d'Origène retentissait partout, au point d'arriver jusqu'à ses oreilles, elle attache une grande importance à être favorisée de la vue de cet homme et à faire l'expérience de son intelligence des choses divines que tout le monde admi-



rait. Pendant qu'elle séjourne à Antioche, elle le fait appeler par des soldats de sa garde ; et il demeura près d'elle un certain temps, lui exposant un grand nombre de choses pour la gloire du Seigneur et de la vertu de l'enseignement divin, puis il se hâta de reprendre ses occupations habituelles.

## XXII. LES ÉCRITS D'HIPPOLYTE QUI SONT VENUS JUSQU'À NOUS

Alors précisément Hippolyte lui aussi composa beaucoup d'autres commentaires. Il fit encore un écrit "Sur la Pâque" où il établit un calcul des temps et propose un canon d'un cycle de seize ans sur la Pâque, où il détermine les temps à partir de la première année de l'empereur Alexandre. De ses autres ouvrages, ceux qui sont venus jusqu'à nous sont les suivants : "Sur l'Hexaéméron", "Sur ce qui suit l'Hexaéméron", "Contre Marcion", "Sur le Cantique", "Sur des parties d'Ezéchiel", "Sur la Pâque", "Contre toutes les hérésies", et beaucoup d'autres qu'on peut trouver conservés chez beaucoup.

## XXIII. LE ZÈLE D'ORIGÈNE, ET COMMENT IL FUT HONORÉ DU SACERDOCE DE L'ÉGLISE

A partir de ce moment, Origène commença ses "Commentaires" sur les Ecritures divines : Ambroise l'y excitait non seulement par mille exhortations et encouragements en paroles, mais encore en lui procurant très largement les secours dont il avait besoin. Plus de sept tachygraphes en effet étaient près de lui quand il dictait, se relayant les uns les autres aux temps fixés ; il n'avait pas moins de copistes, ainsi que des jeunes filles exercées à la calligraphie. Ambroise fournissait abondamment ce qui était nécessaire à la subsistance de tous ; bien plus, il apportait encore à l'étude et au zèle pour les oracles divins une indicible ardeur, grâce à quoi surtout il excitait Origène à la composition des commentaires.

Les choses étant ainsi, après qu'Urbain a été évêque de l'Église des Romains pendant huit ans, Pontien lui succède, et Zébennus préside

à l'Église d'Antioche après Philétus.

En ces temps-là, Origène, pour satisfaire les exigences urgentes des affaires ecclésiastiques, va en Grèce par la Palestine, et à Césarée, il reçoit des évêques de ce pays l'ordination sacerdotale. Les mouvements provoqués à ce sujet autour de sa personne, les décisions prises à l'égard de ces mouvements par les chefs des Églises, tous les autres travaux qu'en sa maturité il accomplit pour la parole divine, demanderaient un exposé à part : nous l'avons fait convenablement au deuxième livre de "l'Apologie" que nous avons écrite pour lui.

#### XXIV. LES COMMENTAIRES QU'IL A DONNÉS A ALEXANDRIE

A cela, il serait nécessaire d'ajouter que, dans le sixième livre des "Commentaires sur l'Évangile selon Jean", il marque qu'il en a composé les cinq premiers livres étant encore à Alexandrie, et que, du travail sur l'Évangile entier, seuls nous sont parvenus vingt-deux tomes. Au neuvième livre des "Commentaires sur la Genèse" — il y en a douze en tout — non seulement il montre que ceux qui précèdent le neuvième ont été rédigés à Alexandrie, ainsi que les commentaires sur les vingt-cinq premiers psaumes, ceux sur les "Lamentations", dont cinq tomes sont venus jusqu'à nous, dans lesquels il fait mention des livres "Sur la résurrection" : ceux-ci sont au nombre de deux. Par ailleurs, il a encore écrit les livres "Sur les Principes" avant son départ d'Alexandrie ; quant aux livres intitulés "Stromates", qui sont au nombre de dix, il les a aussi composés dans la même ville, sous le règne d'Alexandre, comme le montrent des notes autographes en tête des tomes.

#### XXV. COMMENT IL A FAIT MENTION DES ÉCRITURES CANONIQUES

En expliquant le premier psaume, il donne un catalogue des Écritures sacrées de l'Ancien Testament, en écrivant littéralement :

« Il ne faut pas ignorer que les livres canoniques, selon la tradition

hébraïque, sont au nombre de vingt-deux, nombre qui, chez eux, est celui des lettres (de l'alphabet). »

Puis, après autre chose, il poursuit, en disant :

« Les vingt-deux livres selon les Hébreux sont les suivants : celui qui est intitulé chez nous "Genèse", l'est chez les Hébreux, d'après le commencement du livre "Bresith", c'est-à-dire : Au commencement ; "Exode", "Ouellesmoth", c'est-à-dire : Voici les noms ; "Lévitique", "Oufkra" : Et il a appelé ; "Nombres", "Ammesphencodeim" ; "Deutéronome", "Elleaddebareim" : Voici les paroles ; "Jésus, fils de Navé, Josoue-bennoun" ; "Juges", "Ruth", chez eux en un seul livre, "Sophteim" ; "Règles" premier et deuxième livres, chez eux, un seul livre, "Samuel" : l'Élu de Dieu ; "Règles", troisième et quatrième livres, en un seul, "Ouammelch David", c'est-à-dire : Règne de David ; "Paralipomènes", premier et second livres, en un seul, "Dabreïamein", c'est-à-dire : Paroles des jours ; "Esdras", premier et second livres, en un seul, "Ezra", c'est-à-dire : Auxiliaire ; "Livre des psaumes", "Spharthelleim" ; "Proverbes de Salomon", "Meloth" ; "Ecclésiaste", "Kœlth" ; "Cantique des Cantiques" — et non pas, comme certains pensent, Cantiques des Cantiques —, "Sirassireim" ; "Isaïe", "Iessia" ; "Jérémie", avec les "Lamentations" et la "Lettre" en un seul livre, "Ieremia" ; "Daniel", Daniel ; "Ezéchiel", Ezechiel ; "Job", Job ; "Esther", Esther. En dehors de ceux-ci sont les "Macchabées", qui sont intitulés "Sarbethsabanaïel". »

Voilà ce qu'établit Origène dans l'ouvrage cité plus haut. Dans le premier des tomes "Sur l'Évangile selon Matthieu", il maintient le canon ecclésiastique, et témoigne qu'il ne connaît que quatre Évangiles, et il écrit ceci :

« Comme je l'ai appris dans la tradition au sujet des quatre Évangiles qui sont aussi seuls incontestés dans l'Église de Dieu qui est sous le ciel, d'abord a été écrit celui qui est selon Matthieu, premièrement publicain, puis apôtre de Jésus-Christ : il l'a édité pour les croyants venus du judaïsme, et composé en langue hébraïque. Le second est celui selon Marc qui l'a fait comme Pierre le lui avait indiqué : celui-ci d'ailleurs le déclara son fils dans son "Épître catholique", où il dit : "l'Église élue qui est à Babylone vous salue, ainsi que Marc mon fils". " Et le troisième est "l'Évangile selon Luc", celui qui a été loué par Paul et composé pour les croyants venus de la gentilité. Après tous, "l'Évangile selon Jean". »

Dans le cinquième livre des "Commentaires sur l'Évangile selon Jean", le même (Origène) dit ceci sur les "Épîtres" des apôtres :

« Rendu capable d'être le ministre du Nouveau Testament, non de la lettre, mais de l'esprit, Paul, après avoir accompli l'Évangile depuis Jérusalem et tout autour jusqu'à l'Illyricum, n'a même pas écrit à toutes les Églises qu'il avait enseignées ; et à celles auxquelles il a écrit, il n'a envoyé que peu de lignes. Pierre, sur qui est édifiée l'Église du Christ, contre laquelle ne prévaudront pas les portes de l'enfer, a laissé une seule lettre incontestée, et peut-être encore une seconde, car elle est controversée. Que faut-il dire de celui qui a reposé sur la poitrine de Jésus, de Jean, qui a laissé un Évangile, en déclarant pouvoir faire plus de livres que le monde ne pourrait en contenir, et qui a aussi écrit "l'Apocalypse", où il reçoit l'ordre de se taire et de ne pas écrire les voix des sept tonnerres ? Il a laissé aussi une Épître, de très peu de lignes, et peut-être une deuxième et une troisième, car tous n'admettent pas que ces dernières soient authentiques ; d'ailleurs toutes les deux n'ont pas cent lignes. »

En outre, au sujet de "l'Épître aux Hébreux", il explique ceci dans les "Homélies" prononcées sur elle :

« Le caractère du style de l'Épître intitulée "Aux Hébreux" n'a pas la simplicité dans le discours, de l'apôtre qui confesse être lui-même simple dans son langage, c'est-à-dire sa phrase, mais l'épître est très grecque par la composition du style, et tout homme capable de juger les différences des styles le reconnaîtrait. D'ailleurs, que les idées de l'épître sont admirables et ne sont pas inférieures à celles des lettres apostoliques incontestées, cela aussi, quiconque prête attention à la lecture des lettres des apôtres pourra convenir que c'est vrai. »

Après d'autres choses, il ajoute ces paroles :

« Pour moi, si je donnais mon avis, je dirais que les pensées sont de l'apôtre, mais que le style et la composition sont de quelqu'un qui rapporte la doctrine de l'apôtre, et pour ainsi dire d'un rédacteur qui écrit les choses dites par le maître. Si donc quelque Église tient cette lettre pour l'œuvre de Paul, qu'elle soit félicitée même pour cela, car ce n'est pas par hasard que les anciens l'ont transmise comme étant de Paul. Mais qui a écrit la lettre ? Dieu sait la vérité. La tradition qui est venue jusqu'à nous parle de certains selon lesquels Clément, qui a été évêque de Rome, a écrit cette lettre, d'autres d'après lesquels c'est Luc, l'auteur de "l'Évangile" et des "Actes". »

Mais en voilà assez là-dessus.

## XXVI. HÉRACLAS REÇOIT L'ÉPISCOPAT DES ALEXANDRINS

C'était la dixième année du règne susdit qu'Origène se transporta d'Alexandrie à Césarée et laissa à Héraclas l'école de la catéchèse de cette ville. Peu de temps après, Démétrius, évêque de l'Église des Alexandrins, mourut, s'étant acquitté du ministère quarante-trois ans entiers : Héraclas lui succéda.

## XXVII. COMMENT LES ÉVÊQUES LE JUGEAIENT

En ce temps-là brillait Firmilien, évêque de Césarée de Cappadoce : il avait pour Origène un tel attachement qu'il l'appela d'abord dans son pays pour l'utilité des Églises ; puis qu'il alla auprès de lui en Judée et passa quelque temps avec lui pour se perfectionner dans les choses divines. De plus, le chef de l'Église de Jérusalem, Alexandre, et Théoctiste de Césarée s'attachèrent constamment à lui, comme au seul maître, et lui permirent de s'occuper de ce qui concerne l'interprétation des Ecritures divines et du reste de l'enseignement ecclésiastique.

## XXVIII. LA PERSÉCUTION DE MAXIMIN

L'empereur des Romains, Alexandre, ayant achevé son règne au bout de treize ans, Maximin César lui succède. Celui-ci, par ressentiment contre la maison d'Alexandre, composée d'une majorité de fidèles, suscite une persécution et ordonne de mettre à mort les seuls chefs des Églises comme responsables de l'enseignement selon l'Évangile. Alors Origène compose encore le livre "Sur le martyre", qu'il dédie à Ambroise et à Protoctète, prêtre de la chrétienté de Césarée, parce que des difficultés peu ordinaires les avaient saisis tous deux dans la persécution. On raconte que ces hommes se distinguèrent dans la

confession de la foi, pendant le règne de Maximin, qui ne dura pas plus de trois ans. Origène a indiqué ce temps de la persécution dans le vingt-deuxième livre des "Commentaires sur l'Évangile selon Jean" et dans diverses lettres.

## XXIX. FABIEN, ET COMMENT IL FUT MIRACULEUSEMENT DÉSIGNÉ PAR DIEU COMME ÉVÊQUE DES ROMAINS

Gordien ayant reçu après Maximin le principat des Romains, Anterôs succède à Pontien qui avait été l'évêque de l'Église de Rome pendant six ans, et, après avoir exercé le ministère pendant un mois, il a Fabien pour successeur.

On dit que Fabien, après la mort d'Anterôs, vint de la campagne avec d'autres et s'installa à Rome. Là, ce fut d'une manière très extraordinaire, en vertu d'une grâce divine et céleste, qu'il fut désigné par le sort. Tous les frères étant assemblés pour l'élection de celui qui devait recevoir l'épiscopat, le nom d'un très grand nombre d'hommes célèbres et remarquables venait à l'esprit de la plupart d'entre eux ; personne ne pensait à Fabien qui était présent. Cependant, tout à coup, une colombe descendit du ciel et se reposa sur sa tête, à ce qu'on rapporte, reproduisant la descente du Saint-Esprit sur le Sauveur en forme de colombe. Sur quoi, tout le peuple, comme mû par un esprit divin, d'un seul élan et d'une seule âme, cria qu'il était digne, et sans aucun délai on s'empara de lui et on le plaça sur le siège épiscopat.

Alors aussi, l'évêque d'Antioche Zébennus ayant quitté la vie, Baby-las reçoit l'autorité. A Alexandrie, Héraclas ayant reçu la charge (épiscopale) après Démétrius, Denys lui succède à l'école de la catéchèse de cette ville : lui aussi avait été un des disciples d'Origène.

## XXX. LES DISCIPLES D'ORIGÈNE

Tandis qu'Origène remplissait à Césarée ses fonctions habituelles, beaucoup venaient à lui, non seulement des gens du pays, mais des

milliers d'étrangers qui abandonnaient leur patrie : nous en connaissons qui étaient particulièrement distingués, Théodore, qui portait aussi le nom de Grégoire, l'évêque célèbre de notre temps, et son frère Athénodore. Ils étaient extrêmement passionnés pour les disciplines des Grecs et des Romains. Mais Origène, leur ayant inspiré l'amour de la philosophie, les exhorta à échanger leur zèle premier contre l'ascèse divine.

Ayant vécu avec lui cinq années entières, ils en retirèrent une telle amélioration dans les choses divines que, jeunes encore, ils furent tous deux jugés dignes de l'épiscopat des Églises du Pont.

### XXXI. AFRICANUS

En ce temps-là, on connaissait aussi Africain, l'auteur de l'ouvrage intitulé "Gestes".

On possède de lui une lettre écrite à Origène : il s'y montre embarrassé à propos de l'histoire de Suzanne dans le livre de "Daniel", dont il ne sait si elle est apocryphe et inventée ; et Origène lui répond très abondamment.

Du même Africain sont venus encore jusqu'à nous d'autres ouvrages, les cinq livres des "Chronographies", composés avec exactitude. Il y raconte qu'il a entrepris un voyage à Alexandrie à cause de la grande réputation d'Héraclas, dont nous avons dit qu'il était très versé dans les études philosophiques et les autres disciplines des Grecs et qu'il avait reçu l'épiscopat de l'Église de cette ville.

On possède encore une autre lettre du même Africain à Aristide, sur le désaccord apparent des généalogies du Christ chez Matthieu et chez Luc : dans cette lettre, il établit très clairement l'accord des évangélistes d'après un récit venu jusqu'à lui, récit qu'à l'occasion j'ai exposé en l'anticipant dans le premier livre du présent ouvrage.

### XXXII. LES LIVRES QU'INTERPRÉTA ORIGÈNE A CÉSARÉE DE PALESTINE

Vers le même temps, Origène composa encore les "Commentaires

sur Isaïe", et à la même époque aussi ceux "Sur Ezéchiel". De ces commentaires sont venus jusqu'à nous trente tomes sur le tiers d'Isaïe, jusqu'à la vision des quadrupèdes dans le désert, et sur Ezéchiel, vingt-cinq tomes, les seuls qu'il ait faits sur le prophète entier. Étant allé alors à Athènes, il y achève les livres sur Ezéchiel et y commence ceux sur le Cantique des Cantiques qu'il y poursuit jusqu'au cinquième livre. Puis, étant revenu à Césarée, il les mène jusqu'à leur terme, c'est-à-dire jusqu'au dixième livre.

A quoi bon faire maintenant le catalogue exact des ouvrages de cet homme, pour lequel il faudrait une étude particulière. Nous l'avons d'ailleurs transcrit dans la relation de la vie de Pamphile, le saint martyr de notre temps ; là, en exposant quel avait été le zèle de Pamphile à l'égard des choses divines, nous avons reproduit les listes de la bibliothèque des livres d'Origène et des autres écrivains ecclésiastiques, rassemblés par lui. Grâce à ces listes, quiconque le désirera pourra connaître d'une manière très complète ceux des travaux d'Origène qui sont venus jusqu'à nous.

Maintenant, il faut avancer dans la continuation de ce récit.

### XXXIII. L'ERREUR DE BÉRYLLE

Bérylle, dont il a été parlé un peu plus haut, évêque de Bostra en Arabie, faisant dévier la règle ecclésiastique, s'efforçait d'introduire des choses étrangères à la foi et osait dire que notre Sauveur et Seigneur n'avait pas préexisté selon un propre mode d'être avant son habitation parmi les hommes et qu'il ne possédait pas une divinité propre, mais seulement celle du Père qui habitait en lui.

Là-dessus, comme un très grand nombre d'évêques avaient eu avec cet homme des discussions et des entretiens, Origène y est appelé : il entre d'abord en conférence avec cet homme, pour essayer de savoir quelle était sa pensée ; puis, lorsqu'il sut ce qu'il disait, il le redresse dans ce qu'il y avait de peu orthodoxe, le convainc par son argumentation, le rétablit dans la vérité de la doctrine et le restaure dans sa première et saine opinion. On possède encore jusqu'à présent les écrits de Bérylle et du synode assemblé à cause de lui, contenant ensemble les questions que lui adressa Origène et les entretiens tenus



dans sa chrétienté, c'est-à-dire tout ce qui a été fait alors.

Et les presbytres de notre temps nous ont transmis de même, au sujet d'Origène, mille autres choses que je trouve bon d'omettre, comme n'appartenant pas à l'ouvrage présent. Mais tout ce qu'il était nécessaire de connaître en ce qui concerne cet homme, il est possible de le recueillir dans "l'Apologie" composée en sa faveur par nous et par Pamphile, le saint martyr de notre temps, apologie que nous avons faite avec soin en travaillant ensemble, à cause des disputeurs.

#### XXXIV. CE QUI ARRIVA SOUS PHILIPPE

Gordien ayant achevé son règne sur les Romains après six années entières, Philippe lui succède au pouvoir avec son fils Philippe. On raconte que celui-là était chrétien et qu'au jour de la dernière veillée de Pâques, il voulut prendre part avec la foule aux prières faites à l'église, mais que le président du lieu ne lui permit pas d'entrer avant qu'il eût fait l'exhomologèse et qu'il se fût inscrit lui-même parmi ceux qui étaient classés comme pécheurs et qui occupaient la place des pénitents : autrement en effet, l'empereur, s'il n'avait pas fait cela, n'aurait jamais été reçu par le président, à cause de nombreuses plaintes de ceux qui étaient contre lui. Et l'on dit qu'il se soumit de bon cœur, montrant par ses actes la sincérité et la piété de ses dispositions, relativement à la crainte de Dieu.

#### XXXV. DENYS SUCCÈDE A HÉRACLAS DANS L'ÉPISCOPAT

C'était pour cet empereur la troisième année, quand, Héraclas ayant quitté la vie après avoir présidé seize années aux Églises d'Alexandrie, Denys reçut l'épiscopat.

#### XXXVI. AUTRES ÉCRITS COMPOSÉS PAR ORIGÈNE

Alors, comme il était aussi naturel, la foi se multipliant et notre doc-

trine étant prêchée à tous en toute liberté, on dit qu'Origène, arrivé à plus de soixante ans et ayant acquis par suite de sa longue préparation une très grande habitude, permit à des tachygraphes de noter les entretiens prononcés par lui en public, alors que jamais auparavant, il ne l'avait autorisé.

A cette époque aussi, il compose les huit livres pour répondre à l'ouvrage dirigé contre nous par Celse l'épicurien et intitulé "Discours véritable", les vingt-cinq tomes "Sur l'Évangile selon Matthieu", et les livres "Sur les douze prophètes", dont nous n'avons trouvé que vingt-cinq.

On possède aussi de lui une lettre à l'empereur Philippe lui-même, et une autre à sa femme Sévère et différentes autres à différents (correspondants). Toutes celles que nous avons pu rassembler et qui étaient conservées séparément chez différents (particuliers), nous les avons réunies dans des volumes spéciaux, de manière qu'elles ne soient plus éparpillées : elles dépassent le nombre de cent. Il a aussi écrit à Fabien, évêque de Rome, et à un très grand nombre d'autres chefs d'Églises au sujet de son orthodoxie. On en a aussi les textes dans le sixième livre de "l'Apologie" écrite par nous sur ce (grand) homme.

## XXXVII. LA DISSENSION DES ARABES

D'autres gens encore, en Arabie, surviennent à l'époque dont nous parlons, introducteurs d'une doctrine étrangère à la vérité. Ils disaient que l'âme humaine, provisoirement dans la conjoncture présente, meurt avec les corps, au moment du trépas, et qu'elle est corrompue avec eux, mais qu'un jour, au temps de la résurrection, elle revivra avec eux. Alors aussi un concile important fut rassemblé.

Origène y fut de nouveau convoqué, et, après avoir fait des discours à l'assemblée sur la question discutée, il se comporta de telle manière qu'il changea les pensées de ceux qui avaient d'abord été trompés.

## XXXVIII. L'HÉRÉSIE DES HELKÉSAÏTES

Alors aussi, l'hérésie dite des Helkésaïtes commence une autre per-

version, et s'éteignit en même temps qu'elle commença. Origène en fait mention dans une homélie prononcée dans l'assemblée, sur le psaume 82, où il parle en ces termes :

« Au temps présent, il est venu quelqu'un qui s'enorgueillissait de pouvoir enseigner une doctrine athée et tout à fait impie, dite des Helkésaïtes, qui s'est récemment mise en opposition contre les Églises. Les erreurs qu'enseigne cette doctrine, je vous les exposerai, afin que vous n'y soyez pas entraînés. Elle rejette certains passages de toute l'Écriture, elle se sert encore de paroles tirées de tout l'Ancien Testament et des Évangiles, elle rejette complètement l'Apôtre. Elle dit qu'il est indifférent d'apostasier, et que celui qui réfléchit renie de bouche dans les nécessités, mais non de cœur. Ils présentent encore un livre qu'ils disent être tombé du ciel : celui qui l'entend et qui y croit recevra la rémission de ses péchés ; une autre rémission que celle qu'a donnée Jésus-Christ. »

### XXXIX. CE QUI ARRIVA SOUS DÈCE

Philippe, ayant donc régné sept ans, a Dèce pour successeur. Celui-ci, par haine pour Philippe, réveille contre les Églises une persécution au cours de laquelle Fabien est consommé à Rome par le martyre et Corneille lui succède dans l'épiscopat.

En Palestine, Alexandre, évêque de l'Église de Jérusalem, comparut de nouveau pour le Christ, à Césarée, devant les tribunaux du gouverneur ; et s'étant distingué par une seconde confession, il fait l'épreuve de la prison, couronné d'une vigoureuse vieillesse et d'une vénérable chevelure blanche. Après qu'il a rendu devant les tribunaux du gouverneur un brillant et éclatant témoignage et qu'il est mort en prison, Mazabane est proclamé son successeur dans l'épiscopat à Jérusalem.

D'une manière semblable à Alexandre, Babylas meurt en prison à Antioche après sa confession, et Fabius est préposé à l'Église de cette ville.

Quelles et combien grandes furent les souffrances d'Origène durant la persécution, comment il en trouva le terme, alors que le méchant démon avec toute son armée s'attaquait à l'envi à cet homme et lut-

tait contre lui avec toutes ses machinations et sa puissance, de préférence à tous ceux à qui il faisait alors la guerre, en s'attaquant spécialement à lui ; quels et combien grands furent les supplices que cet homme supporta pour la parole du Christ, chaînes et tortures, supplices sur le corps, supplices par le fer, supplices dans les profondeurs des prisons ; comment, pendant un très grand nombre de jours, il eut les pieds mis aux ceps jusqu'au quatrième trou et fut menacé du feu ; toutes les autres épreuves qui lui furent infligées par ses ennemis, avec quel courage il les supporta, quelle fut pour lui l'issue de tout cela, alors que le juge s'efforçait de tout son pouvoir, avec zèle, de ne pas lui ôter la vie ; combien, après cela, il laissa de paroles pleines elles aussi d'utilité, pour ceux qui avaient besoin d'être réconfortés, les très nombreuses lettres de cet homme le renferment d'une façon à la fois véridique et exacte.

## XL. CE QUI ARRIVA A DENYS

Ce qui concerne Denys, je le rapporterai, d'après sa lettre à Germain, où, en parlant de lui-même, il raconte ce qui suit :

« Moi aussi, je parle en présence de Dieu et il sait si je mens. Ce n'est pas d'après mon propre jugement ni sans le secours de Dieu que j'ai pris la fuite, mais auparavant, lorsque fut publiée la persécution de Dèce, Sabinus, à l'heure même, a envoyé un frumentaire à ma recherche, et moi, pendant quatre jours, je suis resté à la maison, attendant l'arrivée du frumentaire ; mais lui parcourait tous les lieux et les explorait, les routes, les fleuves, les champs où il soupçonnait que j'étais caché ou que je circulais ; il était frappé d'aveuglement et ne trouvait pas la maison. Il ne croyait pas en effet qu'étant poursuivi je restais à la maison.

Ce ne fut pas sans peine que, après le quatrième jour, Dieu m'ayant ordonné de partir et m'ayant conduit miraculeusement, moi et les serviteurs et beaucoup de frères, nous partîmes ensemble. Que cela ait été l'œuvre de la Providence de Dieu, c'est ce qu'a montré la suite, où peut-être nous avons été utiles à certains. »

Ensuite, après avoir dit d'autres choses, il montre ce qui lui est arrivé après sa fuite, en ajoutant ceci :

« Pour moi, en effet, vers le coucher du soleil, ayant été pris par les soldats en même temps que mes compagnons, j'ai été conduit à Taposiris. Timothée, selon la Providence de Dieu, n'était pas là par hasard et ne fut pas arrêté ; mais, étant arrivé plus tard, il trouva la maison vide et des serviteurs qui la gardaient ; quant à nous, nous avons été emmenés prisonniers. »

Et après d'autres choses, il dit :

« Et quelle fut la manière de l'admirable disposition de Dieu ? La vérité sera dite. Un des paysans rencontra Timothée qui fuyait, tout troublé, et lui demanda la cause de son empressement. Celui-ci dit la vérité, et l'autre, l'ayant entendu — il allait festoyer à une noce, car c'est l'usage de ces gens de passer la nuit entière en de telles réunions —, l'annonça dès son entrée aux convives. Ceux-ci, d'un seul élan, comme à un signal, se levèrent tous, et, emportés par leur course, arrivèrent très vite ; ils tombèrent sur nous en poussant des cris ; et, les soldats qui nous gardaient ayant pris aussitôt la fuite, ils s'approchèrent de nous, comme nous étions, étendus sur des lits sans couvertures. Et moi, Dieu le sait, pensant tout d'abord que c'étaient des brigands arrivés pour le vol et le pillage, je restai sur ma couche ; j'étais nu, avec un vêtement de lin, et je leur offris le reste de mes vêtements qui étaient près de moi. Eux m'ordonnèrent de me lever et de sortir au plus vite. Et alors, comprenant pourquoi ils étaient là, je me mis à crier, et à les prier et à les supplier de s'en aller, et de nous laisser ; et s'ils voulaient faire quelque chose de bien, ils devaient, à mon avis, devancer ceux qui m'avaient emmené et me couper eux-mêmes la tête. Pendant que je criais ainsi, comme le savent mes compagnons qui ont pris part à ces événements, ils me firent lever de force. Pour moi, je me jetai à terre sur le dos, mais, m'ayant pris par les mains et tiré par les pieds, ils m'emmenèrent dehors. Les témoins de tout cela, Caïus, Faustus, Pierre, Paul me suivirent ; et, m'ayant pris sur leur dos, il me conduisirent vivement hors de la petite ville et m'ayant fait monter à cru sur un âne, ils m'emmenèrent. »

Voilà ce que Denys dit de lui-même.

## XLI. CEUX QUI RENDIRENT TÉMOIGNAGE A ALEXANDRIE MÊME

Le même, dans la lettre à Fabius, évêque d'Antioche, raconte de la manière suivante les combats de ceux qui furent martyrs à Alexandrie, sous Dèce :

« Ce ne fut pas à partir de l'édit impérial que la persécution commença chez nous, mais elle le précéda d'une année entière. Prenant les devants, le prophète et l'artisan des maux dans cette ville, quel qu'il fût, mit en mouvement et souleva contre nous les foules des païens en ranimant leur ardeur pour la superstition du pays. Excités par lui et ayant confisqué tout pouvoir pour l'œuvre impie, ils se mirent à penser que le culte des démons, qui consistait à aimer le carnage, était la seule religion. Ils s'emparèrent donc d'abord d'un vieillard du nom de Métras et lui ordonnèrent de dire des paroles athées : comme il n'obéissait pas, ils frappèrent son corps à coups de bâton, percèrent son visage et ses yeux avec des roseaux pointus ; puis ils l'emmenèrent dans le faubourg et le lapidèrent. Ensuite, ils conduisirent une femme croyante, appelée Quinta, vers le temple des idoles pour la forcer à adorer. Elle se détourna et manifesta son horreur. L'ayant alors liée par les pieds, ils la traînèrent par toute la ville sur le rude pavé, la heurtant contre les pierres meulières, et la fouettant en même temps ; puis la conduisirent au même endroit que Métras et la lapidèrent.

Ensuite, tous d'un commun accord se précipitèrent sur les maisons des fidèles, et tombant chacun sur ceux qu'il connaissait, (les voisins) ils les emmenèrent, les volèrent et les pillèrent. Les objets les plus précieux de leurs trésors étaient dérobés ; les objets sans grande valeur et ceux qui étaient faits en bois étaient jetés et brûlés sur les chemins, de manière à donner le spectacle d'une ville prise par les ennemis. Les frères se détournaient et s'enfuyaient et supportaient avec joie le pillage de leurs biens, comme ceux à qui Paul a rendu témoignage. Et je ne sais si quelqu'un, sauf peut-être un qui est tombé entre leurs mains, a jusqu'à présent renié le Seigneur.

Ils se saisirent aussi d'Apollonie, qui était alors une vierge âgée et très admirable ; après avoir fait sauter toutes ses dents en frappant ses mâchoires, ils construisirent un bûcher devant la ville et menacè-

rent de la brûler vivante, si elle ne prononçait pas avec eux les formules de l'impiété. Elle s'excusa brièvement, puis, s'étant un peu reculée, elle s'élança vivement dans le feu et fut consumée. Ils prirent encore chez lui Sérapion, lui firent subir de durs supplices, lui brisèrent toutes les jointures des membres et le jetèrent de la chambre haute, la tête en avant.

Il n'y avait ni route, ni passage, ni sentier qui nous fût accessible, ni de jour ni de nuit ; partout et toujours, tous criaient : Si quelqu'un ne prononce pas les paroles blasphématoires, il faut aussitôt l'enlever et le brûler. Pendant longtemps, les choses restèrent ainsi dans toute leur violence ; puis la révolution frappa les méchants et une guerre civile détourna contre eux-mêmes la cruauté qu'ils avaient dirigée contre nous.

Nous respirâmes un peu parce qu'ils n'avaient plus le temps de s'irriter contre nous ; mais bientôt le changement de ce règne qui nous avait été plus bienveillant fut annoncé et une grande crainte de ce qui nous menaçait s'étendit sur nous.

En effet l'édit arriva : il était presque semblable à ce qui avait été prédit par Nôtre-Seigneur, le plus redoutable, ou peu s'en faut, de manière à scandaliser, s'il était possible, même les élus.

D'ailleurs, tous furent saisis d'effroi. Beaucoup des plus illustres se présentèrent aussitôt, les uns étaient mus par la crainte, d'autres, qui étaient fonctionnaires, étaient conduits par leurs fonctions ; d'autres encore étaient entraînés par leur entourage.

Appelés par leur nom, ils allaient aux sacrifices impurs et impies, ceux-ci pâles et tremblants non pas comme des hommes qui vont sacrifier, mais comme s'ils allaient être eux-mêmes des victimes immolées aux idoles : ils étaient accueillis par les rires moqueurs du peuple nombreux qui les entourait, et il était manifeste qu'ils étaient également lâches et pour mourir et pour sacrifier.

Ceux-là accouraient plus résolument aux autels, soutenant avec audace qu'ils n'avaient jamais été chrétiens : c'est à propos de ces hommes que la prophétie du Seigneur est très vraie : ils seront difficilement sauvés.

De ceux qui restaient, les uns suivaient ceux dont on vient de parler, les autres s'enfuyaient. Certains étaient pris, et, parmi eux, les uns, après être allés jusqu'aux chaînes et à la prison, quelques-uns même ayant été enfermés pendant plusieurs jours, abjuraient ensuite avant

même d'aller devant le tribunal ; les autres, après avoir enduré quelque temps les tortures, refusaient d'aller plus loin.

Mais les solides et bienheureuses colonnes du Seigneur, fortifiées par lui et tirant de la foi ferme qui était en eux une puissance et une assurance dignes et proportionnées, furent d'admirables témoins de son royaume. De ceux-ci, le premier fut Julien ; il était goutteux et ne pouvait ni se tenir debout, ni marcher ; il fut amené avec deux autres hommes qui le portaient : l'un d'eux renia aussitôt, mais l'autre, nommé Cronion et surnommé Eunous, et le vieux Julien lui-même confessèrent le Seigneur ; ils furent promenés sur des chameaux à travers toute la ville qui est très grande, comme vous le savez, tandis qu'on les fouettait ; finalement, entourés par le peuple entier, ils furent brûlés avec de la chaux vive.

Un soldat se tenait auprès d'eux tandis qu'on les emmenait et s'opposait aux insulteurs. Comme ceux-ci poussaient des cris, le très courageux chevalier de Dieu, Besas, fut conduit au tribunal et, après s'être distingué dans le grand combat pour la piété, il eut la tête coupée. Un autre encore, de race lybienne, Macar, véritablement bienheureux par son nom et la bénédiction (de Dieu), après que le juge lui eût fait une longue exhortation en faveur de l'apostasie, ne se laissa pas convaincre et fut brûlé vif. A la suite de ceux-ci, Épimaque et Alexandre, après être restés longtemps dans les fers et avoir supporté mille souffrances, peignes de fer et fouets, furent eux aussi arrosés de chaux vive.

Et avec eux, quatre femmes et la vierge sainte Ammonarion, que le juge tortura très longtemps avec beaucoup de persévérance parce qu'elle avait déclaré d'avance qu'elle ne dirait rien de ce qu'il lui ordonnerait ; elle réalisa sa promesse et fut conduite à la mort. Quant aux autres, la très vénérable Mercuria, une vieille femme, et Denyse qui avait eu beaucoup d'enfants mais ne les avait pas aimés plus que le Seigneur, le juge eut honte de les torturer encore sans résultat et d'être vaincu par des femmes ; elles moururent par le fer, sans subir encore l'épreuve des tortures : car Ammonarion, qui avait combattu la première les avait supportées pour toutes.

Héron, Ater et Isidore, Égyptiens, et avec eux, un enfant de quinze ans environ, Dioscore, furent livrés. Et d'abord le juge s'efforça de séduire l'adolescent par ses paroles, comme facile à tromper, et de le contraindre par des tortures, comme facile à faire céder, mais Diosco-



re n'obéit ni ne céda. Quant aux autres, il les fit déchirer d'une manière très sauvage et, comme ils résistaient, il les livra également au feu.

Dioscore, qui s'était illustré en public et avait répondu très sagement à ses questions en particulier, le juge étonné le renvoya, disant qu'il lui accordait un délai pour changer d'avis, à cause de son âge. Et maintenant Dioscore, très digne de Dieu, est avec nous, étant demeuré pour une lutte plus prolongée et une récompense plus substantielle.

Un certain Némésion, lui aussi Égyptien, fut dénoncé faussement comme habitant avec des brigands. S'étant justifié auprès du centurion de cette calomnie très étrange, il fut accusé comme chrétien et vint enchaîné devant le gouverneur : cet homme très injuste lui fit subir les tortures et les fouets deux fois plus qu'aux brigands, puis il fit brûler au milieu des brigands le bienheureux, honoré de la sorte par l'exemple du Christ.

Une escouade complète de soldats, Ammon, Zénon, Ptolémée, Ingénès et avec eux le vieillard Théophile, se tenaient devant le tribunal. Alors qu'on jugeait comme chrétien quelqu'un qui inclinait déjà vers l'apostasie, ceux-ci qui étaient près de lui grinçaient des dents, faisaient des signes de tête, tendaient les mains, gesticulaient de leur corps. Tout le monde se tourna de leur côté, mais avant qu'aucun d'entre eux n'eût été pris autrement, ils se hâtèrent de monter sur le degré, disant qu'ils étaient chrétiens, de sorte que le gouverneur et ses assesseurs furent remplis de crainte et que ceux qui étaient jugés parurent remplis de courage pour ce dont ils devaient être convaincus et que les juges eurent peur. Et ces hommes sortirent solennellement du tribunal, se réjouissant de leur témoignage : Dieu les faisait triompher glorieusement.

## XLII. LES AUTRES MARTYRS QUE MENTIONNE DENYS

« Un très grand nombre d'autres, dans les villes et dans les bourgs, furent déchirés par les païens ; je citerai l'un d'eux à titre d'exemple. Ischyryon administrait les biens d'un des magistrats pour un salaire.

Son employeur lui ordonna de sacrifier ; comme il n'obéit pas, on l'insulte ; comme il persiste, on l'outrage ; comme il résiste, on prend un grand bâton qu'on lui enfonce dans le ventre et dans les entrailles, et il meurt.

« Que faut-il dire de la multitude de ceux qui errèrent dans les déserts et les montagnes, assaillis par la faim et la soif, la gelée, les maladies, les brigands, les bêtes sauvages ? ceux qui ont survécu sont les témoins de leur élection et de leur victoire. Je raconterai pour le prouver, un fait qui se rapporte à eux. Chérémon était très vieux et évêque de la ville appelée Nilopolis. S'étant enfui dans la montagne d'Arabie avec sa compagne, il n'était pas revenu et les frères, bien qu'ils eussent beaucoup cherché, ne purent jamais voir ni eux ni leurs cadavres. Beaucoup, dans la même montagne d'Arabie, furent réduits en esclavage par les Barbares Sarrasins : parmi ceux-là, les uns ont été rachetés avec peine, à grand prix d'argent ; les autres jusqu'à présent ne le sont pas encore. Et ce n'est pas en vain que je t'ai raconté cela, frère, mais pour que tu saches quelles terribles épreuves sont arrivées chez nous : ceux qui en ont fait davantage l'expérience savent encore bien d'autres choses. »

Ensuite, après quelques lignes, il ajoute à cela :

« Ainsi eux-mêmes les divins martyrs de chez nous, qui siègent maintenant avec le Christ, participent à son royaume, jugent avec lui et prononcent avec lui la sentence, sont devenus les protecteurs de quelques-uns des frères tombés qui avaient à répondre de l'accusation de sacrifice ; voyant leur conversion et leur pénitence et estimant qu'elle pouvait être acceptable à celui qui ne veut absolument pas la mort du pécheur mais son repentir, ils les ont reçus, les ont rassemblés et réunis et ont partagé leurs prières et leurs repas.

Que nous conseillez-vous donc, frères, à leur sujet ? Que devons-nous faire ? Serons-nous d'accord avec eux et partagerons-nous leur avis ? Garderons-nous leur décision et leur grâce ? Nous conduirons-nous favorablement envers ceux dont ils ont eu pitié, ou bien tiendrons-nous leur décision comme injuste et nous établirons-nous comme censeurs de leur opinion ? Regretterons-nous leur bonté et renverserons-nous leur ordonnance ? »

### XLIII. NOVAT, SON GENRE DE VIE ET SON HÉRÉSIE

Voilà ce qu'a exposé à bon droit Denys, en soulevant la question de ceux qui avaient faibli au temps de la persécution. Cependant, enflé d'orgueil contre eux, Novat, prêtre de l'Église de Rome, enseignait qu'il n'y avait plus pour eux d'espoir de salut, pas même s'ils faisaient tout en vue d'une conversion sincère et d'une exhomologèse pure : il s'établit chef d'une hérésie particulière, dont les partisans s'appellent eux-mêmes les purs, selon l'enflure de leur raison.

A son sujet, un très grand concile fut assemblé à Rome : il comptait soixante évêques, encore un plus grand nombre de prêtres et de diacres ; dans les provinces, les pasteurs examinèrent en particulier, dans chaque contrée, ce qu'il fallait faire, et une décision fut prise par tous : Novat, en même temps que ceux qui s'étaient soulevés avec lui et qui décidaient de s'associer à l'opinion antifraternelle et tout à fait inhumaine de cet homme, étaient considérés comme étrangers à l'Église ; quant à ceux des frères qui étaient tombés dans le malheur, il fallait les soigner et les guérir par les remèdes de la pénitence.

Il est donc venu jusqu'à nous une lettre de Corneille, évêque des Romains, à Fabius, évêque de l'Église d'Antioche ; elle rapporte ce qui concerne le concile des Romains et ce qui a été décidé par ceux d'Italie, d'Afrique et des pays de là-bas ; il y a aussi d'autres lettres, composées en latin, de Cyprien et de ses collègues d'Afrique, dans lesquelles il était montré qu'eux aussi étaient d'avis qu'il fallait procurer des secours aux éprouvés et bannir à juste titre de l'Église catholique le chef de l'hérésie et semblablement tous ceux qui avaient été entraînés avec lui. A cette lettre étaient jointes une autre lettre de Corneille sur les choses qui avaient plu au concile et encore une autre sur ce qui avait été fait sous l'influence de Novat : de cette lettre, rien n'empêche de citer des passages, de sorte que ceux qui liront mon livre sachent ce qui le concerne.

Corneille apprend donc à Fabius quel était Novat dans sa conduite et il écrit ceci même :

« Afin que tu saches que, depuis longtemps, cet étonnant personnage désirait l'épiscopat et qu'il cachait en lui cet ardent désir, sans qu'on le sût, parce qu'il avait avec lui, dès le début, pour couvrir sa folie,

des confesseurs, je veux parler. Maxime, prêtre de chez nous, et Urbain, qui ont deux fois cueilli une très belle gloire dans la confession, Sidonius et Célérinus, homme qui a supporté, avec la plus grande fermeté, toutes sortes de tortures par la miséricorde de Dieu, qui a fortifié la faiblesse de la chair par la force de sa foi, qui a vaincu l'adversaire par son énergie, ces hommes donc ont bien connu Novat et ont pris sur le fait la méchanceté et la duplicité qui étaient en lui, ses faux serments, ses mensonges, son caractère insociable, son amitié de loup ; ils sont revenus dans la sainte Église et ont dévoilé toutes ses machinations et ses mauvaises actions, qu'il cachait depuis longtemps en lui-même, en présence de nombreux personnages, évêques, prêtres, laïques ; ils gémissaient et regrettaient d'avoir été persuadés par cette bête fourbe et méchante et d'avoir abandonné l'Église pour un peu de temps. »

Ensuite, après quelques lignes, il dit :

« Quelle inconcevable transformation, cher frère, quel changement nous avons vu en peu de temps s'opérer en lui ! Car cet homme très brillant, qui persuadait par des serments terribles qu'il ne désirait pas du tout l'épiscopat, tout à coup, il paraît évêque comme s'il avait été jeté au milieu de nous par un mangonneau. Ce dogmatiseur en effet, ce protecteur de la science ecclésiastique, lorsqu'il entreprit d'arracher et d'extorquer l'épiscopat qui ne lui avait pas été donné d'en haut, se choisit deux partisans, qui avaient désespéré de leur salut, pour les envoyer dans une petite localité insignifiante d'Italie, et là, pour tromper trois évêques, hommes rustiques et très simples, par une argumentation captieuse, en affirmant fortement et en soutenant avec énergie qu'ils devaient promptement venir à Rome afin que cessât dès ce moment toute cette dissension qui s'était produite avec les autres évêques et cela par leur médiation. Lorsqu'arrivèrent ces hommes trop simples pour les machinations des méchants et pour leurs ruses, ainsi que nous venons de le dire, ils furent enfermés par quelques individus semblables à lui qu'il avait effrayés ; et à la dixième heure, alors qu'ils étaient enivrés et alourdis par la boisson, il les obligea, par force, à lui donner l'épiscopat par une imposition des mains simulée et vaine : cet épiscopat, il le revendique par ruse et par fourberie, alors qu'il ne lui appartient pas. Peu de temps après, un de ces évêques est revenu à l'Église, se lamentant et confessant son péché : et nous l'avons reçu à la communion laïque : tout le peuple pré-

sent intercédait pour lui ; quant aux autres évêques, nous leur avons ordonné des successeurs que nous avons envoyés aux lieux où ils étaient.

Ce vengeur de l'Évangile ne savait-il donc pas qu'il doit y avoir un seul évêque dans une Église catholique ? Dans celle-ci, il ne l'ignorait pas, — comment l'aurait-il fait ? — il y a quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolytes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, plus de quinze cents veuves et indigents, que la grâce et la philanthropie du Maître nourrissent tous. Même une telle multitude si nécessaire dans l'Église, qui, par la Providence de Dieu, forme un nombre copieux et abondant, avec un peuple très grand et innombrable, ne l'a pas détourné d'une semblable méconnaissance et défaillance et ne l'a pas ramené à l'Église. »

Et encore, après d'autres détails, il ajoute ceci :

« Eh bien ! disons à la suite par quelles œuvres et par quelle conduite il a été assez osé pour s'arroger l'épiscopat. Serait-ce pour avoir, depuis le commencement, vécu dans l'Église, pour avoir soutenu en sa faveur de nombreux combats, pour s'être trouvé dans de nombreux et très grands dangers à cause de la religion ? Mais ce n'est pas cela ! Le point de départ de sa croyance est Satan, qui est venu en lui et a habité en lui un temps notable. Il a été secouru par les exorcistes lorsqu'il est tombé dans une maladie grave, et pensant presque mourir, dans le lit même où il était couché, il a reçu le baptême par infusion, s'il faut dire qu'un pareil homme l'a reçu. Cependant, après avoir échappé à la maladie, il n'a même pas obtenu les autres (cérémonies), auxquelles il faut participer selon la règle de l'Église et il n'a pas reçu le sceau de l'évêque : n'ayant pas obtenu tout cela, comment aurait-il obtenu l'Esprit-Saint ? »

Peu après, il dit encore :

« Par lâcheté et par amour de la vie, au temps de la persécution, il a nié qu'il était prêtre. Invité en effet et exhorté par les diacres à sortir du réduit où il s'était emprisonné lui-même, pour secourir les frères autant qu'il est du devoir et de la possibilité d'un prêtre d'assister des frères en danger qui ont besoin d'un réconfort, il a été si loin de céder aux exhortations des diacres qu'il s'en est allé et qu'il s'est éloigné en colère : il déclara qu'il ne voulait plus être prêtre, car il était épris d'une autre philosophie. »

Après quelques autres choses, il ajoute à cela ces mots :

« Cet homme illustre a donc abandonné l'Église de Dieu, dans laquelle, après avoir cru, il avait été honoré du sacerdoce selon la grâce de l'évêque qui lui avait imposé les mains pour lui donner rang parmi les prêtres, malgré l'opposition de tout le clergé et même d'un grand nombre de laïques, car il n'était pas permis à celui qui a reçu le baptême par infusion dans son lit, à cause d'une maladie, comme lui, d'être promu à quelque ordre du clergé, mais l'évêque avait demandé qu'il lui fût permis d'ordonner seulement cet homme. »

Ensuite, il ajoute à cela quelque chose, une des plus graves inconvenances de cet homme, et il dit :

« En effet, lorsqu'il fait l'offrande (eucharistique) et qu'il en distribue sa part à chacun, en la lui remettant, il contraint les malheureux hommes à jurer au lieu de rendre grâces. Prenant de ses deux mains les mains de celui qui reçoit l'eucharistie, il ne les lâche pas avant qu'il n'ait prêté serment en disant — je me sers de ses propres paroles : " Jure-moi par le sang et le corps de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ de ne jamais m'abandonner pour passer à Corneille ". Et le pauvre homme ne communie pas s'il ne s'est pas d'abord maudit lui-même ; et au lieu de dire "Amen", en recevant le pain, il dit : " Je ne retournerai pas à Corneille. »

Et après d'autres choses, il dit encore ceci :

« Maintenant sache qu'il est abandonné et dépouillé de tout ; les frères le délaissent chaque jour et reviennent à l'Église. Moïse lui aussi, le bienheureux martyr, qui, chez nous, tout récemment, a rendu un beau et merveilleux témoignage, lorsqu'il était encore de ce monde, voyant son audace et sa folie, l'a excommunié avec cinq prêtres qui, en même temps que lui, s'étaient séparés de l'Église. »

Et à la fin de la lettre, il donne la liste des évêques qui s'étaient trouvés à Rome et avaient condamné la stupidité de Novat ; il indique, en même temps que leurs noms, la chrétienté que chacun d'entre eux gouvernait ; il fait également mention de ceux qui n'ont pas été présents à Rome, mais qui ont donné leur assentiment par lettres aux votes des précédents, avec leurs noms et celui des villes auxquelles chacun appartenait et d'où il écrivait. Voilà ce qu'a écrit Corneille à Fabius, évêque d'Antioche, pour l'informer.

#### XLIV. SÉRAPION, RÉCIT DE DENYS

A ce même Fabius qui inclinait quelque peu vers le schisme, Denys d'Alexandrie écrivit aussi, traitant dans les lettres qu'il lui adressa beaucoup de questions, entre autres sur la pénitence, et racontant les combats tout récents de ceux qui, à Alexandrie, avaient alors rendu témoignage. En particulier, il raconte une chose pleine de merveilleux, qu'il est nécessaire de transmettre dans cet ouvrage ; la voici :

« Je t'exposerai ce seul exemple qui est arrivé chez nous. Il y avait chez nous un certain Sérapion, vieillard fidèle, qui pendant longtemps avait vécu d'une manière irréprochable, mais qui avait failli au cours de l'épreuve. Cet homme demandait souvent (le pardon de ses fautes) et personne ne faisait attention à lui, car il avait sacrifié. Étant tombé malade, il resta trois jours de suite sans pouvoir parler et sans avoir sa connaissance. Le quatrième jour, comme il allait un peu mieux, il appela son petit-fils et dit : " Jusqu'à quand, enfant, me retenez-vous ? Je vous en prie, dépêchez-vous et déliez-moi bien vite. Appelle-moi quelqu'un des prêtres ". Et, ayant dit cela, il fut de nouveau sans voix. L'enfant courut chez le prêtre : c'était la nuit et celui-ci était malade. Il ne pouvait pas sortir ; et comme d'autre part j'avais donné l'ordre qu'il fût pardonné à ceux qui sortaient de la vie s'ils le demandaient et surtout s'ils avaient auparavant supplié, afin qu'ils mourussent dans l'espérance, il donna un peu de l'eucharistie à l'enfant, lui recommandant de la mouiller et de la glisser dans la bouche du vieillard. L'enfant revint à la maison, en portant (l'Eucharistie) : lorsqu'il fut tout près, avant qu'il entrât, Sérapion revint de nouveau à lui : " Tu es venu, dit-il, mon enfant ! Le prêtre n'a pas pu venir, mais toi, fais vite ce qu'il t'a ordonné et laisse-moi aller ". L'enfant mit (l'Eucharistie) dans un liquide qu'il versa en même temps dans la bouche du vieillard ; celui-ci en avala un peu et aussitôt rendit l'esprit.

N'avait-il pas manifestement été conservé et n'était-il pas resté (en vie) jusqu'à ce qu'il fût absous, et que, son péché ayant été effacé à cause des nombreuses bonnes actions qu'il avait faites, il pût être reconnu (comme chrétien) ? »

Voilà ce que raconte Denys.

## XLV. LETTRE DE DENYS A NOVAT

Voyons ce que le même (Denys) a également écrit à Novat, qui troublait alors la fraternité des Romains : comme ce dernier donnait pour responsables de son apostasie et de son schisme certains frères qui lui auraient fait violence pour qu'il en vînt à ce point, voici de quelle manière Denys lui écrit :

« Denys à Novatien, son frère, salut. Si c'est malgré toi, comme tu le dis, que tu as été mené, tu le montreras en revenant de toi-même. Il fallait en effet tout supporter plutôt que de déchirer l'Église de Dieu, et le témoignage rendu pour ne pas faire de schisme n'était pas moins glorieux que celui rendu pour ne pas adorer les idoles ; selon moi, il est encore plus grand. Car ici on rend témoignage seulement pour sa propre âme, et là c'est pour l'Église entière. Et maintenant, si tu peux amener par la persuasion ou par la force les frères à revenir à la concorde, ce redressement sera pour toi plus grand que ton égarement : celui-ci ne sera plus compté, celui-là sera loué.

Et si leur indocilité te laisse impuissant, sauve du moins ta propre âme. Je prie pour que tu te portes bien, en étant attaché à la paix dans le Seigneur. »

## XLVI. LES AUTRES LETTRES DE DENYS

Voilà ce que Denys écrit à Novat. Il écrit encore aux Égyptiens une lettre "Sur la pénitence", dans laquelle il expose ses opinions au sujet des tombés, après avoir décrit les degrés de culpabilité. On possède aussi de lui une lettre spéciale "Sur la pénitence" adressée à Colon (celui-ci étant évêque de la chrétienté des Hermopolitains), et une autre de réprimandes adressée à son troupeau d'Alexandrie.

Parmi ses lettres, il y a encore celle écrite à Origène "Sur le martyre", celle aux frères de Laodicée que présidait l'évêque Télymidre, et semblablement celle aux frères d'Arménie dont Mérouzane était l'évêque, "Sur la pénitence". En plus de toutes celles-là, il écrit encore à Corneille de Rome, après avoir reçu de lui la lettre contre Novat : il lui signifie clairement qu'il a été invité par Hélénius, évêque de Tarse en Cilicie, et par les autres qui étaient avec lui, Firmilien de



Cappadoce et Théoctiste de Palestine, pour qu'il se rencontre avec eux au concile d'Antioche, où certains s'efforçaient d'affermir le schisme de Novat.

En outre, il écrit qu'il lui a été annoncé que Fabius était mort et que Démétrianus avait été installé comme son successeur à l'épiscopat d'Antioche. Il écrit aussi au sujet de l'évêque de Jérusalem, disant en propres termes :

« Quant à Alexandre, cet homme admirable, qui était en prison, il est entré dans le repos comme un bienheureux. »

Après celle-là, il existe encore une autre lettre de Denys aux Romains, la "Lettre diaconale par Hippolyte" ; aux mêmes, il en rédige une autre "Sur la paix" et semblablement "Sur la pénitence", et aussi une autre "Aux confesseurs" de ce pays, qui s'accordaient encore avec l'opinion de Novat ; puis, aux mêmes, deux autres, après leur conversion à l'Église. Et il s'entretint pareillement par lettres avec beaucoup d'autres, laissant aux hommes qui maintenant encore font cas de ses ouvrages, toutes sortes de choses utiles.

# **LIVRE VII**

Au septième livre de l'Histoire ecclésiastique, le grand évêque d'Alexandrie, Denys, collaborera encore avec nous par ses propres paroles, car il raconte successivement, dans les lettres qu'il a laissées, chacune des choses qui ont été accomplies de son temps. Pour moi, mon récit aura là son début.

## I. LA PERVERSITÉ DE DÈCE ET DE GALLUS

Dèce n'ayant pas régné tout à fait deux ans et ayant été égorgé bien vite en même temps que ses enfants, Gallus lui succède. En ce temps-là, Origène meurt, ayant accompli sa soixante-neuvième année. Or Denys, écrivant à Hermammon, dit ceci de Gallus :

« Mais Gallus n'a pas connu la faute de Dèce, ni pris ses précautions contre ce qui l'avait fait tomber, mais il a heurté contre la même pierre placée devant ses yeux.

Alors que son règne était prospère et que les affaires allaient selon son désir, il chassa les hommes saints qui intercédèrent auprès de Dieu en faveur de sa propre paix et de sa santé. Par suite, avec ces hommes, il a aussi chassé les prières faites pour lui. »

Voilà donc ce qui concerne Gallus.

## II. LES ÉVÊQUES DES ROMAINS SOUS CES EMPEREURS

Dans la ville des Romains, après que Corneille eût achevé environ ses trois ans d'épiscopat, Lucius fut établi son successeur ; et, après avoir rempli son ministère un peu moins de huit mois, il transmit en mourant sa fonction à Etienne. C'est à celui-ci que Denys écrit la première de ses lettres sur le baptême. A cette époque était agitée une importante question : fallait-il purifier par le bain (du baptême) ceux qui se convertissaient de n'importe quelle hérésie ? D'après une coutume, à la vérité ancienne, qui était en vigueur, on ne faisait usage, pour de tels hommes, que d'une prière avec l'imposition des mains.

### III. COMMENT CYPRIEN, EN MÊME TEMPS QUE LES ÉVÊQUES DE SON ÉPOQUE, ÉMIT LE PREMIER L'OPI-NION QU'IL FALLAIT PURIFIER PAR LE BAIN DU BAP-TÊME CEUX QUI SE CONVERTISSAIENT D'UNE ER-REUR HÉRÉTIQUE

Le premier des hommes de ce temps, Cyprien, pasteur de la chrétien-té de Carthage, pensait qu'il fallait ne recevoir que ceux qui aupara-vant avaient été purifiés de l'erreur par le bain (baptismal). Mais Etienne, estimant qu'il ne fallait pas innover en dehors de la tradition en vigueur depuis le commencement, fut vivement irrité contre lui.

### IV. COMBIEN DE LETTRES COMPOSA DENYS SUR CETTE QUESTION

Denys s'étant donc très longuement entretenu avec lui par lettres à ce sujet, lui montre finalement que, la persécution une fois apaisée, les Églises de partout ont rejeté les nouveautés de Novat et ont retrouvé la paix entre elles. Il écrit ainsi :

### V. LA PAIX APRÈS LA PERSÉCUTION

« Sache maintenant, frère, qu'elles sont unies, toutes les Églises d'Orient et de plus loin encore, qui étaient naguère divisées ; que tous leurs chefs, partout, ont les mêmes sentiments et se réjouissent, au delà de toute expression, de la paix réalisée contre toute attente : Démétrien à Antioche, Théoctiste à Césarée, Mazabane à Aelia, Ma-rin à Tyr, car Alexandre est mort ; Héliodore à Laodicée où Thélymi-dre a quitté la vie ; Hélenus à Tarse et toutes les églises de Cilicie, Firmilien et toute la Cappadoce : je ne cite les noms que des plus cé-lèbres parmi les évêques, afin d'éviter la longueur pour la lettre et l'ennui dans le discours. Les deux Syries tout entières et l'Arabie, au secours desquelles vous êtes venus en toute occasion et auxquelles vous venez d'écrire, la Mésopotamie, le Pont, la Bithynie, et pour

tout dire en un mot, tous, partout, se réjouissent de la concorde et de la charité fraternelle et glorifient Dieu. »

Voilà ce qu'écrivit Denys.

Etienne ayant rempli son ministère pendant deux ans, Xyste lui succède. Denys, en lui écrivant une seconde lettre sur le baptême, lui expose l'opinion et la sentence d'Etienne et aussi des autres évêques, et, au sujet d'Etienne, il dit ceci :

« Il avait donc écrit d'abord au sujet d'Hélénus, de Firmilien et de tous ceux de Cilicie et de Cappadoce, et aussi évidemment de ceux de Galatie et de tous les peuples circonvoisins, qu'il ne serait plus en communion avec eux, pour une même raison, parce que, disait-il, ils rebaptisent les hérétiques.

Et considère la grandeur de l'affaire. Car en réalité il y a eu, sur ce point, des décisions prises dans les plus grandes assemblées d'évêques, comme je l'apprends ; selon ces décisions, ceux qui venaient des hérésies, après avoir été préalablement catéchisés, étaient ensuite lavés et purifiés à nouveau de la souillure de l'antique et impur lèveau. Et sur toutes ces questions, je lui ai écrit pour l'interroger. »

Et après d'autres choses, il dit :

« A nos bien-aimés collègues dans le sacerdoce, Denys et Philémon, qui avaient été d'abord du même avis qu'Etienne et qui m'écrivaient là-dessus, j'ai répondu d'abord en peu de mots et maintenant je viens de le faire plus longuement. »

Voilà ce qui concerne la question dont il s'agit.

## VI. L'HÉRÉSIE DE SABELLIUS

Dans la même lettre, il signale à propos des hérétiques de la secte de Sabellius qu'ils prenaient de l'influence de son temps, et il dit ceci :

« Sur la doctrine qui s'est élevée maintenant à Ptolémaïs de la Pentapole, doctrine impie et grandement blasphématoire au sujet du Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, doctrine grandement incrédule au sujet de son Fils unique, le premier-né de toute créature, le Verbe qui s'est fait homme, doctrine à la fois inconsciente au sujet de l'Esprit-Saint, il m'est venu des deux côtés des documents, et des frères ont voulu m'en entretenir, et j'ai transmis,

comme je l'ai pu, avec le secours de Dieu, certaines choses, en les exposant d'une manière didactique ; je t'en envoie les copies. »

## VII. L'ERREUR ABOMINABLE DES HÉRÉTIQUES, LA VISION ENVOYÉE PAR DIEU A DENYS ET LA RÈGLE DE L'ÉGLISE QU'IL REÇUT

Dans la troisième des lettres sur le baptême qu'il écrit à Philémon, prêtre de Rome, le même Denys ajoute ceci :

« Moi aussi, j'ai lu les ouvrages et les traditions des hérétiques ; pendant un peu de temps, j'ai souillé mon âme à leurs abominables cogitations ; mais j'ai retiré d'eux cet avantage de les réfuter en moi-même et d'en éprouver une horreur beaucoup plus grande.

Assurément, un frère du nombre des prêtres m'en détournait, car il s'effrayait de me voir rouler dans le borbier de leur méchanceté et souiller mon âme ; comme je sentais qu'il disait vrai, une vision envoyée par Dieu survint et me fortifia, et une parole me fut adressée, qui me donna un ordre, disant expressément : " Prends tout ce qui te tombera sous la main, car tu es capable de redresser et d'éprouver toutes choses, et pour toi cela a été depuis le commencement le motif de la foi ". Je reçus la vision, comme s'accordant à la parole apostolique qui dit aux plus vigoureux : " Soyez des changeurs avisés. »

Ensuite, après avoir dit quelques mots de toutes les hérésies, il ajoute ces paroles :

« Pour moi, j'ai reçu cette règle et ce modèle de notre bienheureux pape Héraclas. Ceux en effet qui venaient des hérésies et qui sans doute s'étaient séparés de l'Église, et plutôt ceux qui, semblant se réunir à elle, s'étaient souillés en ayant des relations avec quelqu'un des maîtres hétérodoxes, il les chassait de l'Église et ne les recevait pas quand ils le demandaient, jusqu'à ce qu'ils eussent exposé publiquement tout ce qu'ils avaient entendu chez les opposants ; et alors il les acceptait dans l'assemblée, sans demander pour eux un nouveau baptême ; en effet, ils avaient reçu autrefois de lui le saint (don). »

Après s'être longuement exercé à nouveau sur le problème, il ajoute ceci :

« Voici ce que j'ai encore appris : ce n'est pas maintenant et seule-

ment par ceux d'Afrique que cet usage a été introduit, mais c'est déjà bien auparavant, au temps des évêques qui ont été avant nous, dans les Églises les plus peuplées et les assemblées des frères, à Iconium, à Synnade et en beaucoup d'endroits, que la même décision a été prise. Je n'ose pas bouleverser leurs décisions et les jeter dans le désordre et la rivalité. Car " tu ne déplaceras pas, dit l'Écriture, les limites de ton voisin, qu'ont placées tes pères. "

La quatrième de ses lettres sur le baptême fut écrite à Denys de Rome, qui était alors honoré du sacerdoce et qui, peu après, a reçu l'épiscopat des fidèles de cette Église : par cette lettre, on peut connaître comment celui-ci reçoit de Denys d'Alexandrie le témoignage d'être un homme disert et admirable. Après d'autres choses, il lui écrit en ces termes, en rappelant l'affaire de Novat :

## VIII. L'HÉTÉRODOXIE DE NOVAT

« C'est en effet avec raison que nous détestons Novatien, qui a divisé l'Église et entraîné certains frères dans les impiétés et les blasphèmes en introduisant sur Dieu un enseignement très impie, en accusant mensongèrement notre très doux Seigneur Jésus-Christ d'être impitoyable, et par-dessus tout cela, en supprimant le saint baptême, en bouleversant la foi et la confession qui le précèdent, en expulsant complètement de ceux qui l'ont reçu le Saint-Esprit, même s'il y avait un espoir qu'il restât en eux ou qu'il y revînt. »

## IX. LE BAPTÊME IMPIE DES HÉRÉTIQUES

La cinquième lettre fut écrite par lui à l'évêque des Romains, Xyste : il y dit beaucoup de choses contre les hérétiques et expose en ces termes ce qui est arrivé de son temps :

« C'est en effet en toute vérité, frère, que j'ai besoin de ton avis et que je te demande un conseil, alors qu'une pareille affaire m'est arrivée, et j'ai peur de me tromper. En effet, parmi les frères assemblés, se trouvait un homme que l'on regardait comme un très ancien fidèle, avant ma consécration, et je crois même qu'avant l'installation du

bienheureux Héraclas<sup>1</sup>, il prenait part à l'assemblée et, se trouvant près de ceux qu'on allait tout de suite baptiser, il écoutait les questions et les réponses. Il s'approcha de moi en pleurant, en se lamentant sur lui-même, en tombant à mes pieds, en déclarant et en jurant que le baptême dont il avait été baptisé chez les hérétiques n'était pas celui-là, qu'il n'avait rien de commun avec lui, mais qu'il était rempli d'impiétés et de blasphèmes. Il disait que maintenant son âme était tout à fait pénétrée de componction, et qu'il n'avait même pas le courage de lever les yeux vers Dieu, après avoir commencé par ces paroles et ces rites sacrilèges ; que par suite, il demandait à recevoir cette purification, cet accueil, cette grâce très purs. C'est ce que je n'ai pas osé faire, en lui disant que la communion qu'il avait eue pendant un très long temps (avec l'Église) était suffisante pour cela. Il avait en effet entendu l'Eucharistie, il avait répondu l'Amen, il s'était tenu debout devant la table et avait tendu les mains pour recevoir cette sainte nourriture, il l'avait reçue et avait longtemps participé au corps et au sang de Nôtre-Seigneur ; je n'aurais plus osé le renouveler depuis le point de départ. Je lui ordonnai de prendre courage et d'aller, avec une foi ferme et une bonne espérance, à la participation des choses saintes. Mais lui, sans cesser de pleurer, trembla d'approcher de la table (sainte), et c'est à peine, bien qu'y étant invité, s'il supporta d'assister aux prières. »

En plus des lettres susdites, on possède encore une autre lettre du même (Denys) sur le baptême, adressée, par lui et par la chrétienté qu'il dirigeait, à Xyste et à l'Église de Rome ; il y traite longuement, par une démonstration étendue, de la question discutée. On possède également, après celle-ci, une autre lettre de lui à Denys de Rome, la lettre sur Lucien.

En voilà assez sur ces lettres.

## X. VALÉRIEN ET SA PERSÉCUTION

Gallus et ses partisans n'ayant pas même possédé le pouvoir deux années entières, disparurent. Valérien et son fils Gallien lui succédèrent au gouvernement. Ce que raconte encore Denys à ce sujet, on peut l'apprendre par la lettre à Hermammon, dans laquelle il s'exprime de



la manière suivante :

« Cela est semblablement révélé à Jean : " Et il lui fut donné, dit-il, une bouche qui parlait de grandes choses et un blasphème, et il lui fut donné une puissance et quarante-deux mois ". Les deux choses sont à admirer en Valérien ; et surtout il faut considérer comment allaient les affaires avant lui, comment il était doux et aimable pour les hommes de Dieu, car aucun autre des empereurs qui l'avaient précédé n'avait été disposé d'une manière aussi favorable et accueillante à leur égard ; même ceux qu'on disait avoir été ouvertement chrétiens ne les recevaient pas avec toute l'intimité et l'amitié manifestes qu'il avait lui-même à son début. Toute sa maison était remplie d'hommes pieux et était une église de Dieu.

Mais son maître, qui était archisynagogarque des magiciens d'Egypte, lui persuada de se débarrasser d'eux. Il l'engagea d'une part à faire mourir et à persécuter les hommes purs et saints, comme étant des adversaires et des obstacles pour ses incantations tout à fait infâmes et abominables (ils sont en effet et étaient capables, par leur présence, par leur regard, et même seulement par leur souffle et le son de leur voix, de rompre les machinations des démons néfastes). Il lui conseilla d'autre part d'accomplir des initiations impures, des pratiques de sorcellerie criminelles, des cérémonies religieuses réprouvées par la divinité, d'égorger de malheureux enfants, de sacrifier des enfants nés de pères misérables, de déchirer les entrailles des nouveau-nés, de couper et d'éventrer des créatures de Dieu, comme s'ils devaient par là se rendre heureux. »

Et à cela il ajoute ces paroles :

« En tout cas, Macrien offrit (aux démons) de beaux présents d'action de grâces pour l'empire qu'il espérait : lui qui, d'abord, était appelé le procureur universel des comptes de l'empereur, il ne pensa à rien de raisonnable ni d'universel ; mais il tomba sous le coup de la malédiction prophétique qui dit : " Malheur à ceux qui prophétisent de leur propre cœur et ne voient pas ce qui intéresse tout le monde ". Il ne comprit pas en effet la Providence universelle, et il ne redouta pas le jugement de celui qui est avant tout, en tout et sur tout ; aussi devint-il l'ennemi de l'Église universelle et se rendit-il étranger à la miséricorde de Dieu : il s'exila le plus qu'il put de son propre salut, réalisant en cela son nom particulier. »

Et après d'autres choses, il dit encore :

« Valérien en effet, amené à ces mesures par cet homme (Macrien), fut livré aux insultes et aux moqueries, selon la parole d'Isaïe : " Et ces hommes ont choisi pour eux leurs voies et leurs abominations, que leur âme a voulues, et moi je choisirai pour eux les railleries et je leur livrerai en échange leurs péchés ". Macrien, bien qu'il n'en fût absolument pas digne, avait la folie de l'empire ; parce qu'il ne pouvait pas revêtir les ornements impériaux à cause de son corps infirme, il mit en avant ses deux fils qui étaient chargés des péchés paternels. Manifeste en effet fut sur eux la prophétie faite par Dieu : " Faisant retomber les péchés des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième générations pour ceux qui me haïssent ".

Ses propres désirs mauvais, qu'il ne réalisa pas, il les fit passer sur la tête de ses fils, et ce fut sur eux qu'il imprima sa méchanceté et sa haine de Dieu. »

Voilà ce qu'écrit Denys sur Valérien.

## XI. CE QUI ARRIVA ALORS A DENYS ET A CEUX D'EGYPTE

Au sujet de la persécution qui souffla sous ce prince avec une très grande violence, ce que, avec d'autres, le même (Denys) supporta pour la piété à l'égard du Dieu de l'univers, sera montré par les propres paroles qu'il adressa à Germain, un des évêques de ce temps, qui essayait de le diffamer. Il expose ce qui suit :

« Je cours le risque de tomber réellement dans une grande folie et stupidité, en étant amené à la nécessité d'exposer l'admirable dispensation de Dieu pour nous. Mais, puisque, dit l'Écriture, " il est bon de cacher le secret du roi, mais glorieux de révéler les œuvres de Dieu ", j'irai au devant de la violence de Germain.

Je n'étais pas venu seul devant Emilien, mais j'étais accompagné de mon collègue dans le sacerdoce, Maxime, et des diacres, Faustus, Eusèbe, Chérémon, et l'un des frères de Rome qui étaient alors présents entra avec nous. Emilien ne me dit pas en première ligne : " Ne réunis pas (les frères) ". En effet c'était pour lui du superflu, et il courait d'abord vers le but final. Il ne parla donc pas de ne pas assembler les autres, mais de ne plus être chrétiens nous-mêmes ; et il nous ordon-

na de cesser de l'être, en pensant que, si je changeais d'avis, les autres me suivraient aussi. Je répondis naturellement presque par la formule, et brièvement, " qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes " ; et, devant lui, je rendis le témoignage que j'adorais le seul Dieu qui existe et aucun autre, que je ne changerais pas d'opinion et que je ne cesserais pas d'être chrétien. Là-dessus, il nous ordonna de nous en aller dans un village voisin du désert, appelé Kephro. Mais écoutez les paroles mêmes qui ont été prononcées par l'un et par l'autre, telles qu'elles ont été notées :

« Ayant fait introduire, Denys, Faustus, Maxime, Marcellus et Chérémon, Emilien, exerçant l'office de gouverneur, dit " : Je vous ai entretenus oralement de la générosité dont nos seigneurs usent envers vous. Ils vous ont en effet donné le pouvoir de vous sauver, si vous voulez vous convertir à ce qui est conforme à la nature et adorer les dieux qui conservent leur empire, et, par suite, oublier ceux qui sont contraires à la nature. Que dites-vous donc à cela ? Car j'attends de vous que vous ne serez pas ingrats envers leur générosité, puisqu'ils vous exhortent à ce qui est le meilleur ».

Denys répondit : « Tous n'adorent pas tous les dieux, mais chacun adore ceux qu'il regarde comme tels. Pour nous donc, nous vénérons et adorons le seul Dieu créateur de l'univers, celui aussi qui a accordé l'empire aux très aimés de Dieu Valérien et Gallien Augustes, et c'est lui que nous prions sans cesse pour leur empire, afin qu'il demeure inébranlable. »

Emilien, exerçant l'office de gouverneur, leur dit : « Qui donc vous empêche de l'adorer aussi, s'il est Dieu, avec les dieux qui sont selon la nature ? Car vous avez reçu l'ordre de vénérer les dieux et les dieux que tout le monde connaît. »

Denys répondit : « Nous n'adorons pas d'autre Dieu. »

Emilien, exerçant l'office de gouverneur, leur dit : « Je vois que vous êtes à la fois ingrats et insensibles à la douceur de nos Augustes. C'est pourquoi vous ne resterez pas dans cette ville, mais vous serez envoyés dans les régions de la Libye, dans le lieu appelé Kephro : c'est ce lieu que j'ai choisi d'après l'ordre de nos Augustes.

Jamais il ne vous sera permis, à vous ni à d'autres, de faire des assemblées ou d'entrer dans ce qu'on appelle les cimetières. Si d'autre part quelqu'un est vu ailleurs que dans le lieu que j'ai ordonné ou s'il est trouvé dans une assemblée quelconque, il se mettra lui-même en

danger. Car l'attention nécessaire ne fera pas défaut. Retirez-vous donc là où vous en avez reçu l'ordre. »

Bien que je fusse malade, il m'obligea à partir, sans donner même un délai d'un seul jour. Quel loisir aurais-je donc eu de convoquer ou de ne pas convoquer une assemblée ? »

Ensuite, après d'autres choses, il dit :

« Pourtant, avec l'aide du Seigneur, nous ne nous sommes même pas abstenus de l'assemblée visible ; mais, d'une part, j'ai convoqué ceux qui étaient dans la ville, avec un grand zèle, comme si j'étais avec eux : " absent de corps, comme dit l'Écriture, mais présent d'esprit ". D'autre part, à Kephro, une nombreuse assemblée se réunit à nous, (composée) de ceux des frères de la ville qui nous avaient suivis et de ceux qui venaient d'Égypte. Là aussi, " Dieu a ouvert pour nous une porte de la parole ". Tout d'abord, nous fûmes persécutés et lapidés ; mais plus tard, un grand nombre de païens délaissèrent les idoles et se convertirent à Dieu. Ils n'avaient pas antérieurement reçu la parole : ce fut la première fois que, par nous, elle fut semée chez eux. Et comme si Dieu nous avait conduits chez eux pour cela, lorsque nous eûmes rempli ce ministère, il nous éloigna de nouveau. En effet, Emilien voulut, à ce qu'il semble, nous transférer en des lieux plus rudes et plus libyques et il nous fit confluer de partout dans la Maréote, en fixant à chacun un village, parmi ceux du pays ; pour nous, il nous plaça de préférence sur la route, comme devant être arrêtés les premiers. Manifestement, il avait disposé et préparé toutes choses afin que, lorsqu'il voudrait nous prendre, il nous eût tous sous la main.

Pour moi, lorsque je reçus l'ordre de partir pour Kephro, j'ignorais où pouvait être cet endroit, dont j'avais à peine antérieurement entendu le nom ; et pourtant, je m'en allais avec courage et sans trouble. Mais lorsqu'il me fut annoncé que je devais aller dans la région de Kollouthion, ceux qui étaient là savent comment je fus disposé — ici en effet, je m'accuserai moi-même. Tout d'abord, je fus accablé et fortement irrité ; car si ces lieux nous étaient plus connus et plus accoutumés, on disait que la contrée était vide de frères et d'hommes honnêtes, et que d'ailleurs elle était exposée aux incommodités causées par les voyageurs et aux incursions des brigands. Mais je trouvai une consolation quand les frères me signalèrent qu'elle était plus proche de la ville. Si Kephro nous avait procuré des relations nombreu-

ses avec les frères d’Egypte, de sorte que nous avons pu tenir des assemblées plus largement ouvertes, là, comme la ville était plus rapprochée, nous jouirions d’une manière plus continue de la vue de ceux qui nous étaient réellement chers, très intimes et très aimés : ils y viendraient en effet et y séjourneraient ; et comme dans des faubourgs situés assez loin, il pourrait y avoir des assemblées partielles. Ce fut ce qui arriva. »

Et après d’autres choses, il écrit encore ceci au sujet de ce qui lui advint :

« Germain se vante de ses nombreuses confessions et il a beaucoup à dire de ce qui a été fait contre lui : autant de choses qu’il peut compter à notre sujet : condamnations, confiscations, proscriptions, ventes des biens aux enchères, perte des dignités, mépris de la gloire du monde, dédain des éloges et de leurs contraires, des gouverneurs et des sénateurs, support des menaces, des cris hostiles, des dangers, des persécutions, de la vie errante, de la détresse, des afflictions variées, telles qu’elles me sont arrivées sous Dèce et Sabinus et jusqu’à présent sous Emilien. Où Germain a-t-il été vu ? Quel récit a-t-on fait de lui ? Mais je renonce à la grande folie dans laquelle je suis tombé à cause de Germain ; c’est pourquoi j’omets de donner aux frères qui la connaissent le récit détaillé de ce qui m’est arrivé. »

Le même Denys, dans la lettre à Dométius et à Didyme, fait encore mention en ces termes de ce qui est arrivé dans la persécution :

« Les nôtres, qui sont nombreux et inconnus de vous, il est superflu de dresser la liste de leurs noms ; sachez cependant que des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, des jeunes filles et de vieilles femmes, des soldats et des particuliers, toutes les classes sociales et tous les âges, après avoir remporté la victoire, les uns par les fouets et le feu, les autres par le fer, ont reçu les couronnes. Pour d’autres, un temps très long n’a pas été suffisant pour qu’ils parussent acceptables au Seigneur : il a semblé en être ainsi pour moi jusqu’à maintenant ; aussi m’a-t-il réservé pour la circonstance convenable que lui-même connaît, celui qui dit : " Dans la circonstance acceptable, je t’ai exaucé, et dans le jour du salut, je t’ai secouru. "

Puisque vous cherchez à connaître ce qui nous concerne et que vous voulez qu’on vous montre comment nous vivons, vous avez appris du moins comment nous avons été emmenés prisonniers par un centurion, des officiers, les soldats et les serviteurs qui étaient avec eux,

moi, Gaïus, Faustus, Pierre et Paul. Des gens de la Maréote, étant survenus, nous ont enlevés malgré nous ; et comme nous ne les suivions pas, ils nous ont entraînés de force. Maintenant, moi, Gaïus et Pierre, seuls après avoir été séparés des autres frères, avons été enfermés dans un lieu désert et désolé de la Libye, et nous sommes éloignés de Parétonium par trois jours de marche. »

Et un peu plus loin, il dit :

« Dans la ville se sont cachés des prêtres, qui visitent secrètement les frères : Maxime, Dioscore, Démétrius, Lucius ; en effet, ceux qui étaient plus ouvertement connus dans le monde : Faustin, Aquilas, errent en Egypte. Quant aux diacres qui ont survécu à ceux qui sont morts dans l'île, ce sont Fauste, Eusèbe et Chérémon. Eusèbe est celui que, dès le commencement, Dieu a fortifié et a préparé à accomplir courageusement le service des confesseurs mis en prison, et à pratiquer, non sans danger, l'ensevelissement des corps des parfaits et bienheureux martyrs.

Car, jusqu'à maintenant, le gouverneur ne cesse pas soit de mettre cruellement à mort, comme je l'ai dit, ceux qu'on lui amène, soit de les déchirer par les tortures, soit de les épuiser par des prisons et des liens ; et il ordonne que personne n'aille près d'eux et il veille soigneusement à ce que personne ne paraisse. Cependant, Dieu, grâce au zèle et à la persévérance des frères, envoie quelque répit aux affligés. »

Voilà ce qu'écrit Denys.

Il faut savoir qu'Eusèbe, à qui Denys donne le titre de diacre, est établi un peu plus tard évêque de Laodicée de Syrie ; que Maxime, qu'il dit avoir alors été prêtre, reçoit, après Denys lui-même, le ministère des frères d'Alexandrie ; que Fauste, qui a à ce moment brillé avec lui dans la confession, a été conservé jusqu'à la persécution de notre temps, tout à fait vieux et plein de jours, et que, de notre temps, il a eu la tête coupée et a consommé sa vie par le martyre. Voilà ce qui est arrivé à Denys en ce temps-là.

## XII. CEUX QUI RENDIRENT TÉMOIGNAGE A CÉSARÉE DE PALESTINE

Dans la persécution susdite de Valérien, trois hommes ont brillé à Césarée de Palestine par la confession du Christ et ont été ornés d'un martyre divin, étant devenus la nourriture des bêtes. De ces hommes, l'un s'appelait Priscus, le deuxième, Malchus ; le nom du troisième était Alexandre. On dit qu'ils habitaient la campagne, et que tout d'abord ils s'accusèrent eux-mêmes de négligence et de lâcheté, parce qu'ils faisaient peu de cas des récompenses (célestes), alors que les circonstances les distribuaient à ceux qui brûlaient d'un désir céleste, et parce qu'ils ne ravissaient pas la couronne du martyre. Après avoir délibéré de cette manière, ils s'élancèrent vers Césarée et ensemble allèrent devant le juge : ils obtinrent la fin qu'on vient de dire.

On raconte encore qu'en plus de ceux-ci, au cours de la même persécution et dans la même ville, une femme soutint le même combat ; l'histoire ajoute qu'elle était de l'hérésie de Marcion.

### XIII. LA PAIX SOUS GALLIEN

Mais, peu après, Valérien ayant été réduit en esclavage par les barbares, son fils, qui régna seul désormais, disposa du pouvoir avec plus de sagesse, et aussitôt il relâche par édits la persécution contre nous, ordonnant à ceux qui président la parole d'accomplir en liberté leurs fonctions accoutumées. Le rescrit est rédigé comme suit :

« L'empereur César Publius Licinius Gallien, Pieux, Fortuné, Auguste, à Denys, Pinnas et Démétrius et aux autres évêques. J'ai ordonné que soit répandue à travers le monde entier la bienfaisance de mes dons, afin qu'on évacue les lieux de culte et que, par suite, vous puissiez profiter de l'ordonnance de mon rescrit, sans que personne ne vous inquiète. Ce qui peut être récupéré par vous dans la mesure du possible a déjà été accordé par moi depuis longtemps ; c'est pourquoi Aurélius Quirinus, le préposé aux affaires suprêmes, fera observer l'ordonnance donnée par moi. »

Que cette ordonnance, traduite du latin pour plus de clarté, soit rapportée ici. On possède du même empereur une autre ordonnance qui a été adressée à d'autres évêques et qui permet de reprendre les lieux appelés cimetières.

#### XIV. LES ÉVÊQUES QUI FURENT ALORS LES PLUS EN VUE

En ce temps-là, Xyste dirigeait encore l'Église des Romains ; après Fabius, Démétrien dirigea celle d'Antioche ; Firmilien, celle de Césarée de Cappadoce ; en outre Grégoire et son frère Athénodore, disciples d'Origène, dirigeaient les Églises du Pont. A Césarée de Palestine, après la mort de Théoctiste, Domnus reçoit l'épiscopat ; et celui-ci ayant trépassé peu de temps après, Théotecne, notre contemporain, est établi pour lui succéder. Il était lui aussi de l'école d'Origène. Mais à Jérusalem, après la mort de Mazabane, Hyménée, qui a lui aussi brillé de très nombreuses années à notre époque, lui succéda sur son siège.

#### XV. COMMENT MARIN RENDIT TÉMOIGNAGE A CÉSARÉE

Aux temps de ces évêques, alors que partout c'est la paix des Églises, à Césarée de Palestine, Marin, qui était parmi les hommes honorés de hautes fonctions dans les armées et qui était distingué par sa race et par sa fortune, a la tête coupée pour le témoignage du Christ, pour le motif suivant. Chez les Romains, le cep est un insigne de dignité, et ceux qui l'obtiennent deviennent, dit-on, centurions. Une place étant vacante, l'ordre de l'avancement appelait Marin à ce grade, et déjà il allait recevoir l'insigne de cette dignité, quand un autre, s'avançant devant l'estrade, déclara qu'il n'était pas permis à cet homme d'avoir part à une dignité romaine, selon les lois anciennes, parce qu'il était chrétien et ne sacrifiait pas aux empereurs, mais que le grade lui revenait à lui-même.

Le juge (c'était Achaeus), ému de cette affaire, demanda d'abord à Marin quelle était sa croyance ; puis, lorsqu'il le vit confesser avec persévérance qu'il était chrétien, il lui donna un délai de trois heures pour réfléchir. Tandis qu'il était en dehors du tribunal, Théotecne, l'évêque du lieu, le prend à part, l'appelle à un entretien et, le tenant par la main, le conduit à l'église ; une fois entré, il se tient près de lui devant le sanctuaire ; et, ayant un peu soulevé sa chlamyde, lui mon-



tre le glaive attaché à son côté ; il lui présente en même temps le livre des divins Évangiles qu'il lui a apporté et lui ordonne de choisir, entre les deux, ce qui est selon son opinion. Sans aucun délai, Marin étend la main et reçoit la divine Ecriture : " attache-toi maintenant, lui dit Théotecne, attache-toi à Dieu, et obtiens ce que tu as choisi, fortifié par lui. Va en paix ". Aussitôt il sort de là : le héraut criait pour l'appeler devant le tribunal, car déjà le temps du délai était écoulé. S'étant présenté alors devant le juge et ayant montré l'ardeur de sa foi plus grande que jamais, aussitôt, tel qu'il était, il fut emmené à la mort et exécuté.

## XVI. ÉCRIT CONCERNANT ASTYRIUS

Là aussi, Astyrius est resté célèbre par sa religieuse franchise : cet homme était au nombre des sénateurs de Rome, ami des empereurs, et connu de tous pour sa noblesse et sa richesse. Il était près du martyr lorsqu'il fut consommé. L'ayant mis sur son épaule, il déposa le cadavre sur un vêtement éclatant et précieux et l'emporta ; puis il l'ensevelit d'une manière très magnifique et lui donna un tombeau convenable.

Ceux qui ont connu cet homme et qui ont vécu jusqu'à notre temps racontent de lui mille autres choses parmi lesquelles le prodige suivant :

## XVII. ASTYRIUS A PANEAS

A Césarée de Philippe, que les Phéniciens appellent Panéas, dans les sources qu'on y montre, au pied de la montagne, nommée Panéion, là où le Jourdain prend naissance, un certain jour de fête, on jette une victime immolée, et celle-ci, par la puissance du démon, devient miraculeusement invisible ; ce fait est une merveille réputée pour ceux qui y assistent. Un jour donc, Astyrius était présent à l'opération, et voyant la multitude de ceux qui étaient frappés par le fait, il eut pitié de leur erreur ; et ensuite, ayant levé les yeux vers le ciel, il supplia, par le Christ, le Dieu qui est au-dessus de tout de confondre le dé-

mon séducteur du peuple et de faire cesser la tromperie des hommes. On dit que, tandis qu'il faisait cette prière, la victime surnagea aussitôt au-dessus des sources, qu'ainsi le miracle cessa pour eux et qu'aucun prodige ne se produisit plus en ce lieu.

## XVIII. LES SIGNES QUI RESTENT A PANÉAS DE LA BIENFAISANTE ACTION DE NOTRE SAUVEUR

Mais puisque j'ai évoqué le souvenir de cette ville, je ne crois pas juste d'omettre un récit digne d'être rappelé même à ceux qui seront après nous. En effet, l'hémorroïsse qui, les saints Évangiles nous l'ont appris, trouva auprès du Sauveur la guérison de ses souffrances, était, dit-on, originaire de là : on montre sa maison dans la ville, et il subsiste d'admirables monuments de la bienfaisance du Sauveur à son égard.

En effet, sur une pierre élevée, devant les portes de sa maison, se dresse une statue féminine en airain : elle fléchit le genou et, les mains tendues en avant, elle ressemble à une suppliante. En face d'elle est une autre image de la même matière, la représentation d'un homme debout, drapé d'un manteau et tendant la main à la femme ; à ses pieds, sur la stèle même, semble pousser une plante étrange qui s'élève jusqu'à la frange du manteau d'airain ; c'est l'antidote de maladies de toutes sortes. On disait que cette statue reproduisait les traits de Jésus ; elle a subsisté encore jusqu'à nous, de sorte que nous l'avons vue nous-mêmes, lorsque nous sommes allé dans cette ville. Et il n'y a rien d'étonnant à ce que des païens d'autrefois, qui avaient reçu des bienfaits de la part de notre Sauveur, aient fait cela, alors que nous avons appris que les images des apôtres Pierre et Paul et du Christ lui-même ont été conservées, par le moyen des couleurs, dans des tableaux : c'était naturel, car les anciens avaient coutume de les honorer de cette manière sans arrière-pensée comme des sauveurs, selon l'usage païen qui existait chez eux.

## XIX. LE TRÔNE DE JACQUES

Le trône de Jacques aussi, de celui qui le premier reçut du Sauveur et des apôtres l'épiscopat de l'Église de Jérusalem et que les divines Ecritures désignent couramment comme le frère du Christ, a été conservé jusqu'à présent, et les frères de ce pays l'ont successivement entouré de soins, de sorte qu'ils montrent clairement à tous quelle vénération pour les hommes saints, parce qu'ils ont été aimés de Dieu, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui gardaient et gardent encore. Voilà ce qui concerne ce sujet.

## XX. LES LETTRES FESTALES DE DENYS, OÙ IL FIXE AUSSI UN CANON PASCAL

Denys, en plus des lettres de lui susmentionnées, compose encore en ce temps-là les lettres festales qui nous sont parvenues et il y élève le ton en des formules solennelles sur la fête de Pâques. De ces lettres, il adresse l'une à Flavius, une autre à Dométius et à Didyme ; dans cette dernière, il propose un canon (d'un cycle) de huit années et expose qu'il ne convient pas de célébrer la fête de Pâques autrement qu'après l'équinoxe de printemps. Outre ces lettres, il en écrit encore une autre à ses collègues d'Alexandrie dans le sacerdoce, et également, à divers moments, d'autres, et celles-ci alors que la persécution durait encore.

## XXI. CE QUI ARRIVA A ALEXANDRIE

La paix n'était pas plutôt rétablie qu'il revient à Alexandrie ; mais de nouveau y éclatèrent une révolution et une guerre, de sorte qu'il ne lui fut pas possible d'exercer ses fonctions épiscopales à l'égard de tous les frères de la ville, ceux-ci étant divisés entre l'un et l'autre parti de la rébellion. De nouveau, lors de la fête de Pâques, comme s'il était en exil, il s'adressa à eux par lettre, d'Alexandrie même.

Après cela, il écrit aussi une autre lettre festale à Hiérax, évêque des Égyptiens, et il y fait ainsi mention de la rébellion présente des Alexandrins :

« Pour moi, qu'y a-t-il d'étonnant s'il m'est difficile de m'entretenir

même par lettres avec ceux qui résident au loin, lorsque, en ce qui me concerne, il m'est devenu impossible de m'entretenir avec moi-même et de délibérer avec ma propre âme ? Car, pour ceux qui sont mes propres entrailles, mes frères qui habitent la même demeure, qui ont la même âme que moi, qui sont les citoyens de la même Église, j'ai besoin de lettres écrites, et il paraît impossible de les envoyer à destination. Il serait plus facile d'essayer de parvenir non seulement au delà des limites de la province, mais encore d'aller d'Orient en Occident que d'aller d'Alexandrie même à Alexandrie. En effet, le désert vaste et sans chemin qu'Israël a parcouru pendant deux générations est bien moins illimité et infranchissable que la rue la plus centrale de la ville. Et la mer, que les Hébreux trouvèrent brisée et dressée comme des murailles, qui devint comme un boulevard praticable aux chevaux, tandis que les Égyptiens étaient engloutis dans les flots, les ports calmes et tranquilles en sont une image, car souvent ils ont paru semblables à la Mer Rouge par suite des meurtres qu'on y a commis. Le fleuve qui traverse la ville, tantôt on l'a vu plus sec que le désert sans eau et plus aride que celui dans la traversée duquel Israël a eu tellement soif que Moïse a crié vers Dieu et que celui qui accomplit seul des prodiges fit couler pour eux d'une pierre lisse, une boisson ; tantôt il a tellement débordé qu'il inondait toute la région environnante, les routes et les champs, et qu'il apportait la menace du déluge survenu au temps de Noé.

Toujours il s'en va souillé par le sang des meurtres et des noyades, tel qu'il fut, du temps de Moïse, pour le Pharaon, changé en sang et exhalant une odeur fétide.

Et quelle autre eau serait purificatrice de l'eau qui purifie tout ? Comment l'océan vaste et sans limite pour les hommes se répandrait-il sur cette mer amère pour la purifier ? ou bien comment le grand fleuve qui sort de l'Eden, s'il envoyait les quatre bras entre lesquels il se divise, dans le seul cours du Ghéon, pourrait-il laver le sang impur ? Ou comment l'air souillé par les exhalaisons mauvaises venues de partout deviendrait-il pur ?

Car les souffles de la terre, les vents de la mer, les brises des fleuves, les émanations des ports exhalent une telle odeur que la rosée est le pus des cadavres qui se décomposent dans tous les éléments d'où ils proviennent. Ensuite, on s'étonne et on se demande d'où viennent les pestes continuelles, d'où les maladies inguérissables, d'où les corrup-

tions de toute sorte, d'où la mortalité multipliée et variée des hommes ; pourquoi la grande ville ne porte plus en elle-même, en commençant par les tout petits enfants et en allant jusqu'aux vieillards les plus avancés en âge, autant d'habitants qu'elle nourrissait autrefois de vieillards encore verts, comme on les appelait. Mais ceux qui avaient de quarante à soixante-dix ans étaient alors tellement plus nombreux, que leur chiffre n'est pas atteint maintenant par ceux qui sont inscrits et immatriculés pour l'allocation publique des vivres, et qui ont entre quatorze et quatre-vingts ans. Ceux qui paraissent les plus jeunes sont devenus comme les contemporains de ceux qui autrefois étaient les plus vieux. Et ainsi, en voyant le genre humain sur la terre diminuer et s'épuiser sans cesse, on ne tremble pas, alors que sa disparition complète devient de plus en plus proche ! »

## XXII. LA MALADIE QUI Y SÉVIT

Après cela, la peste ayant remplacé la guerre, et la fête étant proche, Denys s'entretient de nouveau par lettre avec ses frères, en décrivant les souffrances du mal en ces termes :

« Aux autres hommes, le présent ne peut paraître un temps de fête. Il ne l'est pas pour eux, ni celui que nous célébrons, ni aucun autre, je ne dis pas de ceux qui sont tristes mais même de ceux que l'on croyait les plus pleins de joie. Maintenant en vérité, tout est lamentation, tous sont dans le deuil ; les gémissements retentissent dans la ville à cause de la multitude de ceux qui sont morts et de ceux qui meurent chaque jour.

Comme il est écrit en effet des premiers-nés des Égyptiens, ainsi maintenant encore, " il y a eu un grand cri, car il n'y a pas de maison, dans laquelle il n'y a pas un mort " ; et plutôt à Dieu qu'il n'y en eût qu'un !

Car nombreux et terribles en vérité sont les maux qui ont précédé celui-ci. D'abord, on nous a chassés et seuls, persécutés, menacés de mort par tout le monde, nous avons célébré la fête, même alors ; chaque lieu de notre affliction nous est devenu successivement un endroit de solennité, campagne, désert, bateau, hôtellerie, prison ; les martyrs parfaits ont célébré la fête la plus éclatante de toutes, comme

prenant part au festin du ciel. Après cela sont survenues guerre et peste, que nous avons supportées avec les païens, endurant seuls les mauvais traitements qu'ils nous ont fait subir mais prenant notre part de ce qu'ils se sont fait les uns aux autres et de ce qu'ils ont pâti ; une fois de plus, nous nous sommes réjouis de la paix du Christ qu'il nous a donnée à nous seuls. Après que nous avons obtenu, eux et nous, un répit très court pour souffler, la maladie elle-même a fondu sur nous, chose plus redoutable pour eux que tout autre objet de crainte et plus cruelle que n'importe quel malheur ; comme un de leurs propres écrivains le rapporte, ce fut une affaire unique et qui dépassa toute attente ; mais pour nous elle ne fut pas telle ; elle fut une palestre et une épreuve qui n'était pas moindre que pour les autres ; elle ne nous a pas épargnés en effet, bien qu'elle ait beaucoup frappé les païens. »

A la suite de cela, il ajoute ces mots :

« La plupart de nos frères, en tout cas, sans s'épargner eux-mêmes, par un excès de charité et d'amour fraternel, s'attachaient les uns aux autres, visitaient sans précaution les malades, les servaient magnifiquement, les secouraient dans le Christ et ils avaient très agréable d'être emportés avec eux ; ils étaient contaminés par le mal des autres, attirant sur eux-mêmes la maladie de leurs proches et prenant volontiers leurs souffrances. Et beaucoup, après avoir soigné et réconforté les autres, mouraient eux-mêmes, ayant transféré sur eux la mort des autres, et la parole bien connue, qui paraissait toujours être de pure bienveillance, ils l'accomplissaient alors en réalité, en s'en allant comme la balayure de leurs frères. Les meilleurs donc de nos frères sortirent de la vie de cette manière, des prêtres, des diacres, des laïcs, très fortement loués ; car ce genre de mort, provoqué par une grande piété et une foi robuste, ne semblait en rien inférieur au martyre. Ils recevaient les corps des saints dans leurs mains tendues sur leur poitrine ; ils purifiaient leurs yeux et fermaient leurs bouches ; ils les portaient sur leurs épaules et les ensevelissaient ; ils s'attachaient à eux, les embrassaient, les paraient de vêtements, après les avoir baignés ; et peu après, ils obtenaient les mêmes soins : toujours ceux qui restaient poursuivaient l'œuvre de leurs devanciers.

La conduite des païens était toute contraire. Ceux qui commençaient à être malades, on les chassait ; on fuyait les personnes les plus chères ; on jetait dans les rues des hommes à demi-morts ; on mettait au

rebut des cadavres sans sépulture ; on se détournait de la transmission et du contact de la mort, mais il n'était pas facile de l'écarter, même à ceux qui employaient toutes sortes de moyens. »

Après cette lettre, les affaires de la ville s'étant pacifiées, Denys envoie encore aux frères d'Egypte une lettre festale ; et, en plus de celle-ci, il en compose encore d'autres. On rapporte de lui une lettre "Sur le sabbat" et une autre "Sur l'exercice".

Il s'entretient encore par lettre avec Hermammon et les frères d'Egypte, et il y raconte beaucoup d'autres choses touchant la cruauté de Dèce et de ses successeurs ; il y fait aussi mention de la paix sous Gallien.

### XXIII. LE RÈGNE DE GALLIEN

Rien n'est tel que d'entendre le récit de ces choses comme le voici :

« Celui-ci (Macrien) donc, après avoir trahi l'un de ses empereurs et fait la guerre à l'autre, disparut bientôt et radicalement avec toute sa race. Et Gallien fut de nouveau proclamé et reconnu par tout le monde, étant à la fois un ancien et un nouvel empereur, car il avait été avant eux et il était là après eux. En effet, selon ce qui a été dit par le prophète Isaïe : " Voici que les choses qui étaient au commencement sont venues, et ce qui paraît maintenant est nouveau ". De même en effet qu'un nuage passant sous les rayons du soleil et les obscurcissant pour un instant couvre le soleil d'ombre et se montre à sa place, puis lorsqu'il a passé ou s'est dissous en pluie, le soleil reparait à nouveau, ainsi Macrien, qui s'était avancé et approché lui-même de la dignité impériale de Gallien qui le dominait, n'est plus, parce qu'il n'était rien ; celui-ci au contraire est tel qu'il était, et semblablement le pouvoir impérial, ayant déposé la vieillesse et s'étant purifié de la précédente méchanceté, fleurit maintenant de manière plus éclatante ; on le voit et on l'entend de plus loin et il pénètre partout. »

Puis, à la suite, il marque le temps où il a écrit ces choses, en ces termes :

« Et à moi aussi il vient à l'idée d'examiner les jours des années impériales. Je vois en effet que les plus impies, si renommés qu'ils eussent été, sont après peu de temps devenus sans gloire, tandis que ce-

lui-ci, plus saint et plus aimé de Dieu, a dépassé sa septième année et achève maintenant la neuvième année, dans laquelle nous célébrons la fête. »

## XXIV. NÉPOS ET SON SCHISME

En plus de tout cela, Denys compose encore les deux livres "Sur les promesses", dont l'objet était Népos, évêque des Égyptiens : celui-ci enseignait que les promesses faites aux saints dans les divines Ecritures devaient être interprétées plutôt à la manière juive et imaginait qu'il y aurait un millier d'années de jouissances corporelles sur cette terre. Il pensait en tout cas fortifier sa propre opinion par "l'Apocalypse" de Jean et il avait composé sur ce sujet un ouvrage intitulé "Réfutation des allégoristes".

C'est contre cet ouvrage que Denys s'élève dans les livres "Sur les promesses" ; dans le premier livre, il expose le propre sentiment qu'il avait sur la question ; dans le second, il traite de "l'Apocalypse" de Jean. Il y fait mention de Népos dès le début et il écrit ceci à son sujet :

« Puisqu'ils apportent un traité de Népos sur lequel ils s'appuient par trop, comme s'il démontrait sans conteste que le royaume du Christ sera sur terre, j'approuve et j'aime Népos en beaucoup d'autres choses, à cause de sa foi, de son ardeur au travail, de son étude assidue des Ecritures, de son zèle à composer des hymnes, dont jusqu'à maintenant se réjouissent beaucoup de frères ; et je traite cet homme avec beaucoup de révérence, d'autant plus qu'il est déjà mort. Mais la vérité m'est chère et elle est plus honorable que tout. Il faut louer Népos et être d'accord avec lui sans réserve s'il dit quelque chose d'exact, mais l'examiner et le redresser s'il ne paraît pas avoir écrit saintement. Devant un homme présent et exposant son opinion simplement en parlant, un entretien oral serait suffisant pour persuader et contraindre, au moyen de demandes et de réponses, un adversaire. Mais comme un écrit est mis en avant, et très persuasif au jugement de certains, comme aussi quelques docteurs estiment pour rien la loi et les prophètes, se dispensent de suivre les Évangiles et dédaignent les Épîtres des apôtres, proclament au contraire que la doctrine de ce



traité est un mystère grand et caché, ne permettent pas à nos frères plus simples d'avoir des pensées nobles et hautes, ni sur la manifestation glorieuse et véritablement divine de Nôtre-Seigneur, ni sur notre résurrection d'entre les morts et notre réunion et notre ressemblance avec lui, mais les persuadent d'espérer, dans le royaume de Dieu, des biens petits et mortels, tels que ceux d'aujourd'hui, il est nécessaire que nous aussi discussions avec notre frère Népos comme s'il était présent. »

Après d'autres choses, il ajoute à cela :

« M'étant donc trouvé à Arsinoé, où, comme tu le sais, cette opinion était répandue depuis longtemps, de sorte que des schismes et des apostasies d'églises entières s'étaient produits, je convoquai les prêtres et docteurs des frères qui sont dans les villages, et en présence des frères qui le voulaient, je proposai de faire publiquement l'examen de l'ouvrage. Comme ils m'avaient apporté ce livre, comme une arme et une muraille inexpugnable, je siégeai avec eux trois jours de suite, depuis le matin jusqu'au soir, m'efforçant de corriger ce qui était écrit. Là, j'admirai beaucoup l'équilibre, l'amour pour la vérité, la facilité à suivre un raisonnement, l'intelligence des frères, de sorte que nous propositions en ordre et avec modération les questions, les difficultés, les assentiments. Nous avons résolu de nous abstenir de toute manière et avec un soin jaloux de ce qui avait été une fois admis, même si cela ne paraissait pas juste ; nous ne dissimulions pas les objections, mais autant que possible nous nous efforcions d'aborder les sujets proposés et de nous en rendre maîtres, sans avoir honte, si la raison le demandait, de changer d'avis et de nous mettre d'accord ; mais en toute conscience et sans hypocrisie, le cœur tendu vers Dieu, simplement, nous acceptions ce qui était établi par les arguments et les enseignements des saintes Ecritures. Et finalement, le chef et introducteur de cet enseignement, le nommé Korakion, confessa de manière à être entendu de tous les frères présents et nous attesta qu'il n'adhérerait plus à cette doctrine, qu'il n'en discourrait plus, qu'il ne s'en souviendrait plus, qu'il ne l'enseignerait plus, parce qu'il était suffisamment convaincu par les arguments proposés. Des autres frères, les uns se réjouissaient de la conférence, de l'assentiment et de l'accord de tous... »

## XXV. L'APOCALYPSE DE JEAN

Puis, en temps voulu, un peu plus bas, voici ce qu'il dit de "l'Apocalypse" de Jean :

« Certains de ceux qui ont vécu avant nous ont rejeté et repoussé de toute manière ce livre ; ils l'ont critiqué chapitre par chapitre, en déclarant qu'il était incompréhensible et incohérent et que son titre était mensonger. Ils disent en effet qu'il n'est pas de Jean, qu'il n'est pas une révélation, celle-ci étant complètement cachée sous le voile épais de l'inconnaissance, que ce n'est pas du tout quelque'un des apôtres et pas même un des saints ou l'un des membres de l'Église qui est l'auteur de cet ouvrage, mais Cérinthe, le fondateur de l'hérésie appelée de son nom cérinthienne, et que celui-ci a voulu donner à sa fabrication un nom digne de créance. Voici en effet quelle est la doctrine qu'il enseigne : le règne du Christ sera terrestre ; il consistera, rêvait-il, dans les choses qu'il désirait lui-même, étant ami du corps et tout à fait charnel, dans les satisfactions du ventre et de ce qui est en dessous du ventre, c'est-à-dire dans les aliments, les boissons et les noces, et dans ce qu'il pensait devoir rendre ces choses plus dignes d'estime : dans les fêtes, les sacrifices, les immolations de victimes.

Pour moi, je n'oserais pas rejeter ce livre que beaucoup de frères tiennent avec faveur, mais tout en estimant que ses conceptions dépassent ma propre intelligence, je suppose que la signification de chaque passage est d'une certaine façon cachée et merveilleuse. Et en effet, si je ne le comprends pas, je soupçonne du moins qu'il y a dans les mots un sens plus profond.

Je ne mesure ni n'apprécie cela par mon propre raisonnement; mais, accordant la priorité à la foi, je pense que ces choses sont trop élevées pour être saisies par moi, et je ne rejette pas ce que je ne comprends pas, mais je l'admire d'autant plus que je ne l'ai pas vu. » Là-dessus, Denys examine le livre entier de "l'Apocalypse", et, après avoir montré qu'il était impossible qu'on le comprît selon le sens obvie, il poursuit en disant :

« Ayant achevé, pour ainsi dire, toute la prophétie, le prophète déclare bienheureux ceux qui la gardent et aussi bien lui-même : " Bienheureux, dit-il en effet, celui qui observe les paroles de la prophétie de ce livre, et moi, Jean, qui vois et entends ces choses ". Qu'il s'appelle donc Jean, et que cet écrit soit de Jean, je ne dirai pas le contraire et j'accorde qu'il est d'un homme saint et inspiré de Dieu. Mais je n'accepterais pas facilement que celui-ci fût l'apôtre, le fils de Zébé-

dée, le frère de Jacques, dont sont l'Évangile intitulé Selon Jean et l'Épître catholique. Je conjecture en effet, d'après la manière de l'un et des autres, d'après l'aspect des discours, et d'après ce qu'on nomme l'arrangement du livre, que ce n'est pas le même.

L'Évangéliste en effet n'inscrit nulle part son nom et ne se déclare pas lui-même, ni dans l'Évangile, ni dans l'Épître. " Ensuite, un peu plus bas, il dit encore ceci : " Jean ne parle nulle part de lui, ni à la première ni à la troisième personne. Quant à l'auteur de "l'Apocalypse", dès le commencement il se met aussitôt en avant : " Révélation de Jésus-Christ, qu'il lui a donnée pour la montrer en hâte à ses serviteurs et qu'il a signifiée en l'envoyant par son ange à son serviteur Jean, qui a rendu témoignage à la parole de Dieu et à son témoignage, tout ce qu'il a vu ". Ensuite, il écrit encore une lettre : " Jean aux sept Églises qui sont en Asie, grâce et paix à vous ". L'Évangéliste n'a pas inscrit son nom en tête de l'Épître catholique, mais, simplement, il a commencé par le mystère lui-même de la révélation divine : " Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux ".

C'est en effet à propos de cette révélation que le Seigneur a déclaré Pierre bienheureux en disant : " Tu es bienheureux, Simon, parce que ce ne sont pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père céleste ". Pas davantage, dans la seconde et la troisième Épître, qui sont attribuées à Jean, bien qu'elles soient courtes, Jean n'est indiqué par son nom, mais il est écrit d'une manière anonyme : " le presbytre ".

Celui-ci au contraire n'a même pas jugé suffisant, après s'être nommé lui-même une fois, de poursuivre son récit, mais il reprend à nouveau : " Moi, Jean, votre frère, qui participe avec vous à la tribulation et au règne et à la patience de Jésus, je fus dans l'île appelée Patmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus ". Et encore vers la fin, il dit ceci : " Bienheureux celui qui observe les paroles de la prophétie de ce livre, et moi, Jean, qui vois et entends ces choses ". Que ce soit donc Jean qui écrit ces choses, il faut le croire quand il le dit. Mais quel est-il, ce n'est pas clair. Il n'a pas dit en effet, comme à plusieurs reprises dans l'Évangile, qu'il est le disciple aimé par le Seigneur, ni qu'il a reposé sur sa poitrine, ni qu'il est le frère de Jacques, ni qu'il a été le témoin oculaire et auriculaire du Seigneur. Il aurait dit en effet quelque chose de tout ce qui vient d'être indiqué

s'il avait voulu se manifester clairement ; mais il n'en dit rien tandis qu'il se dit notre frère, notre compagnon et le témoin de Jésus, et bienheureux pour avoir vu et entendu les Révélations.

Je pense qu'il y a eu beaucoup d'homonymes de Jean l'apôtre, qui, par amour pour lui, par admiration pour lui, par désir d'être aimés par le Seigneur semblablement à lui, ont recherché le même nom que lui, de même que, parmi les enfants des fidèles, les noms de Paul et de Pierre se rencontrent souvent. Or il y a donc encore un autre Jean dans les "Actes des apôtres", celui qui est surnommé Marc, que Barnabé et Paul ont pris avec eux et dont l'Écriture dit encore : " Ils avaient aussi Jean pour serviteur ". Si c'est celui-ci qui a écrit l'Apocalypse, on ne le voit pas. Car il n'est pas écrit qu'il soit allé avec eux en Asie, mais : " S'en étant allés de Paphos, dit l'Écriture, Paul et ses compagnons vinrent à Pergé de Pamphylie ; quant à Jean, s'étant séparé d'eux, il revint à Jérusalem ". Je pense que (l'auteur de l'Apocalypse) est un autre de ceux qui étaient en Asie, puisqu'on dit qu'il y a à Ephèse deux tombeaux et que l'un et l'autre sont dits de Jean. " D'après les pensées et d'après le vocabulaire et le style, c'est vraisemblablement un autre que celui qui a écrit l'Évangile. L'Évangile et l'Épître concordent en effet l'un avec l'autre et ils commencent de la même manière. L'un dit :

"Au commencement était le Verbe " ; l'autre : " Ce qui était dès le commencement ".

L'un dit : " Et le Verbe est devenu chair et il a habité parmi nous et nous avons contemplé sa gloire, gloire comme celle d'un Fils unique auprès du Père ". L'autre dit les mêmes choses, à peu près : " Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie, et la vie a été manifestée ". C'est en effet ainsi qu'il prélude, pour s'attaquer, comme il le montre dans la suite, à ceux qui disent que le Seigneur n'est pas venu dans la chair ; c'est pourquoi il ajoute soigneusement : " Ce que nous avons vu, nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée, ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons aussi à vous ". Il est constant avec lui-même et ne s'écarte pas des buts proposés ; et il poursuit toujours par le moyen des mêmes thèmes et des mêmes expressions : desquelles nous rappellerons brièvement quelques-unes. D'autre part, celui qui lira avec

soin trouvera dans les deux ouvrages de nombreuses mentions de la vie, de la lumière qui chasse les ténèbres; constamment citées la vérité, la grâce, la joie, la chair et le sang du Seigneur, le jugement et la rémission des péchés, l'amour de Dieu pour nous, le commandement de l'amour des uns pour les autres, l'obligation de garder tous les commandements, la confusion du monde, du diable, de l'antéchrist, la promesse du Saint-Esprit, la filiation divine, la foi qui nous est constamment demandée ; le Père et le Fils, partout. Et généralement, pour ceux qui notent toutes les caractéristiques, il est facile de voir qu'une seule et même couleur se rencontre dans l'Évangile et dans l'Épître.

Tout à fait différente et étrangère par rapport à ces livres est l'Apocalypse ; elle ne s'y rattache pas et ne se rapproche d'aucun d'eux. Elle n'a pour ainsi dire presque pas une syllabe commune avec eux. L'Épître n'a même pas un souvenir ni une pensée pour l'Apocalypse (laissons de côté l'Évangile), ni l'Apocalypse pour l'Épître ; alors que Paul, dans ses Épîtres, rappelle quelque chose de ses révélations qu'il n'a pas écrites pour elles-mêmes.

Il est encore possible d'apprécier par le style la différence de l'Évangile et de l'Épître par rapport à l'Apocalypse. En effet, d'une part, ces ouvrages, non seulement ne pèchent pas contre la langue grecque, mais ils sont écrits d'une manière très diserte pour les expressions, les raisonnements, la composition, et il s'en faut de beaucoup qu'on y trouve un terme barbare ou un solécisme ou même un idiotisme ; leur auteur possédait en effet, à ce qu'il semble, l'un et l'autre verbe, dont l'avait gratifié le Seigneur, celui de la connaissance et celui de l'expression.

Quant à l'auteur de l'Apocalypse, je ne contredis pas qu'il ait eu des Révélation et qu'il ait reçu la connaissance et la prophétie ; pourtant je vois que son dialecte et sa langue ne sont pas exactement grecs, mais qu'il emploie des idiotismes barbares et que parfois il fait même des solécismes.

Il n'est pas nécessaire d'en dresser maintenant la liste : car je n'ai pas dit cela en me moquant (que personne ne le pense), mais seulement pour établir la différence de ces écrits. »

## XXVI. LES LETTRES DE DENYS

En plus de celles-là, on possède encore beaucoup d'autres lettres de Denys, comme celles contre Sabellius à Ammon, évêque de l'Église de Bernice, et celle à Téléphore, et celle à Euphranor, et aussi à Ammon et à Europos. Il compose sur le même sujet quatre autres écrits qu'il adresse à son homonyme, Denys de Rome. En outre, il y a chez nous un très grand nombre de lettres de lui et aussi de longs ouvrages écrits en forme de lettres, tels ceux "Sur la nature", dédiés à Timothée, son enfant, et celui "Sur les tentations" qu'il a encore adressé à Euphranor. Outre ces ouvrages, écrivant encore à Basilide, évêque des chrétientés de la Pentapole, il dit qu'il a fait lui-même un commentaire "Sur le commencement de l'Écclésiaste" ; et en plus de cet écrit il nous a laissé différentes lettres. Voilà ce qu'a écrit Denys. Mais maintenant, après le récit de ces choses, donnons aussi à connaître à ceux qui viendront après nous, ce que fut notre génération.

## XXVII. PAUL DE SAMOSATE ET L'HÉRÉSIE SUSCITÉE PAR LUI A ANTIOCHE

A Xyste qui avait présidé onze ans l'Église des Romains, succède Denys, l'homonyme de l'évêque d'Alexandrie. En ce temps-là, Démétrien ayant aussi quitté la vie à Antioche, Paul de Samosate reçoit l'épiscopat. Comme celui-ci pensait sur le Christ des choses basses et terre à terre, contrairement à l'enseignement ecclésiastique, comme s'il avait été par nature un homme ordinaire, Denys d'Alexandrie, appelé à venir au concile, s'excuse à la fois sur sa vieillesse et sur la faiblesse de son corps et remet sa venue, ayant exposé par lettre son avis personnel sur la question. Quant aux autres pasteurs des Églises, ils s'assemblèrent, chacun venant de son côté, contre le fléau du troupeau du Christ, et tous se hâtant vers Antioche.

## XXVIII. LES ÉVÊQUES ILLUSTRÉS QU'ON CONNAISSAIT ALORS

Parmi eux, les plus remarquables étaient Firmilien, évêque de Césarée de Cappadoce ; Grégoire et Athénodore, son frère, pasteurs des chrétientés du Pont, et en plus Hélénius, de la chrétienté de Tarse, Nicomas de celle d'Iconium ; puis encore Hyménée, de l'Église de Jérusalem, Théotecne, de celle de Césarée, voisine de Jérusalem ; en outre Maxime qui dirigeait lui aussi brillamment les frères de Bostra ; et l'on n'aurait pas de difficulté à en énumérer beaucoup d'autres qui s'étaient rassemblés, avec des prêtres et des diacres, pour le même motif, dans la ville susdite ; mais les plus célèbres d'entre eux étaient ceux-là.

Tous s'étant donc réunis ensemble, en des circonstances différentes et fréquemment, des arguments et des questions furent agités en chaque assemblée, les partisans du Samosatéen s'efforçant de cacher et de dissimuler encore ce qui était hétérodoxe, les autres au contraire, mettant tout leur zèle à dévoiler et à mettre en évidence son hérésie et son blasphème contre le Christ.

En ce temps, Denys meurt, la douzième année du règne de Gallien, après avoir présidé à l'épiscopat d'Alexandrie dix-sept ans ; et Maxime lui succède.

Gallien ayant exercé le pouvoir quinze ans entiers, Claude fut établi son successeur.

Après avoir achevé sa deuxième année, il laisse le principat à Aurélien.

## XXIX. COMMENT PAUL FUT DÉPOSÉ ET EXCOMMUNIÉ

A cette époque, un dernier concile du plus grand nombre possible d'évêques ayant été rassemblé, le chef de l'hérésie d'Antioche fut pris sur le fait et reconnu alors par tous clairement coupable d'hétérodoxie : il fut excommunié de l'Église catholique qui est sous le ciel. Celui qui le convainquit le mieux de dissimulation, après avoir vérifié ses théories, fut Malchion, homme disert d'ailleurs, et à Antioche

président de l'enseignement de la rhétorique dans les écoles helléniques, et de plus honoré du presbytérat dans la chrétienté de cette ville à cause de la pureté extraordinaire de sa foi dans le Christ.

Celui-ci s'éleva donc contre lui, tandis que des tachygraphes notaient la discussion, que nous savons être parvenue jusqu'à nous ; seul parmi les autres, il eut la force de démasquer cet homme qui était dissimulé et trompeur.

### XXX.

D'un commun accord, les pasteurs rassemblés au même endroit écrivent donc une seule lettre adressée à l'évêque des Romains, Denys, et à Maxime, l'évêque d'Alexandrie, et l'envoient à toutes les provinces ; ils y manifestent leurs efforts pour tous et l'hétérodoxie perverse de Paul, les réfutations et les questions qu'ils lui ont adressées, et ils racontent encore toute la vie et la conduite de cet homme. Pour la mémoire de ces choses, il est peut-être bon de citer maintenant les mots qu'ils ont employés :

« A Denys, à Maxime et à tous ceux qui, sur la terre habitée, exercent avec nous le ministère, aux évêques, aux prêtres, aux diacres et à toute l'Église catholique qui est sous le ciel, Hélénius, Hyménée, Théophile, Théotecne, Maxime, Proclus, Nicomas, Aélien, Paul, Bolanus, Protogène, Hiérax, Eutychius, Théodore, Lucius et tous les autres qui résident avec nous dans les villes et les populations voisines, évêques, prêtres et diacres et églises de Dieu, aux frères aimés, salut dans le Seigneur. »

Peu après cela, ils ajoutent ce qui suit :

« Nous écrivions en même temps à beaucoup même des évêques éloignés et nous les exhortions à venir pour remédier l'enseignement mortel, comme nous avons fait aux bienheureux Denys d'Alexandrie et Firmilien de Cappadoce : de ceux-ci, l'un adressa une lettre à Antioche, mais sans même daigner saluer le chef de l'erreur et sans lui écrire personnellement, mais à toute la chrétienté ; lettre dont nous avons joint ici la copie. Quant à Firmilien, il est venu jusqu'à deux fois et il a condamné les nouveautés enseignées par cet homme, comme nous le savons et en témoignons, nous qui étions présents, et



comme le savent aussi beaucoup d'autres. Mais Paul ayant promis de changer d'opinion, Firmilien le crut et espéra que, sans dommage pour la doctrine, l'affaire serait réglée comme il le fallait ; il traîna en longueur, trompé par cet homme qui en même temps reniait son Dieu et son Seigneur et ne gardait pas la foi qu'il avait eue auparavant. Firmilien était maintenant sur le point de passer à Antioche et il était arrivé jusqu'à Tarse, car il connaissait par expérience la méchanceté négatrice de Dieu de cet homme ; mais entre temps, alors que nous étions réunis, que nous l'appelions et que nous attendions son arrivée, il trouva la fin de sa vie. »

Plus loin encore, ils décrivent en ces termes la vie de Paul et la conduite qu'il a tenue :

« Depuis que, s'étant écarté de la règle (de foi) il a passé à des enseignements mensongers et bâtarde, nous ne devons pas juger les actions de celui qui est en dehors (de l'Eglise), pas même parce que, ayant été d'abord pauvre et mendiant, n'ayant reçu de ses pères aucune ressource et n'en ayant pas acquis par quelque art ou quelque moyen que ce fût, il est arrivé maintenant à une richesse excessive par des injustices et des vols sacrilèges, par ce qu'il demande et exige des frères, séduisant ceux qui ont subi quelque injustice et promettant de les aider moyennant salaire ; les trompant eux-mêmes et tirant profit à la légère de la facilité à donner qu'ont ceux qui sont dans les difficultés afin d'être délivrés de leurs gêneurs ; regardant la religion comme une source de profit ; pas même parce qu'il a des pensées hautaines et qu'il s'enorgueillit en revêtant des dignités mondaines et en voulant être appelé ducénaire plutôt qu'évêque, en s'avancant fièrement sur les places publiques, lisant des lettres et y répondant tout en marchant en public, entouré de gardes du corps, dont les uns le précèdent et les autres le suivent en grand nombre, si bien que la foi est un objet d'envie et de haine à cause de son faste et de la fierté de son cœur ; pas même parce que, dans les assemblées ecclésiastiques, il organise des spectacles prodigieux, recherchant la gloire, frappant les imaginations, excitant les âmes des simples par de tels procédés. Il s'est fait préparer pour lui une estrade et un trône élevé, non pas comme un disciple du Christ ; il a un cabinet particulier comme les princes de ce monde et il lui donne ce nom ; il frappe de la main sur sa cuisse ; il tape des pieds son estrade ; ceux qui ne le louent pas, qui n'agitent pas des linges comme on le fait dans les

théâtres, qui ne poussent pas d'acclamations, qui ne se lèvent pas rapidement ainsi que le font les partisans qui l'entourent, hommes et femmes qui l'écoutent ainsi d'une façon indécente, ceux donc qui l'écoutent respectueusement et avec retenue, comme il se doit dans une maison de Dieu, il les reprend et les insulte. Quant aux interprètes de la parole qui ont quitté cette vie, il les traite d'une manière inconvenante et grossière dans l'assemblée, tout en parlant de lui-même avec emphase, non pas comme un évêque, mais comme un sophiste et un charlatan. Quant aux psaumes en l'honneur de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ, il en fait cesser l'usage comme trop récents et écrits par des hommes trop modernes, et en son honneur, au-milieu de l'Église, le grand jour de Pâques, il fait chanter des femmes qu'on frémirait d'entendre. Les évêques des campagnes et des villes voisines et les prêtres qui le flattent ainsi dans leurs homélies au peuple, il les laisse parler.

Car il ne veut pas confesser avec nous que le Fils de Dieu est descendu du ciel (pour placer par avance quelque chose de ce que nous devons écrire plus loin, et cela ne sera pas affirmé par une simple déclaration, mais c'est démontré en toutes manières par les documents que nous vous envoyons et surtout par le passage où il dit que Jésus-Christ est d'en bas) ; par contre, ceux qui chantent des psaumes en son honneur et font son éloge dans le peuple, disent que leur maître impie est un ange descendu du ciel ; et cela, il ne l'empêche pas, mais au contraire il assiste à leurs discours, comme l'orgueilleux.

Quant aux femmes " subintroduites ", comme les appellent les Antiochiens, aux siennes et à celles des prêtres et des diacres qui vivent autour de lui, il a caché avec eux cela et les autres fautes qui sont sans remède, bien qu'il en ait conscience et qu'il en ait la preuve, afin qu'il ait les coupables à sa merci et qu'ils n'osent pas l'accuser des paroles et des actes par lesquels il commet l'injustice, par crainte pour eux-mêmes ; mais même il les fait devenir riches, ce pour quoi il est aimé et admiré de ceux qui estiment de tels biens. Pourquoi écrivirions-nous ces choses ? Nous savons, bien-aimés, que l'évêque et tous les prêtres doivent être pour le peuple un modèle de toute œuvre bonne, et nous n'ignorons pas non plus combien sont tombés pour avoir introduit des femmes chez eux ; d'autres ont été soupçonnés, de sorte que, même si on lui accordait qu'il ne fait rien de déshonorable, il faudrait du moins prendre garde au soupçon que fait naître une

semblable affaire, de peur de scandaliser quelqu'un et pour détourner les autres de l'imiter. Comment en effet reprendrait-il ou avertirait-il un autre de ne plus cohabiter désormais avec une femme et de se garder ainsi de tomber, selon qu'il est écrit, lui qui a déjà renvoyé une femme, mais qui en a avec lui deux autres, dans la fleur de l'âge et agréables à voir; qu'il les emmène avec lui, où qu'il aille, et cela avec un luxe débordant ? C'est à cause de cela que tous gémissent et se lamentent en eux-mêmes, car ils redoutent tellement sa tyrannie et sa puissance, qu'ils n'osent pas l'accuser.

En vérité, de tout cela, comme nous l'avons dit plus haut, on pourrait corriger un homme qui aurait des sentiments catholiques et qui serait compté avec nous ; mais lui qui bafoue le mystère et qui se glorifie de l'infecte hérésie d'Artémas (pourquoi en effet serait-il besoin de montrer, ce qui est évident, qu'il est son père ?), nous pensons qu'il ne faut pas du tout lui demander compte de ses actes. »

Ensuite, vers la fin de la lettre, ils ajoutent ceci :

« Nous avons donc été forcés, après avoir excommunié cet adversaire de Dieu, malgré sa résistance, d'établir à sa place dans l'Église catholique un autre évêque (et cela, nous en sommes persuadés, par la Providence de Dieu) : le fils du bienheureux Démétrien qui a présidé glorieusement avant lui à la même chrétienté, Domnus (homme) paré de toutes les qualités qui conviennent à un évêque ; et nous vous l'indiquons afin que vous lui écriviez et que vous receviez de lui des lettres de communion. Quant à l'autre, qu'il s'adresse à Artémas et que les partisans d'Artémas communiquent avec lui. »

Paul étant donc déchu de l'épiscopat en même temps que de l'orthodoxie de la foi, Domnus, comme il a été dit, reçut le ministère de l'Église d'Antioche ; mais Paul ne voulant absolument pas sortir de la maison de l'Église, l'empereur Aurélien à qui l'on s'adressa prit une décision très favorable sur la conduite à tenir : il ordonna que la maison fût attribuée à ceux avec qui correspondaient les évêques de la doctrine chrétienne en Italie et dans la ville de Rome. C'est ainsi que l'homme susmentionné est chassé de l'Église avec la dernière honte par le pouvoir séculier.

Tel était alors Aurélien à notre égard ; mais, lorsque son règne eut avancé, il éprouva d'autres sentiments envers nous, et désormais il était excité par certains conseils à réveiller la persécution contre nous ; et on en parlait beaucoup parmi tous. Déjà il allait la décider,

et pour ainsi dire il avait presque signé les édits contre nous, lorsque la justice divine l'atteignit et le retint comme par le bras, pour le détourner de cette tentative, donnant à voir clairement à tous qu'il n'y aurait jamais de facilité pour les princes de ce monde contre les Églises du Christ, à moins que la main qui nous protège ne permît, par un jugement divin et céleste, de le faire pour nous instruire et nous corriger, dans les temps où elle le jugerait bon.

En tout cas, Aurélien ayant régné six ans, Probus lui succède ; et celui-ci ayant possédé l'empire à peu près le même temps, a pour successeurs Carus et ses enfants Carin et Numérien ; et ceux-ci, à leur tour, n'ayant pas duré trois années entières, l'autorité impériale passe à Dioclétien et à ceux qui lui furent adjoints : c'est sous leur règne que s'accomplit la persécution de notre temps ainsi que la destruction contemporaine des églises. Mais peu de temps avant ces événements, Denys l'évêque de Rome ayant passé neuf ans, Félix reçoit le ministère à sa place.

### XXXI. LA PERVERSION HÉTÉRODOXE DES MANICHÉENS QUI COMMENÇA PRÉCISÉMENT ALORS

En ce temps-là, le fou qui a donné son nom à l'hérésie démoniaque s'armait lui aussi de la perversion de la raison ; le démon, Satan lui-même, l'ennemi de Dieu, poussait cet homme pour la ruine d'un grand nombre. Il était, dans sa vie, un barbare par son langage et par ses mœurs ; par sa nature, il était démoniaque et insensé et ses entreprises étaient conformes à ces traits ; il s'efforçait de contrefaire le Christ, tantôt se prêchant lui-même comme le Paraclet et l'Esprit-Saint en personne et enflé par la folie ; tantôt, comme le Christ, choisissant douze disciples pour participer à la nouvelle doctrine. A vrai dire, il cousait l'une à l'autre des doctrines mensongères et athées rassemblées de mille hérésies athées, éteintes depuis longtemps, et, du pays des Perses, il les répandait sur la terre habitée de nos jours comme un poison mortel :

C'est à partir de lui que le nom impie des Manichéens est répandu encore jusqu'à présent chez un grand nombre. Tel fut donc le fond de cette science au faux nom, qui commença à croître aux temps mar-

qués ci-dessus.

## XXXII. LES HOMMES ECCLÉSIASTIQUES QUI SE SONT ILLUSTRÉS DE NOTRE TEMPS ET CEUX D'ENTRE EUX QUI SONT DEMEURÉS JUSQU'A L'INVESTISSEMENT DES ÉGLISES

En ces temps-là, Félix, ayant présidé l'Église des Romains pendant cinq ans, a pour successeur Eutychien. Celui-ci, n'ayant pas survécu dix mois entiers, laisse la charge à Gaïus, notre contemporain ; et, ce dernier ayant présidé encore quinze ans l'Église, Marcellin est établi son successeur : le même qui fut enlevé par la persécution.

En ces temps-là, après Domnus, Timée dirigea l'épiscopat d'Antioche ; il eut pour successeur notre contemporain Cyrille : sous ce dernier, nous avons connu Dorothée, homme disert, honoré du sacerdoce à Antioche. Ami assidu des choses divines, il s'exerça à la langue hébraïque, de manière à lire savamment les Ecritures hébraïques elles-mêmes. Il n'était pas étranger aux connaissances les plus libérales et à la propédeutique des Grecs. D'autre part, il était physiquement eunuque, et depuis sa naissance il se trouvait ainsi, de sorte qu'à cause de cette particularité étonnante l'empereur l'introduisit dans sa confiance et l'honora de l'administration de la teinturerie de pourpre à Tyr. Nous avons entendu cet homme expliquer avec pondération les Ecritures dans l'Église. Après Cyrille, Tyrannus reçut l'épiscopat de la chrétienté d'Antioche : sous lui fut porté à son plus haut degré l'investissement des Églises.

La chrétienté de Laodicée fut conduite après Socrate par Eusèbe, originaire de la ville d'Alexandrie. La cause de son changement de résidence fut l'affaire relative à Paul : à son occasion, il passa en Syrie et il fut empêché par les gens de cette région, zélés pour les choses divines, de retourner dans son pays : il fut ainsi un type aimable de religion parmi nos contemporains, comme il est facile de le reconnaître d'après les paroles de Denys citées plus haut.

Anatole est établi son successeur, bon, comme on dit, après un homme bon. Lui aussi était d'origine alexandrine ; à cause de son éloquence et de sa connaissance des disciplines grecques et de la philo-

sophie, il était compté au premier rang parmi les hommes les plus réputés de notre temps. Il avait en effet poussé jusqu'au bout l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, des sciences soit dialectiques soit physiques et des disciplines rhétoriques. C'est pourquoi, à ce que rapporte la tradition, il fut jugé digne par ses concitoyens d'établir à Alexandrie l'Ecole de la succession d'Aristote.

On rapporte donc de lui des milliers de merveilles, advenues pendant le siège du Bruchium à Alexandrie, car parmi ceux qui étaient en charge, il fut honoré par tous d'un privilège de choix, et, par manière de preuve, je ferai mention de ce seul fait. Le froment, dit-on, ayant manqué aux assiégés, de sorte que déjà la faim était plus insupportable pour eux que les ennemis du dehors, l'homme dont il s'agit et qui était présent, prit les dispositions suivantes. Comme une partie des gens de la ville combattaient avec l'armée romaine et par suite n'étaient pas assiégés, Eusèbe - il était en effet encore là, avant sa venue en Syrie - se trouvait parmi ces derniers et il possédait une grande réputation et un nom illustre jusque chez le général romain ; Anatole donc, par un messenger, le renseigne sur les assiégés affaiblis par la disette consécutive au siège. Eusèbe, à cette nouvelle, demande au général romain, comme une très grande faveur, d'accorder la vie sauve à ceux de ses ennemis qui viendraient spontanément à lui ; et ayant obtenu l'objet de sa demande, il le fait connaître à Anatole.

Celui-ci, aussitôt qu'il eut reçu la promesse, réunit le Sénat des Alexandrins et tout d'abord proposa que tous tendissent une main amie aux Romains ; et lorsqu'il les vit furieux à cause de ces paroles, " Du moins, dit-il, je ne pense pas que vous me contrediriez si je vous conseillais de permettre de sortir en dehors des portes et d'aller où ils voudront à ceux qui sont en trop et qui ne nous sont aucunement utiles, vieilles femmes, petits enfants, vieillards. Pourquoi en effet les avons-nous inutilement avec nous, et seulement pour mourir ? Pourquoi épuisons-nous par la faim des malades, affaiblis dans leurs corps, alors qu'il faut nourrir seuls les hommes et les jeunes gens et économiser le froment nécessaire pour ceux qui sont indispensables à la garde de la ville ? "

Par de tels raisonnements, il persuada le Sénat, et s'étant levé le premier, il vota un décret (ordonnant) de renvoyer de la ville tout ce qui n'était pas utile pour l'armée, hommes ou femmes, parce que pour ceux qui resteraient et demeureraient sans aucune utilité dans la ville,

il n'y aurait même pas d'espoir de salut et qu'ils seraient détruits par la faim. Tous les autres personnages assemblés au Sénat ayant acquiescé à ce décret, il s'en fallut de peu qu'il ne sauvât tous les assiégés. Il veilla à ce que s'éloignassent d'abord ceux qui appartenaient à l'Église, puis aussi les autres qui étaient dans la ville, quel que fût leur âge, non seulement ceux qui étaient visés par le décret, mais, à leur occasion, des milliers d'autres qui, secrètement vêtus d'habits de femme, sortaient des portes, la nuit, grâce à sa prévoyance et se précipitaient vers l'armée romaine. Là, Eusèbe les recevait, à la façon d'un père et d'un médecin ; et comme ils étaient mis à mal par suite du long siège, il les réconfortait en toute providence et soin.

Tels furent les deux pasteurs que successivement l'Église de Laodicée fut jugée digne d'avoir à la suite ; par une Providence divine, ils avaient quitté la ville d'Alexandrie après la guerre dont on a parlé, pour venir là.

Non seulement un très grand nombre d'écrits furent composés par Anatole, mais il en est venu assez jusqu'à nous pour qu'il soit possible d'apprendre par eux à la fois l'éloquence et la science de leur auteur. Dans ces ouvrages, il établit surtout ses opinions au sujet de Pâques et il est peut-être nécessaire d'en mentionner ceci présentement :

Extrait des canons d'Anatole sur Pâques.

« Il y a ainsi dans la première année la nouvelle lune du premier mois, qui est le commencement du cycle entier de dix-neuf ans, pour les Égyptiens le 26 de Phaménouth, pour les Macédoniens le 22 du mois de Dystre, et, comme diraient les Romains le 11 avant les calendes d'avril. Le 26 de Phaménouth, qu'on vient de mentionner, le soleil se trouve non seulement entré dans le premier segment, mais déjà il s'y est avancé depuis quatre jours. Ce segment, on a coutume de l'appeler le premier douzième, l'équinoxe, le commencement des mois, la tête du cycle, le point de départ de la course des planètes ; quant à celui qui le précède, c'est le dernier des mois, le douzième segment, le dernier douzième, la fin de la révolution des planètes.

C'est pourquoi nous disons que se trompent grandement et non d'une manière ordinaire ceux qui placent dans ce segment le premier mois et qui y prennent le quatorzième jour pour Pâques.

Ce calcul n'est pas le nôtre, mais il était connu des Juifs d'autrefois, même avant le Christ, et il était observé par eux avec le plus grand

soin. On peut l'apprendre par ce qui a été dit par Philon, Josèphe, Musée, et non seulement par eux, mais par d'autres encore plus anciens, les deux Agathobules, surnommés les maîtres d'Aristobule le Grand : celui-ci, qui fut du nombre des Septante traducteurs des Ecritures sacrées et divines des Hébreux pour Ptolémée Philadelphie et pour son père, dédia aussi des livres explicatifs de la loi de Moïse à ces mêmes rois. Ces auteurs, lorsqu'ils résolvent les questions relatives à l'Exode, disent que tous doivent offrir également les sacrifices de la Pâque après l'équinoxe de printemps, au milieu du premier mois ; et cela se trouve lorsque le soleil traverse le premier segment de l'écliptique, ou, comme quelques-uns d'entre eux l'ont appelé, du cercle du zodiaque. Mais Aristobule ajoute qu'il serait nécessaire pour la fête des sacrifices de la Pâque que non seulement le soleil, mais aussi la lune traversassent le segment équinoxial. Comme en effet il y a deux segments équinoxiaux, celui du printemps et celui de l'automne, qu'ils sont diamétralement opposés l'un à l'autre, et que le jour des sacrifices de la Pâque est le quatorzième du mois au soir, la lune se tiendra opposée diamétralement au soleil, ainsi que, d'ailleurs, on peut le voir aux jours de pleine lune ; ils seront, le soleil dans le segment de l'équinoxe de printemps, la lune nécessairement dans le segment de l'équinoxe d'automne. Je sais que beaucoup d'autres choses ont été dites par eux, les unes selon la vraisemblance, les autres selon des démonstrations décisives, par lesquelles ils s'efforcent d'établir que la fête de la Pâque et des azymes doit absolument être célébrée après l'équinoxe, mais je laisse de côté la matière de ces démonstrations, en demandant pour ceux pour qui est enlevé le voile placé sur la loi de Moïse de contempler toujours le Christ à visage découvert, ainsi que ce qui le concerne, ses enseignements et ses souffrances. Et que le premier mois chez les Hébreux ait été aux environs de l'équinoxe, c'est ce qu'établissent aussi les enseignements donnés dans le livre d'Hénoch. »

Anatole a laissé encore des introductions arithmétiques en dix traités entiers, et d'autres preuves de son étude et de sa multiple expérience dans les choses sacrées. Il fut le premier à qui l'évêque de Césarée de Palestine, Théotecte, imposa les mains pour l'épiscopat, le destinant à être son successeur pour sa propre chrétienté après sa mort ; et en effet, pendant un peu de temps tous deux présidèrent cette même Eglise ; mais, le concile contre Paul de Samosate l'ayant appelé à



Antioche, il passa par la ville de Laodicée, et les frères de là-bas s'emparèrent de lui, parce qu'Eusèbe était entré dans le repos.

Et lorsque Anatole a eu quitté la vie, Etienne est établi comme le dernier évêque de la chrétienté de ce pays avant la persécution ; il était admiré de beaucoup de gens pour ses discours philosophiques et tout le reste de sa culture hellénique, mais il n'était pas disposé de la même manière en ce qui regarde la foi divine, comme le découvrit le progrès de la persécution qui montra en lui un homme dissimulé, lâche, sans courage plutôt qu'un vrai philosophe. Cependant les affaires de l'Église ne devaient pas être ruinées pour cela, mais elles furent redressées, grâce à Dieu lui-même, le Sauveur de tous, dès que Théodote eut été institué évêque de la chrétienté de ce pays : par ses œuvres mêmes, cet homme réalisait son nom propre et le titre d'évêque (qu'il portait).

Il l'emportait en effet d'abord par la science de guérir les corps ; et pour la thérapeutique des âmes, nul autre homme ne lui était comparable en philanthropie, en sincérité, en compassion, en zèle à rendre service à ceux qui avaient besoin de lui ; et d'autre part il était aussi très exercé en ce qui concerne les disciplines divines.

Tel était Théodote. D'autre part, à Césarée de Palestine, après que Théotecne eut accompli son épiscopat d'une manière très zélée, Agapius lui succéda. Nous savons qu'il s'est beaucoup fatigué, qu'il a exercé une providence tout à fait réelle pour le gouvernement du peuple et qu'il a pris soin de tous, surtout des pauvres, avec une main généreuse.

C'est à cette époque que nous avons connu cet homme extrêmement habile dans la parole, véritable philosophe par sa vie, honoré du sacerdoce dans cette chrétienté, Pamphile : quel était-il ? d'où était-il originaire ? Ce ne serait pas un petit sujet à traiter ; mais chacun des éléments de sa vie, et de l'école qu'il avait établie, les combats qu'il a soutenus pendant la persécution en diverses confessions (de sa foi) et la couronne du martyr qu'il a ceinte à la fin de tout, nous les avons racontés en détail dans un récit particulier à son sujet. Vraiment, cet homme était le plus admirable de notre ville ; nous savons pourtant que, surtout parmi nos contemporains, il y a eu des hommes très rares : entre les prêtres d'Alexandrie Piérius, et Mélitius évêque des églises du Pont.

Le premier était estimé au plus haut point pour sa vie pauvre et pour

ses connaissances philosophiques, et il était extraordinairement exercé dans les spéculations et les explications relatives aux choses divines comme dans les exposés qu'il faisait à l'assemblée de l'Église. Quant à Mélitius, les gens d'éducation l'appelaient le miel de l'Attique, et il était tel qu'on pourrait écrire de lui qu'il était le plus achevé en tout à cause de ses discours. On n'était pas capable d'admirer dignement la puissance de sa rhétorique, mais on pourrait dire que, chez lui, c'était là un don naturel ; quant à son expérience et à sa science qui étaient grandes, qui en aurait dépassé la puissance ? Dans toutes les sciences logiques, n'était-il pas le plus habile et le plus capable ? Aurait-on pu acquérir son expérience ? Et chez lui ce qui concerne la vertu de la vie correspondait au reste. Au temps de la persécution, nous avons observé cet homme qui s'était enfui dans les régions de Palestine, pendant sept ans entiers.

Pour ce qui est de l'Église de Jérusalem, après l'évêque Hyménée, qui a été cité un peu plus haut, Zabdas en reçut le ministère. Comme il entra dans le repos peu de temps après, Hermon, le dernier avant la persécution contemporaine, reçut le siège apostolique qui a été gardé là jusqu'à présent encore.

Et à Alexandrie, Maxime ayant exercé l'épiscopat pendant dix-huit ans après la mort de Denys, Théonas lui succède. De son temps, honoré du sacerdoce en même temps que Piérius, Achillas était célèbre à Alexandrie. Ayant reçu la conduite du didascalée de la foi sacrée, il accomplit une œuvre philosophique très rare et qui n'était inférieure à celle de personne, et il montra une conduite digne de la discipline évangélique. Après Théonas, qui exerça le ministère pendant dix-neuf ans, Pierre reçut l'épiscopat des Alexandrins : lui aussi se distingua d'une manière spéciale pendant douze années entières : avant la persécution, il avait conduit l'Église pas tout à fait trois ans ; le reste de sa vie, il se conduisit lui-même dans une ascèse tendue à l'excès et, sans se dissimuler, il s'occupa de l'utilité commune des Églises. C'est pourquoi, la neuvième année de la persécution, il eut la tête coupée et fut orné de la couronne du martyre.

Dans les livres précédents, nous avons décrit le thème des successions, depuis la naissance de notre Sauveur jusqu'à la destruction des lieux de prière ; ce thème s'étend sur trois cent cinq ans. Maintenant, laissons encore à ceux qui viendront après nous le moyen de connaître par des écrits quels et combien nombreux ont été dans les luttes

contemporaines ceux qui ont virilement combattu pour la religion.

# **LIVRE VIII**

Après avoir exposé en sept livres entiers la succession des apôtres, dans ce huitième livre nous avons pensé que les événements contemporains méritaient d'être rapportés d'une manière spéciale et que c'était une chose des plus nécessaires de les transmettre à la connaissance même de ceux qui viendront après nous. Notre récit commencera donc à partir de là.

## I. CE QUI PRÉCÉDA LA PERSÉCUTION DE NOTRE TEMPS

Quelles et combien grandes furent, avant la persécution contemporaine, la considération en même temps que la liberté dont jouissait la prédication de la religion du Dieu de l'univers, annoncée au monde par le Christ, auprès de tous les hommes, Grecs et Barbares, il serait au-dessus de nos forces de le raconter dignement. La preuve en serait dans les actes de bienveillance des princes envers les nôtres à qui ils confiaient même le gouvernement des provinces et qu'ils dispensaient de l'angoisse relative aux sacrifices, à cause de la grande sympathie qu'ils éprouvaient pour notre doctrine. Que faut-il dire de ceux qui se trouvaient dans les palais impériaux et des princes eux-mêmes ? Ils permettaient à leurs familiers, en leur présence, d'agir en toute liberté en ce qui concerne la religion, par la parole et par la conduite et ils faisaient de même à l'égard de leurs épouses, de leurs enfants, de leurs serviteurs, qu'ils autorisaient presque à se glorifier de la liberté de la foi, et estimaient plus dignes de faveur que leurs compagnons de service. Tel ce fameux Dorothee, qui leur était le plus dévoué et le plus fidèle de tous et, à cause de cela, plus particulièrement honoré parmi ceux qui étaient dans les charges et dans les gouvernements ; et avec lui, le célèbre Gorgonius, et beaucoup d'autres qu'ils jugeaient dignes pareillement du même honneur, à cause de la parole de Dieu. On pouvait voir de quel accueil étaient aussi honorés les chefs de chaque Église par tous les procureurs et gouverneurs. Comment, d'autre part, décrirait-on ces innombrables rassemblements et les multitudes des réunions dans chaque ville et les remarquables concours de gens dans les maisons de prières ? A cause de cela, on ne se contentait plus désormais des constructions d'autrefois,

et dans chaque ville, on faisait sortir du sol de vastes et larges églises. Aucune haine n'empêchait nos affaires de progresser avec le temps et chaque jour en augmentait la grandeur ; aucun démon méchant n'était capable de jeter un mauvais sort sur l'Église, ou ne l'entravait par des conjurations humaines, tellement la main divine et céleste couvrait et protégeait son peuple qui d'ailleurs en était digne.

Cependant, par suite de la pleine liberté, nos affaires tournèrent à la mollesse et à la nonchalance. Nous nous jalouions les uns les autres, nous nous lancions des injures, et il s'en fallait de peu que nous nous fissions la guerre les uns aux autres avec les armes, lorsque l'occasion s'en présentait, et avec les lances que sont les paroles ; les chefs déchiraient les chefs ; les sujets se soulevaient contre les sujets ; l'hypocrisie maudite et la dissimulation avaient atteint le plus haut point de la méchanceté. Alors, le jugement de Dieu, ainsi qu'il aime à le faire, agissait avec ménagement (les assemblées se réunissaient encore) ; il exerçait sa fonction de gouvernement avec douceur et avec mesure. Ce fut parmi les frères qui étaient dans les armées que commença la persécution. Comme si nous avions été insensibles, nous ne mettions aucun empressement à nous rendre la divinité propice et favorable. Semblables à des athées qui pensent que nos affaires ne sont pas l'objet d'un soin et d'une surveillance divine, nous entassions les méchancetés les unes sur les autres, et ceux qui paraissaient nos pasteurs, dédaignant la règle de la piété, se jetaient passionnément dans des querelles les uns contre les autres ; ils ne faisaient que se livrer à des disputes, des menaces, des envies, des inimitiés et des haines réciproques ; ils poursuivaient avec ardeur l'amour du pouvoir comme on le fait de la tyrannie. Ils agissaient selon la parole de Jérémie qui dit : " Le Seigneur a enténébré dans sa colère la fille de Sion, et il a rejeté du ciel la gloire d'Israël ; il ne s'est pas souvenu de l'escabeau de ses pieds au jour de sa colère ; mais le Seigneur a noyé toutes les beautés d'Israël et il a détruit tous ses retranchements. " Ils obéissaient à la prophétie des Psaumes : " Il a détruit le testament de son serviteur et profané sur la terre ", par la ruine des églises, " son sanctuaire et il a renversé tous ses retranchements ; il a rempli de lâcheté ses forteresses. Tous ceux qui passaient sur le chemin ont pillé les multitudes de son peuple et, en plus de tout cela, il est devenu pour ses voisins un objet de moquerie. Car le Seigneur a élevé la main de ses ennemis et il a éloigné le secours de

son glaive ; il ne l'a pas aidé dans la guerre ; mais il l'a encore dépouillé de sa pureté, il a brisé son trône sur la terre, il a raccourci les jours de son temps et, sur tout homme, il a répandu sa honte ".

## II. LA DESTRUCTION DES ÉGLISES

Tout cela a été en effet accompli de notre temps, lorsque nous avons vu de nos yeux les maisons de prières détruites dans leurs fondements, depuis leur faite jusqu'aux fondations, les Écritures divines et sacrées livrées au feu au milieu des places publiques, les pasteurs des Églises se dissimulant honteusement ici et là, ou capturés ignominieusement et insultés par nos ennemis ; lorsque, selon une autre parole prophétique : " Le mépris a été répandu sur les chefs et Dieu les a fait errer dans des lieux impraticables et non sur un chemin. " Mais il ne nous appartient pas de décrire les sombres malheurs qui leur arrivèrent à la fin, car ce n'est pas notre tâche propre de livrer à la mémoire de la postérité leurs dissentiments réciproques et leurs folies d'avant la persécution. C'est pourquoi nous avons décidé de ne rien raconter à leur sujet de plus que ce par quoi nous pourrions justifier le jugement de Dieu. Nous ne nous sommes donc pas laissé aller à rappeler le souvenir de ceux qui ont été éprouvés par la persécution ou de ceux qui ont fait totalement naufrage dans l'affaire de leur salut et qui, par leur libre volonté même, ont été précipités dans les abîmes des flots.

Nous rapporterons seulement, pour cette histoire universelle, ce qui pourrait être utile à nous-mêmes les premiers, puis à ceux qui viendront après nous.

Désormais mettons-nous donc en route, et racontons en abrégé les combats sacrés des martyrs du Verbe divin.

C'était alors la dix-neuvième année du règne de Dioclétien, au mois de Dystre, c'est-à-dire de mars selon les Romains, à l'approche de la fête de la passion du Sauveur, lorsque partout furent affichés des édits impériaux qui ordonnaient de raser au sol les églises et de jeter les Écritures au feu, et qui proclamaient déchus de leurs fonctions ceux qui étaient en charge, privés de la liberté ceux qui étaient en service chez des particuliers, s'ils demeuraient fidèles à leur profession

du christianisme.

Tel fut le premier édit contre nous ; peu de temps après, d'autres édits nous attaquèrent qui ordonnaient tout d'abord de mettre aux fers tous les chefs des Églises en tout lieu ; puis ensuite de les forcer à sacrifier par tous les moyens.

### III. LA CONDUITE DE CEUX QUI ONT COMBATTU PENDANT LA PERSÉCUTION

Alors donc, un très grand nombre parmi les chefs des Églises supportèrent courageusement de terribles souffrances et donnèrent le spectacle de grands combats.

Mais des milliers d'autres, qui auparavant avaient l'âme engourdie par la lâcheté, faiblirent facilement au premier choc. Parmi les premiers, chacun supporta des genres différents de supplices : l'un eut le corps meurtri par les fouets, un autre tourmenté par les tortures intolérables du chevalet et des ongles de fer, sous lesquels déjà quelques-uns trouvèrent une fin misérable de leur vie. D'autres encore traversèrent autrement le combat : l'un, en effet, après avoir été poussé de force et amené auprès des sacrifices souillés et impurs, était renvoyé comme s'il avait sacrifié, bien qu'il ne l'eût point fait ; un autre, qui ne s'était même pas approché du tout et qui n'avait touché à rien de souillé, s'en allait supportant en silence la calomnie de gens qui assuraient qu'il avait sacrifié ; un autre, enlevé à moitié mort, était jeté dehors, comme s'il était déjà mort ; un autre qui gisait encore sur le sol, était tiré par les pieds sur un long parcours, et il était compté parmi ceux qui avaient sacrifié. Un autre criait et attestait à haute voix son refus de sacrifier ; un autre proclamait qu'il était chrétien et se glorifiait de confesser le nom du Sauveur ; un autre assurait qu'il n'avait pas sacrifié et ne sacrifierait jamais.

Cependant donc, ceux-là même, après avoir été frappés sur la bouche et réduits au silence par les coups répétés d'une escouade de soldats disposés pour cela, battus sur la face et sur les joues, étaient ensuite jetés dehors de force.

C'était ainsi que les ennemis de la religion estimaient d'un grand prix de paraître avoir réussi après avoir employé tous les moyens.



Mais de telles méthodes ne réussissaient pas contre les saints martyrs. Pour un récit de leur mort quelle description nous suffirait-elle ?

#### IV. LES MARTYRS DE DIEU DIGNES D'ÊTRE CHANTÉS

On pourrait en effet raconter que des milliers de fidèles montrèrent un admirable courage pour la religion du Dieu de l'univers, non pas seulement à partir du temps où s'éleva la persécution générale, mais bien auparavant, au temps où la paix régnait encore. Ce fut tout récemment en effet que celui qui en avait reçu le pouvoir, comme s'il s'était éveillé d'une profonde torpeur, entreprit (la lutte) contre les Églises, encore en secret et d'une manière invisible, après le temps qui s'était écoulé à partir de Dèce et de Valérien. Il ne commença pas tout d'un coup la guerre contre nous, mais il dirigea ses efforts seulement contre ceux qui étaient dans les camps (il pensait en effet prendre facilement les autres aussi de cette manière, si auparavant il l'emportait dans le combat contre ceux-là). On put voir un très grand nombre de ceux qui étaient aux armées embrasser très volontiers la vie civile pour ne pas devenir des renégats de la religion du créateur de l'univers. Car lorsque le chef de l'armée, quel que fût celui qui l'était alors, entreprit la persécution contre les troupes, en répartissant et en épurant ceux qui servaient dans les camps, il leur donna le choix ou bien, s'ils obéissaient, de jouir du grade qui leur appartenait, ou bien, au contraire, d'être privés de ce grade, s'ils s'opposaient à cet ordre. Un très grand nombre de soldats du royaume du Christ préférèrent, sans hésitation ni discussion, la confession du Christ à la gloire apparente et à la situation honorable qu'ils possédaient. A ce moment, il arrivait rarement que, parmi les fidèles, l'un ou l'autre eût à payer sa pieuse résistance non seulement de la perte de sa dignité, mais de la mort. Celui qui conduisait alors l'entreprise, le faisait avec modération et n'osait aller jusqu'à l'effusion du sang que pour quelques-uns, redoutant, semble-t-il, la multitude des fidèles et reculant par crainte d'exciter la guerre contre tous à la fois. Mais lorsqu'il mena l'attaque d'une manière plus découverte, il n'est pas possible à la parole d'exprimer le nombre et la qualité des martyrs de Dieu que purent voir de leurs yeux les habitants de toutes les

viles et de toutes les campagnes.

## V. CEUX DE NICOMÉDIE

Ce fut ainsi, par exemple, qu'un homme, non un quidam obscur, mais l'un des personnages les plus illustres selon les dignités considérées dans le siècle, aussitôt que fut affiché à Nicomédie l'édit contre les églises, poussé par le zèle selon Dieu et emporté par l'ardeur de sa foi, enleva et déchira l'affiche placée en évidence dans un lieu public, comme impie et tout à fait irréligieuse, alors que deux empereurs étaient présents dans cette ville, le plus ancien de tous et celui qui occupait le quatrième rang après lui dans le gouvernement. Mais cet homme était le premier des habitants du pays à se faire remarquer de cette manière ; et aussitôt, ainsi qu'il était naturel, il supporta ce qu'appelait une semblable audace et, jusqu'au dernier soupir, il conserva sa tranquillité et son calme.

## VI. CEUX QUI ÉTAIENT DANS LES PALAIS IMPÉRIAUX

De tous ceux qui ont jamais été célébrés comme admirables et renommés pour leur courage, soit chez les Grecs, soit chez les Barbares, les circonstances ont mis en évidence, comme martyrs divins et glorieux, Dorothee et les serviteurs impériaux de son entourage. Honorés par leurs maîtres de la plus haute dignité et gratifiés par eux des sentiments réservés à de véritables enfants, ils regardèrent comme une richesse réellement plus grande que la gloire et la volupté du monde, les opprobres, les peines, les genres de mort divers qu'on inventa pour eux et qu'ils supportèrent pour la religion. Parmi ces hommes, nous ne rappellerons le souvenir que d'un seul, et, en racontant quelle fut la fin de sa vie, nous laisserons les lecteurs conclure quel a été le soi des autres en pareil cas.

Un homme fut amené publiquement, dans la ville susdite, devant les empereurs dont nous avons parlé. Il reçut donc l'ordre de sacrifier ; comme il refusait de le faire, on le fit élever, tout nu, en l'air et déchirer dans le corps entier avec des fouets, jusqu'à ce que, vaincu, il ac-

complît, même malgré lui, ce qui était ordonné. Comme il subissait ces souffrances sans en être ébranlé, et alors que ses os étaient déjà mis à découvert, on mélangea du vinaigre avec du sel et on versa de ce mélange sur les parties du corps complètement meurtries. Comme il méprisait encore ces tourments, on traîna au milieu du tribunal un gril et du feu, et, comme on le fait pour des viandes bonnes à manger, on exposa au feu ce qui restait de son corps, non pas d'une façon brutale, de peur qu'il ne mourût rapidement, mais peu à peu ; et ceux qui l'avaient placé sur le feu n'avaient pas la permission de le délier, avant que, à la suite de telles souffrances, il n'eût consenti par signe à ce qui était ordonné. Mais lui, sans lâcher prise, garda sa résolution et, vainqueur, il rendit l'âme dans les supplices mêmes. Tel fut le martyr d'un des serviteurs impériaux. Il s'appelait Pierre et il méritait bien son nom.

Pour conserver les proportions qui conviennent à cet ouvrage, nous laisserons de côté les supplices des autres qui ne furent pas moindres. Nous rapporterons seulement que Dorothee et Gorgonius, en même temps que beaucoup d'autres de la domesticité impériale, après des combats variés, perdirent la vie par la strangulation et remportèrent la récompense de la victoire divine.

En ce temps-là, celui qui était alors à la tête de l'Église de Nicomédie, Anthime, eut la tête coupée pour le témoignage du Christ. A celui-ci fut ajoutée une multitude innombrable de martyrs, à la suite d'un incendie qui, je ne sais comment, s'était déclaré en ces jours mêmes dans le palais impérial de Nicomédie. Sur un soupçon mensonger, le bruit se répandit qu'il avait été allumé par les nôtres et alors, en masse, sans distinction, sur un ordre impérial, parmi les chrétiens de l'endroit, les uns furent égorgés par le glaive, les autres mis à mort par le feu. L'on raconte que, par un zèle divin et indicible, des hommes et des femmes s'élancèrent dans les flammes. Les bourreaux en attachèrent une multitude d'autres sur des barques et les précipitèrent dans les abîmes de la mer. Après leur mort, les serviteurs impériaux tout au moins avaient été mis en terre avec les honneurs convenables ; ceux qu'on regardait comme les maîtres, prenant une nouvelle décision, estimèrent qu'il fallait les exhumer pour les jeter à la mer, de peur qu'on ne les adorât s'ils reposaient dans des tombeaux et qu'on ne les tînt pour des dieux. C'est ainsi du moins qu'ils le pensaient. Tels furent les événements accomplis à Nicomé-

die, au commencement de la persécution.

Peu après, certaines gens, dans le pays appelé Mélitène et d'autres encore en Syrie ayant tenté de s'emparer de l'empire, un ordre impérial arriva de jeter partout en prison et dans les chaînes les chefs des Églises. Et le spectacle de ce qui arriva dans ces circonstances dépasse tout récit : une multitude innombrable de gens était partout emprisonnée et partout les prisons, qui autrefois avaient été d'abord préparées pour les meurtriers et les violateurs de tombeaux, étaient alors remplies d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs et d'exorcistes, de sorte qu'il n'y restait plus de place pour ceux qui étaient condamnés pour leurs méfaits.

Les premiers édits furent de nouveau suivis par d'autres, selon lesquels les prisonniers qui auraient sacrifié avaient la permission d'aller en liberté, tandis qu'il était ordonné de tourmenter les résistants par mille supplices. Comment, cette fois encore, pourrait-on compter la multitude des martyrs dans chaque province et surtout en Afrique, en Maurétanie, en Thébaïde et en Egypte ? Dans ce dernier pays, un certain nombre avaient déjà émigré en d'autres villes ou provinces ; ils s'y distinguèrent par leurs martyres.

## VII. LES ÉGYPTIENS QUI ÉTAIENT EN PHÉNICIE

Nous connaissons assurément ceux d'entre eux qui se sont illustrés en Palestine, mais nous connaissons aussi ceux de Tyr en Phénicie. Qui n'aurait pas été frappé d'admiration, en voyant les innombrables coups de fouets, et, sous les coups, la patience des athlètes, vraiment merveilleux, de la religion ; et, aussitôt après les fouets, le combat contre des animaux qui font des hommes leur pâture, les bonds de léopards, d'ours divers, de sangliers, de taureaux aiguillonnés par le feu et par le fer ; la merveilleuse patience de ces hommes généreux contre chacune des bêtes ? Nous avons nous-mêmes été présent à ces scènes lorsque nous avons contemplé la présence et l'action manifeste sur les martyrs de la puissance divine de Notre Sauveur Jésus-Christ lui-même, à qui ils rendaient témoignage. Les bêtes dévorantes n'osaient pas, pendant un long temps, toucher ni même approcher les corps des amis de Dieu, mais c'était contre les autres, chaque fois

qu'ils les excitaient du dehors, n'importe comment par leurs provocations, qu'elles se jetaient. Les saints martyrs, eux, se tenaient seuls, nus, agitant les mains pour attirer les bêtes vers eux (en effet, il leur était ordonné d'agir ainsi), et ils n'étaient pas le moins du monde touchés. Lorsque parfois elles s'élançaient contre eux, elles étaient retenues comme par une force divine, et elles revenaient en arrière. Lorsque ce spectacle se prolongeait longtemps, il provoquait un grand étonnement parmi les spectateurs, de telle sorte qu'après l'impuissance d'une première bête, une seconde et une troisième étaient lancées contre un seul et même martyr. On pouvait s'émerveiller de la force intrépide de ces saints et de l'endurance ferme et inflexible qui avait pénétré dans ces jeunes corps.

On voyait ainsi un jeune homme qui n'avait pas encore vingt ans et qui se tenait, sans liens, les mains étendues en forme de croix, prolongeant avec un cœur intrépide et imperturbable, dans la plus parfaite tranquillité, ses prières à la Divinité, sans bouger aucunement et sans se détourner du lieu où il se tenait, alors que les ours et les léopards, respirant la fureur et la mort, touchaient presque sa chair, mais, je ne sais comment, par l'effet d'une puissance divine et inexprimable, avaient la gueule fermée et couraient bien vite en arrière. Tel était cet homme.

On pouvait en voir d'autres encore (car ils étaient cinq en tout), jetés à un taureau furieux. Avec ses cornes, celui-ci lançait en l'air les autres, les païens, qui avançaient et, après les avoir déchirés, les laissait à demi-morts. Après s'être précipité, furieux et menaçant, sur les saints martyrs, il n'était même pas capable de s'approcher d'eux seuls : il frappait des pieds et des cornes dans tous les sens. Mais quand, excité au fer rouge, il respirait la fureur et la menace, il était rejeté en arrière par la Providence sacrée, de sorte qu'il n'exerça jamais sur eux aucune violence et qu'on lança contre eux d'autres bêtes. Enfin cependant, après ces épreuves terribles et variées, tous furent égorgés par le glaive et, au lieu d'être déposés en terre dans des tombeaux, ils sont livrés aux flots de la mer.

## VIII. CEUX D'EGYPTE

Tel fut donc le combat des Égyptiens qui, à Tyr, soutinrent publiquement la lutte pour la religion.

On pourrait encore admirer ceux d'entre eux qui rendirent témoignage dans leur propre pays : là, des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, méprisèrent pour l'enseignement de notre Sauveur la vie du temps et supportèrent différentes sortes de mort. Les uns, après les ongles de fer, les chevalets, les fouets les plus cruels, et mille autres tourments variés et effrayants à entendre, furent livrés au feu ; d'autres noyés dans la mer ; d'autres encore, courageusement, tendirent leurs têtes à ceux qui devaient les couper ; d'autres moururent dans les tortures ; d'autres succombèrent à la faim ; d'autres enfin furent crucifiés, les uns de la façon ordinaire pour les malfaiteurs, les autres d'une manière pire, car on les cloua la tête en bas et on les laissa vivre jusqu'à ce qu'ils périssent de faim sur les gibets mêmes.

## IX. CEUX DE LA THÉBAÏDE

Les outrages et les tourments qu'endurèrent les martyrs de Thébaïde dépassent toute description. Ils étaient déchirés sur tout le corps avec des coquillages au lieu d'ongles de fer, et cela jusqu'à ce qu'ils perdissent la vie. Des femmes étaient attachées par un pied, soulevées en l'air, suspendues la tête en bas par des mangonneaux, les corps entièrement nus et sans aucun vêtement ; elles présentaient un spectacle ignominieux, de tous le plus cruel et le plus inhumain à tous ceux qui les voyaient. D'autres encore mouraient attachés à des arbres et à des branches : on rapprochait l'une de l'autre, avec des machines, les branches les plus fortes et sur chacune d'elles, on fixait les jambes des martyrs, puis on lâchait tout de manière que les branches revinsent à leur position naturelle ; on avait ainsi imaginé d'écarteler d'un seul coup les membres de ceux sur lesquels on essayait ce supplice. Et tous ces tourments ne durèrent pas seulement quelques jours ni un temps bref, mais le long espace d'années entières.

Tantôt plus de dix, tantôt plus de vingt personnes étaient mises à mort ; parfois, il n'y en avait pas moins de trente, et même quelquefois leur nombre approchait de soixante ; une autre fois encore, en un seul jour, cent hommes furent tués à la fois, avec de petits enfants et

des femmes, condamnés à des châtimens variés, qui se succédaient les uns aux autres.

Nous avons vu nous-mêmes, étant sur les lieux, un grand nombre de martyrs subir ensemble, en un seul jour, les uns la décapitation, les autres le supplice du feu, si bien que le fer qui tuait était émoussé et qu'usé, il était mis en pièces, et que les bourreaux eux-mêmes, fatigués, se succédaient alternativement les uns aux autres. Alors, nous avons contemplé la très admirable ardeur, la puissance véritablement divine, le courage de ceux qui ont cru dans le Christ de Dieu. En même temps, en effet, qu'on prononçait la sentence contre les premiers, d'autres accouraient d'un autre côté vers le tribunal, devant le juge. Ils se déclaraient eux-mêmes chrétiens, sans s'inquiéter des tourmens ni des diverses sortes de supplices auxquels ils s'exposaient ; mais ils parlaient avec la plus entière liberté, courageusement, de la religion du Dieu de l'univers et recevaient avec joie, en riant, de bonne humeur la sentence finale de mort, de telle sorte qu'ils chantaient des hymnes et des actions de grâces au Dieu de l'univers jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir.

Admirables donc étaient aussi ceux-là, mais d'autres étaient plus admirables encore, tout spécialement, ceux qui brillaient par la fortune, la naissance, la gloire, l'éloquence, la philosophie, et qui cependant plaçaient tout cela au second rang, après la véritable religion et la foi en notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ. Tel était Philoromos, à qui avait été remise une charge importante dans l'administration impériale à Alexandrie et qui, conformément à sa dignité et à son rang chez les Romains, était entouré de soldats, lorsque chaque jour, il rendait la justice. Tel était encore Philéas, évêque de l'Eglise de Thmuis, homme qui s'était illustré par ses fonctions publiques et ses charges dans sa patrie et aussi par sa science de la philosophie. Alors qu'un grand nombre de leurs parents et de leurs amis les suppliaient, de même que les magistrats en charge, et que, de plus, le juge lui-même les exhortait à avoir pitié d'eux-mêmes et à épargner leurs enfans et leurs femmes, ils ne furent pas du tout conduits par de telles raisons à choisir l'amour de la vie et à mépriser les règles fixées par notre Sauveur au sujet de la confession et du reniement.

Avec une réflexion courageuse et digne de philosophes, ou plutôt avec une âme religieuse et amie de Dieu, ils résistèrent à toutes les menaces et insultes du juge, et, tous les deux, eurent la tête coupée.

## X. RÉCITS DU MARTYR PHILÉAS SUR LES ÉVÉNEMENTS D'ALEXANDRIE

Puisque nous avons dit que Philéas était digne de beaucoup de considération à cause de ses connaissances profanes, qu'il vienne lui-même, comme son propre témoin, montrer en même temps ce qu'il a été lui-même et rapporter, plus exactement que nous le ferions, les martyres qui eurent lieu, à son époque, à Alexandrie. Voici ses paroles :

### EXTRAIT DE LA LETTRE DE PHILÉAS AUX HABITANTS DE THMUIS

« Puisque tous ces exemples, ces modèles, ces beaux enseignements ont été placés pour nous dans les divines et saintes Écritures, les bienheureux martyrs qui nous accompagnèrent, sans aucune hésitation, dirigèrent en toute pureté l'œil de leur âme vers le Dieu de l'univers et se décidant dans leur esprit à la mort pour la religion, s'attachèrent fermement à leur vocation, où ils trouvèrent que Notre Seigneur Jésus-Christ s'est fait homme à cause de nous, afin de détruire tout péché et de nous procurer les ressources nécessaires pour entrer dans la vie éternelle. Car "il n'a pas regardé comme une proie l'égalité avec Dieu, mais il s'est dépouillé lui-même, prenant une forme d'esclave, et s'étant comporté comme un homme, il s'est humilié lui-même jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix."

C'est pourquoi, désirant de plus grands charismes, les martyrs qui portaient le Christ ont subi toute peine et toutes inventions de tourments, non pas une seule fois, mais déjà deux fois pour certains d'entre eux, toutes les menaces aussi que leurs gardes mettaient un point d'honneur à leur adresser, non seulement par des paroles, mais encore par des actes ; et ils n'ont pas trahi leur résolution, parce que l'amour parfait chassait au dehors la crainte.

Quel discours suffirait à exposer leur vertu et leur courage dans chaque supplice ?

Comme il était permis à tous ceux qui le voulaient de les maltraiter, les uns frappaient avec des bâtons, d'autres avec des verges, d'autres avec des fouets, d'autres encore avec des courroies, d'autres enfin avec des cordes. Et c'était un spectacle toujours renouvelé que celui de ces outrages et il y avait en lui une grande méchanceté. Les uns en



effet, les mains liées par derrière, étaient suspendus au gibet et distendus dans tous leurs membres par des manganneaux ; puis, dans cet état, les bourreaux avaient l'ordre de s'attaquer à leur corps entier, non seulement à leurs flancs comme pour les meurtriers, mais encore au ventre, aux cuisses, aux joues qu'ils mutilaient avec leurs instruments. D'autres, attachés à un portique par une seule main, y étaient suspendus : c'était une souffrance plus cruelle que toutes les autres d'avoir les articulations et les membres distendus. D'autres encore étaient liés à des colonnes, en face les uns des autres, sans que les pieds touchassent terre, et, par le poids du corps, les liens se tendaient et se serraient violemment. Et ils enduraient ces supplices non pas seulement pendant que le gouverneur les interrogeait, sans leur donner de répit, mais presque pendant un jour entier. Car, lorsqu'il passait à d'autres, il laissait les agents soumis à son autorité s'installer près d'eux pour voir si, par hasard, l'un d'eux, vaincu par les souffrances, paraissait céder, mais avec l'ordre impitoyable d'ajouter encore à leurs tourments ; et après cela, ceux qui rendaient l'âme, il les faisait descendre et tirer par terre. Nos adversaires n'avaient pas pour nous le moindre égard, mais ils nous regardaient et nous traitaient comme si nous n'étions rien car ils avaient trouvé ce second supplice après celui des plaies. Après ces supplices, les uns étaient encore placés sur le chevalet, leurs pieds distendus jusqu'au quatrième trou, de sorte que, nécessairement, ils étaient couchés sur le dos sur le chevalet, sans pouvoir se tenir debout à cause des blessures récentes causées par les coups qu'ils avaient reçus par tout le corps. D'autres, jetés sur le sol, gisaient sous les peines répétées des tortures, offrant aux spectateurs une vision plus cruelle que celle de leur supplice, car ils portaient dans leurs corps les marques diverses et variées des supplices. Les choses étant ainsi, les uns mouraient sous les tortures, faisant rougir l'adversaire par leur courage ; d'autres, à moitié morts, enfermés ensemble dans la prison, expiraient peu de jours après, épuisés par les souffrances ; les autres, ayant obtenu leur guérison à la suite de soins, devenaient plus courageux par l'effet du temps et du séjour dans la prison. De la sorte donc, lorsqu'il leur était ordonné d'avoir à choisir, ou bien d'être délivrés après avoir touché au sacrifice impie et d'obtenir des adversaires la liberté maudite, ou bien, s'ils ne sacrifiaient pas, d'être frappés de la sentence de mort, sans hésitation et joyeusement, ils allaient à la mort.

Ils savaient, en effet, ce qui nous a été prescrit par les Écritures sacrées : Celui, disent-elles, qui sacrifie à d'autres dieux sera exterminé ; et : Vous n'aurez pas d'autres dieux en dehors de moi. »

Telles sont les paroles que le martyr véritablement philosophe et en même temps ami de Dieu, avait adressées aux frères de sa chrétienté, avant la sentence finale, et étant encore en prison. A la fois, il y offrait les épreuves dans lesquelles il était et exhortait ses frères à demeurer sans démordre dans la religion du Christ, même après qu'il aurait été consommé, ce qui arriverait bientôt.

Mais faut-il raconter une longue histoire et exposer les nouveaux combats, succédant à de nouveaux combats, des saints martyrs dans tout l'univers, surtout de ceux qui n'étaient plus traités selon la loi commune, mais à la manière d'ennemis assiégés dans une guerre ?

## XI. CEUX DE PHRYGIE

Ce fut alors donc que toute une petite ville peuplée de chrétiens, en Phrygie, fut encerclée avec ses habitants, par des soldats qui allumèrent du feu et qui les brûlèrent tous, y compris les petits enfants et les femmes qui invoquaient le Dieu de l'univers ; et cela parce que, en bloc, tous les habitants de la ville, et le curateur lui même, les duumvirs, et tous ceux qui étaient en charge, avec le peuple entier, s'étaient déclarés chrétiens et n'avaient pas obéi à ceux qui ordonnaient d'adorer les idoles.

Un autre chrétien encore, qui avait obtenu une dignité romaine, qui s'appelait Adauctus et appartenait à une famille illustre d'Italie, avait été promu dans tous les honneurs auprès des empereurs, de telle sorte qu'il avait passé de manière irréprochable par les postes d'administration générale, ce qui est appelé chez eux la charge de magistratos et celle de catholicos. En outre, il s'était distingué par sa rectitude dans la religion et par ses témoignages en faveur du Christ de Dieu. Il fut paré de la couronne du martyr et supporta le combat pour la religion dans l'exercice même de sa charge.

## XII. UN TRÈS GRAND NOMBRE D'AUTRES, HOMMES ET FEMMES, QUI ONT COMBATTU DE DIVERSES MANIÈRES

Me faut-il maintenant rappeler par leurs noms les autres, ou compter la multitude des hommes, ou décrire les tourments variés des admirables martyrs ? Tantôt ils périssaient par la hache, comme il est arrivé à ceux d'Arabie ; tantôt ils avaient les jambes brisées, comme cela s'est produit pour ceux de Cappadoce ; et parfois ils étaient attachés la tête en bas et suspendus par les pieds, tandis qu'un feu doux était allumé sous eux, si bien qu'ils étaient étouffés par la fumée de la matière enflammée, comme cela se produisit en Mésopotamie ; parfois encore on leur coupait le nez, les oreilles, les mains, et on dépeçait les autres membres et parties du corps, comme il arriva à Alexandrie. Me faut-il ranimer le souvenir de ceux d'Antioche, rôtis sur des grils portés au rouge, non pour les faire mourir, mais pour les supplicier longuement, et des autres qui mettaient plutôt leur main droite dans le feu que de toucher au sacrifice impie ? Quelques-uns, fuyant l'épreuve, avant d'être pris et de tomber entre les mains des adversaires, se précipitaient eux-mêmes du haut des maisons, estimant que mourir était se dérober à la cruauté des impies.

Une chrétienne, sainte et admirable par la vertu de son âme, femme cependant par son corps, et d'ailleurs célébrée par tous à Antioche à cause de sa richesse, de sa race, de sa réputation, avait élevé dans les règles de la religion ses enfants, un couple de jeunes filles remarquables par la grâce de leur corps et la fleur de leur âge. Pleins de mauvais sentiments à leur égard, beaucoup mettaient en œuvre tous les moyens pour dépister leur cachette. On apprit ensuite qu'elles vivaient dans un autre lieu. Par ruse, on les appela à Antioche, où elles tombèrent dans les filets des soldats. Se voyant elle-même ainsi que ses enfants dans une position inextricable, la mère leur exposa, dans un entretien, les choses terribles qui leur viendraient des hommes, et la chose la plus insupportable de toutes, la menace du déshonneur ; elle s'exhorta, elle et ses filles, à ne pas même supporter de l'entendre de leurs oreilles, disant que livrer sa vie à la servitude des démons était pire que la mort et que tout trépas. Elle leur suggéra qu'il n'y avait qu'un moyen d'éviter tous ces maux, la fuite auprès du Sei-

gneur. Alors, s'étant établies dans la même opinion, elles arrangèrent leurs vêtements avec décence autour de leurs corps, et, arrivées au milieu de la route, elles demandèrent à leurs gardiens de s'écarter quelque peu et se précipitèrent elles-mêmes dans le fleuve qui coulait à côté.

Ces femmes agirent donc spontanément. Mais, dans la même ville d'Antioche, un autre couple de vierges, en tout dignes de Dieu et véritablement sœurs, célèbres par leur race, illustres par leur genre de vie, jeunes par l'âge, belles dans leurs corps, respectables dans leurs âmes, pieuses dans leur manière d'être, admirables par leur zèle, comme si la terre n'était pas capable de porter de semblables femmes, furent, sur l'ordre des serviteurs des démons, précipitées à la mer. Voilà ce qui concerne ces martyrs.

D'autres subirent dans le Pont des tourments effrayants à entendre : les uns avaient les doigts transpercés par des roseaux pointus qu'on enfonçait sous l'extrémité des ongles ; pour d'autres, on faisait fondre du plomb sur le feu, puis on versait sur leur dos cette matière bouillante et ardente et on faisait rôtir les parties même les plus nécessaires de leurs corps. D'autres supportaient, dans les membres secrets et dans les entrailles, des douleurs honteuses, impitoyables et impossibles à décrire, que des juges de noble race et respectueux des lois inventaient avec beaucoup de zèle en manifestant leur cruauté comme un comble de sagesse : en inventant toujours de nouveaux supplices, ils faisaient effort pour se surpasser les uns les autres, comme pour obtenir les prix d'un combat.

Le terme de ces calamités arriva donc, lorsque fatigués d'ailleurs par l'excès des maux, lassés de tuer, rassasiés et dégoûtés du sang versé, ils se tournèrent vers ce qui leur parut bon et humain, de sorte qu'ils semblaient ne plus rien entreprendre de terrible contre nous.

Il ne convient pas en effet, disaient-ils, de souiller les villes du sang de leurs citoyens, ni de faire accuser de cruauté le souverain pouvoir des princes, qui est pour tous bienveillant et doux ; il faut plutôt étendre sur tous la bienfaisance du pouvoir impérial qui est philanthrope, et ne plus punir de la peine de mort. D'après eux, en effet, ce supplice n'a plus été employé contre nous, à cause de la philanthropie des princes.

Alors, on ordonna d'arracher les yeux et de mutiler l'une des deux jambes. Car pour eux, c'était là de la philanthropie et les plus légères

des peines portées contre nous.

Dès lors, à cause de cette philanthropie des impies, il n'était plus possible de dire la multitude de ceux qui, au mépris de toute raison, avaient eu l'œil droit crevé avec un poignard, puis brûlé au feu ; et en outre le pied gauche paralysé par la cautérisation des articulations. Après quoi, on les condamnait à travailler aux mines de cuivre de chaque province, non pas pour le service (qu'ils rendaient ainsi), mais pour les maltraiter et les rendre malheureux. En plus de tous ces martyrs, d'autres succombèrent en d'autres combats, et il est impossible de les énumérer, car leurs actes de courage dépassent toute parole.

Dans ces combats, ont brillé, sur toute la terre habitée, les magnifiques martyrs du Christ, et, comme il est naturel, ils ont frappé partout de stupeur ceux qui ont vu leur courage, et ils ont présenté en leurs personnes des arguments manifestes de la puissance véritablement divine et indicible de notre Sauveur. Faire mention de chacun par son nom serait long, si ce n'était pas impossible.

### XIII. LES CHEFS DE L'ÉGLISE QUI ONT MONTRÉ L'AUTHENTICITÉ DE LA RELIGION

Parmi les chefs de l'Église qui ont rendu témoignage dans les villes célèbres, le premier que nous devons publier comme martyr sur les colonnes dressées en l'honneur des saints du royaume du Christ est l'évêque de la ville de Nicomédie, qui a eu la tête coupée, Anthime. Puis, parmi les martyrs d'Antioche et de cette chrétienté, un prêtre excellent par sa vie entière, Lucien qui à Nicomédie, en présence de l'empereur, prêcha le royaume céleste du Christ d'abord par une apologie, puis aussi par ses œuvres.

Des martyrs de Phénicie, que les plus célèbres soient les hommes chers à Dieu en toutes choses, pasteurs des troupeaux spirituels du Christ, Tyrannion, évêque de l'Église de Tyr, Zénobius, prêtre de celle de Sidon, et encore Silvain, évêque des Églises des environs d'Emèse.

Celui-ci devint la pâture des bêtes, avec d'autres, à Emèse même, et fut reçu dans les chœurs des martyrs. Les deux autres, à Antioche,

glorifièrent la parole de Dieu, par une patience poussée jusqu'à la mort : l'un fut jeté dans les abîmes marins, l'évêque ; l'autre, Zénobius, excellent médecin, mourut courageusement dans les tortures qui lui furent infligées sur les flancs.

Parmi les martyrs de Palestine, Silvain, évêque des Églises des environs de Gaza, eut la tête coupée aux mines de cuivre de Phaeno avec trente-neuf autres. Là aussi, Pélée et Nil, évêques égyptiens, subirent avec d'autres la mort par le feu. Nous devons rappeler aussi parmi eux la grande gloire de la chrétienté de Césarée, le prêtre Pamphile, le plus admirable de nos contemporains, dont nous décrirons, en temps opportun, le mérite des belles actions.

De ceux qui moururent glorieusement à Alexandrie, dans toute l'Égypte et la Thébàïde, il faut signaler en premier lieu Pierre, évêque d'Alexandrie même, type divin des docteurs de la religion du Christ, et les prêtres qui étaient avec lui, Faustus, Dios, Ammonius, parfaits martyrs du Christ, Philéas, Hésychius, Pachymius, Théodore, évêque des Églises d'Égypte, et en outre des milliers d'autres chrétiens illustres, qui sont commémorés dans les chrétientés, par pays et par localité.

Livrer à l'écriture les combats de ceux qui, sur la terre entière, ont lutté pour la religion de Dieu et raconter avec exactitude tout ce qui leur est arrivé n'est pas notre affaire, mais elle serait proprement celle des gens qui ont vu les événements de leurs yeux. Quant à ceux dont j'ai été le témoin je les ferai connaître à nos contemporains par un autre ouvrage. Dans le présent écrit, j'ajouterai à ce qui a été dit le désaveu de ce qui a été fait contre nous et ce qui est arrivé depuis le commencement de la persécution, comme des choses très utiles aux lecteurs.

Avant la guerre dirigée contre nous et pendant tout le temps que les dispositions des princes à notre égard étaient amicales et pacifiques, de quelle abondance de biens, de quelle prospérité le gouvernement romain n'a-t-il pas été jugé digne ? Quelle parole suffirait à le raconter ? Lorsque ceux qui gouvernaient souverainement l'univers célébrèrent la dixième et la vingtième année de leur règne, ce fut en des fêtes, en des jeux publics, en des banquets très brillants, en des festins qu'ils les achevèrent au milieu d'une paix complète et solide. Ainsi leur puissance s'accroissait sans obstacle et faisait chaque jour de grands progrès, lorsque, tout d'un coup, ils firent cesser la paix

avec nous et provoquèrent une guerre sans merci. La seconde année d'un tel bouleversement n'était pas encore achevée pour eux qu'une sorte de révolution se produisit pour l'empire entier et mit sens dessus dessous toutes les affaires. En effet, une maladie, qui n'était pas de bon augure, tomba sur le premier de ceux que nous avons dit, et par elle son intelligence sombra dans la folie, si bien qu'avec celui qui était honoré du second rang, il rentra dans la vie privée des citoyens. Mais cela n'était pas encore achevé de cette manière, que l'empire entier fut divisé en deux, chose qui, de mémoire d'homme, ne s'était encore jamais produite.

Peu de temps s'étant écoulé dans l'intervalle, l'empereur Constance qui, pendant toute sa vie, avait eu pour ses sujets les dispositions les plus douces et les plus bienveillantes, et pour la doctrine divine les sentiments les plus amicaux, laissa à sa place son propre fils Constantin comme empereur et Auguste, et, selon la loi commune de la nature, il acheva sa vie. Premier des empereurs, il fut mis par eux au rang des dieux, honoré après sa mort de tous les honneurs qu'on puisse décerner à un empereur, ayant été le plus clément et le plus doux des empereurs. Seul parmi ceux de notre temps, il se conduisit d'une manière digne du pouvoir suprême pendant toute la durée de son principat, et, pour le reste, il se montra envers tous très accueillant et très bienfaisant. Jamais il ne prit part à la guerre contre nous, mais il garda même exempts de dommages et de mauvais traitements les hommes pieux qui servaient sous lui. Il ne détruisit pas les églises et ne fit contre nous aucune autre innovation.

Aussi la fin de sa vie fut-elle heureuse et trois fois bénie : seul il mourut dans l'exercice de son pouvoir doucement et glorieusement, auprès d'un héritier légitime, son fils très sage et très pieux en toutes choses.

Son fils, Constantin, ayant aussitôt été proclamé empereur absolu et Auguste par les soldats et, encore bien avant eux, par Dieu lui-même, le Roi suprême, se montra zélé de la piété paternelle envers notre doctrine. Tel fut cet homme. En ces temps, Licinius fut proclamé empereur et Auguste par le commun suffrage des empereurs.

Cela chagrina cruellement Maximin, qui, encore jusque-là, n'était appelé que César auprès de tous. Comme il était tout à fait tyrannique, il s'attribua à lui-même la dignité et fut Auguste, l'étant devenu de lui-même. Là-dessus, on surprit en train d'ourdir une machination de

mort contre Constantin celui dont on a dit qu'il avait déposé sa charge et qui l'avait reprise : il périt d'une mort très honteuse. Il fut le premier empereur dont on détruisit les inscriptions honorifiques, les statues et toutes les offrandes qu'on a coutume de décerner, comme ayant été impie et très infâme.

#### XIV. LA CONDUITE DES ENNEMIS DE LA RELIGION

Son fils, Maxence, qui exerçait la tyrannie à Rome, commença par feindre notre foi, pour plaire au peuple romain et le flatter, et par suite il ordonna à ses subordonnés de relâcher la persécution contre les chrétiens, simulant la piété de manière à paraître accueillant et beaucoup plus doux que ses prédécesseurs. Cependant il ne se manifesta pas tel dans ses actions qu'on avait espéré qu'il serait ; en étant venu à toutes les impiétés, il ne négligea aucune œuvre de souillure et d'impudence et s'adonna aux adultères et aux corruptions de toute sorte. Il séparait les maris de leurs femmes légitimes, et, après avoir fait subir à celles-ci les derniers outrages, il les renvoyait à leurs maris. Il avait soin de ne pas entreprendre ces crimes sur des femmes obscures ou inconnues, mais c'était surtout avec ceux qui tenaient les premiers rangs au Sénat des Romains qu'il se conduisait d'une manière absolument ignoble. Tous ceux qui tremblaient devant lui, peuples et magistrats, illustres et inconnus, étaient fatigués de cette tyrannie cruelle ; et, bien qu'ils restassent tranquilles et supportassent l'amère servitude, pourtant il n'y avait aucun changement dans la cruauté meurtrière du tyran. Alors, en effet, sur le moindre prétexte, il livrait le peuple en massacre à ses gardes du corps, et l'on tuait des multitudes innombrables de Romains au milieu de la ville, non pas avec les lances et les armes variées des Scythes ou des Barbares, mais avec celles de leurs compatriotes.

Combien de sénateurs il fit périr dans le dessein de prendre leur fortune, il n'est même pas possible de le compter, alors que, pour des motifs imaginaires, des milliers de personnes étaient mises à mort, au gré des circonstances. L'excès des maux poussa le tyran à la magie. Dans des desseins magiques, tantôt il faisait éventrer des femmes enceintes, tantôt il faisait fouiller les entrailles des nourrissons nou-



veau-nés ; il faisait égorger des lions et composait d'innombrables évocations de démons et des cérémonies destinées à empêcher la guerre. Par ces moyens, il avait tout espoir que la victoire lui serait acquise. Tant que cet homme exerça sa tyrannie sur les Romains, il n'est pas possible de dire comment sa conduite asservit ses sujets ; les aliments nécessaires eux-mêmes furent alors d'une extrême rareté et pénurie, telle qu'à Rome ni ailleurs nos contemporains n'en mentionnent une pareille.

Le tyran de l'Orient, Maximin, ayant lié secrètement amitié avec celui de Rome, comme avec un frère en méchanceté, eut soin de le cacher pendant très longtemps ; mais plus tard il fut découvert et subit un juste châtement. On pouvait admirer comment celui-ci aussi présentait des traits de parenté, de fraternité, comment plus encore il obtenait le premier rang de la méchanceté et le prix de la victoire pour la perversité, par rapport au tyran de Rome. En effet, les premiers des sorciers et des magiciens étaient jugés dignes par lui des plus hauts honneurs, car il était craintif au plus haut point et très superstitieux, et il attachait le plus haut prix à une erreur relative aux idoles et aux démons ; par exemple, sans divination et sans oracles il n'était, pour ainsi dire, pas capable d'oser remuer même le bout du doigt.

C'est pour cela qu'il s'appliquait à nous persécuter plus violemment et plus fréquemment que ses prédécesseurs. Il ordonnait d'élever des temples dans chaque ville et de renouveler avec zèle les sanctuaires détruits par la longueur des temps. Il établit des prêtres d'idoles dans chaque localité et ville, et au-dessus d'eux, comme grand-prêtre de chaque province, un des magistrats qui s'était le plus brillamment distingué dans toutes les charges et lui donna une escorte de soldats et des gardes. Il accorda sans retenue à tous les sorciers, comme à des hommes pieux et amis des dieux, des gouvernements et de très grands privilèges. Partant de là, il vexait et pressurait non pas une seule ville ou une seule contrée, mais toutes les provinces sans exception qui étaient sous ses ordres, par des exactions d'or, d'argent, de richesses immenses, par de très lourdes impositions et toutes sortes d'autres injustices.

Dépouillant les riches de la fortune acquise par leurs ancêtres, il faisait don d'un coup de ces richesses et de monceaux d'argent aux flatteurs qui l'entouraient. En vérité, il était porté à un tel degré d'excès dans la boisson et d'ivresse que, dans les banquets, il était frappé de

démence et perdait la raison ; par suite de l'ivresse, il donnait des ordres tels que, le lendemain, une fois revenu à lui, il les regrettait. Il ne laissait personne le dépasser en ivrognerie et en débauche ; il s'était établi lui-même, pour les chefs et pour les subordonnés de son entourage, maître en méchanceté. Il introduisait la débauche dans l'armée par toute sorte de jouissance et d'indiscipline ; il encourageait les gouverneurs et les chefs militaires, par ses pillages et sa cupidité, à agir envers leurs subordonnés presque comme des compagnons de sa tyrannie.

Faut-il rappeler les actions passionnées et honteuses de cet homme ou compter la multitude de celles qu'il a déshonorées ? Il ne lui était pas possible de traverser une ville sans que, toujours, il y commît des adultères de femmes et des raptés de vierges.

Auprès de tous, ces affaires lui réussissaient, sauf auprès des seuls chrétiens : ceux qui méprisaient la mort ne faisaient aucun cas d'une telle tyrannie. Les hommes en effet supportaient le feu, le fer, les crucifiements, les bêtes sauvages, les abîmes de la mer, l'amputation et le brûlement des membres, la crevaision et l'arrachement des yeux, les mutilations du corps entier, et par-dessus tout cela la faim, les mines et les prisons : en toutes ces choses, ils montraient leur patience pour rendre témoignage à la religion plutôt qu'ils ne transféraient aux idoles l'adoration due à Dieu. Quant aux femmes, elles n'étaient pas moins vaillantes que les hommes pour la doctrine du Verbe divin : les unes, soumises aux mêmes combats que les hommes, remportèrent des prix égaux de vertu ; les autres, tramées au déshonneur, livrèrent leur âme à la mort plutôt que leur corps au déshonneur.

Seule pourtant des femmes qui furent violentées par le tyran, une chrétienne très distinguée et très illustre d'Alexandrie triompha de l'âme passionnée et licencieuse de Maximin par une très courageuse fermeté : elle était du reste célèbre par sa fortune, sa naissance, son éducation et plaçait la chasteté avant tout le reste. Il la supplia beaucoup ; elle était prête à mourir, mais lui n'était pas capable de la tuer, car sa passion était plus forte que sa colère ; et, l'ayant condamnée à l'exil, il confisqua toute sa fortune.

Une grande multitude d'autres, incapables d'entendre de la part des chefs des provinces la menace du déshonneur, subirent toute espèce de supplices et de tortures et la peine capitale. Elles aussi furent donc admirables, mais, d'une manière merveilleuse, la plus admirable fut

cette femme de Rome, réellement la plus noble et la plus chaste de toutes celles qu'essaya d'insulter Maxence, le tyran de ce pays et l'imitateur des actes de Maximin. Comme elle avait appris que ceux qui servaient le tyran pour de telles besognes se trouvaient chez elle - elle était chrétienne, elle aussi, - et que son mari, qui était préfet des Romains, avait consenti par crainte à ce qu'ils la prissent et l'emmenassent, elle demanda de l'excuser un peu de temps, comme pour se parer, entra dans son cabinet, et une fois seule, se perça d'un glaive et mourut aussitôt, laissant un cadavre à ses corrupteurs, mais montrant aux hommes de ce temps et à ceux qui devaient venir ensuite, par des œuvres plus éclatantes que toute voix, que la seule richesse invincible et impérissable est chez les chrétiens la vertu.

Tel fut ainsi le débordement de méchanceté qui se répandit en un seul et même temps, de la part des deux tyrans auxquels étaient soumis l'Orient et l'Occident. Qui donc, en cherchant la cause de tels maux, hésiterait à la découvrir dans la persécution contre nous, surtout quand ce bouleversement ne cessa pas avant que les chrétiens eussent reçu la liberté de s'exprimer ?

## XV. CE QUI EST ARRIVÉ A CEUX DU DEHORS

Pendant tout le temps des dix années de la persécution, il n'y eut pas pour eux d'interruption dans les complots et la guerre civile. Les mers n'étaient plus navigables et il n'était pas possible, à ceux qui débarquaient d'où que ce fût, de n'être pas soumis à toutes sortes de tortures : ils étaient étendus sur des chevalets, déchirés dans leurs flancs par des supplices variés, interrogés s'ils ne venaient pas du parti des ennemis, et enfin soumis au supplice de la croix ou à la peine du feu. En outre, ce n'était que fabrication de boucliers et de cuirasses, de traits et de lances ; préparation d'autres armements de guerre, de trières, d'armes destinées aux combats maritimes. En tout lieu on n'entendait que cela, et personne n'avait d'autre souci que d'attendre chaque jour l'arrivée de la guerre. Après cela, la famine et la peste s'abattirent sur eux. Nous raconterons l'essentiel de ces calamités en son temps.

## XVI. L'HEUREUX CHANGEMENT DES AFFAIRES

Une telle situation se prolongea pendant toute la persécution, qui, la dixième année, avec la grâce de Dieu, cessa complètement, après avoir commencé à se ralentir après la huitième année. En effet, lorsque la grâce divine et céleste montra sa bienveillance miséricordieuse et sa pitié pour nous, alors les empereurs de notre temps, ceux-là mêmes qui naguère avaient fait la guerre contre nous, changèrent d'opinion d'une manière très extraordinaire et chantèrent la palinodie : en des édits favorables pour nous et en des ordonnances très pacifiques, ils éteignirent l'incendie de la persécution qui s'était grandement étendu. Aucune cause humaine ne provoqua ce changement : ni la pitié des princes, comme on pourrait le dire, ni leur philanthropie, il s'en faut de beaucoup, car chaque jour, depuis le commencement et jusqu'à ce moment-là, ils inventaient des peines plus nombreuses et plus dures contre nous ; et ils imaginaient contre nous des supplices sans cesse différents, par des moyens plus variés. Mais la vigilance de la Providence divine elle-même fut manifeste, d'abord en se réconciliant avec le peuple, puis en poursuivant l'auteur de nos maux. Un châtiment envoyé de Dieu l'atteignit donc, qui commença par sa chair même et qui progressa jusqu'à son âme. En effet, d'une manière soudaine, un abcès lui vint au milieu des parties secrètes du corps ; puis un ulcère fistuleux au fondement, et le ravage inguérissable de ces maux passa à l'intérieur des entrailles, où fourmilla une multitude innombrable de vers et d'où sortit une odeur mortelle. Toute la masse de ses chairs, produite par sa gloutonnerie et qui, avant sa maladie, pendait en un excès de graisse, se mit à pourrir et à présenter à ceux qui approchaient un spectacle intolérable et très effrayant. Parmi les médecins, les uns ne purent pas du tout supporter l'étrangeté excessive de la mauvaise odeur et furent égorgés ; les autres, impuissants à secourir toute cette masse gonflée, pour laquelle il n'y avait pas d'espoir de salut, furent mis à mort sans pitié.

## XVII. LA RÉTRACTATION DES PRINCES

Ce fut en luttant contre de tels maux qu'il prit conscience des méfaits

qu'il avait osé commettre contre les adorateurs de Dieu. Ayant donc rassemblé ses pensées en lui-même, il rendit d'abord hommage au Dieu de l'univers, puis, après avoir appelé ceux de son entourage, il leur ordonna de faire cesser immédiatement la persécution contre les chrétiens et de les presser, par un édit et une ordonnance impériale, de bâtir leurs églises, d'y accomplir les cérémonies accoutumées en y faisant des prières pour l'empire. Aussitôt, l'action suivit la parole, et les ordonnances impériales furent publiées dans chaque ville : elles contenaient la rétractation des édits de persécution contemporains, en ces termes :

« L'empereur César Galerius Valerius Maximianus invincible, Auguste, souverain pontife très grand, Germanique très grand, Égyptiaque très grand, Thébäïque très grand, Sarmatique très grand cinq fois, Persique très grand deux fois, Carpique très grand six fois, Arménique très grand, Médique très grand, Adiabénique très grand, revêtu de la puissance tribunicienne vingt fois, acclamé imperator dix-neuf fois, consul huit fois, père de la patrie, proconsul, et l'empereur César Flavius Valerius Constantin, pieux, heureux, invincible, Auguste, souverain pontife très grand, revêtu de la puissance tribunicienne, acclamé imperator cinq fois, consul, père de la patrie, proconsul.

Parmi les mesures que nous avons prises pour l'utilité et l'avantage des peuples, nous avons d'abord voulu que tout soit redressé selon les lois anciennes et les institutions publiques des Romains et nous avons décidé que les chrétiens qui avaient délaissé la secte de leurs ancêtres pourraient revenir au bon sens. Mais, par suite de leur réflexion, un tel orgueil s'est emparé d'eux qu'ils n'ont pas suivi ce qui avait été établi par les hommes d'autrefois et ce que même leurs ancêtres avaient tout d'abord institué, mais ils se sont t'ait à eux-mêmes leurs lois, selon leur propos et comme chacun l'entendait, et ils ont observé leurs propres lois et ont rassemblé en différents lieux des foules différentes.

A cause de cela un édit de notre part a suivi pour qu'ils reviennent aux institutions de leurs ancêtres. Un très grand nombre ont été jetés en péril de mort ; un très grand nombre ont été inquiétés et ont subi toutes sortes de morts.

Et comme la plupart demeuraient dans la même folie, nous avons constaté qu'ils n'accordaient l'adoration qui leur est due, ni aux

dieux célestes, ni au Dieu des chrétiens. Considérant notre philanthropie et la coutume constante en vertu de laquelle nous avons l'habitude d'accorder le pardon à tous les hommes, nous avons pensé qu'il fallait, sans aucun retard, étendre notre clémence même au cas présent, afin que de nouveau les chrétiens existent et rebâtissent les maisons dans lesquelles ils se réunissaient, de telle manière qu'ils ne fassent rien de contraire à l'ordre public.

Par une autre lettre, nous indiquerons aux juges ce qu'il leur faudra observer. En retour, conformément à notre clémence, ils devront prier leur Dieu pour notre salut, celui de l'État et le leur propre, afin que de toute manière les affaires publiques soient en bon état et qu'ils puissent vivre sans inquiétude à leur foyer. »

Cet édit a été traduit de la langue romaine en langue grecque, selon que nous avons pu et telle était sa teneur. C'est le moment d'examiner les événements qui suivirent.

Quatre empereurs s'étaient réparti le pouvoir suprême. Ceux qui étaient au premier rang par l'ancienneté et par l'honneur, avant que deux années de persécution fussent écoulées, abdiquèrent l'empire comme nous l'avons indiqué auparavant, et ils passèrent le reste de leur vie dans la condition commune et privée. Voici comment ils terminèrent leur existence. Celui qui avait été honoré du premier rang par l'honneur et par l'ancienneté, fut consumé par une longue et très pénible faiblesse du corps.

Celui qui, après lui, occupait le second rang perdit la vie par la strangulation. Il subit ce destin suivant une prédiction du démon, à cause des très nombreux crimes qu'il avait osé commettre.

Des deux autres, qui venaient après eux, celui qui tenait la dernière place, celui-là même que nous avons dit avoir été le promoteur de toute la persécution, souffrit le destin que nous avons indiqué plus haut. Celui qui, au contraire, était avant lui l'excellent et très doux empereur Constance, après avoir accompli, d'une manière digne du pouvoir, tout le temps de son règne, après s'être montré d'ailleurs très accueillant et très bienfaisant pour tous - il demeura en effet étranger à la guerre contre nous, préserva ses sujets qui adoraient Dieu de dommage et de vexations, ne détruisit pas les églises et n'entreprit absolument rien contre nous - reçut comme récompense une fin de vie réellement heureuse et trois fois bénie, et, seul, il laissa heureusement et glorieusement en mourant son empire à son vrai fils,

le successeur de son pouvoir, en tout très sage et très pieux. Celui-ci fut immédiatement proclamé empereur absolu et Auguste par les soldats, et se montra l'imitateur de la piété paternelle à l'égard de notre doctrine.

Telle fut la fin des quatre princes dont nous avons parlé plus haut, qui arriva en des temps différents. De ceux-ci d'ailleurs, un seul en mourant, celui que nous avons indiqué un peu plus haut, d'accord avec ceux qui furent ensuite admis à l'empire, établit la confession que nous avons citée tout à l'heure et la fit connaître à tous par le texte écrit que nous en avons inséré.

# **LIVRE IX**



## I. DÉTENTE FICTIVE

La rétractation de la volonté impériale citée plus haut fut affichée partout et en tout lieu, en Asie et dans les provinces voisines. Alors que les choses s'accomplissaient de cette manière, Maximin, le tyran de l'Orient, terriblement impie s'il en fut, et devenu le plus grand ennemi de la piété à l'égard du Dieu de l'univers, ne se plaisait aucunement aux formules écrites ; et, au lieu de l'édit cité plus haut, c'est oralement qu'il ordonna aux magistrats soumis à son autorité de relâcher la guerre contre nous.

Comme en effet il ne lui était pas permis de contredire la décision de ses supérieurs, il dissimule la loi publiée et prend soin qu'elle ne soit pas promulguée dans les contrées placées sous ses ordres ; c'est par un commandement oral qu'il ordonne aux magistrats soumis à son autorité de relâcher la persécution contre nous : et ceux-ci se transmettent par écrit les uns aux autres la teneur de cette invitation. Sabinus qui, parmi eux, était honoré de la dignité des magistrats les plus élevés, manifeste donc aux gouverneurs de chaque province la volonté de l'empereur par une lettre en latin.

La traduction de cette lettre est la suivante :

« C'est avec un zèle très brillant et sanctifié, que la divinité de nos maîtres, les très divins empereurs, a décidé depuis longtemps déjà d'orienter les esprits de tous les hommes vers la voie sainte et droite de la vie, afin que même ceux qui paraissaient suivre une coutume étrangère à celle des Romains rendent aux dieux immortels les adorations qui leur sont dues. Mais l'opiniâtreté de quelques-uns et leur volonté très tenace s'en sont détournées à un tel point qu'ils n'ont pu ni être éloignés de leur propre détermination par la juste considération de l'ordre donné, ni être effrayés par le châtement dont ils étaient menacés.

Comme cependant il arrivait que, par suite de cette manière de faire, beaucoup se mettaient eux-mêmes en danger, s'inspirant de la générosité naturelle de leur piété, la divinité de nos maîtres, les tout-puissants empereurs, a estimé qu'il était étranger à leur propre et très divine détermination de jeter les hommes pour un tel motif dans un aussi grand danger, et a ordonné d'écrire à Ta Perspicacité, par l'intermédiaire de ma Dévotion, que si quelqu'un des chrétiens est convaincu d'observer la religion de son propre peuple, tu dois le délivrer

de l'embarras et du danger, et ne regarder comme punissable d'un châtiment aucun d'eux, pour ce prétexte. En effet, il a été établi, par le cours d'un temps assez long, qu'ils ne peuvent être persuadés par aucun moyen de renoncer à une conduite si opiniâtre.

Ta Sollicitude doit donc écrire aux curateurs, aux stratèges et aux préposés du bourg de chaque cité, afin qu'ils sachent que désormais il ne leur convient pas de se préoccuper de cet édit. »

Là-dessus, dans chaque préfecture...

Ceux-ci, ayant estimé que la décision à eux communiquée par cette lettre était véritable, rendirent publique la volonté impériale dans des écrits adressés aux curateurs, aux stratèges et aux magistrats ruraux. Ce ne fut pas seulement par des lettres qu'ils exécutèrent ces ordres, mais encore et beaucoup mieux par des actes.

Afin d'accomplir la volonté impériale, tous ceux qu'ils tenaient enfermés dans des prisons à cause de leur confession de la divinité, ils les en faisaient sortir publiquement et les libéraient ; ils renvoyaient aussi ceux d'entre eux qui, par punition, avaient été condamnés aux mines. Ils supposaient en effet que cela paraissait véritablement bon à l'empereur, et ils se trompaient.

Ces événements s'étant accomplis de la sorte, tout d'un coup, comme une lumière qui sort éclatante d'une nuit ténébreuse, on put voir en chaque ville des communautés s'assembler, de très nombreuses réunions se tenir, et, au cours de ces réunions, les cérémonies accoutumées s'accomplir. Chacun des infidèles païens n'était pas peu frappé de ces événements, admirait le caractère merveilleux d'une telle transformation et proclamait grand et seul vrai le Dieu des chrétiens. Ceux des nôtres qui avaient traversé avec fidélité et courage le combat des persécutions, retrouvaient à nouveau leur franchise à l'égard de tous. Quant à ceux qui, malades dans leurs âmes, se trouvaient avoir fait naufrage dans la foi, ils se hâtaient joyeusement vers leur propre guérison ; ils suppliaient ceux qui étaient restés forts, en implorant une main secourable, et ils suppliaient Dieu de leur être pitoyable. De plus, les généreux athlètes de la religion, délivrés de la dure souffrance dans les mines, revenaient eux aussi chez eux ; fiers et éclatants, ils traversaient toutes les villes, remplis d'un bonheur indicible et d'une assurance qu'il n'est pas possible à la parole de traduire.

Sur les grands chemins et les places publiques, des groupes nom-

breux de confesseurs poursuivaient leur voyage, louant Dieu par des cantiques et des psaumes. Ceux que, peu auparavant, on avait pu voir enchaînés soumis à un châtiment très cruel, et chassés de leurs patries, on les retrouvait avec des visages riants et joyeux regagnant leurs foyers. Ainsi, ceux mêmes, qui naguère criaient contre nous, se réjouissaient avec nous de ce qui arrivait, en voyant ce spectacle contraire à toute attente.

## II. CHANGEMENT QUI SUIVIT

Mais cela, le tyran, ennemi du bien et adversaire de tous les hommes bons, n'était pas capable de le supporter : il régnait, comme nous l'avons dit, sur les contrées de l'Orient, et il ne permit même pas pendant six mois entiers que fût observée cette manière de faire. Il machina donc tout ce qu'il put pour bouleverser la paix. Tout d'abord, il essaie, sous un prétexte, de nous empêcher de nous réunir dans les cimetières ; puis il se fait envoyer à lui-même contre nous une ambassade par l'intermédiaire d'hommes méchants, après avoir excité les citoyens d'Antioche à lui demander, comme une très grande grâce, de ne jamais permettre à un chrétien d'habiter leur patrie ; et il suggère encore à d'autres de négocier la même demande.

Le chef de tout cela, à Antioche même, est Théotecne, homme cruel, charlatan, méchant, étranger à la signification de son nom : il était, semble-t-il, curateur des finances de la ville.

## III. L'IDOLE RÉCEMMENT ÉRIGÉE A ANTIOCHE

C'est cet homme donc qui nous a fait surtout la guerre, qui, avec zèle, employa mille moyens pour chasser les nôtres, comme des voleurs impies qu'on fait sortir de leurs cachettes, qui machina toutes sortes de procédés contre nous par calomnie et accusation et qui fut responsable de la mort d'un très grand nombre d'entre nous.

Finalement il érigea une idole de Zeus Philios avec des procédés de magie et de sorcellerie ; il imagina pour elle des cérémonies et des initiations impures ; il inventa des purifications abominables ; il ma-

nifesta son prestige, jusqu'auprès de l'empereur, par des oracles qui l'accréditaient. Et même, c'est encore cet individu qui, pour flatter le maître selon son plaisir, excita le démon contre les chrétiens, et dit que Dieu ordonnait de chasser les chrétiens hors des limites de la ville et des campagnes qui l'entourent, parce qu'ils étaient ses ennemis.

#### IV. PÉTITIONS DIRIGÉES CONTRE NOUS

Cet homme fut le premier à agir de la sorte de propos délibéré. Tous les autres gens en charge qui habitent les villes soumises à la même autorité se hâtent de faire prendre un semblable décret, et les gouverneurs de chaque province, voyant que cela est agréable à l'empereur, suggèrent à leurs subordonnés de faire aussi la même chose. Dans un rescrit, le tyran approuva leurs décrets comme lui étant très agréables, et de nouveau la persécution contre nous recommença à s'allumer. Dans chaque ville sont installés par Maximin lui-même, comme prêtres des idoles, et au-dessus d'eux comme grands-prêtres, ceux qui se sont fait surtout remarquer dans les fonctions municipales et qui sont devenus illustres dans toutes ces charges. Ces magistrats déployèrent un grand zèle dans l'accomplissement des cérémonies en l'honneur des dieux.

L'extraordinaire superstition du maître, pour le dire en un mot, poussait donc tous ceux qui lui étaient soumis, chefs et subordonnés, à tout faire contre nous pour obtenir sa faveur ; et, en retour des bienfaits qu'ils pensaient recevoir de lui, ils lui accordaient cette très grande faveur de réclamer notre mort et de manifester envers nous des méchancetés nouvelles.

#### V. ACTES FICTIFS

Ayant alors fabriqué des "Actes de Pilate" et de notre Sauveur, remplis de tout blasphème contre le Christ, ils les envoient, avec l'approbation du souverain, dans tout le pays soumis à son pouvoir et, au moyen d'affiches, ils recommandent qu'en tout lieu, dans les campagnes et dans les villes, on les expose bien en vue pour tous, et que les

maîtres d'école aient soin de les donner aux enfants, en guise d'enseignement, en les leur faisant apprendre par cœur.

Ces ordres étaient donc accomplis de cette manière. Un autre personnage, un stratopédarque, que les Romains appellent dux, fit arrêter à Damas de Phénicie quelques femmes de mauvaises vie, qu'il fit arracher à la place publique, et les menaça de leur appliquer les tortures, en les forçant à déclarer par écrit qu'elles étaient autrefois chrétiennes, qu'elles avaient vu chez les chrétiens des actions honteuses, que ceux-ci commettaient des abominations jusque dans leurs églises. Il leur fit dire ainsi tout ce qu'il voulut pour calomnier notre croyance ; il transcrivit dans des Ades leurs paroles qu'il communiqua à l'empereur, et celui-ci ordonna d'afficher également cet écrit en tout lieu et en toute ville.

## VI. CEUX QUI ONT RENDU TÉMOIGNAGE EN CE TEMPS-LÀ

Quant au chef militaire, il devint peu après son propre meurtrier, et paya le châtiment de sa méchanceté ; pour nous, des sentences d'exil nous atteignaient de nouveau et de dures persécutions, ainsi que de terribles mesures prises contre nous par les gouverneurs dans toutes les provinces. De la sorte, certains de ceux qui s'étaient distingués dans la divine doctrine étaient arrêtés et recevaient inévitablement la sentence de mort. Parmi ceux-ci dans la ville d'Émèse de Phénicie, trois hommes qui s'étaient déclarés chrétiens sont livrés en nourriture aux bêtes. L'un d'entre eux était un évêque, Silvain, d'un âge extrêmement avancé, qui avait exercé sa charge pendant quarante années entières.

Dans le même temps encore, Pierre qui présidait les chrétientés d'Alexandrie avec le plus grand éclat et qui offrait aux évêques un modèle divin par la vertu de sa vie et sa connaissance approfondie des Écritures divines, fut arrêté et emmené sans aucune raison, contre toute attente ; et ainsi tout d'un coup, sans jugement, comme sur un ordre de Maximin, il eut la tête coupée. Avec lui un grand nombre d'autres évêques d'Égypte endurèrent le même supplice.

Lucien, lui aussi, homme en tout très excellent, renommé pour sa vie

continent et pour ses études sacrées, prêtre de la chrétienté d'Antioche, fut emmené à la ville de Nicomédie, où l'empereur séjournait alors. Il fit devant le magistrat l'apologie de la doctrine pour laquelle il comparaisait ; et, après avoir été mis en prison, il fut tué.

En peu de temps, l'ennemi du bien, Maximin, se livra contre nous à de telles entreprises qu'il parut avoir soulevé alors à notre endroit une persécution beaucoup plus dure que la précédente.

## VII. ÉDIT CONTRE NOUS AFFICHÉ SUR DES STÈLES

C'était au milieu des villes, ce qui n'avait jamais été fait, que les pétitions municipales votées contre nous et les rescrits contenant les ordres impériaux qui y répondaient, étaient dressés et gravés sur des colonnes d'airain. Dans les écoles, les enfants avaient chaque jour à la bouche Jésus, Pilate et les Actes fabriqués par outrage. Ici, il me paraît nécessaire d'insérer cet édit même de Maximin reproduit sur des stèles, afin que, tout ensemble, soient mises en évidence l'arrogance fanfaronne et orgueilleuse de la haine de Dieu que montra cet homme, ainsi que la haine du mal, sans sommeil contre les impies, de la justice divine qui le poursuivit de près.

Pourchassé par elle, il ne tarda pas à prendre à notre sujet une décision opposée, et il la formula en des lois écrites.

### COPIE DE LA TRADUCTION DE L'ÉDIT DE MAXIMIN EN RÉPONSE AUX PÉTITIONS DIRIGÉES CONTRE NOUS, RELEVÉ SUR LA STÈLE DE TYR.

« Voici maintenant que l'ardeur affaiblie de la pensée humaine s'est fortifiée, ayant secoué et dispersé toute obscurité et ténèbres d'égarement. Auparavant, cet égarement tenait assiégés les sentiments d'hommes moins impies que malheureux, en les enveloppant de l'ombre mortelle de l'ignorance. Ils connaissent maintenant que la bienfaisante Providence des dieux immortels gouverne et stabilise toutes choses.

C'est une chose incroyable de dire à quel point ce nous a été une faveur, combien nous avons eu d'agrément et de douceur à vous voir donner une très grande preuve de vos pieux sentiments. Même avant

cela, tout le monde savait quelle dévotion et quelle piété vous montriez à l'égard des dieux immortels. La foi que vous avez en eux ne se manifeste pas par de simples mots vides de sens, mais par une continuité merveilleuse d'œuvres remarquables.

Aussi est-ce justement que votre ville peut être appelée le siège et la demeure des dieux immortels : il est évident par de nombreuses preuves qu'elle est florissante grâce au séjour des dieux célestes.

Voici donc que votre ville, négligeant tous ses intérêts particuliers et méprisant les demandes antérieures relatives à ses propres affaires - lorsqu'elle a de nouveau compris que ces hommes, remplis d'une vanité maudite, commençaient à ramper, à la manière d'un bûcher négligé et assoupi, dont les feux, en se ranimant, s'élèvent en d'immenses incendies - s'est aussitôt réfugiée vers notre piété, comme vers la métropole de toutes les religions, et sans aucun retard a demandé guérison et assistance. Il est évident que cette pensée salutaire vous a été inspirée par les dieux à cause de la foi de votre religion. Assurément, ce fut ce très Haut et très Grand Zeus, qui préside à votre très illustre cité, qui préserve de toute corruption mortelle vos dieux paternels, vos femmes, vos enfants, votre foyer, vos maisons, ce fut lui qui a inspiré à vos âmes cette volonté libératrice, ce fut lui aussi qui montra et manifesta à quel point il est excellent, splendide, salutaire, de s'approcher, avec le respect qui leur est dû, du culte et des cérémonies sacrées des dieux immortels. Qui, en effet, pourrait-on trouver d'assez insensé, d'assez étranger à toute raison, pour ne pas comprendre que c'est par la sollicitude bienfaisante des dieux que la terre ne refuse pas les semences qui lui sont confiées et ne trompe pas l'espoir des laboureurs par une vaine attente ; que le spectre d'une guerre impie ne s'implante pas sans obstacle sur la terre ; que, lorsque la température du ciel est corrompue, les corps desséchés ne sont pas entraînés vers la mort ; que la mer, gonflée par les souffles de vents impétueux, ne se soulève pas ; que des ouragans inattendus n'éclatent pas en excitant de funestes tempêtes ; que, pas davantage, la terre, nourrice et mère de toutes choses, ne s'affaisse pas en quittant ses bases les plus profondes dans un redoutable tremblement ; que les montagnes qui s'élèvent au-dessus d'elle ne sont pas précipitées dans des abîmes nouveaux. Tous ces maux et d'autres encore beaucoup plus redoutables se sont produits souvent avant ce temps-ci, personne ne l'ignore. Et tout cela est arrivé par la funeste erreur et la vanité

creuse de ces hommes sans loi, lorsque cette erreur s'est multipliée dans leurs âmes et a pour ainsi dire accablé de ses hontes toutes les régions de la terre. »

A la suite d'autres passages, il ajoute :

« Qu'ils jettent maintenant les regards sur les vastes plaines : les moissons sont florissantes, les épis ondulent, les prairies, grâce à une pluie bienfaisante, sont émaillées d'herbes et de fleurs ; l'état de l'air qui nous est donné, est tempéré et très doux. Que du reste tous se réjouissent de ce que, grâce à notre piété, à nos cérémonies sacrées, à l'honneur (rendu aux dieux), la force très puissante et très ferme de l'air s'est adoucie ; et que, jouissant par suite de la paix la plus se-reine, d'une manière assurée et tranquille, ils soient heureux ! Et que tous ceux qui, après s'être tout à fait corrigés de cette erreur aveugle et de cet égarement, sont revenus à une pensée droite et très belle, se réjouissent donc davantage, comme s'ils étaient délivrés d'un orage inattendu ou d'une grave maladie, comme s'ils cueillaient la douce jouissance de vivre encore dans l'avenir.

Mais s'ils demeuraient dans leur exécrable folie, chassez-les et éloignez-les bien loin de cette ville et de votre territoire, ainsi que vous nous l'avez demandé. Ainsi, en conformité avec votre zèle digne d'éloge à cet égard, votre ville sera délivrée de toute souillure et impiété et, suivant son désir naturel, se rendra aux cérémonies sacrées des dieux immortels avec la vénération qui leur est due.

Et afin que vous sachiez à quel point nous a été agréable votre demande à ce sujet, en dehors de vos pétitions et en dehors de votre sollicitation, par l'effet de notre volonté, et afin que vous sachiez combien notre âme est portée à la bienfaisance, nous accordons à votre dévotion telle grande faveur que vous voudrez nous demander, en échange de votre religieuse proposition. Et maintenant, consentez à agir de la sorte et à recevoir cette faveur, car vous l'obtiendrez sans aucun retard. Cette faveur, accordée à votre ville, apportera pour toute l'éternité, un témoignage de votre piété chère aux dieux à l'égard des dieux immortels ; et elle démontrera à vos fils et à vos descendants que vous avez obtenu de notre bienveillance de justes récompenses en raison des principes qui règlent votre conduite. »

Ces mesures prises contre nous étaient affichées dans chaque province et fermaient, en ce qui nous concernait, la voie à tout bon es-



poir, tout au moins du côté des hommes. Il en allait selon cette parole divine elle-même : " S'il avait été possible, les élus eux-mêmes auraient été scandalisés ". Mais alors, quand chez la plupart l'espoir expirait presque, il se fit que subitement, tandis qu'en certaines contrées ceux qui avaient la charge d'afficher l'édit porté contre nous étaient encore en chemin et n'avaient pas encore achevé leur voyage, Dieu qui combat pour son Église serra, pour ainsi dire, le frein à l'orgueil du tyran et montra que le ciel combattait avec nous et pour nous.

### VIII. ÉVÉNEMENTS QUI ARRIVÈRENT ENSUITE : FAMINE, PESTE ET GUERRES

Donc, les averses habituelles et les pluies de la saison d'hiver où l'on était, refusèrent à la terre leur tribut accoutumé ; une famine inattendue s'abattit ; et en outre une peste et le surcroît d'une autre maladie : c'était un ulcère qui, à cause de l'inflammation, était appelé anthrax, d'une manière significative. Il se glissait subrepticement dans le corps entier et causait à ceux qui en souffraient des dangers assurés. En se portant, la plupart du temps, particulièrement sur les yeux, il rendait aveugles des milliers d'hommes ainsi que des femmes et des enfants. A ces maux s'ajoute pour le tyran la guerre contre les Arméniens. Depuis l'antiquité, ces hommes étaient amis et alliés des Romains ; ils étaient aussi chrétiens et ils accomplissaient avec zèle leurs devoirs de piété envers la divinité. L'ennemi de Dieu, ayant essayé de les forcer à sacrifier aux idoles et aux démons, d'amis les transforma en ennemis et d'alliés en adversaires.

Tout cela survint tout d'un coup, en un seul et même moment et confondit l'insolente audace du tyran contre la divinité, car il affirmait impudemment que, par suite de son zèle pour les idoles et de la guerre qu'il nous avait faite, il ne s'était produit ni famine, ni peste, ni guerre de son temps. Ainsi tous ces maux arrivaient ensemble et en même temps, et constituaient le prélude de sa chute.

Lui-même donc était occupé à la guerre contre les Arméniens avec ses armées, tandis que la famine et la peste ravageaient cruellement ensemble le reste des habitants des villes soumises à son pouvoir ; de

sorte qu'une seule mesure de froment était vendue deux mille cinq cents drachmes attiques. Des milliers d'hommes mouraient donc dans les villes ; plus nombreux encore étaient ceux qui mouraient dans les campagnes et dans les bourgs, si bien que des registres, autrefois couverts de noms de campagnards, étaient à peu près complètement effacés, presque tous ayant péri en masse par manque de nourriture ou par maladie pestilentielle.

Quelques-uns donc croyaient bon de vendre à de mieux pourvus ce qu'ils avaient de plus précieux contre une nourriture des plus minces ; d'autres, qui avaient petit à petit vendu leurs biens, étaient réduits au dernier dénuement de la misère ; d'autres encore, qui mâchaient de petits brins d'herbe ou qui mangeaient sans y prendre garde certaines plantes pernicieuses, ruinaient la santé de leurs corps et mouraient. Dans chaque ville, des femmes de bonne naissance, poussées par le besoin à une honteuse nécessité, venaient mendier sur les places publiques, donnant la preuve de leur première éducation libérale par la honte répandue sur leurs visages et la décence de leurs vêtements. Les uns encore, desséchés comme des ombres de morts, luttaient ça et là contre le trépas ; ils chancelaient, s'effondraient dans l'impossibilité de se tenir debout ; ils tombaient étendus au milieu des rues et demandaient qu'on leur donnât un petit morceau de pain ; n'ayant plus que les derniers souffles de leur vie, ils criaient la faim : ils ne trouvaient encore quelque force que pour prononcer ce mot très douloureux. Les autres étaient frappés de stupeur par la multitude des quémailleurs, - c'étaient ceux qui paraissaient être des mieux pourvus - ; après avoir fourni des quantités de secours, ils en venaient à une attitude cruelle et impitoyable, sans s'attendre encore eux-mêmes à souffrir les mêmes maux que les mendiants. Déjà cependant, au milieu des places publiques et des rues, des cadavres nus, jetés depuis plusieurs jours sans sépulture, offraient à ceux qui les voyaient le plus misérable spectacle. Déjà même, quelques-uns devenaient la nourriture des chiens. Ce fut surtout pour cela que les vivants se mirent à tuer les chiens, par crainte de devenir enragés et de se livrer à l'anthropophagie.

La peste, elle aussi, n'en dévorait pas moins toutes les familles, surtout celles que la famine n'était pas capable d'exterminer parce qu'elles avaient des vivres en abondance. Ceux donc qui survivaient, magistrats, gouverneurs, innombrables fonctionnaires, abandonnés

par la famine à la maladie pestilentielle, comme une sorte de propriété, subissaient une mort violente et très rapide. Tout était donc plein de gémissements ; dans toutes les coins, les marchés et les rues, on ne pouvait rien contempler d'autre que des lamentations, avec la musique des flûtes et le bruit des coups qui les accompagnent d'ordinaire. C'est de cette manière, avec les deux armes qui ont été indiquées, celles de la peste et de la famine tout ensemble, que combattait la mort. Elle dévorait en peu de temps des familles entières, si bien qu'on voyait les corps de deux ou trois morts emportés dans un même convoi.

Tel était le salaire de l'orgueil de Maximin et des décrets portés contre nous en chaque ville, alors qu'étaient évidentes pour tous les païens les preuves du zèle des chrétiens en toutes choses et de leur piété. Seuls, en effet, dans une telle conjoncture de maux, ils montraient par leurs œuvres leur compassion et leur amour des hommes.

Pendant la journée entière les uns se dévouaient au soin et à la sépulture des morts : il y en avait des milliers dont personne ne s'occupait ; les autres rassemblaient en un même lieu la foule de ceux qui, dans chaque ville, étaient épuisés par la famine et ils distribuaient à tous du pain. Aussi la chose était établie et proclamée chez tous les hommes ; on glorifiait le Dieu des chrétiens et l'on confessait que ceux-ci seuls étaient pieux et religieux, ce qui était véritablement démontré par les faits eux-mêmes. En retour de ce qui était accompli de cette manière, Dieu, le grand et céleste allié des chrétiens, après avoir montré, par les moyens qui ont été racontés, ses menaces et sa colère contre tous les hommes, nous rendit de nouveau, comme réponse aux excès dont ils avaient fait preuve contre nous, le rayonnement bienveillant et éclatant de sa Providence à notre égard. Comme dans une ténèbre épaisse, il faisait, d'une façon très merveilleuse, luire pour nous une lumière de paix venue de lui, et il manifestait d'une manière visible à tous que Dieu lui-même avait la charge de nos affaires. Il fouettait et convertissait, selon l'occasion, son peuple par les épreuves ; puis, de nouveau, après les avoir suffisamment instruits, il se manifestait bienveillant et miséricordieux pour tous ceux qui mettent en lui leurs espérances.

## IX. CATASTROPHE QUI TERMINA LA VIE DES TYRANS ET PAROLES QU'ILS PRONONCÈRENT AVANT LEUR MORT

Ce fut assurément de cette manière que Constantin, dont nous avons dit précédemment qu'il fut empereur fils d'empereur, homme pieux fils d'un homme très pieux et très sage en tout, fut suscité par le roi souverain, Dieu de l'univers et Sauveur, contre les tyrans très impies. Après qu'il eut rangé ses soldats selon les lois de la guerre, Dieu combattit avec lui d'une manière très merveilleuse. D'une part, à Rome, Maxence tombe sous les coups de Constantin ; d'autre part, en Orient, Maximin ne lui survit pas longtemps, car il succombe lui aussi d'une mort très honteuse, sous les coups de Licinius, qui n'était pas encore frappé de folie.

Tout d'abord, Constantin, le premier des deux empereurs par la dignité et le rang, eut pitié de ceux qui, à Rome, subissaient la tyrannie. Après avoir invoqué comme allié dans ses prières le Dieu céleste et son Verbe, le Sauveur de tous, Jésus-Christ lui-même, il s'avance avec toute son armée, en promettant aux Romains la liberté qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Quant à Maxence, il mettait sa confiance plutôt dans les procédés empruntés à la magie que dans la bienveillance de ses sujets, et, de fait, n'osait pas même sortir hors des portes de la ville. La multitude innombrable de ses hoplites et les milliers de bataillons de ses soldats remplissaient tous les lieux, les contrées, les villes autour de Rome et dans l'Italie entière qui lui était soumise.

L'empereur qui s'était concilié l'alliance de Dieu, survient ; dans une première, une seconde, une troisième rencontre avec le tyran, il remporte des victoires complètes ; il s'avance à travers toute l'Italie, et déjà il est tout proche de Rome. Ensuite, afin qu'il ne soit pas forcé de combattre les Romains à cause du tyran, Dieu lui-même, comme avec des chaînes, tire le tyran très loin des portes. Le prodige réalisé autrefois contre les impies, que la plupart refusent de croire comme provenant d'un récit fabuleux, - mais qui, pour les croyants, est digne de foi parce que raconté dans les Livres sacrés - s'impose alors à tous par sa propre évidence, pour le dire simplement, aux croyants et aux incroyants, qui ont vu les merveilles de leurs yeux.

De même donc que, au temps de Moïse et de la race jadis pieuse des

Hébreux, " Dieu précipita dans la mer les chars de Pharaon et son armée, l'élite de ses cavaliers et capitaines ; ils furent engloutis dans la mer Rouge, la mer les recouvrit ", de la même manière, Maxence, lui aussi, ainsi que les hoplites et les lanciers qui l'entouraient " s'enfoncèrent dans l'abîme comme une pierre ", lorsque, tournant le dos à la force de Dieu qui était avec Constantin, il traversa le fleuve qui était devant lui et dont il avait fait contre lui un instrument de perte en joignant ses rives par des barques et en établissant soigneusement un pont. De lui on peut dire : " Il a creusé un piège et il l'a rendu profond, il tombera dans le gouffre qu'il a fait. Son travail retournera contre sa tête et son injustice descendra sur son front ". C'est assurément de cette manière que le pont établi sur le fleuve se rompt, le passage s'affaisse, les barques chargées d'hommes s'enfoncent tout d'un coup dans l'abîme. Lui-même le premier, le plus impie des hommes, puis les écuyers qui l'entourent, ainsi que l'annonçaient les oracles divins " descendirent comme du plomb dans l'eau impétueuse ". Ainsi est-ce justement que, sinon dans leurs discours, du moins dans leurs actions, comme l'avaient fait les compagnons de Moïse, le grand serviteur (de Dieu), ceux qui, grâce à Dieu, avaient remporté la victoire pouvaient en quelque sorte chanter et répéter l'hymne dirigée contre l'ancien tyran impie : " Chantons le Seigneur, car il a été magnifiquement glorifié. Il a précipité dans la mer cheval et cavalier. Mon secours et ma protection c'est le Seigneur. Il a été pour moi le salut ". " Qui est semblable à toi parmi les dieux, Seigneur ? qui est semblable à toi ? Glorifié dans les Saints, admirable dans la gloire, accomplissant des prodiges ". Ce sont ces paroles, et d'autres semblables et analogues à celles-ci que Constantin a chantées, par ses actions mêmes, à Dieu, chef suprême et auteur de la victoire, lorsqu'il est entré à Rome avec des hymnes triomphales. Tous en masse avec les petits enfants et les femmes, les membres du Sénat, les Perfectissimes, ainsi que tout le peuple des Romains le recevaient avec des yeux joyeux, de tout leur cœur, comme un libérateur, un sauveur, un bienfaiteur, parmi les acclamations et une joie insatiable. Mais lui, qui possédait comme naturellement la piété envers Dieu, sans se laisser le moins du monde ébranler par les cris ni exalter par les louanges, a tout à fait conscience du secours venu de Dieu. Aussitôt il ordonne de placer le trophée de la passion salutaire dans la main de sa propre statue, et tandis que les artisans la dressent, tenant dans sa

main droite le signe sauveur, à l'endroit le plus fréquenté par les Romains, il ordonna de graver cette inscription en propres termes, dans la langue des Romains : " Par ce signe salutaire, par cette véritable preuve de courage, j'ai délivré votre ville que j'ai sauvée du joug de tyran ; et j'ai rétabli de plus le Sénat et le peuple des Romains dans leur ancienne illustration et splendeur, après les avoir libérés ".

Et, à la suite de ces événements, Constantin lui-même, et avec lui Licinius, qui alors n'avait pas encore tourné son esprit vers la folie dans laquelle il est tombé plus tard, se conciliaient la faveur de Dieu, l'auteur de tous les biens pour eux. Tous deux, d'une seule volonté et d'une seule pensée, établissent pour les chrétiens une loi absolument parfaite. Et ils envoient (le récit) des merveilles accomplies par Dieu en leur faveur et de la victoire remportée contre le tyran, ainsi que la loi elle-même, à Maximin, qui gouvernait encore les peuples de l'Orient et qui flattait leur amitié.

Le tyran fut très chagriné par ce qu'il apprit ; mais il ne voulut pas paraître demeurer en arrière des autres ni supprimer ce qu'il avait ordonné par crainte de ceux qui avaient donné d'autres ordres. Il écrivit donc, comme de son propre mouvement, aux gouverneurs placés sous ses ordres, ce premier rescrit en faveur des chrétiens, où il imagine mensongèrement ce qu'il n'avait jamais fait et se ment à lui-même.

## IX. COPIE DE LA TRADUCTION DE LA LETTRE DU TYRAN

« Jovius Maximin Auguste à Sabinus. Il est évident, j'en suis persuadé, pour Ta Gravité et pour tous les hommes, que nos maîtres Dioclétien et Maximien, nos pères, après avoir constaté que presque tous les hommes avaient abandonné le culte des dieux pour se mêler au peuple des chrétiens, ont justement ordonné que tous les hommes qui s'étaient éloignés du culte des dieux immortels, devaient être rappelés, par un châtiment et une punition éclatante, au culte des dieux. Mais lorsque pour la première fois je vins sous d'heureux auspices en Orient, et que j'appris qu'en certains lieux un très grand nombre d'hommes capables de servir les affaires publiques avaient été exilés

par les juges pour la cause susdite, j'ai donné des ordres à chaque juge pour qu'à l'avenir aucun d'eux ne se montre cruel à l'égard des provinciaux, mais que plutôt ils les ramènent par des paroles flatteuses et par des exhortations vers le culte des dieux. Alors donc, lorsque, conformément à mon ordre, les juges ont obéi à mes décisions, il n'est arrivé à personne des habitants des contrées de l'Orient d'être exilé ni maltraité ; mais au contraire, parce qu'il ne leur arrivait rien de pénible, ils ont été rappelés au culte des dieux.

Après cela, lorsque l'année dernière, j'arrivai heureusement à Nicomédie et que j'y prolongeai mon séjour, des citoyens de cette ville vinrent à moi avec les statues des dieux, me demandant instamment que, de toute manière, il ne fût plus permis à un tel peuple d'habiter dans leur patrie. Mais, lorsque j'appris qu'un très grand nombre d'hommes de cette religion habitaient dans ces régions, je leur répondis que j'avais eu joie et plaisir à leur pétition, mais que je ne voyais pas qu'elle fût conforme au vœu unanime. Si donc certains persévéraient dans cette superstition, chacun devait garder sa préférence, et, s'ils le voulaient, reconnaître le culte des dieux.

Cependant, aux habitants de la même ville de Nicomédie et aux autres villes qui elles aussi, m'avaient présenté sur le même objet la même requête avec beaucoup d'empressement, à savoir qu'aucun chrétien n'habitât ces villes, je fus dans la nécessité de répondre amicalement, parce que tous les anciens empereurs avaient gardé la même règle et qu'aux dieux eux-mêmes, par qui subsistent tous les hommes et la conduite même des affaires publiques, il a plu que je confirme une telle pétition que (les cités) présentaient en faveur du culte de leurs divinités.

Dans ces conditions, bien que très souvent avant le temps présent, il ait été envoyé des rescrits à Ta Dévotion et que semblablement il lui ait été ordonné par des commandements de ne pas se porter à quelque chose de déplaisant contre les provinciaux qui désireraient conserver de tels usages, mais de les traiter avec indulgence et modération, afin qu'ils n'aient à supporter ni des bénéficiant, ni de qui que ce soit, des violences ou des extorsions d'argent, j'ai décidé par suite de rappeler, par les présentes lettres, à Ta Gravité que c'est par des paroles flatteuses que tu feras le mieux reconnaître de nos provinciaux le culte des dieux. Par suite, si quelqu'un, de son propre choix, estime qu'il doit reconnaître le culte des dieux, il convient de rece-

voir de telles gens. Mais si certains veulent suivre leur propre culte, abandonne-les à leur propre choix. C'est pourquoi Ta Dévotion doit observer ce qui t'est ordonné. Qu'à personne il ne soit donné le pouvoir de vexer nos provinciaux par des violences et des extorsions d'argent, alors que, comme nous l'écrivions plus haut, c'est plutôt par des exhortations et des paroles flatteuses qu'il convient de rappeler nos provinciaux au culte des dieux. Et afin que notre ordre présent vienne à la connaissance de tous nos provinciaux, tu devras publier ce qui a été ordonné par une ordonnance que tu afficheras. »

Maximin agit ainsi contraint par la nécessité, mais cet ordre n'était pas conforme à son opinion. Il n'était ni véridique, ni digne d'être cru par personne, puisque, déjà auparavant, après avoir accordé une semblable permission son opinion avait été versatile et trompeuse. Par suite, aucun des nôtres n'osa convoquer une assemblée ni s'exposer soi-même en public, parce que la lettre ne le lui permettait pas. Elle ordonnait seulement de se garder des outrages à notre égard, mais elle ne nous accordait pas de tenir des réunions ni de bâtir des églises, ni de faire aucune des cérémonies qui nous étaient accoutumées. Cependant, les empereurs défenseurs de la paix et de la piété avaient écrit à Maximin de donner ces permissions et ils les avaient accordées à tous leurs sujets par des édits et des lois. Mais cet homme très impie avait préféré ne pas les octroyer de cette manière. Il ne le fit que lorsque, pressé par la justice divine, il fut contraint malgré lui à cette extrémité.

## X. VICTOIRE DES EMPEREURS AIMÉS DE DIEU

Voici la raison qui l'y amena. Il n'était pas capable de porter la lourde charge du pouvoir suprême qui lui avait été confié d'une manière qui n'était pas conforme à son mérite ; mais, par son inexpérience de la modération et de la raison impériales, il conduisait les affaires avec une maladresse totale ; et, par-dessus tout, il élevait son âme d'une façon déraisonnable par suite de son orgueilleuse fatuité. Déjà même envers ses associés à l'empire, qui le surpassaient en tout par la naissance, la formation, l'éducation, la dignité, l'intelligence et, ce



qui est la plus éminente des vertus, par la sagesse et la piété à l'égard du vrai Dieu, il osait s'efforcer de prévaloir sur eux et de se déclarer le premier pour ce qui est des honneurs. Poussant la folie jusqu'à la démence, il viola les conventions qu'il avait faites avec Licinius et entreprit contre lui une guerre implacable. Ensuite, en peu de temps, il bouleversa tout, troubla chaque ville, et, après avoir rassemblé une armée faite d'une multitude d'innombrables myriades d'hommes, il sortit pour le combat avec ses soldats rangés en bataille contre Licinius. Son âme était gonflée par les espoirs qu'il mettait dans les démons regardés par lui comme des dieux, et dans les myriades de ses hoplites.

Lorsqu'il en vint aux mains, il se trouva privé de la protection divine : provenant du seul et unique Dieu de l'univers, la victoire fut accordée au souverain d'alors.

Il perd tout d'abord les hoplites en qui il avait mis sa confiance. Tous ses gardes du corps l'abandonnent sans défense et tout seul, et passent auprès du vainqueur. Le malheureux rejette au plus vite les insignes impériaux qui ne lui convenaient pas ; lâchement, sans noblesse, sans courage, il s'enfonce dans la multitude, puis il s'enfuit en se cachant dans les champs, dans les bourgades et évite avec peine les mains de ses ennemis. Soucieux de son propre salut, il va ça et là. Ses actions elles-mêmes proclament que sont dignes de foi et véridiques les oracles divins, dans lesquels il est dit : " Le roi n'est pas sauvé par une nombreuse armée, et le géant ne sera pas sauvé par la multitude de sa force. Trompeur est le cheval pour le salut ; ce n'est pas dans la multitude de sa puissance qu'il sera sauvé. Voici que les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent, sur ceux qui espèrent dans sa pitié, pour délivrer leurs âmes de la mort. " C'est donc ainsi que, rempli de honte, le tyran revient dans les régions qui lui appartenaient. Il est tout d'abord saisi d'une colère furieuse contre de nombreux prêtres et prophètes des dieux qu'il admirait autrefois et dont les oracles l'avaient poussé à déclarer la guerre. Il les traite de charlatans, de trompeurs et, par-dessus tout, de traîtres à son salut, et les met à mort. Puis, il rendit gloire au Dieu des chrétiens et établit, en faveur de leur liberté, une loi très complète et très détaillée.

Aussitôt, sans qu'aucun délai lui ait été accordé, il termine sa vie par une mort misérable. La loi qu'il avait promulguée était celle-ci.

COPIE DE LA TRADUCTION DE L'ORDONNANCE DU TYRAN EN FAVEUR DES CHRÉTIENS, TRADUITE DU LATIN EN GREC

« L'empereur César Gaius Valerius, Maximin, Germanique, Sarmatique, Pieux, Heureux, Invincible, Auguste.

De toute manière et d'une façon continuelle, nous avons veillé sur l'utilité de nos provinciaux, et nous avons voulu leur fournir les biens qui sont le mieux adaptés à assurer l'avantage de tous, et tout ce qui est profitable et avantageux à leur communauté et se trouve concorder avec les pensées de chacun. C'est là ce que personne n'ignore, mais celui qui se reporte aux faits est conscient que ce que nous affirmons est évident.

Avant ces temps-ci, il est devenu manifeste à notre connaissance que, sous prétexte que les très divins Dioclétien et Maximien, nos pères, avaient donné l'ordre d'interdire les assemblées des chrétiens, beaucoup d'extorsions et de confiscations avaient été faites par les officiales, et que, par la suite, ces sévices avaient été exercés de plus en plus contre les habitants de nos provinces, pour qui nous nous efforçons d'avoir la sollicitude convenable, et dont les biens personnels avaient été détruits.

Nous avons donc adressé un rescrit, l'année dernière, aux gouverneurs de chaque province, et nous avons établi comme loi que, si quelqu'un voulait suivre telle coutume ou telle observance de la religion, il n'aurait aucun empêchement à réaliser son dessein, qu'il ne serait empêché ou entravé par personne, et que tous auraient la facilité d'agir sans aucune crainte ou suspicion, comme il leur plairait.

Du reste, il n'a pu nous échapper que quelques-uns des juges ont transgressé nos ordonnances, et ont été cause que nos sujets ont hésité sur nos prescriptions et ne sont allés qu'avec beaucoup d'hésitations aux cérémonies religieuses qui leur étaient agréables. Afin donc que, désormais, tout soupçon ou toute équivoque, susceptible d'exciter la crainte, soit enlevé, nous avons décidé de publier cette ordonnance, afin qu'il soit manifeste à tous qu'il est permis à ceux qui veulent embrasser cette secte et cette religion, en vertu de notre permission présente, selon que chacun le veut et l'a pour agréable, d'adopter cette religion qu'ils ont choisi de pratiquer d'habitude. Qu'il leur soit aussi permis de bâtir leurs églises propres. De plus, afin que notre faveur soit encore plus grande, nous avons décidé d'ordonner éga-

lement ceci : si des maisons ou des terres, qui se trouvaient avoir appartenu en toute justice aux chrétiens avant le temps présent, étaient, par suite de l'ordre de nos pères, tombées dans la possession du fisc ou avaient été prises par quelque ville, que ces biens aient été vendus ou donnés en présent à quelqu'un, nous ordonnons que tous ils soient rendus à l'ancien domaine des chrétiens, afin qu'en cela aussi tous prennent conscience de notre piété et de notre providence. »

Telles furent les paroles du tyran. Elles arrivèrent alors qu'une année entière ne s'était pas encore écoulée depuis qu'il avait fait afficher sur des stèles les édits contre les chrétiens. Nous qui, peu auparavant, lui paraissions des impies, des athées, des destructeurs de toute vie, si bien que pas une ville, pas une campagne, pas même un désert ne nous était laissé pour y habiter, c'était en faveur des chrétiens qu'il faisait maintenant des ordonnances et des législations. Et ceux qui, peu auparavant, étaient mis à mort, sous ses yeux, par le feu, le fer, la dent des bêtes fauves et les oiseaux de proie, ceux qui enduraient toute sorte de châtiments, de punitions, de morts très lamentables, comme athées et impies, ces mêmes hommes reçoivent maintenant du même empereur la permission de célébrer leur religion, l'autorisation de bâtir des églises ; le tyran lui-même confesse qu'ils possèdent certains droits !

Et c'est après avoir fait une telle confession, comme s'il avait obtenu quelque récompense de cette action, qu'il souffre moins qu'il ne l'aurait fallu et que soudain frappé par le fouet de Dieu, il meurt dans la seconde période de la guerre.

Les circonstances de sa mort ne sont pas celles qui entourent la mort des généraux qui dirigent la guerre et qui souvent, combattant courageusement pour la vertu et ceux qui leur sont chers, subissent avec bravoure, en pleine bataille, une fin glorieuse. Mais, comme un impie et un ennemi de Dieu, Maximin, lui, subit le châtiment qui lui est dû, en restant et en se cachant à la maison, alors que son armée est encore rangée pour lui sur le champ de bataille. Frappé tout à coup sur le corps entier par le fouet de Dieu, il tombe, la tête en avant, attaqué par des souffrances terribles et des douleurs insupportables. Il est rongé par la faim, toutes ses chairs sont consumées par un feu invisible excité par Dieu. Son corps perd toute la figure de sa forme ancienne et il n'en reste que des os desséchés, quelque chose qui res-

semble au fantôme d'un corps réduit à l'état de squelette par un temps prolongé. Ceux qui sont près de lui ne pensent pas autre chose sinon que pour lui le corps est devenu le tombeau de son âme, déjà enfouie dans un cadavre en train de disparaître complètement. La chaleur qui vient de la profondeur des moelles l'enflamme encore plus cruellement ; les yeux lui sortent de la tête et, en tombant de leurs propres orbites, le laissent aveugle. Mais lui, respirant encore dans cet état et confessant le Seigneur, appelait la mort. Et tout à la fin, après avoir avoué qu'il souffre justement ces maux à cause de ses excès contre le Christ, il rend l'âme.

## XI. DESTRUCTION DÉFINITIVE DES ENNEMIS DE LA PIÉTÉ

Maximin ayant donc disparu de la sorte, lui qui, resté seul des ennemis de la religion, s'était révélé le pire de tous, les églises restaurées depuis leurs fondations sortaient du sol par la grâce du Dieu tout-puissant, et la doctrine du Christ, resplendissant pour la gloire du Dieu de l'univers, recevait une assurance plus grande qu'auparavant, tandis que l'impiété des ennemis de la religion était recouverte de la honte la plus abjecte et du déshonneur.

Le premier, en effet, Maximin lui-même fut proclamé ennemi commun de tous par les empereurs ; son nom fut affiché dans des documents publics, comme celui d'un tyran très impie, très maudit, très haï de Dieu. Des portraits qui avaient été placés dans toutes les villes en son honneur et en l'honneur de ses enfants, les uns furent précipités sur le sol et foulés aux pieds ; les autres eurent leurs traits salis par une couleur sombre qui les noircissait et furent ainsi détériorés. De même toutes les statues dressées en son honneur furent pareillement abattues et brisées, elles gisaient à terre, objet de dérision et de divertissement pour ceux qui voulaient les insulter et les mépriser.

Ensuite, les autres ennemis de la religion furent aussi privés de tout honneur. Tous les partisans de Maximin furent aussi tués, surtout ceux qu'il avait honorés de dignités et de commandements et qui, par flatterie à son égard, avaient méprisé avec arrogance notre doctrine. Tel était celui qu'il avait le plus honoré, le plus respecté de tous, le

plus fidèle de ses compagnons, Peucétius, deux et trois fois consul, qui avait été établi par lui "magister summarum rationum". Tel était aussi Culcanius, qui avait également rempli toutes les charges des honneurs et qui s'était rendu célèbre par le sang de milliers de chrétiens en Egypte. En plus de ceux-ci, il y en avait un grand nombre d'autres, par le moyen de qui surtout s'était fortifiée et accrue la tyrannie de Maximin.

La justice réclama aussi Théotecne, dont elle n'avait nullement oublié ce qu'il avait fait contre les chrétiens. Après avoir élevé une idole à Antioche, il pensait en effet vivre tranquille, et il avait été investi par Maximin d'une haute autorité. Mais lorsque Licinius arriva dans la ville d'Antioche, il fit rechercher les magiciens et infliger des tortures aux prophètes et aux prêtres de la nouvelle idole, afin de s'informer par quel artifice ils avaient imaginé la tromperie. Comme il leur était impossible de le cacher, à cause des tourments dont ils étaient pressés, ils révélèrent que tout le mystère était une tromperie, machinée par l'art de Théotecne. Licinius infligea à tous le châtiment qu'ils méritaient : il livra à la mort d'abord Théotecne lui-même, puis les compagnons de sa magie, après de très nombreux supplices. A tous ceux-ci furent aussi ajoutés les enfants de Maximin, qu'il avait déjà rendus participants de la dignité impériale et qu'il avait fait représenter avec lui dans les inscriptions et les images. Eux aussi les parents du tyran qui auparavant s'enorgueillissaient et avaient l'audace d'opprimer tous les hommes, subirent les mêmes peines que ceux dont on vient de parler, avec le suprême déshonneur. Car ils n'avaient pas reçu auparavant la leçon, ils n'avaient pas connu ni compris l'exhortation des Ecritures sacrées : " Ne vous confiez pas en des princes, ni en des fils d'hommes, en qui il n'est point de salut. Son esprit s'en ira et retournera dans sa terre ; en ce jour-là, tous leurs calculs seront perdus. "

A Dieu, tout-puissant et roi de l'univers, grâces soient rendues en toutes choses ; très abondantes grâces aussi soient rendues au Sauveur et au Rédempteur de nos âmes, Jésus-Christ, par qui nous prions continuellement que nous soit gardée ferme et inébranlable la paix à l'abri des embarras du dehors et la paix de l'esprit.

# LIVRE X

## I. LA PAIX QUE DIEU NOUS A ACCORDÉE

A Dieu tout-puissant et roi de l'univers, grâces en toutes choses ; très pleines actions de grâces aussi au Sauveur et au Rédempteur de nos âmes, Jésus-Christ, par qui nous prions continuellement pour que nous soit gardée ferme et inébranlable la paix à l'égard des embarras du dehors et des dispositions de l'esprit.

En même temps que ces prières, nous avons encore ajouté ici le dixième livre de "l'Histoire ecclésiastique" à ceux qui précèdent et nous te le dédions, Paulin très sacré pour moi, en te proclamant, pour ainsi dire, le sceau de toute l'entreprise. A bon droit, nous insérerons ici dans un nombre parfait, le discours parfait, le panégyrique de la restauration des églises, obéissant en quelque sorte à un esprit divin qui m'invite ainsi : " Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des merveilles : sa droite l'a sauvé et son bras saint. Le Seigneur a manifesté son salut, à la face des nations il a révélé sa justice. "

Suivant l'ordre de cet oracle, chantons donc le cantique nouveau pour le présent, parce que, après les spectacles et les récits terribles et sombres, nous avons été jugés dignes de voir maintenant de tels prodiges, de célébrer de telles merveilles, que beaucoup d'hommes avant nous, réellement justes et témoins de Dieu, ont désiré voir sur la terre et n'ont pas vues, entendre et n'ont pas entendues. Mais ces hommes, s'étant hâtés le plus qu'ils ont pu, ont obtenu dans les cieux mêmes des biens de beaucoup supérieurs et dans le paradis ils se sont emparés des délices divines. Quant à nous, en confessant que ces biens sont plus grands que nous ne le méritons, nous sommes frappés de stupeur par la libérale magnificence de leur auteur ; nous l'admirons aussi justement de toute la force de notre âme, le vénérant et rendant témoignage à la vérité de l'Écriture, où il est dit : " Venez et voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a accomplis sur la terre, supprimant les guerres jusqu'aux extrémités de la terre. Il brisera l'arc et il rompra les armes et il brûlera les boucliers dans le feu. " Réjouissons-nous de ces merveilles qui ont été manifestement accomplies pour nous et continuons la suite de notre ouvrage.

Elle a donc disparu, de la manière indiquée plus haut, toute la race des ennemis de Dieu ; elle s'est évanouie, tout d'un coup, de la vue des hommes, de telle sorte qu'à nouveau la parole divine a eu son accomplissement, celle qui dit : " J'ai vu l'impie élevé et exalté comme les cèdres du Liban ; et j'ai passé et voici qu'il n'était plus. J'ai cherché sa place et ne l'ai pas trouvée. " Déjà du reste un jour brillant et lumineux, que n'assombrissait aucun nuage, éclairait des traits d'une lumière céleste les Églises du Christ par toute la terre habitée. Même ceux qui étaient en dehors de notre confrérie, rien ne les empêchait de jouir sinon de biens égaux aux nôtres, du moins du rayonnement et de la participation de ces biens qui nous étaient accordés par Dieu.

## II. LA RESTAURATION DES ÉGLISES

Tous les hommes donc étaient délivrés de l'oppression des tyrans et exempts des maux anciens. Chacun de son côté reconnaissait comme seul vrai Dieu celui qui avait combattu en faveur des hommes pieux. Mais pour nous surtout, qui avions placé nos espérances dans le Christ de Dieu, une joie indicible, un bonheur divin s'épanouissaient pour tous dans tous les édifices qui avaient été peu auparavant renversés par les impiétés des tyrans, et qui revivaient en quelque sorte comme d'une longue et mortelle dévastation. Nous voyions les temples se relever à nouveau de leurs ruines jusqu'à une hauteur infinie, et recevoir une splendeur de beaucoup supérieure à celle des temples qui autrefois avaient été détruits.

Mais les empereurs du rang le plus élevé fortifiaient encore pour nous, accroissaient et étendaient, par des législations continuelles en faveur des chrétiens, ce qui venait de la magnificence de Dieu. De plus, les évêques recevaient personnellement et d'une manière courante des lettres, des honneurs, de riches cadeaux de l'empereur. Il ne sera peut-être pas hors de propos, selon l'occasion convenable du récit, d'insérer dans ce livre, comme sur une stèle sacrée, les termes mêmes de ces documents traduits du latin en grec, afin qu'ils soient conservés dans la mémoire de tous ceux qui viendront après nous.



### III. LES DÉDICACES CÉLÉBRÉES EN TOUT LIEU

En outre, nous fut procuré le spectacle désiré et souhaité par nous tous : fêtes de dédicaces dans chaque ville, consécérations d'églises récemment construites, assemblées d'évêques réunis à cette fin, concours de fidèles venus de loin et de partout, sentiments d'amitié des peuples pour les peuples, union des membres du corps du Christ en une seule harmonie d'hommes assemblés. Conformément à l'annonce prophétique qui d'avance signifiait l'avenir d'une manière mystique, c'était donc ainsi que se réunissait l'os à l'os, la jointure à la jointure, et que la parole prophétisée par énigmes s'accomplissait sans erreur. Une même force de l'Esprit divin circulait à travers tous les membres ; une seule âme pour tous, la même et unique ardeur de la foi ; un seul hymne pour glorifier Dieu. Oui, c'étaient vraiment de parfaites adorations des chefs, des rites sacrés des prêtres et, dans l'église, des institutions dignes de Dieu, manifestées tantôt par le chant des psaumes, par l'audition des paroles que Dieu nous a transmises, tantôt par l'accomplissement de liturgies divines et mystiques : c'étaient des symboles ineffables de la passion du Sauveur. Ensemble, tous les âges, hommes et femmes, de toute la force de la pensée, l'esprit et l'âme réjouis, glorifiaient Dieu auteur des biens, par des prières et des actions de grâces. Et chacun des chefs présents prononçait des panégyriques, selon la mesure de son talent, pour célébrer la fête.

### IV. PANÉGYRIQUE SUR L'ÉTAT BRILLANT DES AFFAIRES

Un homme, de ceux qui étaient convenablement doués, s'avança au milieu d'une assemblée ; il avait composé un discours. Dans une église comble, en présence d'un très grand nombre de pasteurs qui, en silence et en ordre, prêtaient l'oreille, devant un évêque en tout excellent et aimé de Dieu, par le zèle et l'activité de qui avait été bâti le temple de Tyr, le plus beau de ceux de Phénicie, il prononça les paroles suivantes :

## PANÉGYRIQUE SUR L'ÉRECTION DES ÉGLISES, ADRESSÉ A PAULIN, ÉVÊQUE DE TYR

« Amis de Dieu, prêtres revêtus de la sainte tunique, parés de la couronne céleste de la gloire, oints de l'onction divine, vêtus de la robe sacerdotale de l'Esprit Saint. Et toi, jeune ornement du saint temple de Dieu, honoré par Dieu de la prudence des vieillards, toi qui as montré des œuvres magnifiques et des actions d'une vertu nouvelle et dans tout son éclat ; toi, à qui Dieu lui-même, qui contient le monde entier, a accordé ce don choisi de construire et de restaurer sa maison sur la terre, pour le Christ son Verbe Fils unique et premier né, et pour sa sainte et pieuse épouse ; on pourrait t'appeler nouveau Béséléel, constructeur d'une tente divine, ou encore Salomon, roi d'une Jérusalem nouvelle, de beaucoup supérieure à l'ancienne, ou encore nouveau Zorobabel, qui apporte une gloire beaucoup plus grande que la première au temple de Dieu. Et vous aussi, rejetons du troupeau sacré du Christ, foyer des bons discours, école de sagesse, religieux auditoire, vénérable et aimé de Dieu.

Autrefois, c'est en entendant lire les textes divins que nous avons connu les merveilleux signes de Dieu, les bienfaits des miracles du Seigneur envers les hommes. Ainsi formés, il nous a été permis d'adresser à Dieu des hymnes et des cantiques et de dire : " O Dieu, nous avons entendu de nos oreilles ; nos pères nous ont annoncé l'œuvre que tu as faite dans leurs jours, dans les jours anciens. "

Mais maintenant, ce n'est plus seulement par des récits, par des bruits de paroles que nous connaissons le bras élevé et la céleste main de notre Dieu très bon et roi de toutes choses ; c'est, pour ainsi dire, par des œuvres, par nos yeux mêmes, que nous voyons combien les choses d'autrefois, transmises par la mémoire, sont fidèles et vraies. Il nous est permis de chanter pour la seconde fois l'hymne de la victoire, de le proclamer très haut et de dire : " Comme nous l'avons entendu, c'est ainsi que nous l'avons vu dans la cité du Seigneur des armées, dans la cité de notre Dieu. " Dans quelle cité, sinon dans celle-ci, qui a été récemment fondée et bâtie par Dieu ? " Elle est l'Église du Dieu vivant, la colonne et le fondement de la vérité. " C'est à son sujet qu'une autre parole divine annonce ainsi une nouvelle : " Des choses glorieuses ont été dites de toi, cité de Dieu. " C'est en elle que le Dieu de toute bonté nous a rassemblés par la grâce de son Fils unique et que chacun des invités chante et même crie

en disant : " Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit : nous irons dans la maison du Seigneur ", et encore : " Seigneur j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire. "

Et que non seulement chacun le dise pour soi, mais que tous ensemble, d'un seul esprit et d'une seule âme, nous l'honorions et le bénissions, en disant : " Grand est le Seigneur et pleinement digne de louange dans la cité de notre Dieu, sur sa montagne sainte. " En effet, il est véritablement grand, " grande est sa demeure, élevée et large " ; elle est " éclatante de beauté au-dessus des fils des hommes. " Grand est le Seigneur, " qui accomplit seul des merveilles. " Grand " celui qui fait de grandes choses, incompréhensibles, glorieuses, extraordinaires, sans nombre. " Grand " celui qui change les circonstances et les temps, qui dépose les rois et les établit ", " qui fait lever le pauvre de la terre, qui du fumier relève le mendiant ", " Il a renversé les puissants de leurs sièges et il a exalté les humbles au-dessus de la terre ; il a rempli de biens les affamés ", et il a brisé " les bras des orgueilleux ".

Ce n'est pas seulement à des fidèles, mais aussi à des infidèles qu'il a confirmé le souvenir des récits anciens, lui, le thaumaturge, l'ouvrier des grandes œuvres, le maître de l'univers, le démiurge du monde entier, le tout-puissant, le tout bon, l'unique et seul Dieu, à qui nous devons chanter un chant nouveau, l'adressant en pensée " à celui qui seul fait des merveilles, parce que sa miséricorde est pour l'éternité ; à celui qui a frappé de grands rois et qui a fait périr des rois puissants, parce que sa miséricorde est pour l'éternité ; parce que, dans notre bassesse, il s'est souvenu de nous et qu'il nous a délivrés de nos ennemis. "

Et puissions-nous ne jamais cesser de célébrer ainsi le Père de toutes choses. Quant à celui qui est pour nous la seconde cause des biens, l'introducteur dans la connaissance de Dieu, le maître de la véritable piété, le destructeur des impies, le tueur des tyrans, le redresseur de la vie. le sauveur des désespérés que nous étions, Jésus, ayons son nom à la bouche et honorons-le. Seul, en effet, étant l'Enfant absolument unique et très bon du Père très-bon, selon la pensée de la philanthropie du Père, il a revêtu très volontiers notre nature, à nous qui étions plongés dans la corruption d'en-bas. Comme le meilleur des médecins, qui, pour le salut des malades, " regarde les maux, touche les choses répugnantes et sur les malheurs d'autrui récolte des cha-

grins pour lui-même ", il nous a sauvés, nous qui n'étions pas seulement malades et atteints de plaies terribles ou de blessures purulentes, mais encore couchés au milieu des morts ; il nous a attirés à lui des abîmes mêmes de la mort, parce qu'aucun autre de ceux qui sont au ciel n'avait assez de force pour nous procurer sans dommage le salut de tels maux.

Seul donc il a encore touché la corruption de notre profonde misère ; seul il a supporté nos labeurs ; seul il a pris sur lui les peines de nos impiétés. Il nous a relevés, lorsque nous étions non pas à moitié morts, mais déjà complètement corrompus et puants, dans les tombeaux et dans les sépulchres. Autrefois et maintenant, avec l'ardeur de son amour pour les hommes, il nous sauve contrairement à toute espérance de qui que ce soit et donc aussi de la nôtre, et il nous donne l'abondance des biens de son Père, lui, le vivificateur, le guide vers la lumière, notre grand médecin, roi et Seigneur, le Christ de Dieu.

Mais autrefois, quand le genre humain tout entier était plongé dans une nuit ténébreuse et une ombre profonde, par suite de l'égarement causé par des démons néfastes et les activités des esprits impies, il parut une fois pour toutes et délia les multiples chaînes de nos impiétés comme une cire qui fond sous les traits de la lumière même. Et maintenant, après une telle grâce et une telle bienfaisance, la jalousie haineuse du démon ami du mal a, pour ainsi dire, fait éclater et mobilisé contre nous toutes ses puissances de mort. Et d'abord, comme un chien enragé qui se brise les dents contre les pierres qu'on lui lance, et qui exerce contre des objets inanimés sa colère à l'égard de ceux qui le repoussent, le démon a tourné sa fureur sauvage contre les pierres des églises et les matériaux sans vie des maisons de prière : il nous a ainsi, comme il le pensait, privés d'églises. Ensuite, il a lancé de terribles sifflements, ses cris de serpent, tantôt par les menaces de tyrans impies, tantôt par les ordonnances blasphématoires de princes pervers. Puis, il a vomi la mort, dont il est l'auteur, et infecté les âmes qu'il avait conquises par des poisons vénéneux et mortels ; bien plus, il les a complètement fait périr, par des sacrifices mortels offerts aux idoles mortes, et il a excité contre nous comme en cachette toute bête à forme humaine, et toute espèce d'animaux sauvages.

Alors de nouveau, l'ange du grand conseil, le grand archistratège de Dieu, après l'exercice suffisant qu'avaient accompli les plus grands soldats de son royaume avec une constance et une fermeté totales, a

paru tout à coup, et il rejeté les forces ennemies et adverses dans l'obscurité et le néant, si bien qu'elles semblèrent n'avoir jamais été nommées. Quant à ses amis et à ses familiers, il les a conduits au-delà de la gloire, en présence non seulement de tous les hommes, mais encore des puissances célestes, du soleil, de la terre, des étoiles, du ciel tout entier et de l'univers.

Par conséquent à ce moment, chose qu'on n'avait jamais vue, les empereurs les plus éminents de tous, conscients de l'honneur qu'ils avaient obtenu de lui, se mirent à cracher à la face des idoles mortes, à fouler aux pieds les cérémonies impies des démons, à se moquer de l'erreur antique et traditionnelle, à reconnaître comme le seul et unique Dieu, le bienfaiteur commun de tous les hommes et d'eux-mêmes, à confesser le Christ enfant de Dieu, roi souverain de toutes choses, à le proclamer Sauveur sur des inscriptions, inscrivant en caractères impériaux, pour une impérissable mémoire, ses heureux succès, ses victoires contre les impies, au milieu de la ville qui règne sur les villes de la terre. Ainsi, seul de ceux qui furent jamais, Jésus-Christ, notre Sauveur, fut non seulement reconnu par ceux-là mêmes qui sont les plus puissants sur la terre, comme un roi ordinaire né d'entre les hommes, mais il fut encore adoré par eux comme le véritable enfant du Dieu de l'univers et Dieu lui-même.

Et c'était à bon droit. Qui, en effet, de ceux qui ont jamais régné est parvenu à ce degré de vertu, qu'il a rempli de son nom l'oreille et la langue de tous les hommes (qui sont) sur la terre ? Quel roi, après avoir établi des lois aussi pieuses et aussi sages, a pu les faire connaître suffisamment pour être entendu par tous les hommes, depuis les extrémités de la terre jusqu'aux limites du monde habité ? Qui a changé les mœurs barbares et sauvages des nations grossières par ses lois douces et très amies des hommes ? Qui, après avoir été combattu de tous pendant des siècles entiers, a manifesté une puissance surhumaine, telle qu'elle fleurit chaque jour et se renouvelle à travers le monde entier ? Qui a fondé un peuple, dont on n'avait jamais entendu parler, non pas en le cachant dans un coin perdu de la terre, mais (en l'établissant) sur toute la terre qui est sous le soleil ? Qui a ainsi muni ses soldats des armes de la piété, au point que leurs âmes ont paru plus fortes que le diamant dans les combats contre leurs adversaires ? Quel roi est aussi puissant, dirige son armée après sa mort, dresse des trophées contre ses ennemis, remplit tout lieu, toute

contrée, toute cité, tant grecque que barbare, des dédicaces de ses maisons royales et de ses temples divins, tels que les ornements et les offrandes magnifiques de ce temple où nous sommes ?

Elles sont vraiment vénérables et grandes, dignes de provoquer l'étonnement et l'admiration, et sont comme des preuves manifestes de la royauté de notre Sauveur, qui aujourd'hui encore " a parlé et tout a existé ; il a ordonné et tout a été créé. " Qui en effet pouvait s'opposer à la volonté du roi souverain, du chef suprême, du Verbe de Dieu lui-même ? Ces (ornements et ces offrandes) auraient besoin d'un discours spécial pour qu'on en fit à loisir l'exacte description et explication.

Car l'activité de ceux qui se sont donné de la peine pour construire cet édifice n'est pas jugée aussi grande par celui qui est célébré comme Dieu, lorsqu'il regarde le temple animé que vous êtes tous et lorsqu'il considère la maison faite de pierres vivantes et bien fixées, qui est fortement et solidement établie " sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire " qu'ont rejetée non seulement les artisans de cette maison ancienne qui n'est plus, mais encore ceux de la construction faite par la plupart des hommes, et qui subsiste jusqu'à présent, architectes mauvais d'œuvres mauvaises. Mais le Père a éprouvé cette pierre angulaire ; et alors et maintenant il l'a établie comme tête d'angle de cette Église qui nous est commune.

Tel est donc ce temple vivant d'un Dieu vivant, qui est construit de nous-mêmes, je parle de ce sanctuaire très grand et véritablement digne de Dieu, dont l'intérieur est impénétrable, invisible au plus grand nombre, réellement saint et saint des saints.

Qui, l'ayant contemplé, oserait en parler ? Qui serait capable de se baisser pour regarder dans ses enceintes sacrées, sinon le seul grand pontife de l'univers, à qui seul il est permis de scruter les mystères de toute âme raisonnable ? Peut-être aussi est-il encore permis à un autre d'occuper la seconde place après celui-ci, mais seulement à un seul autre pris parmi ses égaux, à celui qui a été établi le chef de cette armée ici présente, que lui-même, le premier et grand pontife, a honoré du second rang des sacerdoce d'ici-bas, au Pasteur de votre divin troupeau, qui a obtenu la direction de votre peuple par l'élection et le jugement du Père, comme s'il l'avait établi lui-même son serviteur et son interprète, le nouvel Aaron ou Melchisédech rendu

semblable au Fils de Dieu, demeurant avec nous et conservé par lui pour longtemps, grâce aux prières communes de nous tous.

A cet homme seul donc, après le premier et suprême pontife, qu'il soit permis, sinon au premier rang, du moins au second, de voir et d'examiner le spectacle intérieur de vos âmes. L'expérience et la longueur du temps lui ont permis de connaître exactement chacun de vous ; son zèle et ses soins vous ont tous établis dans le bon ordre et la doctrine de la piété, et, plus que tous, il est réellement capable d'exposer dans des discours qui rivalisent avec ses œuvres, les grandes entreprises qu'il a accomplies avec l'aide de la puissance divine.

Notre premier et grand pontife a dit que ce qu'il voit faire à son Père, le Fils le fait semblablement. Votre pasteur, lui aussi, comme s'il regardait vers le premier maître avec les yeux purs de l'intelligence, tout ce qu'il lui voit faire, il l'exécute en utilisant ces actions comme modèles et archétypes et il en reproduit les images, en y mettant toute la ressemblance qu'il est possible. Il ne le cède en rien à ce Béséléel, que Dieu lui-même a rempli d'esprit de sagesse et d'intelligence, et de toute autre connaissance technique et scientifique, et qu'il a appelé à être l'artisan de la construction du temple selon les symboles des types célestes. Celui-ci donc lui aussi, de la même manière, porte dans son âme l'image du Christ entier, le Verbe, la Sagesse, la Lumière. Il est impossible de dire avec quelle grandeur d'âme, avec quelle main généreuse et inépuisable en ressources, avec quelle émulation de la part de vous tous, avec quelle magnanimité des donateurs dans les offrandes que vous lui avez faites vous avez rivalisé d'ardeur avec lui pour n'être aucunement laissés en arrière. Cet homme s'est donc mis à bâtir ce temple magnifique du Dieu très Haut, semblable par sa nature au modèle du temple parfait, dans la mesure où le visible peut être semblable à l'invisible.

Cet emplacement, dont il est juste de parler avant tout, était encombré, par les mauvais desseins des ennemis, de toute sorte de matériaux impurs. Il ne l'a pas dédaigné et il n'a pas cédé à la méchanceté de ceux qui avaient agi de la sorte, bien qu'il lui fût possible d'aller ailleurs, - il y avait dans la ville un grand nombre de lieux favorables - de trouver des facilités de travail et d'éviter des embarras. Lui-même d'abord s'excita à l'ouvrage ; puis il fortifia le peuple entier par son zèle, et les ayant rassemblés comme en une seule grande main (faite) de toutes les mains, il commença par mener ce premier

combat. Il pensait que cette église, qui avait été spécialement détruite par les ennemis, qui avait été la première à la peine, qui avait subi avant nous les mêmes persécutions que nous, qui, comme une mère, avait été privée de ses enfants, devait jouir avec eux de la magnificence du Dieu tout bon.

Lors donc que le grand pasteur eut écarté les bêtes sauvages, les loups, et toutes les espèces d'animaux féroces et cruels, lorsqu'il eut brisé " les dents des lions ", ainsi que le disent les Ecritures divines, et qu'il eut jugé bon de rassembler à nouveau ses enfants en un seul corps, ce fut aussi très justement qu'il releva la bergerie du troupeau " pour couvrir de honte l'ennemi et le persécuteur ", et pour opposer une réfutation aux audaces que les impies avaient dirigées contre Dieu. Et maintenant, ils ne sont plus les ennemis de Dieu, parce qu'ils n'étaient pas. Après avoir, pour un peu de temps, provoqué des bouleversements, ils ont, eux aussi, été bouleversés, puis ils ont reçu un châtiment d'une incontestable justice, entraînant dans une ruine complète eux-mêmes, leurs amis et leurs maisons, de telle sorte que les prophéties, gravées autrefois sur des stèles sacrées, ont été confirmées comme vraies par les faits. Parmi celles-ci, entre autres, la parole divine disait vrai lorsqu'elle déclarait à leur sujet :

" Les pécheurs ont tiré le glaive ; ils ont tendu leur arc pour frapper le pauvre et le mendiant, pour égorger ceux qui ont le cœur droit ".  
" Que leur glaive pénètre dans leur cœur et que leurs arcs soient brisés. " Et " leur mémoire à son tour a péri avec l'écho, et leur nom a été effacé pour le siècle et pour le siècle du siècle ", parce que, plongés dans les maux, " ils ont crié et il n'y a eu personne pour les sauver ; ils ont crié vers le Seigneur et il ne les a pas écoutés ". Mais " leurs pieds ont été entravés et ils sont tombés ; nous, au contraire, nous nous sommes relevés et nous avons été redressés. " Et sous les yeux de tous a été manifestée la vérité de cette prophétie : " Seigneur, c'est dans ta ville que tu as réduit leur image à néant. "

Mais ceux-ci, à la manière des géants, avaient entrepris une lutte contre Dieu, et ils ont obtenu la même fin catastrophique de leur vie. Au contraire, les résultats de la constance à l'égard de Dieu, délaissée et méprisée des hommes, sont tels que nous les voyons, comme le proclamait à son sujet la prophétie d'Isaïe en ces termes : " Réjouis-toi, désert altéré ; exulte, désert, et fleuris comme un lis : les déserts fleuriront et exulteront. Fortifiez-vous, mains défaillantes et



genoux affaiblis. Consolez-vous, pusillanimes ; fortifiez-vous, ne craignez pas. Voici que notre Dieu rend justice et rendra justice ; lui-même viendra et nous sauvera parce que, dit-il, de l'eau a jailli dans le désert et une source dans une terre altérée ; et celle qui était sans eau sera changée en marécage et sur une terre altérée jaillira une source d'eau. " Et ces paroles autrefois prophétisées oralement, ont été confiées aux livres sacrés. Mais maintenant ce n'est plus par des mots, c'est par des réalités elles-mêmes que les faits nous ont été transmis. Cette église était déserte, elle était aride, elle était dépouillée et privée de défense. " Comme dans une forêt on coupe du bois à coups de hache, ils avaient enfoncé " ses portes ; " ensemble, avec la cognée et le marteau ", ils l'avaient saccagée ; ils avaient détruit ses livres ; " ils avaient incendié le sanctuaire de Dieu ; ils avaient profané, en le jetant à terre, le tabernacle de son nom ". " Tous ceux qui-passaient sur la route " vengangeaient cette église, après en avoir franchi les haies ; " le sanglier sorti de la forêt la dévastait et la bête solitaire la ravageait ". Maintenant, par l'étonnante puissance du Christ, lorsque celui-ci l'a voulu, elle est devenue " comme un lis ". En effet, c'était alors par sa volonté qu'elle était châtiée comme par un père vigilant, " car celui qu'aimé le Seigneur, il le châtie et il fouette tout fils qu'il accueille. "

Lors donc qu'elle eut été corrigée de façon mesurée, ainsi qu'il le fallait, elle reçut d'en haut l'ordre de se réjouir de nouveau ; elle fleurit " comme un lis " ; elle parfume tous les hommes de l'odeur divine, parce que, dit l'Écriture, " une eau a jailli dans le désert ", le flot de la régénération divine que confère le bain salutaire. Et maintenant, ce qui était il y a peu de temps le désert est devenu " un marécage, et dans la terre altérée " a jailli " une source d'eau " vive, et " les mains qui autrefois étaient sans vigueur " sont devenues véritablement fortes. Les présents travaux sont les preuves grandes et manifestes de la force de nos mains. Mais, eux aussi, les genoux, autrefois débiles et sans force, ont repris leur démarche habituelle et ils suivent, en allant droit devant eux, la route de la connaissance de Dieu, en se hâtant vers leur propre troupeau, celui du très bon pasteur. Et si quelques-uns ont des âmes engourdies par les menaces des tyrans, même ceux-là le Verbe Sauveur ne les laisse pas sans soins.

Bien au contraire, il les soigne, eux aussi, et les excite à se laisser consoler par Dieu en disant : " Consolez-vous, cœurs pusillanimes,

soyez forts, ne craignez pas. "

La parole qui prédisait que celle qui était devenue déserte à cause de Dieu devait jouir de ces biens, notre nouveau et splendide Zorobabel l'a entendue grâce à l'ouïe aiguisée de son esprit, après cette amère captivité et l'abomination de la désolation. Il n'a pas méprisé le cadavre sans vie. Avant toute autre chose, par des supplications et des sacrifices, il s'est rendu le Père propice avec le concours unanime de vous tous.

Puis, ayant pris comme allié et comme auxiliaire celui qui seul ressuscite les morts, il a relevé celle qui était tombée, après l'avoir auparavant purifiée et guérie de ses maux. Il l'a revêtue d'une robe qui n'était pas l'ancienne robe d'autrefois, mais celle dont il avait été instruit par les oracles divins, qui disaient clairement : " Et sera la gloire dernière de cette maison plus grande que la première. "

Pour cette église, il a donc délimité tout l'emplacement, beaucoup plus grand (que le premier). Il en a fortifié le périmètre extérieur par une muraille qui l'entoure entièrement, de manière à constituer un rempart très sûr de l'ensemble. Il a déployé un grand vestibule, dressé en hauteur, du côté des rayons du soleil levant, et il a donné à ceux qui sont loin au dehors des enceintes sacrées une large vue de ce qui est à l'intérieur ; il invite pour ainsi dire ceux qui sont étrangers à la foi à tourner les regards vers les premières entrées. Personne d'ailleurs ne passerait devant le temple qu'il n'ait d'abord l'âme pénétrée de douleur au souvenir de l'abandon d'autrefois et de l'étonnante merveille réalisée maintenant. Peut-être l'évêque a-t-il espéré que l'homme, ainsi pénétré de cette douleur, serait attiré et poussé à entrer à la vue même (du monument).

A l'intérieur, il n'a pas permis à celui qui franchissait les portes de pénétrer immédiatement avec des pieds souillés et non lavés dans le sanctuaire ; mais il a laissé aussi grand que possible l'espace compris entre le temple et les premières entrées, et il l'a orné de quatre portiques fermés sur eux-mêmes ; il a fait de ce lieu une sorte d'enceinte à quatre côtés, avec des colonnes qui s'élèvent de partout : les intervalles qui séparent ces colonnes sont fermés par des barrières en bois, disposées en réticule, qui s'élèvent à une hauteur convenable. Il a laissé vide le milieu pour qu'on puisse voir le ciel, accordant ainsi (aux visiteurs) un air brillant et librement exposé aux rayons du soleil. C'est là qu'il a placé les symboles des purifications sacrées : il a

disposé en face du temple des fontaines pour fournir en abondance de l'eau vive où peuvent se laver ceux qui pénètrent dans les enceintes du temple. Ce premier endroit par lequel passent ceux qui entrent, offre à tous de la beauté et de l'agrément ; et à ceux qui ont encore besoin des premières initiations, il présente la demeure assortie à leurs exigences. Mais il fit mieux que d'offrir le spectacle de cette entrée. Par le moyen de vestibules intérieurs encore plus nombreux, il ouvrit des entrées vers le temple. Les disposant face aux rayons du soleil, il ouvrit trois portes d'un seul côté, et il lui plut que celle du milieu fût beaucoup plus grande que les deux autres, en hauteur et en largeur ; il la décora d'appliques de bronze, réunies par des attaches de fer ; il l'orna de ciselures variées en relief et, ainsi qu'à une reine, il établit les deux autres à ses côtés comme des gardes du corps. De la même manière, il pourvut les portiques, situés de part et d'autre de l'ensemble du temple, du même nombre de vestibules. Pour éclairer par en haut ces vestibules d'une lumière plus abondante, il imagina différentes ouvertures percées dans l'édifice et il les orna également d'une manière variée par des travaux en bois.

Quant à la basilique elle-même, il la construisit avec des matériaux encore plus riches et précieux, et il fut dans les dépenses d'une libéralité sans réserve. Ici, je crois qu'il est superflu de décrire la longueur et la largeur de l'édifice, sa beauté éclatante, sa grandeur supérieure à toute parole, l'aspect brillant des ouvrages que je parcours par la parole, leur hauteur qui atteint les cieux, les cèdres précieux du Liban qui sont placés au-dessus de l'édifice. De ceux-ci, l'oracle divin lui-même n'a pas passé la mention sous silence : " Les arbres du Seigneur se réjouiront, dit-il, et les cèdres du Liban qu'il a plantés. "

Que me faut-il maintenant décrire exactement l'ordonnance pleine de sagesse et d'art architectural, la beauté extrême de chacune des parties, alors que le témoignage de la vue dispense de l'enseignement qui se transmet par le moyen des oreilles ? Lorsqu'il eut ainsi achevé le temple, il l'orna de trônes très élevés pour l'honneur de ceux qui président, et en outre de bancs disposés en ordre pour ceux du commun, ainsi qu'il est convenable. Ensuite, il disposa au milieu le saint autel des saints mystères ; et, pour qu'il demeurât inaccessible à la multitude, il l'entoura de barrières en bois réticulé, qui, jusqu'au sommet, étaient travaillées avec un art délicat, de manière à offrir aux spectateurs un admirable spectacle. Le pavé ne fut pas non plus

négligé par lui : il l'orna à la perfection d'un marbre de toute beauté. Il pensa également aux parties extérieures du temple: il fit élever avec art, de chaque côté, des exèdres et des bâtiments très grands qui se joignent l'un à l'autre en s'adossant aux flancs de la basilique et s'unissent à elle par des passages débouchant sur le bâtiment central. Quant aux locaux nécessaires pour ceux qui avaient encore besoin de la purification et des ablutions conférées par l'eau et par l'Esprit-Saint, notre très pacifique Salomon, après avoir édifié le temple de Dieu, les fit encore construire, de sorte que la prophétie citée plus haut ne fut plus seulement une parole, mais une réalité.

Maintenant en effet, il est vrai que " la gloire de cette maison, la dernière, est plus grande que celle de la première ". Car il fallait et il était convenable, après que son Pasteur et Maître eut une fois pour toutes subi la mort pour elle, après qu'il eut, à la suite de la Passion, transféré dans l'éclat et la gloire le corps qu'il avait revêtu à cause de ses souillures ; après qu'il eut ramené la chair, qu'il avait rachetée, de la corruption à l'incorruption, il fallait, dis-je, que cette église retirât semblablement les fruits de l'économie du Sauveur. Et parce qu'elle a reçu de lui la promesse de biens supérieurs de beaucoup à ceux d'ici-bas, elle désire recevoir d'une façon durable, pour les siècles à venir, la gloire beaucoup plus grande de la régénération dans la résurrection d'un corps incorruptible, dans la compagnie du chœur des anges de lumière, dans les palais de Dieu au delà des cieux, avec le Christ Jésus lui-même, l'universel bienfaiteur et Sauveur.

Mais en effet, et dans le temps présent, celle qui était autrefois abandonnée et délaissée est maintenant, par la grâce de Dieu, entourée de fleurs. Elle est vraiment devenue comme un lis, selon que le dit la prophétie ; elle a repris la robe nuptiale et ceint la couronne d'honneur ; elle a été instruite par Isaïe à conduire le chœur, pour "hanter l'action de grâces à Dieu notre roi, en le glorifiant avec des paroles de bénédiction. Ecoutons-la dire : " Que mon âme se réjouisse dans le Seigneur ; car il m'a revêtue d'un vêtement de salut et d'une tunique de joie ; il a entouré ma tête d'un diadème comme pour un époux ; et comme une épouse il m'a parée d'un ornement. Et comme une terre qui fait croître sa fleur, comme un jardin qui fait éclore ses semences, ainsi le Seigneur a fait germer la justice et l'allégresse en présence de toutes les nations." C'est par ces paroles qu'elle conduit le chœur. D'autre part, c'est en termes semblables que l'époux, le

Verbe céleste, Jésus-Christ lui-même, lui répond. Ecoute ce que dit le Seigneur : " Ne crains pas parce que tu as été couverte de honte ; ne rougis pas parce que tu as été outragée. Oublie ta honte éternelle ; ne te souviens plus de l'opprobre de ta viduité. Ce n'est pas comme une femme abandonnée et pusillanime que le Seigneur t'a appelée, ni comme une femme haïe depuis sa jeunesse. Ton Dieu a dit : Un peu de temps je t'ai abandonnée, et j'aurai pitié de toi dans une grande pitié ; c'est sans grande colère que j'ai détourné de toi mon visage, mais c'est dans une pitié éternelle que j'aurai pitié de toi, dit le Seigneur qui t'a délivrée. Lève-toi, lève-toi, toi qui as bu de la main du Seigneur la coupe de sa colère, car la coupe du vertige, le vase de ma colère, tu l'as bu et tu l'as vidé. Et il n'y avait personne pour te consoler, de tous les enfants que tu as enfantés et il n'y en avait pas un qui te prît par la main. Voici, j'ai enlevé de ta main la coupe du vertige, le vase de ma colère et tu n'auras plus à le boire désormais. Et je le remettrai dans les mains de ceux qui ont commis l'injustice envers toi et qui t'ont humiliée. Lève-toi, lève-toi, revêts ta force, revêts ton éclat. Secoue la poussière et lève-toi. Assieds-toi, détache le lien de ton cou. Lève les yeux autour de toi et vois tes enfants rassemblés.

Voici, ils se sont rassemblés et ils sont venus à toi. Moi, je vis, dit le Seigneur ; tu seras revêtue d'eux tous, comme d'une parure ; tu en seras entourée comme d'un ornement d'épouse. Car tes déserts, tes terres dévastées, celles qui sont maintenant, ruinées, seront trop étroites pour ceux qui t'habitent et ceux qui te dévoreraient seront éloignés de toi. Tes fils que tu avais perdus diront en effet à tes oreilles : " Ce lieu est étroit pour moi ; fais-moi un lieu pour que j'y habite ". Et tu diras dans ton cœur : " Qui me les a engendrés ? Moi, je suis stérile et veuve. Qui me les a nourris ? Moi, j'ai été abandonnée toute seule. D'où me viennent-ils donc ? "

Voilà ce qu'a prophétisé Isaïe et tout cela a été bien longtemps avant nous, consigné à notre sujet dans les livres sacrés, mais il fallait en quelque sorte que la vérité de ces prophéties fût maintenant apprise par des faits. Mais après que l'Epoux, le Verbe eut dit ces paroles à son épouse, l'Eglise sainte et sacrée, il était convenable que le paronyme qui est ici présent, qui, par les prières communes de vous tous, a élevé vos mains, il fallait, dis-je, qu'il relevât cette délaissée, cette femme qui gisait comme un cadavre, celle qui était sans espoir

de la part des hommes, et qu'il la ressuscitât par la volonté de Dieu, le roi universel, et par la manifestation de la puissance de Jésus-Christ, et que, l'ayant ressuscitée, il l'établît telle que le lui avaient enseigné les oracles sacrés.

C'est là donc en vérité une grande merveille et surpassant toute admiration, surtout pour ceux qui appliquent leur esprit à la seule apparence des choses du dehors. Mais ce qui est encore plus merveilleux que ces merveilles, ce sont les archétypes et leurs prototypes intelligibles, leurs modèles divins, je veux dire le renouvellement de l'édifice divin et raisonnable dans les âmes. L'Enfant de Dieu lui-même a fait cet édifice selon son image, et, partout et en tout, lui a donné la ressemblance divine, une nature incorruptible, incorporelle, raisonnable, étrangère à toute matière terrestre, une essence par elle-même intelligente. Une fois qu'il l'eut fait passer du néant à l'être, il en a fait, pour lui et pour le Père, une sainte épouse, un temple entièrement sacré.

C'est ce que lui-même manifeste clairement en déclarant : " J'habiterai parmi eux, dit-il, et je marcherai avec eux ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple ". Telle était l'âme parfaite et purifiée, créée de la sorte dès le commencement, en tant qu'elle portait l'image du Verbe céleste.

Mais, par suite de la jalousie et de l'envie du démon ami du mal, elle est devenue l'amie des sensations et du mal, en vertu d'un libre choix. La divinité s'étant retirée d'elle, comme si elle était abandonnée de son protecteur, elle devint une proie facile, prête à tomber dans les embûches, et fut vaincue par ceux qui depuis longtemps la jalousaient. Renversée par les machines et les engins des ennemis invisibles et des adversaires spirituels, elle tomba d'une chute extraordinaire, telle qu'il ne resta plus debout en elle pierre sur pierre de sa vertu : elle était tout entière à terre, entièrement morte et tout à fait privée des pensées innées relatives à Dieu.

Alors, lorsque fut tombée celle qui avait été faite à l'image de Dieu, ce ne fut pas ce sanglier sorti de la forêt visible pour nous, qui la ravagea, mais un démon corrupteur et des bêtes sauvages spirituelles, qui allumèrent en elle des passions semblables, comme avec les flèches enflammées de leur propre méchanceté : " ils incendièrent par le feu le sanctuaire " réellement divin " de Dieu ; ils jetèrent par terre le tabernacle de son nom ". Puis, ayant enfoui la malheureuse sous un

amas de terre, ils la jetèrent dans une situation sans aucun espoir de salut.

Mais son défenseur, le Verbe, qui est lumière divine et Sauveur, après qu'elle eut subi le juste châtement de ses péchés, la reçut de nouveau, obéissant à l'amour pour les hommes du Père très bon.

Ayant choisi d'abord avant les autres les âmes des empereurs les plus élevés en dignité, le Verbe commença par purifier toute la terre de tous les hommes impies et cruels et des tyrans eux-mêmes pervers et ennemis de Dieu par le moyen des princes très aimés de Dieu. Ensuite, il fit sortir au grand jour les hommes qui étaient ses amis, ceux qui autrefois lui avaient été consacrés pour la vie et qui se cachaient sous sa protection, dissimulés comme dans une tempête de maux ; il les honora dignement des magnificences du Père. Puis elles aussi, les âmes qui, peu auparavant, avaient été souillées et qui étaient ensevelies sous les amas de matériaux de toutes sortes que contenaient les ordonnances impies, il les purifia et les nettoya par l'intermédiaire de ceux-ci (les évêques fidèles), avec des pics et des hoyaux à deux pointes, c'est-à-dire avec les enseignements pénétrants de ses doctrines. Après avoir rendu splendide et éclatant le sol de votre intelligence à vous tous, il confia pour l'avenir cette tâche à notre chef ici présent, très sage et très aimé de Dieu. Et celui-ci, d'ailleurs plein de jugement et de prudence, sut bien reconnaître et discerner l'intelligence des âmes qui lui avaient été confiées. Du premier jour, pour ainsi dire, il n'a pas encore cessé de construire jusqu'à présent. Il ajuste en vous tous tantôt l'or éclatant, tantôt l'argent éprouvé et pur, et les pierres précieuses et de grand prix, de sorte qu'il accomplit en vous par ses œuvres la prophétie sacrée et mystique, par laquelle il est dit : " Voici que je te prépare une escarboucle comme ta pierre ; pour tes fondements un saphir ; pour tes créneaux le jaspé ; pour tes portes du cristal de roche ; pour ton enceinte des pierres choisies ; et tous tes fils seront enseignés par Dieu et tes enfants seront dans une grande paix, et tu seras bâtie dans la justice. "

Oui, c'est dans la justice qu'il bâtit et c'est selon le mérite du peuple entier qu'il divise les pouvoirs. Les uns, il les environne de la seule enceinte extérieure, en les entourant, comme d'un mur, d'une foi sans erreur : grande est la multitude de ceux qui sont incapables de supporter un édifice plus considérable. A d'autres, il confie les entrées de la maison, et leur ordonne de garder les portes et de guider

ceux qui entrent : on les regarde non sans raison comme les prophètes du temple. D'autres, il les a appuyés sur les premières colonnes extérieures qui sont autour des quatre côtés de l'atrium : il les fait avancer sur les premières approches de la lettre des quatre évangiles. D'autres encore, il les rapproche étroitement de chaque côté de la basilique : ils sont encore catéchumènes et établis dans la croissance et le progrès sans être pourtant éloignés pour longtemps de la vue des objets intérieurs (que contemplent) les fidèles. Parmi ces derniers, il choisit les âmes pures qui sont purifiées à la manière de l'or, par un bain divin ; et ici, il appuie les uns sur des colonnes beaucoup plus fortes que celles du dehors, sur les doctrines mystiques les plus intérieures de l'Écriture ; les autres, il les éclaire par des ouvertures orientées vers la lumière. Il orne le temple entier de l'unique très grande porte d'entrée de la glorification du roi souverain, le seul et unique Dieu, et dispose de chaque côté de la souveraineté du Père les rayons seconds de la lumière, le Christ et l'Esprit Saint. Pour le reste, à travers l'église entière, il montre sans jalousie et d'une manière très variée, la clarté et la lumière de la vérité dans son détail. Partout et de tous côtés, il a choisi les pierres vivantes, solides, bien ajustées des âmes ; et, avec elles toutes, il prépare la grande demeure royale, éclatante, pleine de lumière, au dedans et au dehors, parce que non seulement l'âme et la pensée, mais aussi le corps resplendit en eux de la multiple beauté fleurie de la chasteté et de la sobriété.

Il y a encore dans ce sanctuaire des trônes et d'innombrables bancs et sièges ; ce sont, en autant d'âmes où ils reposent, les dons de l'Esprit Saint, tels qu'on les vit autrefois chez les saints apôtres et leurs compagnons à qui se manifestèrent " des langues divisées, semblables à du feu et arrêtées sur chacun d'entre eux ". Mais dans le chef de tous repose justement le Christ tout entier lui-même : tandis que dans ceux qui sont au second rang après lui, il repose proportionnellement, selon ce que chacun le contient par les divisions de sa puissance et de celle du Saint-Esprit. Peut-être les sièges sont-ils les âmes de certains anges qui sont donnés à chacun d'eux pour son éducation et sa garde. Quant au vénérable, grand et unique autel, quel serait-il sinon le saint des saints très pur (de l'âme) du prêtre commun à tous ? A sa droite, se tient debout le grand Pontife de l'univers lui-même, Jésus, le Fils unique de Dieu. Il reçoit avec un visage joyeux et les mains levées l'encens de bonne odeur qu'offrent tous les fidèles, et



les sacrifices non sanglants et non matériels qui sont offerts par le moyen des prières, et il les envoie au Père qui est dans le ciel, au Dieu de l'univers. Le premier, il l'adore lui-même, et, seul, il rend au Père l'hommage conforme à sa dignité ; puis il lui demande de demeurer bienveillant et favorable à nous tous pour toujours.

Tel est le grand temple que, dans toute la terre habitée qui est sous le soleil, a bâti le Verbe, le grand démiurge de l'univers, après avoir formé sur la terre cette image intelligible des voûtes célestes de l'au-delà, de sorte qu'en lui est honoré et révérend le Père, par l'intermédiaire de la création tout entière et des êtres vivants et raisonnables qui sont sur la terre. Quant à la région supracéleste et aux exemplaires qui s'y trouvent des choses d'ici-bas, à la Jérusalem que l'on appelle la Jérusalem d'en haut et la montagne céleste de Sion, la ville supracosmique du Dieu vivant, dans laquelle des myriades de chœurs angéliques et une Église de premiers nés inscrits dans les cieux célèbrent, par des théologies ineffables et inaccessibles à notre raison, leur créateur et le chef suprême de l'univers, nul mortel n'est capable de la chanter dignement, parce que " l'œil n'a pas vu et l'oreille n'a pas entendu et il n'est pas monté au cœur de l'homme ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. "

Ayant déjà été jugés dignes d'avoir part à ces biens, hommes, enfants et femmes, petits et grands, tous ensemble, dans un seul esprit et une seule âme, ne cessons pas de confesser et de bénir l'auteur de si grands bienfaits, " celui qui est tout à fait propice à toutes nos iniquités, celui qui guérit toutes nos maladies, celui qui délivre notre vie de la corruption, celui qui nous couronne dans la pitié et la compassion, celui qui comble de biens notre désir, parce que ce n'est pas selon nos péchés qu'il a agi envers nous, ni selon nos iniquités qu'il a agi à notre égard ; parce que, autant que l'Orient est éloigné de l'Occident, il a éloigné de nous nos iniquités : comme un père a compassion de ses fils, le Seigneur a eu compassion de ceux qui le craignent ".

Ranimons la mémoire de ces bontés divines maintenant et pour tout le temps à venir.

Quant au Christ, l'auteur et chef de la présente assemblée, de cette journée brillante et très éclatante, voyons-le en esprit, de nuit et de jour, à toute heure et, pour ainsi dire, à chaque respiration ; chérissions-le, vénérons-le avec toute la force de notre âme. Et maintenant, levons-nous et supplions-le avec de bonnes dispositions, à voix hau-

te, qu'il nous garde jusqu'à la fin dans sa bergerie, qu'il nous sauve, et qu'il nous décerne le prix, la paix infrangible, inébranlable, éternelle, dans le Christ Jésus notre Sauveur, par qui soit rendue à Dieu la gloire dans tous les siècles des siècles. Amen ! »

## V. COPIE DES CONSTITUTIONS IMPÉRIALES SE RAPPORTANT AUX CHRÉTIENS

Et maintenant, citons enfin les ordonnances impériales de Constantin et de Licinius, traduites de la langue latine.

### COPIE DES ORDONNANCES IMPÉRIALES, TRADUITES DE LA LANGUE LATINE.

« Depuis longtemps déjà, considérant qu'il ne faut pas refuser la liberté de la religion, mais qu'il faut accorder à la raison et à la volonté d'un chacun la faculté de s'occuper des choses divines, chacun selon sa préférence, nous avons invité les chrétiens à conserver la foi de leur secte et de leur religion. Mais puisque de nombreuses et différentes conditions paraissaient clairement avoir été ajoutées dans le rescrit, où une telle permission avait été accordée à ces mêmes chrétiens, peut-être est-il arrivé que certains d'entre eux ont été peu après repoussés et empêchés de pratiquer ce culte.

Lorsque moi, Constantin Auguste, et moi Licinius Auguste, nous sommes venus sous d'heureux auspices à Milan et que nous y recherchions tout ce qui importait à l'avantage et au bien publics, parmi les autres choses qui nous paraissaient devoir être utiles à tous à beaucoup d'égards, nous avons décidé, en premier lieu et avant tout, de donner des ordres de manière à assurer le respect et l'honneur de la divinité, c'est-à-dire nous avons décidé d'accorder aux chrétiens et à tous les autres le libre choix de suivre la religion qu'ils voudraient, de telle sorte que ce qu'il peut y avoir de divinité et de pouvoir céleste puisse nous être bienveillant, à nous et à tous ceux qui vivent sous notre autorité.

Ainsi donc, dans un dessein salutaire et tout à fait droit, nous avons décidé que notre volonté est qu'il ne faut refuser absolument à personne la liberté de suivre et de choisir l'observance ou la religion des

chrétiens, et qu'à chacun soit accordée la liberté de donner son adhésion réfléchie à cette religion qu'il estime lui être utile, de telle sorte que la divinité puisse nous fournir en toutes occasions sa providence habituelle et sa bienveillance.

Ainsi, il était convenable qu'il nous plût de donner ce rescrit, afin que, après la suppression complète des conditions contenues dans nos lettres antérieurement envoyées à Ta Dévotion au sujet des chrétiens, fût aboli ce qui paraissait tout à fait injuste et étranger à notre douceur, et que maintenant, librement et simplement chacun de ceux qui ont pris la libre détermination de garder la religion des chrétiens, la garde sans être aucunement gêné. Voilà ce que nous avons décidé de déclarer très complètement à Ta Sollicitude, afin que tu saches que nous avons donné un pouvoir libre et sans entrave aux dits chrétiens de pratiquer leur religion. Puisque Ta Dévotion voit que nous leur accordons cette liberté sans aucune restriction, elle voit également qu'aux autres aussi qui le veulent est accordé le pouvoir de suivre leur observance et leur religion, ce qui évidemment est convenable pour la tranquillité de nos temps : de la sorte, chacun a le pouvoir de choisir et de pratiquer la religion qu'il veut. Cela a été décidé par nous de telle sorte que nous ne paraissions diminuer pour personne aucun rite ou religion.

Et, en outre, voici ce que nous décidons en ce qui regarde les chrétiens. Leurs locaux, où ils avaient coutume de s'assembler auparavant, et au sujet desquels, dans une lettre envoyée précédemment à Ta Dévotion, une autre règle avait été fixée dans le temps antérieur, si des gens paraissent les avoir achetés, soit à notre fisc, soit à quelque autre, qu'ils les restituent aux dits chrétiens sans paiement et sans réclamer aucune compensation, toute négligence et équivoque étant mise de côté. Et si certains ont reçu ces locaux en présent, qu'ils les restituent au plus vite aux dits chrétiens. Ainsi, si les acquéreurs de ces dits locaux ou ceux qui les ont reçus en présent réclament quelque chose à notre bienveillance, qu'ils se présentent au tribunal du magistrat local, afin que, par notre générosité, une compensation leur soit accordée. Tous ces biens devront être rendus au corps des chrétiens par tes soins sans aucun retard et intégralement.

Et puisque lesdits chrétiens ne possédaient pas seulement les locaux dans lesquels ils avaient coutume de se réunir, mais puisqu'on les connaît comme propriétaires encore d'autres locaux qui n'apparte-

naient pas à chacun d'eux, mais au domaine de leur corps, c'est-à-dire au corps des chrétiens, tu ordonneras que tous ces biens, selon la loi que nous avons citée précédemment, soient rendus absolument, sans aucune contestation, aux dits chrétiens, c'est-à-dire à leur corps et assemblée. Les dispositions susdites doivent être manifestement observées, de telle sorte que ceux qui les restitueront sans en recevoir le prix, comme nous l'avons dit précédemment, aient l'espoir d'une indemnité pour eux-mêmes, en vertu de notre générosité. En tout cela, tu dois accorder au susdit corps des chrétiens le zèle le plus efficace, afin que notre ordonnance soit accomplie le plus rapidement possible, afin aussi qu'en cette affaire il soit pourvu par notre bienveillance à la tranquillité commune et publique.

En effet, par cette disposition, ainsi qu'il a été dit plus haut, la sollicitude divine à notre égard, dont nous avons déjà fait l'épreuve en maintes circonstances, demeurera ferme en tout temps. Et, afin que les termes de notre présente loi et de notre générosité puissent être portés à la connaissance de tous, il est convenable que ce que nous avons écrit soit affiché par ton ordre, soit publié partout et parvienne à la connaissance de tous, de telle sorte que la loi due à notre générosité ne puisse échapper à personne.

#### COPIE D'UNE AUTRE ORDONNANCE IMPÉRIALE, QUI A ÉTÉ FAITE ENCORE POUR PRESCRIRE DE FAIRE LA DONATION A LA SEULE ÉGLISE CATHOLIQUE.

« Salut, Anulinus, notre très vénérable. Telle est la coutume de notre amour du bien de vouloir que tout ce qui appartient à un domaine étranger non seulement ne soit pas troublé, mais encore soit restitué, très vénérable Anulinus. Par suite, nous voulons que, lorsque tu recevras cette lettre, si quelqu'un des biens qui appartenaient à l'Église catholique des chrétiens, en quelque ville ou d'autres lieux, est retenu maintenant, soit par des citoyens soit par d'autres, tu le fasses restituer sur-le-champ à ces mêmes Églises, puisque nous avons décidé que les propriétés que possédaient auparavant ces mêmes Églises soient restituées à leur domaine.

Puisque donc Ta Dévotion comprend que l'ordonnance le notre commandement est très manifeste, empresse-toi de leur restituer au plus

vite toutes choses, jardins, maisons, ou quoi que ce soit qui appartenait au domaine desdites Églises, afin que nous apprenions que tu as apporté l'obéissance la plus exacte à notre présente ordonnance. Porte-toi bien, Anulinus, notre très vénérable et très cher. »

COPIE DE LA LETTRE DE L'EMPEREUR PAR LAQUELLE IL ORDONNE DE TENIR A ROME UN SYNODE D'ÉVÊQUES, POUR L'UNION ET LA CONCORDE DES ÉGLISES.

« Constantin Auguste à Miltiade, évêque des Romains et à Marc. De nombreux et importants écrits m'ont été envoyés par Anulinus, le clarissime proconsul d'Afrique, dans lesquels il est rapporté que Cécilianus, l'évêque de la cité de Carthage, est blâmé en beaucoup de points par quelques-uns de ses collègues qui siègent en Afrique : il me semble très pénible que, dans ces provinces que la divine Providence a librement remises à Ma Dévotion et dans lesquelles il y a une nombreuse foule de peuple, règne de l'agitation pour une question des plus minimes, si bien qu'il y aurait des dissensions et des différends entre évêques. En conséquence de quoi, il m'a semblé bon que Cécilianus lui-même s'embarque pour Rome, accompagné de dix évêques de ceux qui semblent le blâmer et de dix autres que lui-même supposerait nécessaires à sa propre cause, afin que là, en votre présence, et en présence aussi de Réticius, de Maternus et de Marinus, vos collègues, à qui, à cette fin, j'ai ordonné de venir en hâte à Rome, il puisse être entendu, comme vous savez qu'il est conforme à la très auguste loi.

D'ailleurs, afin que vous puissiez avoir une très entière connaissance de toutes ces affaires, j'ai joint à ma lettre les copies des documents qui m'ont été envoyés par Anulinus, et je les ai aussi envoyées à vos susdits collègues. Après les avoir lues, Votre Fermeté jugera de quelle manière il faut examiner en détail la susdite cause et la terminer selon la justice. Il n'échappe pas à Votre Sollicitude que, présentement, je porte un tel respect à la légitime Église catholique que je ne veux pas que vous tolériez en quelque manière aucun schisme ou division en quelque lieu que ce soit.

Que la divinité du grand Dieu vous garde de nombreuses années, très vénérable. »

COPIE DE LA LETTRE DE L'EMPEREUR, PAR LAQUELLE IL  
ORDONNE DE TENIR UN SECOND SYNODE, POUR ENLE-  
VER TOUTE DIVISION ENTRE ÉVÊQUES.

« Constantin Auguste à Chrestus évêque des Syracusains. Déjà antérieurement, lorsque d'une façon méchante et perverse, quelques-uns commencèrent à se diviser au sujet de la religion de la sainte et céleste puissance et du culte catholique, voulant couper court à de telles querelles de leur part, j'avais décidé de faire venir de Gaule quelques évêques et d'appeler d'Afrique ceux qui, dans chacun des partis opposés, combattaient les uns contre les autres d'une manière obstinée et persévérante, afin qu'en présence de l'évêque de Rome, la question qui paraissait l'objet des disputes pût, grâce à leur présence, recevoir une solution équitable à la suite d'un examen complet et soigneux de l'affaire.

Mais, ainsi qu'il arrive, quelques-uns ont oublié même leur propre salut et la vénération qui est due à la très sainte religion, et, maintenant encore, ils ne cessent pas de prolonger leurs inimitiés, sans vouloir se conformer au jugement déjà porté.

Ils affirment que ce fut seulement un petit nombre de personnes qui ont exprimé leurs opinions et porté leurs sentences, ou bien encore que, sans avoir auparavant examiné avec soin tout ce qui devait être recherché, ils se sont hâtés de prononcer le jugement d'une manière rapide et précipitée. Il résulte de tout cela que ceux-là mêmes qui devraient avoir entre eux une concorde fraternelle et unanime, se sont divisés entre eux d'une manière honteuse, ou plutôt infâme, et qu'ils donnent, aux hommes dont les âmes sont étrangères à la très sainte religion, un prétexte de dérision. Par suite, j'ai eu à pourvoir à ce que l'affaire, qui aurait dû cesser par un libre assentiment après le jugement déjà porté, puisse maintenant du moins prendre fin en présence d'un grand nombre.

Nous avons donc ordonné à un grand nombre d'évêques, venus de lieux différents et très nombreux, de s'assembler dans la cité d'Arles, aux calendes d'août, et nous avons jugé bon de t'écrire de prendre, chez le clarissime Latronianus, correcteur de Sicile, la poste publique, après t'être adjoint deux hommes du second rang que tu auras jugé bon de choisir, et avoir pris encore trois serviteurs capables de vous servir en chemin, afin que tu le trouves au susdit lieu le jour in-

diqué. De la sorte, par le moyen de Ta Fermeté et par celui de la conscience unanime et commune des autres évêques assemblés, cette querelle qui s'est prolongée jusqu'à présent d'une manière misérable, grâce à des rivalités honteuses, une fois que ce qui doit être dit aura été entendu par des hommes maintenant séparés les uns des autres et à qui nous avons semblablement ordonné d'être présents, pourra, si tardivement que ce soit, céder la place à l'état convenable de la religion, de la foi et de l'unanimité fraternelle.

Que le Dieu tout-puissant te garde en santé pour de nombreuses années. »

## VI. COPIE DE LA LETTRE IMPÉRIALE, PAR LAQUELLE DES RICHESSES SONT ACCORDÉES AUX ÉGLISES.

« Constantin Auguste à Cecilianus, évêque de Carthage. Comme il m'a paru bon, dans toutes les provinces, dans les Afriques, les Numidies et les Maurétanies, de fournir quelque chose pour leurs dépenses à certains serviteurs désignés de la très sainte religion catholique, reconnue par les lois, j'ai envoyé une lettre au perfectissime Ursus, rationalis d'Afrique, et je lui ai notifié qu'il ait à faire diligence pour compter trois milles folles à Ta Fermeté. Quant à toi, lorsque tu auras fait constater le paiement de ladite somme (d'argent), ordonne que ces biens soient distribués à tous ceux qui ont été antérieurement désignés dans le memorandum qu'Ossius t'a envoyé. Mais si tu apprends qu'il manque quelque chose pour accomplir ma décision sur ce point envers tous ceux-là, tu dois demander à Héraclidès, le procureur de nos biens, ce que tu auras appris sans contestation être nécessaire. En effet, j'ai ordonné en sa présence que, si Ta Fermeté lui demande de l'argent, il ait soin de le compter sans aucune hésitation. Et comme j'ai appris que certaines gens de pensée mal établie veulent détourner le peuple de la très sainte Église catholique vers une mauvaise doctrine falsifiée, sache que j'ai donné des ordres au proconsul Anulinus et aussi à Patricius, le vicaire des préfets, qui étaient présents, pour qu'ils accordent l'attention convenable dans toutes les autres matières et surtout en celle-ci et ne se permettent pas de négliger une telle affaire. C'est pourquoi, si tu vois de tels hommes persé-

vérer dans cette folie, recours sans aucune hésitation aux susdits juges, et porte cette affaire devant eux, afin qu'ils puissent détourner ces gens de leur erreur, comme je le leur ai ordonné de vive voix. Que la divinité du grand Dieu te garde pour de nombreuses années. »

## VII. COPIE DE LA LETTRE IMPÉRIALE, PAR LAQUELLE IL EST ORDONNÉ QUE LES CHEFS DES ÉGLISES SOIENT EXEMPTÉS DE TOUTE CHARGE PUBLIQUE.

« Salut, notre très vénérable Anulinus. Parmi un grand nombre de faits, le mépris de la religion, dans laquelle est conservé le respect suprême de la très sainte puissance céleste, apporte manifestement de grands dangers aux affaires publiques, tandis que, si on la reçoit et si on la garde conformément aux lois, elle vaut une très grande prospérité au nom romain et un bonheur particulier à toutes les affaires des hommes : ce sont les bienfaits de Dieu qui procurent ces avantages. En conséquence, il a semblé bon que les hommes qui, par la sainteté qu'ils doivent pratiquer et par l'attachement à cette loi, donnent leurs soins personnels au service de la religion divine, reçoivent les récompenses de leurs propres fatigues, très vénérable Anulinus.

C'est pourquoi, ceux qui, à l'intérieur de la province qui t'a été confiée, exercent, dans l'Église catholique à laquelle est préposé Cécilianus, leur ministère en vue de cette sainte religion et qu'on a coutume de dénommer " clercs ", je veux qu'ils soient exemptés simplement, une fois pour toutes, de toutes les charges publiques, afin qu'ils ne soient pas détournés par quelque erreur ou déviation sacrilège du service dû à la divinité, mais que, au contraire, ils obéissent à leur propre loi sans aucun dérangement. S'ils rendent à la divinité une très grande adoration, il semble qu'il en découlera pour les affaires publiques le plus grand bien. Salut, Anulinus, très vénérable et très cher. »



## VIII. LA PERVERSION DE LICINIUS, QUI SE MANIFESTA PLUS TARD ET SA FIN TRAGIQUE

Tels étaient donc les présents que nous accordait la grâce divine et céleste de la manifestation de notre Sauveur ; telle était aussi pour tous les hommes l'abondance des biens qui étaient procurés par notre paix. Et ainsi nos affaires s'accomplissaient-elles dans les réjouissances et les assemblées de fête. Mais pour la jalousie qui hait le bien et pour le démon qui aime le mal, la vue de ce spectacle n'était pas supportable.

Ainsi donc, même pour Licinius, ce qui était arrivé aux tyrans dont on a parlé plus haut ne se trouva pas suffisant pour (l'amener à) une réflexion prudente. Lui, qui avait été jugé digne de posséder le pouvoir dans la prospérité, d'avoir l'honneur du second rang après le grand empereur Constantin, d'entrer par le mariage dans sa famille et d'acquérir (ainsi) la plus haute alliance, il abandonna l'imitation des bons, et devint envieux de la mauvaise conduite et de la méchanceté des tyrans impies.

Bien qu'il eût vu, de ses propres yeux, la fin tragique de leur vie, il choisit de suivre leur sentiment, plutôt que de rester (fidèle) à l'amitié et à l'affection de son supérieur.

Rempli d'envie envers celui qui l'avait comblé de bienfaits, il porta contre lui une guerre criminelle et très cruelle, sans obéir aux lois de la nature, sans garder en son esprit le souvenir des serments, du sang, des traités. A lui, en effet, le très bon empereur avait offert des témoignages d'une véritable bienveillance : il n'avait pas dédaigné une parenté avec lui ; il ne lui avait pas refusé un mariage brillant, l'union avec sa propre sœur. Bien plus, il l'avait jugé digne de le rendre participant à la noblesse qu'il tenait de ses pères, au sang impérial qu'il devait à ses aïeux ; il lui avait accordé le pouvoir de jouir de la puissance souveraine, comme à un parent et à un co-empereur ; il lui avait fait la faveur de gouverner et de régir une partie non moindre (que lui) des peuples soumis aux Romains. Mais lui, au contraire, Licinius agissait d'une manière opposée (à celle-ci) : il ourdissait chaque jour des machinations contre son supérieur, et imaginait toutes sortes d'embûches, comme pour répondre par des méchancetés à son bienfaiteur. Tout d'abord donc, essayant de dissimuler ses prépara-

tifs, il faisait semblant d'être son ami ; et, s'appliquant le plus souvent à la ruse et à la tromperie, il espérait arriver facilement au résultat attendu. Mais pour l'autre (Constantin), Dieu était un ami, un protecteur et un gardien; il amena à la lumière les complots machinés dans le secret et dans l'ombre, et il les confondit. Elle est extrêmement efficace la grande arme de la piété pour assurer la protection contre les ennemis et sauvegarder notre salut personnel. Protégé par cette arme, notre empereur très aimé de Dieu échappa aux complots de ce fourbe au nom funeste.

Voyant que ses préparatifs secrets ne lui réussissaient nullement selon son gré, parce que Dieu rendait manifeste toute ruse et toute méchanceté à l'empereur aimé de Dieu, et n'étant plus capable de dissimuler, il engagea une guerre ouverte. En même temps qu'il décidait de lutter contre Constantin, il se disposait déjà à combattre aussi contre le Dieu de l'univers qu'il savait honoré par lui. Ensuite, il entreprit d'attaquer, tout d'abord modérément et silencieusement, les hommes religieux qui lui étaient soumis, et qui n'avaient jamais absolument montré des dispositions hostiles à son pouvoir. Et il agissait ainsi, poussé par sa méchanceté naturelle à se méprendre cruellement. Il ne plaçait pas, en effet, devant ses yeux la mémoire de ceux qui, avant lui, avaient persécuté les chrétiens, ni de ceux dont lui-même avait été le destructeur et dont il avait vengé les impiétés qu'ils avaient commises ; mais, détourné de la sage raison, l'esprit manifestement troublé par la folie, il s'était décidé à faire la guerre à Dieu lui-même, comme au protecteur de Constantin et non pas au protégé. Et d'abord, il chassa de sa maison tous les chrétiens, se privant lui-même, le malheureux, de la prière qu'ils adressaient à Dieu en sa faveur, de la prière que, d'après l'enseignement traditionnel, ils doivent faire pour tous les hommes. Puis, il ordonne de mettre à part, dans chaque ville, les soldats et de les priver de la dignité de leur grade, s'ils n'acceptent pas de sacrifier aux démons. Et encore, cela était peu de chose par comparaison avec des (mesures) plus graves. Pourquoi faut-il rappeler, l'un après l'autre et en détail, les actes de l'ennemi de Dieu, et comment cet homme absolument sans loi inventa des lois illégales ? Il décréta que les malheureux qui étaient dans les prisons ne seraient plus traités avec humanité et ne recevraient plus de distributions de nourriture, que ceux qui étaient dans les fers, rongés par la faim, ne bénéficieraient d'aucune pitié. Il décida que per-

sonne absolument ne serait bon, et que ceux qui, par leur nature même, étaient attirés vers la sympathie à l'égard du prochain, ne feraient pas le bien. Et parmi ses lois, celle-ci était absolument impudente et cruelle ; elle dépassait tout sentiment naturel et civilisé. Cette loi décrétait un châtiment contre ceux qui avaient eu de la pitié, à savoir qu'ils souffriraient la même peine que ceux dont ils avaient eu pitié, qu'ils seraient enfermés dans les chaînes et les prisons, et que ceux qui avaient exercé la philanthropie seraient soumis au même châtiment que ceux qui étaient condamnés.

Telles étaient les ordonnances de Licinius. Pourquoi faut-il dénombrer ses nouveautés au sujet des mariages ou ses innovations au sujet de ceux qui quittaient la vie ? Osant par là abroger les anciennes lois des Romains, bien et sagement établies, il mit, à leur place, des lois barbares et sauvages, véritablement illégales et contraires aux lois. Il inventa des milliers de sujets d'accusation contre les nations soumises, toutes sortes d'exactions à payer en or et en argent, de nouveaux arpentages de terre et des amendes très profitables infligées à des hommes qui n'étaient plus à la campagne mais qui étaient morts depuis longtemps. Quelles peines d'exil, cet ennemi des hommes ne trouva-t-il pas contre des gens qui n'avaient pas commis d'injustice ? Quelles arrestations d'hommes bien nés et dignes de considération, dont il faisait divorcer les épouses légitimes, pour les livrer à des familiers corrompus qui les outrageaient par de honteuses actions ? A combien de femmes mariées et de jeunes filles vierges, ce vieillard décrépît lui-même n'insultait-il pas, pour satisfaire le désir sans retenue de son âme ? Que faut-il prolonger cette (liste), alors que l'excès de ses derniers actes prouve que les premiers étaient peu de chose et même rien du tout ?

Dans le paroxysme de sa folie, il s'en prit aux évêques, car il estimait déjà qu'en tant que ministres du Dieu souverain, ils étaient opposés à ce qu'il faisait ; il leur dressait des embûches non pas encore au grand jour, par crainte de (l'empereur) supérieur, mais en cachette et par ruse, et il faisait périr, grâce aux embûches que leur tendaient les gouverneurs, les plus réputés d'entre eux. Et le genre de mort employé contre eux était étrange et tel qu'on n'en avait jamais entendu parler. Les événements arrivés à Amasie et dans les autres villes du Pont ont dépassé tout excès de cruauté. Là, parmi les Églises de Dieu, les unes furent de nouveau jetées à bas, du faite jusqu'aux fon-

dations ; les autres furent fermées à clé pour que personne de ceux qui en avaient l'habitude ne pût s'y réunir et y rendre à Dieu les adorations qui lui étaient dues. Il ne pensait pas, en effet, qu'on y adressait des prières pour lui, imaginant cela dans sa mauvaise conscience, mais il était persuadé que nous faisons tout pour l'empereur aimé de Dieu et que nous nous rendions Dieu favorable. C'est à partir de ce moment qu'il commença à lancer sa colère contre nous. Alors, les flatteurs qui se trouvaient parmi les gouverneurs, persuadés d'accomplir ce qu'aimait cet impie, accablaient un certain nombre d'évêques des châtimens qu'on emploie pour les criminels : bien qu'ils n'eussent commis aucune injustice, ils étaient arrêtés et frappés sans le moindre prétexte comme des assassins. Quelques-uns même subissaient une mort toute nouvelle : avec un glaive, on dépeçait leur corps en plusieurs morceaux et, après ce spectacle barbare et de nature à faire frissonner, on le jetait dans les profondeurs de la mer, pour être la pâture des poissons.

Alors les hommes religieux recommencèrent à s'enfuir, et de nouveau les campagnes, de nouveau les forêts désertes et les montagnes reçurent les serviteurs du Christ.

Comme l'impie réussissait en usant de ces mesures, il conçut le projet d'exciter une persécution contre nous tous ; il se fortifia dans cette pensée et rien ne pouvait l'empêcher de passer à l'action, si, très rapidement, Dieu, qui combat pour les âmes de ses serviteurs, n'avait prévu ce qui allait arriver. Comme dans une ténèbre profonde et une nuit très obscure on allume subitement pour tous un grand luminaire qui est le salut de tous, Dieu conduisit par la main son serviteur Constantin, " à bras élevé ", vers ce pays.

## IX. LA VICTOIRE DE CONSTANTIN ET LES BIENFAITS QU'IL PROCURA AUX SUJETS DE LA PUISSANCE ROMAINE

C'est donc à cet homme que, du haut du ciel, comme un fruit digne de sa piété, Dieu accorda les trophées de la victoire sur les impies. Quant au criminel, il le jeta tête baissée, avec tous ses conseillers et ses amis, aux pieds de Constantin. Comme, en effet, Licinius avait

poussé jusqu'aux extrémités de la folie ses entreprises contre lui, l'empereur ami de Dieu conclut qu'il ne pouvait plus être supporté, et concerta le prudent dessein de mélanger la fermeté de la justice à l'amour des hommes. Il jugea bon de secourir ceux qui avaient été rendus malheureux par le tyran et il se hâta à sauver la plus grande partie du genre humain en se débarrassant du petit nombre des fléaux.

Précédemment, en effet, il avait usé de la seule humanité, et il avait eu pitié de cet homme qui était peu digne de sympathie. Or celui-ci ne montrait aucune amélioration et ne mettait pas fin à sa méchanceté, mais bien plutôt, accroissait sa rage contre les peuples qui lui étaient soumis. D'autre part, à ceux qui étaient maltraités, il n'était laissé aucun espoir de salut, car ils étaient tyrannisés par une bête cruelle. C'est pourquoi, mélangeant son amour du bien à sa haine du mal, le défenseur des bons s'avance avec son fils, le très bienveillant empereur Crispus, tendant à tous ceux qui périssaient un bras sauveur. Puis, comme ils avaient pour guides et alliés Dieu, le Roi souverain et l'Enfant de Dieu sauveur de tous, tous deux, le père et le fils ensemble, après avoir divisé leur armée contre les ennemis de Dieu, les encerclent et remportent une facile victoire, car tout ce qu'ils avaient concerté leur avait été facilité à souhait par Dieu. Alors, tout d'un coup et plus vite qu'on ne peut le dire, ceux qui hier et avant-hier respiraient la mort et la menace, n'étaient plus ; on ne se souvenait même plus de leur nom ; leurs images et leurs statues recevaient la honte méritée, et ce que Licinius avait vu de ses propres yeux (arriver) aux tyrans impies d'autrefois, il le subit semblablement lui-même, parce qu'il n'avait pas reçu l'enseignement et qu'il n'avait pas été rendu sage par les coups de fouet donnés à ses voisins. Ayant suivi le même chemin de l'impiété, il fut justement amené au même précipice qu'eux. Mais tandis qu'il gisait, frappé de cette manière, le très grand vainqueur Constantin, resplendissant de toutes les vertus que la piété lui avait octroyées, et Crispus, son fils, empereur très aimé de Dieu, en tout semblable à son père, reprenaient l'Orient qui était leur bien propre, et rétablissaient un seul empire des Romains, dans son unité, comme il était autrefois.

Depuis le soleil levant, la terre entière, dans les deux directions du nord en même temps que du midi, jusqu'aux extrémités du jour à son déclin, fut amenée sous leur gouvernement pacifique. Toute crainte

de ceux qui, auparavant, les foulaient aux pieds était donc enlevée aux hommes. Ceux-ci célébraient des jours brillants de fête et de joyeuses assemblées. Tout était rempli de lumière, et c'est avec des visages souriants, des yeux étincelants que se regardaient les uns les autres ceux qui naguère baissaient les yeux. Avec des chœurs de danse, des hymnes dans les villes et dans les campagnes, ils honoraient, avant tout le reste, Dieu le souverain roi, car c'est ainsi qu'ils avaient appris à agir, et ensuite le pieux empereur avec ses fils aimés de Dieu.

C'était l'oubli des maux anciens, la perte du souvenir de toute impiété, la jouissance des biens présents, et, plus encore, l'espérance des biens futurs. On promulguait donc, en tout lieu, les ordonnances pleines d'humanité de l'empereur victorieux, et les lois qui contenaient les manifestations de sa piété magnifique et véritable. Ainsi assurément toute tyrannie était abolie, et le gouvernement de l'empire qui leur appartenait était conservé ferme et non contesté pour le seul Constantin et pour ses fils. Avant toutes leurs autres actions, ils firent disparaître du monde la haine de Dieu. Ainsi de tous les biens que Dieu leur avait sagement accordés, ils manifestèrent surtout l'amour de la vertu, l'amour de Dieu, la piété et la reconnaissance à l'égard de la divinité, par le moyen des actions qu'ils accomplirent à la vue de tous les hommes.

## **EUSÈBE PAMPHILE**

### **LES MARTYRS EN PALESTINE**

C'était la dix-neuvième année du règne de Dioclétien, au mois de Xanthique, qu'on appellerait avril selon les Romains, et dans lequel tombait la fête de la Passion du Sauveur. Flavien gouvernait alors la province de Palestine ; et subitement on publia partout des décrets, qui ordonnaient les uns de détruire les églises jusqu'à leurs fondations, les autres de jeter les Écritures au feu, et qui proclamaient déchu de leurs charges ceux qui étaient revêtus de quelque fonction et privés de la liberté, les domestiques s'ils persévéraient dans leur résolution de christianisme. Telle était la portée du premier décret rendu contre nous. Peu de temps après, d'autres ordonnances furent promulguées, par lesquelles il était ordonné d'abord de livrer partout aux fers tous les chefs des Églises, puis, plus tard, de les forcer, par tous les moyens, à sacrifier.

#### **I.**

Le premier donc des martyrs en Palestine fut Procope. Avant de faire l'expérience de la prison, immédiatement dès son arrivée, il fut amené au tribunal du gouverneur et reçut l'ordre de sacrifier aux soi-disant dieux. Il dit qu'il ne connaissait qu'un seul Dieu, à qui il convient de sacrifier, comme lui-même le voulait. Et, lorsqu'on lui ordonna de faire des libations aux quatre empereurs, il prononça une de ces paroles qui ne leur sont pas agréables. Aussitôt il eut la tête tranchée, pour avoir dit ce mot du poète : " Il n'est pas bon qu'il y ait plusieurs chefs : qu'il y ait un seul chef, un seul roi ". Ce fut le sept du mois de Daisius - le sept des ides de juin, dirait-on chez les Romains, le quatrième jour du sabbat, - que ce premier signal fut donné à Césarée de Palestine.

Après celui-là, dans la même ville, un très grand nombre de chefs des Églises voisines luttèrent courageusement dans de cruels supplices et présentèrent ainsi aux spectateurs la vue de grands combats, tandis que d'autres, l'âme engourdie par la crainte, faiblirent facile-

ment dès le premier choc. Chacun des premiers subit des formes diverses de tortures, tantôt par d'innombrables coups de fouet, tantôt par des chevalets et des déchirures des flancs et par des liens insupportables, d'où il arriva à quelques-uns d'avoir les mains paralysées. Cependant donc, ils supportèrent l'épreuve suprême conformément aux ineffables jugements de Dieu. On tenait l'un par les mains ; on l'amenait près de l'autel ; on jetait à sa droite le sacrifice impur et souillé, et on le renvoyait comme s'il avait sacrifié. Un autre n'avait rien touché du tout, mais quelques-uns disaient qu'il avait sacrifié et il s'en allait en silence. Un autre était apporté à moitié mort ; on le jetait comme s'il était déjà mort et on le débarrassait de ses liens : il était compté parmi ceux qui avaient eux-mêmes sacrifié. Un autre criait et attestait qu'il n'avait pas obéi : on le frappait sur la bouche, et une foule de gens préposés à cet office le réduisait au silence ; et on le chassait violemment bien qu'il n'eût pas sacrifié : c'est ainsi qu'il leur importait grandement de paraître avoir entièrement réussi. Aussi, parmi tant de gens, seuls furent jugés dignes de la couronne des saints martyrs, Alphée et Zacchée. Après les coups de fouet et les ongles de fer, les chaînes pénibles et les souffrances qui s'ensuivirent, après divers autres interrogatoires, ils eurent les pieds mis dans les ceps jusqu'au quatrième trou pendant un jour et une nuit, et le dix-sept du mois de Dios, c'est-à-dire, chez les Romains, le quinze avant les calendes de décembre, après avoir confessé un seul Dieu et un seul Christ roi, Jésus, ils eurent la tête coupée semblablement au premier martyr, comme s'ils avaient prononcé un blasphème.

## II.

Dignes de mémoire sont aussi les événements accomplis à Antioche, le même jour, sur la personne de Romain. Celui-ci en effet était Palestinien, diacre et exorciste de l'Église de Césarée. Il était là-bas au temps même de la destruction des églises.

Voyant un grand nombre d'hommes, ainsi que de femmes et d'enfants qui allaient en masse vers les idoles et qui sacrifiaient, il pensa que ce spectacle était insupportable et, s'avancant vers eux, animé par le zèle de la piété, il leur cria à haute voix des reproches. Mais lui-même fut arrêté à cause de cette audace ; s'il en fut jamais, il se



montra un témoin très généreux de la vérité. Le juge, en effet, ayant prononcé contre lui une sentence de mort par le feu, il reçut joyeusement cette sentence, avec un visage rayonnant et des dispositions tout à fait remplies d'ardeur, et il fut ainsi emmené. Ensuite, il est attaché à l'échafaud ; le bois est apporté auprès de lui. Ceux qui doivent allumer le bûcher attendent la décision de l'empereur qui est présent. " Où est le feu pour moi ?" s'écrie-t-il. Tandis qu'il parle ainsi, il est rappelé devant l'empereur, pour être soumis au châtiment tout nouveau de la langue. Supportant très courageusement qu'on la lui coupât, il montra par tous ses actes qu'une force divine assiste ceux qui subissent quelque chose de difficile pour la piété, allégeant leurs souffrances et fortifiant leur ardeur. Ayant donc appris le nouveau genre de châtiment et n'en étant pas troublé, cet homme généreux présentait joyeusement sa langue et la livra volontiers, toute prête, à ceux qui la coupaient. Après ce châtiment, il fut jeté dans les fers, et, là, il souffrit un temps très considérable ; enfin, à l'occasion des vicennalia de l'empereur, selon une générosité en usage, on proclama partout la mise en liberté de tous ceux qui étaient dans les fers. Mais lui, les deux pieds écartelés dans les ceps jusqu'au cinquième trou, étendu sur le bois même, il fut seul à être étranglé et, ainsi qu'il l'avait désiré, il reçut la parure du martyr.

Cet homme, du reste, bien que hors de son pays et Palestinien, est digne cependant d'être compté parmi les martyrs de Palestine. Ces événements s'accomplirent de cette manière la première année, alors que la persécution ne menaçait que les seuls chefs de l'Église.

### III.

Au cours de la seconde année, la guerre (dirigée) contre nous devint plus violente, alors que le gouverneur de cette province était Urbanus. Tout d'abord des lettres impériales se succédèrent, d'après lesquelles il était ordonné, en vertu d'un édit général, à tous universellement et dans chaque ville, de sacrifier et de faire des libations aux idoles. A Gaza, ville de Palestine, Timothée, après avoir supporté nombreuses tortures, fut ensuite livré à un feu doux et lent. Donnant une preuve très authentique de sa piété envers Dieu par sa constance à supporter tous les supplices, il remporta la couronne des athlètes

vainqueurs aux jeux sacrés de la religion. En même temps que lui, Agapios et Thècle, notre contemporaine, montrèrent une résistance très généreuse et furent condamnés à servir de nourriture aux bêtes. Qui n'a pas été saisi d'admiration en voyant ce qui arriva ensuite ? Qui, en l'entendant raconter, n'en a pas été frappé ? Alors, en effet, que les païens célébraient une fête publique et (donnaient) les spectacles accoutumés, le bruit se répandit avec force qu'après les jeux habituels préparés pour le peuple, ceux qui avaient été récemment condamnés aux bêtes se présenteraient aussi au combat. La rumeur s'accroissant donc et se répandant partout, des jeunes gens, au nombre de six, se réunirent. L'un était originaire du Pont et se nommait Timolaüs ; un autre, de Tripoli de Phénicie, et s'appelait Denys ; un troisième était sous-diacre de l'Église de Diospolis et avait nom Romulus ; deux autres encore étaient Égyptiens et s'appelaient Paësis et Alexandre, et le dernier enfin, nommé lui aussi Alexandre, était de Gaza. Alors qu'Urbanus allait monter au spectacle de la chasse, ils se firent d'abord lier les mains, comme pour montrer leur violent désir du martyre, et se présentèrent en courant, confessant qu'ils étaient eux-mêmes chrétiens et manifestant, par leur disposition à (subir) toutes les cruautés, que ceux qui se glorifient de leur piété envers le Dieu de l'univers ne redoutent même pas les assauts des bêtes. Aussitôt, ayant jeté dans une surprise peu ordinaire le gouverneur lui-même et ceux de son entourage, ils furent enfermés dans une prison. Peu de jours après, deux autres leur furent adjoints : l'un, qui s'appelait aussi Agapius, avait déjà combattu avant eux en des tortures terribles et variées, dans une autre confession ; le second, qui se nommait également Denys, avait pourvu aux nécessités de leurs corps. Tous, au nombre de huit, eurent la tête coupée en un seul jour, dans la même ville de Césarée, le vingt-quatrième jour du mois de Dystre, c'est-à-dire le neuf avant les calendes d'avril.

En ce temps-là, il y eut un changement parmi les empereurs. Celui qui était supérieur à tous et celui qui venait après lui le second, passent à l'état d'hommes privés, et les affaires publiques commencent à aller mal. Peu après, l'empire des Romains se divisant contre lui-même, une guerre implacable s'élève entre les citoyens. La discorde et les troubles qui l'accompagnaient ne prirent pas fin avant que la paix qui nous concernait n'eût été décidée dans tout le pays placé sous le pouvoir des Romains. Cette paix, en effet, se leva en même temps

pour tous, à la façon d'une lumière qui sort d'une nuit épaisse et très ténébreuse ; et de nouveau les affaires publiques de l'empire romain furent rétablies harmonieuses, amicales et paisibles, retrouvant la bienveillance réciproque qui existait depuis les ancêtres. Mais de cela nous donnerons un récit plus complet au temps convenable ; maintenant, revenons à la suite des événements ultérieurs.

#### IV.

A ce moment, étant arrivé au pouvoir, Maximin César se montra à tous comme le symbole de l'hostilité native à l'égard de Dieu et de l'impiété, et il s'acharna à son tour, avec plus de vigueur que ses prédécesseurs, à la persécution contre nous. Parmi nous tous, certes, régna une grande confusion, et tous se dispersèrent, chacun de son côté, mettant leur soin à échapper au malheur ; une agitation pénible avait tout envahi. Quelle parole nous suffirait-elle à raconter dignement l'amour de Dieu, et la liberté de langage dans la confession de Dieu du bienheureux martyr véritablement semblable à un agneau innocent, je veux dire Apphianos, qui, devant les portes de la cité, offrit à la vue de tous les habitants de Césarée un admirable exemple de la piété envers le Dieu unique.

Il n'avait pas encore atteint sa vingtième année pour l'âge du corps. Tout d'abord donc, en ce qui regarde l'éducation profane des Grecs (il descendait en effet de parents tout à fait pourvus de richesses selon le monde), il avait passé un temps assez long à Béryte. Il est extraordinaire même de dire comment, dans une telle ville, il était devenu supérieur aux passions de la jeunesse, et comment ses mœurs n'avaient été corrompues ni par la vigueur de son corps ni par la compagnie des jeunes gens ; comment il avait embrassé la chasteté, vivant avec décence, gravité et piété, selon la doctrine du christianisme, et disciplinant ainsi son existence.

S'il faut aussi faire mémoire de sa patrie et la parer également du généreux athlète de la religion qui en est sorti, nous le ferons encore raisonnablement. Si donc quelqu'un connaît Gagae, ville non obscure de Lycie, c'est de là qu'est venu ici ce jeune homme, de retour après ses études à Béryte. Son père lui offrait les premières places dans sa patrie, mais il ne fut pas capable de supporter la vie

commune avec son père et avec ceux qui appartenait à sa parenté, parce qu'il ne leur paraissait pas bon de vivre selon les lois de la religion du Christ. Lui, au contraire, possédé par un esprit divin, se régla d'après une philosophie innée, ou mieux inspirée de Dieu et véritable, il éleva ses pensées plus haut que la soi-disant gloire de la vie, et méprisa les jouissances du corps. Il s'éloigna des siens en cachette, et, sans s'inquiéter en rien des dépenses quotidiennes, il fut conduit par l'espérance et la foi en Dieu, guidé par l'Esprit divin vers la ville de Césarée, où lui avait été préparée la couronne du martyr de la religion. Vivant avec nous-mêmes, il puisa le plus possible dans les Écritures divines des dispositions parfaites, et se prépara de tout son cœur au martyr par des exercices convenables. Qui donc, en voyant encore sa fin telle qu'elle s'accomplit, n'en aurait pas été frappé ? Qui, en l'entendant encore n'aurait pas justement admiré son courage, sa hardiesse, sa constance et, par dessus tout cela, son audace et son entreprise elle-même qui était une preuve de son zèle pour la piété et de son esprit vraiment surhumain ?

En effet, une seconde attaque contre nous eut lieu sous Maximin, dans la troisième année de la persécution dirigée contre nous. Pour la première fois, des lettres du tyran furent publiées, ordonnant à tous en masse de sacrifier une fois pour toutes et sans détour, par le soin et le zèle des magistrats de chaque ville. Dans toute la ville de Césarée, des crieurs publics appelèrent les hommes, en même temps que les femmes et les enfants, aux temples des idoles, en vertu de l'ordre du gouverneur, et en outre les tribuns firent l'appel nominal de chacun, d'après une liste. Alors que, de toutes parts, on était submergé par une tempête indicible de maux, le susdit jeune homme, sans aucune crainte, sans que personne sût ce qu'il allait faire, s'en étant même caché de nous qui étions avec lui dans la maison et aussi de toute l'escorte militaire qui entourait le gouverneur, s'avança vers Urbanus qui offrait une libation, le prit tranquillement par la main droite, l'empêcha aussitôt de sacrifier. Puis, d'une manière tout à fait convaincante, et avec une divine assurance, il l'exhorta à quitter son erreur ; car il n'était pas beau d'abandonner le seul et unique vrai Dieu et de sacrifier aux idoles et aux démons. Ce tout jeune homme, à ce qu'il semble, agit de la sorte sous la conduite de la puissance divine qui le dirigeait. Par cet événement, celle-ci proclamait en quelque façon que les chrétiens - du moins ceux qui le sont véritable-

ment - sont si éloignés de se détourner du Dieu de l'univers, une fois qu'ils ont été jugés dignes de le servir avec piété, que non seulement ils sont établis au-dessus des menaces et des châtiments qui les suivent, mais encore qu'ils parlent avec plus de franchise, qu'ils s'expriment plus librement d'une langue généreuse et intrépide, et que s'il est possible, ils exhortent encore leurs persécuteurs eux-mêmes à abandonner leur ignorance et à reconnaître celui qui seul est le Dieu véritable.

Là-dessus, celui dont nous parlons, ainsi qu'il était naturel après un acte aussi audacieux, fut tout aussitôt déchiré, comme par des bêtes sauvages, par ceux qui entouraient le gouverneur ; il supporta très courageusement des milliers de plaies sur tout son corps jusqu'à ce que (bientôt) on le mît en prison. Là, pendant un jour et une nuit, il fut distendu, avec les deux pieds dans les ceps, et, le lendemain, on l'amena devant le juge. Ensuite, contraint à sacrifier, il manifesta une fermeté totale devant des tourments et des souffrances à faire frémir. Il eut les flancs déchirés non une seule fois ni deux, mais à plusieurs reprises jusqu'aux os et jusqu'aux entrailles elles-mêmes ; il reçut tellement de plaies sur le visage et le cou que ceux mêmes qui l'avaient bien et exactement connu autrefois ne reconnaissaient plus son visage gonflé.

Mais comme il ne céda pas à de tels tourments, on lui enveloppa les deux pieds avec des linges imbibés d'huile, et les bourreaux, obéissant à un ordre reçu, mirent le feu par-dessous. Quelles souffrances supporta ainsi le bienheureux, je crois qu'elles dépassent tout discours. Le feu, en effet, ayant amolli ses chairs, pénétrait jusqu'aux os, si bien que, comme de la cire, les humeurs de son corps, fondues (par la flamme) s'épanchaient et coulaient goutte à goutte.

Mais, même après ces supplices, il ne s'abandonnait pas, et c'étaient seulement ses adversaires qui étaient vaincus et presque impuissants en face de cette énergie surhumaine. Il fut de nouveau jeté dans les fers ; trois jours après, ramené devant le juge, il affirma s'en tenir au même propos ; alors, bien que d'ailleurs il fût à demi-mort, on le fait jeter à la mer.

Ce qui arriva aussitôt après, il n'est pas invraisemblable que le récit n'en soit pas cru de ceux qui ne l'ont pas vu de leurs yeux ; mais pour nous, bien que nous le sachions exactement, ce n'est pas une raison pour que nous ne transmettions pas complètement la vérité à

l'histoire : les témoins de l'événement sont, pour le dire simplement, tous les habitants de Césarée, car aucun âge n'a été privé de la vue de ce prodige. Aussitôt précisément qu'on vit précipiter au milieu de la mer, dans les abîmes infinis, cet homme réellement sacré et trois fois bienheureux, immédiatement une agitation extraordinaire et une secousse font s'effondrer la mer elle-même et tout ce qui l'entoure, de sorte que la terre et la ville entière sont ébranlées par le phénomène. En même temps que ce tremblement de terre extraordinaire et subit, la mer, comme si elle ne pouvait pas le supporter, rejette devant les portes de la ville le cadavre du divin martyr. Tels furent les événements relatifs au divin Apphianos : ils s'accomplirent le deux du mois de Xanthique, qui serait le quatre avant les nones d'avril, un vendredi.

## V.

A la même époque et aux mêmes jours, dans la ville de Tyr, un jeune homme du nom d'Ulpianus, après de terribles tortures et de très pénibles coups de fouet, fut enfermé avec un chien et un aspic - c'est un serpent venimeux - dans une peau de bœuf récemment écorché et, lui aussi, jeté à la mer. C'est pourquoi il me paraît juste de faire aussi mémoire de lui dans le récit du martyr d'Apphianos.

Peu de temps après, celui qui n'était pas seulement son frère selon Dieu, mais aussi selon la chair et qui avait le même père, Aedesios, supporta des supplices semblables à ceux d'Apphianos. Après des confessions innombrables, des mauvais traitements prolongés dans les prisons, des condamnations (infligées par le) gouverneur en vertu desquelles il fut livré aux mines de Palestine ; après qu'il se fut conduit en tout cela comme un de ces philosophes dont il portait l'habit (et en effet, il possédait une éducation supérieure à celle de son frère, et il était sorti de l'école des philosophes), il acheva son existence dans la ville d'Alexandrie. Voyant le juge de cette ville qui jugeait les chrétiens se conduire comme un homme ivre et dépasser les limites du convenable, tantôt injurier de diverses manières des hommes vénérables, tantôt livrer aux souteneurs, en vue d'outrages honteux, des femmes d'une chasteté céleste et des vierges qui s'exerçaient volontairement à la continence, il entreprit la même chose que

son frère. Parce que ces faits lui paraissaient insupportables, il s'avança avec une assurance courageuse et, par ses paroles comme par ses actions, il livra le juge à la honte et au déshonneur. Ensuite, il supporta avec beaucoup de fermeté les douleurs de toute espèce et les tortures, et endura la même mort que son frère : il fut jeté dans la mer. Mais son martyre, ainsi que je l'ai dit d'ailleurs, eut lieu un peu plus tard.

## VI.

La quatrième année de la persécution soulevée contre nous, le douze avant les calendes de décembre, qui serait le vingt du mois de Dios, une veille de sabbat, dans la même Césarée, le tyran lui-même, Maximin, étant présent et mettant son honneur à donner des spectacles aux foules pour ce qu'on appelle son jour de naissance, s'accomplit ce fait véritablement digne d'être rapporté.

C'était antérieurement une coutume qu'en présence des empereurs, des spectacles somptueux apportassent aux spectateurs des satisfactions plus nombreuses qu'en toute autre circonstance et que des spectacles nouveaux et étranges y remplaçassent ceux dont on avait l'habitude : des animaux étaient amenés de partout, de l'Inde, de l'Éthiopie et d'ailleurs ; des hommes également présentaient aux spectateurs des divertissements extraordinaires, en se livrant à des exercices physiques dans lesquels ils étaient habiles. De toute manière, en la circonstance, puisque l'empereur offrait des spectacles, il fallait qu'il y eût dans ces faveurs quelque chose de plus (que d'ordinaire) et d'exceptionnel.

Qu'était-ce donc ? Un martyr de notre doctrine fut amené au milieu (de l'amphithéâtre), afin de combattre pour la seule et véritable piété : c'était Agapios, qui, nous l'avons rappelé un peu plus haut, avait déjà une fois été donné en nourriture aux bêtes, en même temps que Thècle. D'ailleurs, en d'autres circonstances, il avait été amené en cortège de la prison au stade, en même temps que des malfaiteurs, trois fois et plus souvent. Et toujours, à chaque fois, le juge, après les menaces, soit par pitié, soit dans l'espoir d'un changement de détermination, l'avait renvoyé pour d'autres combats. Mais alors, l'empereur étant présent, il fut amené comme s'il avait été conservé à des-

sein pour cette circonstance, afin que fût accomplie aussi à son sujet cette parole du Sauveur qui, de science divine, a prédit à ses disciples qu'ils seraient conduits même devant des rois, afin de lui rendre témoignage. Il fut donc amené au milieu du stade avec un malfaiteur qui, dit-on, était emprisonné pour avoir tué son maître. Eh bien ! le meurtrier de son maître, jeté aux bêtes, fut jugé digne de pitié et de bienveillance, presque de la même manière que le fameux Barabbas, au temps du Sauveur, et tout le théâtre retentit des cris et des louanges à son sujet, parce que le meurtrier avait été sauvé avec bienveillance par l'empereur, et jugé digne d'honneur et de liberté. Quant à l'athlète de la piété, il fut appelé d'abord par le tyran ; puis on lui demanda de renier sa détermination, sous la promesse de la liberté. Mais il témoigna à haute voix que ce n'était pas pour une cause mauvaise, mais pour sa piété envers le Créateur de l'univers qu'il allait volontiers et avec plaisir, supporter généreusement tous les traitements qu'on lui infligerait. Et, disant cela, il joint l'acte à la parole, il s'élance en courant au devant d'une ourse lâchée contre lui, et s'offre lui-même très joyeusement à elle pour être sa nourriture. Après qu'elle l'eut laissé, respirant encore, il est emporté dans la prison et, là, il survit un jour. Le lendemain, après qu'on eut attaché des pierres à ses pieds, on le jette au milieu de la mer. Tel fut aussi le martyr d'Agapios.

## VII.

Alors que déjà la persécution dirigée contre nous atteignait sa cinquième année, le deuxième jour du mois de Xanthique, qui est le quatre avant les nones d'avril, le dimanche même de la Résurrection de notre Sauveur, et encore à Césarée, Théodosie, vierge de Tyr, jeune fille fidèle et très vénérable, qui n'avait pas encore dix-huit ans accomplis, s'approche des prisonniers qui confessaient, eux aussi, le royaume du Christ et qui étaient assis devant le tribunal, à la fois pour leur témoigner de la bienveillance et leur demander, comme il est naturel, de se souvenir d'elle quand ils seraient auprès du Seigneur.

Tandis qu'elle agissait ainsi, comme si elle accomplissait quelque chose d'impie et d'irréligieux, les soldats se saisissent d'elle et la



conduisent devant le gouverneur.

Aussitôt, celui-ci, comme un forcené et une bête au cœur très sauvage, lui inflige des tortures cruelles à faire frémir, aux côtés et aux seins jusqu'aux os mêmes. Alors qu'elle respire encore et que, pourtant, même après tout cela elle se tient avec un visage souriant et resplendissant, il ordonne de la jeter dans les flots de la mer.

Ensuite, passant d'elle au reste des confesseurs, il les condamne tous aux mines de cuivre à Phaeno de Palestine.

A la même époque, le cinq du mois de Dios, et, selon les Romains, aux nones de novembre, dans la même ville, les compagnons de Silvanus, qui alors était encore prêtre et qui avait confessé sa foi, mais qui, peu de temps après, fut honoré de l'épiscopat et qui termina sa vie par le martyre, firent preuve d'une constance très généreuse pour la religion et furent condamnés par le même gouverneur aux travaux (forcés) dans la même mine de cuivre, après qu'on leur eût, par son ordre, brûlé au fer rouge et mis hors de service les articulations des pieds.

En même temps qu'il rend cette sentence contre eux, Urbanus livre au châtement du feu un homme qui s'était distingué par mille autres confessions : il s'appelait Domninos, et il était très connu de tous les gens de Palestine pour son extraordinaire liberté. Après lui, le même juge, qui était un terrible inventeur de tourments et un fabricant de nouvelles méthodes contre la doctrine du Christ, imagina contre les hommes pieux des châtements dont on n'avait jamais entendu parler. Il condamne d'abord trois d'entre eux à lutter en combat de gladiateurs. Puis il livre en nourriture aux bêtes Auxence, vénérable et saint vieillard. D'autres, hommes adultes dans la force de l'âge, il les fait mutiler, les rend eunuques et les condamne (aux travaux forcés) dans les mêmes mines. D'autres encore, après de dures tortures, il les enferme en prison. Parmi eux se trouvait le plus cher de tous mes compagnons, Pamphile, le plus glorieux des martyrs de notre temps à cause de toute sa vertu. Urbanus l'éprouve d'abord sur les connaissances littéraires et les enseignements philosophiques ; puis, finalement, il l'oblige à sacrifier. Quand il le voit faire un signe de refus et ne pas tenir le moindre compte des menaces, il s'exaspère au plus haut point et ordonne de le torturer par de très durs supplices. Et cet homme aussi féroce qu'une bête se rassasiait en quelque sorte des souffrances qu'on infligeait (à la victime) avec des ongles de fer ap-

pliqués à ses flancs avec persévérance et émulation. Après avoir fait retomber la honte sur lui-même, il l'inscrivit lui aussi parmi les autres confesseurs qui étaient condamnés à la prison.

Quelle réponse pour sa cruauté à l'égard des saints obtiendra-t-il de la justice divine, après qu'il se sera tellement enivré de fureur contre les martyrs du Christ, il est facile de le savoir d'après les événements qui commencèrent à s'accomplir alors. Aussitôt et peu après ces audacieuses entreprises contre Pamphile, alors qu'il possédait encore la charge de gouverneur, la justice de Dieu le frappa d'une manière si soudaine que celui qui hier encore jugeait du haut de son tribunal, qui était escorté d'une garde de soldats, qui commandait à tout le peuple de Palestine, qui était le compagnon le plus cher et le commensal du tyran lui-même, cette justice divine le dépouilla, en une seule nuit, et le priva de tant de dignités. Elle versa le déshonneur et la honte sur ceux qui l'avaient autrefois admiré comme chef ; elle le fit paraître comme un lâche et un homme sans courage, qui, à la manière des femmes, poussait des cris et des supplications devant le peuple auquel il avait commandé ; elle fit de Maximin lui-même, dont naguère il s'enorgueillissait avec vantardise comme de quelqu'un qui le chérissait extrêmement à cause de ses agissements contre nous, un juge dur et très cruel, à Césarée même, de telle sorte qu'il porta contre lui une sentence de mort, après l'avoir couvert de honte pour les méfaits dont il avait été convaincu.

Mais que cela soit dit par nous en passant. Il y aura peut-être une circonstance favorable où nous traiterons à loisir de la fin et de la ruine tragique des impies qui ont le plus combattu contre nous et de Maximin lui-même, ainsi que de ceux de son entourage.

## VIII.

Et vers la sixième année de la tempête qui soufflait avec continuité contre nous, il y avait, dès avant cette époque, dans la mine de Thébaïde, qui porte le nom de la pierre de porphyre qu'elle produit, une grande multitude de confesseurs de la religion : parmi eux, quarante-deux hommes, avec des femmes et de tout petits enfants envoyés au gouverneur de la Palestine. Après que, sur la terre des Juifs, ils eurent confessé le Dieu de l'univers et le Christ, ils eurent les ten-

dons du pied gauche coupés au fer rouge jusqu'aux nerfs mêmes. On leur creva ensuite l'œil droit : on leur enleva d'abord avec des glai-ves la membrane et la pupille ; puis, avec des fers rouges, on détruisit par le feu tout l'organe jusqu'à ses racines mêmes. Ce fut Firmilianus, envoyé dans ce pays pour succéder à Urbanus comme gouverneur, qui ordonna ces mutilations soi-disant d'après un commandement impérial. Ensuite ils furent livrés aux mines de la province, pour y vivre malheureux dans la fatigue et la souffrance.

Il ne nous a pas suffi de contempler de nos yeux ces hommes qui ont souffert de tels maux, mais nous dûmes aussi voir des Palestiniens qui avaient été condamnés à des combats de boxe et dont nous avons parlé un peu auparavant. Comme ils ne voulaient pas des nourritures fournies par le trésor impérial, ni des exercices qui leur étaient utiles pour la lutte, ils durent, pour ce motif, comparaître non seulement devant des gouverneurs, mais devant Maximin lui-même ; dans leur confession, ils montrèrent une très généreuse constance par leur fermeté dans la privation de nourriture, et la patience en face des coups de fouets. Ils souffrirent des tourments semblables à ceux dont nous avons parlé, avec d'autres confesseurs qui leur furent ajoutés à Césaire même. Parmi ceux-ci, les uns qui avaient été pris tout récemment, au moment de l'assemblée des divines lectures, dans la ville de Gaza, furent torturés dans leurs pieds, d'autres supportèrent les mêmes tortures que les précédents dans leurs pieds et dans leurs yeux ; les autres enfin, des tortures encore plus grandes par lesquelles ils furent éprouvés par des supplices appliqués sur les côtés.

Parmi eux, une chrétienne, femme par son corps, mais virile par sa détermination, ne supporta pas la menace de la prostitution. Pour avoir dit une parole contre le tyran qui avait pu confier le pouvoir à des juges aussi cruels, elle est d'abord fouettée ; ensuite, elle est élevée sur le chevalet et tourmentée sur les côtés. Tandis que les bourreaux préposés à cette besogne lui appliquent les tortures, d'après l'ordre du juge, avec constance et violence, une autre femme qui, comme la première, avait choisi le labeur de la virginité, se montre supérieure aux fameux combattants de la liberté, vantés partout chez les Grecs, et ne peut pas supporter le manque de pitié, la cruauté, l'inhumanité de ces tourments. Tout à fait chétive en apparence par le corps et méprisable d'aspect, elle était d'ailleurs courageuse dans son âme et avait embrassé une détermination plus forte que son corps :

" Jusques à quand, cria-t-elle au juge du milieu de la foule, torture-ras-tu ma sœur d'une manière aussi cruelle ? " Très amèrement excité par ces paroles, celui-ci ordonne aussitôt de saisir cette femme.

Elle est ensuite traînée au milieu (du tribunal) et se réclame du nom auguste du Sauveur. D'abord on l'exhorte par des paroles à sacrifier ; et, comme elle n'obéit pas, on la tire de force vers l'autel. Mais elle se conduit conformément à elle-même et garde le désir qu'elle avait auparavant. D'un pied qui ne tremble pas et reste intrépide, elle lance un coup à l'autel et renverse ce qui est sur lui, en même temps que le brasier qui s'y trouve. Là-dessus, tel une bête féroce, piqué de colère, le juge lui fait appliquer d'abord tant de blessures le long des flancs, que personne n'en a jamais supporté : il se complaît presque à se raser de ses chairs crues. Puis, lorsque sa folie eut reçu satiété, il les unit toutes les deux, celle-ci, en même temps que l'autre qu'elle avait tout à l'heure appelée sa sœur, et il les condamne à mort par le feu. De ces deux femmes, la première, dit-on, était originaire de la contrée de Gaza ; on doit savoir que l'autre était native de Césarée, connue d'un grand nombre, et que son nom était Valentine.

Quant au martyr qui suivit, et dont fut jugé digne le trois fois bienheureux Paul, comment le raconterais-je dignement ? A la même heure que ces femmes, condamné par la même sentence de mort, et tout près de sa consommation, il demanda à celui qui allait sans tarder lui couper la tête, un petit instant. L'ayant obtenu, d'une voix claire et sonore, il demanda à Dieu dans ses prières la réconciliation pour ses compatriotes, suppliant que le plus tôt possible la liberté leur fût accordée ; puis il demanda pour les Juifs qu'ils eussent accès à Dieu par le Christ ; ensuite, il arriva dans son discours à solliciter aussi la même faveur pour les Samaritains. Il demanda encore que ceux qui étaient dans l'erreur et dans l'ignorance de Dieu, les Gentils, vinssent à sa connaissance et reçussent la véritable piété. Il ne négligea pas non plus ceux qui alors se tenaient autour de lui pêle mêle. Après tous ceux-là, ô grand et ineffable courage ! il pria aussi le Dieu de l'univers pour le juge qui l'avait condamné à mort, pour les souverains, et encore même pour celui qui allait bientôt lui couper la tête. Il priait de façon à être entendu du bourreau et de tous ceux qui étaient présents, demandant à Dieu de ne pas leur imputer en compte la faute qu'ils commettaient à son égard. Il prononçait ces prières et d'autres semblables à haute voix et portait presque tous les

assistants, comme s'il mourait injustement, à la pitié et aux larmes. Après avoir arrangé son vêtement lui-même, conformément à la loi, et livré son cou découvert au tranchant du glaive, il fut orné d'un martyr divin, le vingt-cinq du mois de Panémos, ce qui correspondrait au huit avant les calendes d'août. Telle fut la fin de ceux-ci. Peu de temps s'étant écoulé, de nouveau les admirables athlètes de la confession du nom du Christ, venus de la terre des Égyptiens, au nombre de cent trente, après avoir subi, par ordre de Maximin, les mêmes maux que les premiers en cette même Égypte dans leurs yeux et dans leurs pieds, sont envoyés les uns aux susdites mines de Palestine, les autres auprès de ceux qui étaient condamnés en Cilicie.

## IX.

Ce fut sur de tels actes de vaillance de la part des magnifiques martyrs du Christ que se relâcha et s'éteignit en quelque sorte, comme par les flots sacrés de leur sang, l'incendie de la persécution. Déjà la détente et la liberté pénétraient chez ceux qui, en Thébaïde, peinaient pour le Christ dans les mines de ce pays, et nous allions respirer un peu d'air pur quand, je ne sais comment, par suite d'une agitation, celui qui avait obtenu le pouvoir de persécuter les chrétiens ralluma de nouveau le feu. Tout à coup donc des lettres de Maximin contre nous se répandirent à nouveau partout. Les gouverneurs dans chaque province et de plus le préposé au commandement des armées pressèrent par ordonnances, lettres et injonctions publiques, les curateurs de toutes les villes ainsi que les stratèges et les tabularii de faire exécuter l'édit impérial.

Ils ordonnaient qu'avec tout le zèle possible on reconstruisît les temples des idoles qui étaient tombés, et qu'on eût soin de faire sacrifier et offrir des libations par tous sans exception, hommes, femmes, serviteurs et même enfants à la mamelle, de faire goûter exactement par tous des viandes consacrées par les sacrifices ; de veiller à ce que les denrées des marchés fussent souillées par des libations provenant des sacrifices ; et à ce que les surveillants des bains exigeassent de ceux qui s'y purifiaient de se souiller préalablement par des sacrifices tout à fait impurs. Ces ordres furent accomplis strictement. De nouveau, les nôtres, comme il était naturel, furent saisis d'une très grande in-

quiétude, tandis que les païens infidèles blâmaient la folie de ces prescriptions comme intolérable et superflue : tout cela en effet leur paraissait, même à eux, dégoûtant et insupportable. Une très grande tempête était suspendue partout au-dessus de tous. De nouveau, la puissance divine de notre Sauveur inspira à ses athlètes un tel courage que, sans que personne les eût poussés ni entraînés, ils foulèrent aux pieds la menace de tels maux.

Trois fidèles donc se concertèrent et assaillirent ensemble le magistrat qui sacrifiait aux idoles, en lui criant d'abandonner son erreur, car il n'y a pas d'autre Dieu que le créateur et le démiurge de l'univers. Interrogés sur leur condition, ils confessèrent courageusement qu'ils étaient chrétiens. Là-dessus, Firmilien, plus vivement ému, sans même les avoir tourmentés par des tortures, les condamna au supplice capital.

Le plus âgé avait nom Antonin ; le deuxième s'appelait Zébinas et était originaire d'Éleuthéropolis ; le nom du troisième était Germain. Ce fut le treize du mois de Dios, aux ides de novembre que cela fut accompli contre eux. Le même jour, ils eurent pour compagne de voyage Ennathas, une femme, originaire de Scythopolis, parée elle aussi de la couronne de la virginité. Elle n'avait pas fait la même chose qu'eux. Elle fut traînée de force et amenée devant le juge après des coups de fouet et de cruels opprobres, qu'avait osé lui infliger, sans même l'avis de l'autorité supérieure, un des chiliarques des soldats installés dans le voisinage. Il s'appelait Maxys et était homme encore pire que son nom, abominable d'ailleurs, d'un caractère extraordinairement violent et de toute façon réellement terrible et décrié par tous ceux qui le connaissaient. Cet homme, donc, dépouilla la bienheureuse de tous ses vêtements, de sorte qu'elle ne fût plus couverte que des hanches jusqu'aux pieds, et que le reste de son corps fût nu, et lui fit faire le tour de toute la ville de Césarée et, traînée ainsi par toutes les places, il prit grand soin de la faire battre avec des lanières de cuir. Et après de tels (outrages), elle montra une constance très ferme jusque devant les tribunaux du gouverneur : le juge la livra vivante au feu. Il poussa même jusqu'à l'inhumanité sa rage contre les hommes pieux, et passa outre aux ordonnances de la nature : il n'eut même pas honte de refuser la sépulture à ces corps inanimés et sacrés.

Il ordonna donc que, nuit et jour, on gardât soigneusement les morts

exposés à l'air libre pour servir de nourriture aux bêtes sauvages et il fut possible de voir, pendant plusieurs jours, un grand nombre d'hommes au service de cette volonté sauvage et barbare. Ils veillaient de loin, comme pour une chose digne de zèle, à ce que les cadavres ne fussent pas dérobés ; et les bêtes sauvages, d'autre part, des chiens, des oiseaux de proie dispersaient ça et là les membres humains. Toute la ville était jonchée, à l'entour, d'entrailles et d'ossements humains, en sorte que jamais rien ne parut plus cruel et plus effroyable à ceux mêmes qui d'abord s'étaient conduits d'une manière haineuse contre nous : ils ne déploraient pas tant le malheur de ceux contre lesquels on agissait ainsi que l'outrage fait à leur propre nature, qui est commune à tous. Tout près des portes, en effet, était étalé un spectacle qui dépassait toute parole et tout ce qu'on peut entendre de tragique. Les chairs humaines n'étaient pas dévorées en un seul endroit, mais elles étaient éparpillées en tout lieu : des membres entiers, des chairs, des morceaux d'entrailles que quelques-uns disent avoir vus jusqu'à l'intérieur des portes.

Il y avait de très longs jours que cela durait, lorsqu'arriva le prodige que voici. Le ciel était serein, l'air était clair, et la situation de l'atmosphère tout à fait calme. Alors, tout d'un coup, les colonnes, qui, dans la ville, soutenaient les galeries publiques, laissèrent presque toutes couler en quelque manière des larmes goutte à goutte. Puis, les marchés et les places, sans qu'aucune rosée eût été produite dans l'air, furent arrosés et mouillés d'une eau venue je ne sais d'où. Aussitôt se répandit parmi tous le bruit que la terre avait pleuré, pour une raison inexprimable, incapable de supporter le sacrilège de ce qu'on faisait alors, et qu'afin de confondre la nature inflexible et impitoyable des hommes, les pierres et la nature inanimée elle-même avaient pleuré sur ce qui arrivait. Je sais bien que peut-être ce récit semblera un radotage et une fable à ceux qui viendront après nous, mais non point à ceux à qui le présent a garanti la vérité.

## X.

Le quatorze du mois suivant qui était le mois d'Apellaios, ce qui correspondrait au dix-neuf avant les calendes de janvier, de nouveau un certain nombre d'Égyptiens furent arrêtés par les gens qui exami-

naient auprès des portes ceux qui entraient : ceux-ci avaient été envoyés pour le service des confesseurs de Cilicie. Ils subirent la même sentence que ceux qu'ils devaient servir : ils furent privés de l'usage des yeux et des pieds. Mais trois d'entre eux, à Ascalon, là où ils étaient emprisonnés, présentèrent un merveilleux exemple de courage et supportèrent des martyres différents. L'un d'eux fut livré au feu : Arès était son nom ; les autres eurent la tête coupée : ceux-ci s'appelaient Promos et Élie.

Le onze du mois d'Audunéos, ce qui correspondrait au trois avant les ides de janvier, dans la même (ville de) Césarée, un ascète, Pierre, appelé Apsélamos, du bourg d'Anéa sur les confins d'Éleuthéropolis, donna la preuve de sa foi au Christ de Dieu par une noble détermination : tel un or pur, il fut éprouvé par le feu. Le juge et ceux qui l'entouraient le supplièrent mille fois d'avoir pitié de lui-même, d'épargner sa jeunesse et sa fleur ; il les méprisa, il préféra à tout et à la vie même l'espérance au Dieu de l'univers.

En ce temps là, un certain Asclépios, qui était regardé comme un évêque de la secte de Marcion, par zèle, pensait-il, pour la piété, mais non pas certes pour celle qui est selon la science, sortit également de la vie en mourant sur le même et unique bûcher (que Pierre). Voilà comment ces choses arrivèrent.

## XI.

C'est assurément le moment convenable qui nous invite à rapporter le grand et célèbre spectacle qu'ont donné Pamphile, dont le nom m'est trois fois cher et ses compagnons qui ont consommé leur martyre autour de lui. Ils étaient douze en tout, à avoir été jugés dignes de participer à un charisme et à un nombre également prophétiques et apostoliques.

Leur maître de chœur, qui seul aussi était orné de l'honneur du presbytérat à Césarée, était Pamphile, homme qui, pendant sa vie entière, s'était distingué en toute vertu, par la fuite et le mépris du monde, par le partage de sa fortune entre les indigents, par le peu d'estime pour les espérances de ce monde, par la vie philosophique et l'ascèse.

Mais surtout, plus que tous nos contemporains, il se distinguait par



son zèle très authentique pour les Écritures divines, par son infatigable amour du travail dans ce qu'il entreprenait, par l'assistance qu'il accordait à ses parents et à tous ceux qui l'approchaient. Le reste des belles actions (dictées par) sa vertu constitue un trop long récit, nous les avons déjà rapportées dans un écrit en trois livres de Mémoires, dont l'objet propre est sa vie. C'est donc à ces Mémoires que nous renvoyons ceux qui ont le désir de connaître aussi sa vie. Actuellement, occupons-nous des événements qui concernent les martyrs.

Le second qui, après Pamphile, se présenta au combat, était honoré d'une chevelure blanche digne de sa sainteté. Il s'appelait Valens, était diacre d'Aelia, vieillard très auguste par son extérieur même et instruit comme personne dans les Écritures divines. Il en avait tellement mis le souvenir dans son cœur qu'il n'avait pas besoin d'avoir sous la main le texte des Écritures qu'il voulait utiliser ; il en citait donc de mémoire les passages. Le troisième parmi eux, homme très ardent et bouillonnant de l'Esprit, originaire de Jamnia, était connu sous le nom de Paul. Avant son martyre, il avait soutenu le combat de la confession en endurant les fers rouges.

Pour ces hommes qui avaient passé deux années entières dans la prison, l'occasion du martyre fut l'arrivée de frères Égyptiens, qui furent aussi consommés avec eux. Ceux-ci avaient escorté des confesseurs en Cilicie, jusqu'aux mines de ce pays et ils revenaient chez eux. Comme on l'avait déjà fait, lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée même des portes de Césarée, ils furent interrogés par les gardes, qui étaient des barbares par leur genre de vie, sur leur personne et sur leur origine. Ils ne cachèrent rien de la vérité. A la manière des malfaiteurs pris en flagrant délit, ils furent arrêtés : ils étaient au nombre de cinq. Conduits devant le tyran, ils parlèrent, même devant lui, en toute hardiesse ; aussitôt ils furent jetés en prison. Le lendemain, le seize du mois de Péritions, selon les Romains, le quatorze avant les calendes de mars, en vertu d'un ordre on les amena, avec Pamphile et ses compagnons cités plus haut, devant le juge.

Celui-ci éprouva d'abord l'invincible constance des Égyptiens par toutes sortes de tortures et avec des instruments étranges et variés, qui furent alors imaginés. Ce fut sur celui qui était le chef de tous qu'il s'essaya dans ces luttes. Il lui demanda d'abord qui il était et, au lieu de son propre nom, il l'entendit donner le nom d'un prophète. Tous firent une réponse semblable : à la place des noms qui leur

avaient été imposés par leurs pères et qui étaient, le cas échéant, des noms d'idoles, ils s'imposaient à eux-mêmes d'autres noms, et c'est sous ceux d'Élie, de Jérémie, d'Isaïe, de Samuel et de Daniel qu'on pouvait les entendre se faire inscrire. Ils montraient qu'ils étaient le Juif secret, l'authentique et pur Israël de Dieu, non seulement par leurs actes, mais aussi par des paroles qui le déclaraient absolument. Lorsqu'il entendit le martyr prononcer un tel nom, Firmilien, sans comprendre la force du mot, lui demanda ensuite quelle était sa patrie. Celui-ci prononça alors une seconde parole qui s'accordait avec la première, en disant que Jérusalem était sa patrie. Il pensait sans doute à celle dont Paul avait dit : " La Jérusalem d'en haut est libre, celle qui est notre mère " et : " Vous êtes venus à la montagne de Sion et à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste ". Il pensait à cette dernière ; mais l'autre, attachant sa pensée à la terre et en bas, se préoccupait avec beaucoup de soin de savoir quelle était cette ville, et en quel endroit de la terre elle était située ; puis il lui appliqua les tortures, pour qu'il confessât la vérité. Mais le martyr, qui avait les mains tordues derrière le dos et les pieds brisés par d'étranges machines, assurait avec force qu'il avait dit la vérité.

Puis comme le juge lui demandait à nouveau et souvent quelle était et où était située la ville dont il parlait, il lui répondit que c'était la patrie des seuls fidèles ; que personne d'autre, sinon eux seuls, n'en faisait partie, qu'elle était située du côté de l'Orient et vers le soleil levant. Et de nouveau, cet homme philosophait ainsi conformément à sa propre pensée, sans revenir en arrière, alors qu'autour de lui, on le torturait par des supplices ; comme s'il eût été sans chair et sans corps, il ne semblait pas ressentir ses souffrances. Quant à l'autre, à bout de ressources, il trépignait, pensant que les chrétiens s'étaient peut-être organisés pour eux-mêmes une ville ennemie pour combattre les Romains ; il se multipliait pour la découvrir et pour rechercher la susdite contrée vers l'Orient. Après avoir longtemps encore fait déchirer le jeune homme à coups de fouet, et l'avoir châtié par des tortures de toute espèce, il reconnut son inébranlable constance dans ses précédentes déclarations, et porta contre lui une sentence de mort par décapitation. Voilà donc la forme dramatique que prit l'affaire de celui-ci. Quant aux autres, après les avoir exercés dans des combats analogues, il les fit mourir de la même façon.

Ensuite, fatigué et sachant bien qu'il punissait vainement ces hom-

mes, sa colère étant d'ailleurs rassasiée, il en vint à Pamphile et à ses compagnons. Il avait appris que, déjà auparavant, ils avaient montré, au milieu des supplices, un inébranlable courage pour la foi, et il leur demanda si, même encore à présent, ils obéiraient. Ayant reçu de chacun comme unique et même réponse, la parole ultime de la confession en vue du martyre, il les condamna au même châtement que les précédents.

Alors qu'on les emmenait pour les exécuter, un adolescent, qui était un serviteur appartenant à la domesticité de Pamphile, et qui avait été formé par une éducation et des leçons dignes d'un tel homme, quand il apprit la sentence portée contre son maître, se mit à crier du milieu de la foule pour demander que les corps fussent rendus à la terre. Le juge alors, qui n'était plus un homme, mais une bête sauvage et quelque chose de plus sauvage qu'une bête, n'accueillit pas ce que cette demande avait de raisonnable et n'accorda pas davantage le pardon dû à l'âge du jeune homme.

Il ne lui demanda qu'une chose. Lorsqu'il apprit qu'il se déclarait chrétien, il fut comme blessé par un trait et, gonflé de colère, il ordonna aux bourreaux d'employer toute leur force contre lui. Lorsqu'il le vit refuser de sacrifier, selon l'ordre qu'il en avait donné, il ordonna de le déchirer sans relâche, non comme de la chair humaine, mais comme des pierres ou du bois ou quelque autre chose inanimée, et jusqu'aux os mêmes et aux profondeurs les plus reculées des entrailles. Après que ce supplice eut duré longtemps, le juge reconnut qu'il le " travaillait " en pure perte : le corps du jeune homme, broyé dans les tourments, était sans voix, insensible, presque entièrement inanimé. Mais le juge avait l'absence de pitié et d'humanité tenace, et il le condamna à être livré aussitôt, et tel qu'il était, à un feu lent. Et lui, avant la consommation (du martyre) de son maître selon la chair, et, bien qu'il fût venu le dernier au combat, reçut le premier la mort du corps, tandis que l'attendaient encore ceux qui s'étaient hâtés aux premiers combats.

Il fallait voir ce Porphyre dans l'attitude d'un vainqueur aux jeux sacrés, après qu'il a remporté la victoire dans tous les combats, le corps couvert de poussière, mais le visage rayonnant, marchant à la mort avec une résolution courageuse et fière, à la suite de telles souffrances, et véritablement rempli de l'Esprit-Saint lui-même.

Couvert seulement d'un vêtement de philosophe qu'il portait sur lui à

la façon d'une tunique, il donnait à ses amis ses instructions, avec une détermination calme et, jusque sur l'échafaud, il gardait un visage rayonnant. Mais, comme on avait allumé le foyer autour de lui, du dehors et à une assez grande distance, il aspirait violemment avec la bouche la flamme de côté et d'autre et très généreusement, jusqu'à son dernier souffle, il persévéra dans le silence. Lorsque la flamme le toucha, il ne laissa échapper qu'une seule parole, en appelant pour le secourir, le Fils de Dieu, Jésus.

Tel fut le combat de Porphyre. Le messenger qui annonça à Pamphile la consommation (de son martyre) se nommait Séleucus, un des confesseurs qui avait été dans l'armée, et qui, après avoir été le ministre d'un tel message, fut aussitôt jugé digne du même sort que les autres. Au moment même où il annonçait la mort de Porphyre et abordait un des martyrs en l'embrassant, quelques soldats l'arrêtent et le conduisent au gouverneur. Celui-ci, comme pour se hâter d'en faire le compagnon de route des précédents pour le voyage du ciel, ordonne de le punir aussitôt de la peine capitale. Séleucus était de la terre des Cappadociens et, dans l'armée où il faisait partie d'une jeune troupe d'élite, il n'avait pas obtenu un grade médiocre parmi ceux qui avaient reçu les dignités romaines. Par sa vigueur en effet, par sa force physique, la hauteur de son corps, le courage, il dépassait de beaucoup ses compagnons d'armes, de telle sorte que son aspect était célèbre pour tous et que toute son attitude était digne d'admiration à cause de sa taille et de sa beauté. Au début donc de la persécution, il avait brillé par sa patience sous les coups de fouet dans les combats de la confession ; puis, après son départ de l'armée, il s'était fait l'émule des ascètes de la piété, il parut auprès des orphelins abandonnés, des veuves sans appui, de ceux qui avaient été précipités dans la pauvreté et la misère, comme un évêque et un protecteur, une sorte de père et de défenseur. Par suite, c'est vraisemblablement à cause de cette charité que Dieu, qui se réjouit de telles actions plus que de la fumée et du sang des sacrifices, le jugea digne de l'extraordinaire appel au martyre. Ce fut le dixième athlète, en plus de ceux dont nous avons parlé, qui fut consommé (par le martyre) dans une seule et même journée où, à ce qu'il semble, grâce au martyre de Pamphile et d'une manière digne du héros, s'était ouverte une très grande porte et où le passage de l'entrée dans le royaume des cieux devint facile pour lui-même et pour les autres aussi.

Sur les traces de Séleucus (s'avança) Théodule, vénérable et pieux vieillard, appartenant à la domesticité du gouverneur. Firmilien l'avait honoré plus que tous ceux de sa maison, d'abord à cause de son âge parce qu'il était le père de trois générations, puis à cause des sentiments bienveillants et de la fidélité très consciencieuse qu'il avait gardés envers ses maîtres. Il fit quelque chose d'analogue à (ce qu'avait fait) Séleucus. Il fut amené devant son maître et l'irrita plus que les martyrs précédents. Firmilien le livra à la croix : il subit ainsi le même martyre que le Sauveur dans sa passion.

Après ceux-ci, il en manquait encore un pour compléter avec les martyrs déjà indiqués le nombre de douze. Julien se trouva là pour le compléter. Comme, à cette heure même, il arrivait d'un voyage et n'était pas encore entré dans la ville, il apprit (ce qui se passait) : aussitôt, tel qu'il était et dans son costume de voyage, il se hâta pour contempler les martyrs. Dès qu'il aperçut, gisant sur la terre, les dépouilles des saints, il fut rempli de joie, les serra dans ses bras les uns après les autres, les embrassa tous. Tandis qu'il le faisait, les ministres des crimes le saisirent aussitôt et l'amènèrent à Firmilien : celui-ci agissant conformément à lui-même, le fit livrer lui aussi à un feu lent. Ce fut ainsi que Julien, bondissant et transporté de joie, rendant, sans mesure et à haute voix, grâces au Seigneur qui l'avait jugé digne de tels hommes, fut honoré de la couronne des martyrs. Il était lui aussi Cappadocien de race ; et, quant à son caractère, très pieux, très fidèle, très loyal, zélé en tout le reste et respirant le Saint-Esprit lui-même. Telle était la troupe des compagnons de route de Pamphile qui, en même temps que lui, furent jugés dignes d'accéder au martyre.

Durant quatre jours et autant de nuits, par ordre de l'impie gouverneur, les corps sacrés et réellement saints furent gardés pour la nourriture des animaux carnassiers.

Mais, comme d'une manière extraordinaire, aucun d'eux, ni bête sauvage, ni oiseau, ni chien, ne s'en approcha, et que, par une disposition de la providence divine, ils demeurèrent intacts, ils obtinrent des funérailles convenables et, selon la coutume, ils furent mis au tombeau.

L'émotion qui s'était produite à leur sujet était encore sur toutes les lèvres, lorsque Adrien et Eubule, venant du pays appelé Batanée, arrivèrent à Césarée pour y rejoindre le reste des confesseurs. Devant

la porte, on leur demanda, à eux aussi, pour quelle raison ils étaient venus ; ensuite, comme ils avaient confessé la vérité, on les conduisit à Firmilien. Celui-ci, sur-le-champ et de nouveau sans aucun délai, leur fit appliquer de très nombreuses tortures sur les flancs et les condamna à être la nourriture des bêtes. Deux jours donc s'étant écoulés dans l'intervalle, le cinq du mois de Dystre, le trois avant les nones de mars, au jour natal de ce qu'on appelle, à Césarée, la Fortune, Adrien fut présenté à un lion, puis égorgé par le glaive et achevé de la sorte. Quant à Eubule, après un jour d'intervalle, aux nones mêmes, c'est-à-dire le sept de Dystre, après que le juge l'eut supplié avec insistance de sacrifier et d'obtenir ainsi ce qu'ils pensent être la liberté, il préféra à la vie passagère la mort glorieuse pour la piété ; et semblablement au précédent, après les bêtes, il devint une victime. Dernier des martyrs de Césarée, il mit le sceau aux combats.

Il est encore juste de rappeler, à cet endroit du récit, comment, peu après, la Providence céleste punit les magistrats impies par les tyrans eux-mêmes. Celui qui s'était enivré de si grands supplices contre les martyrs du Christ, Firmilien lui-même, subit, après les autres tourments, le châtement suprême par le glaive et finit ainsi sa vie. Tels furent les martyres consommés à Césarée durant toute la durée de la persécution.

## XII.

Il me semble que je dois omettre ici tous les événements qui, en plus de ces faits et à cette époque, concernèrent encore les chefs des Églises : comment, au lieu de rester les pasteurs des brebis spirituelles du Christ, qu'ils n'avaient pas dirigées selon la loi, la justice divine les condamna à diriger des chameaux, êtres sans raison et, par la nature de leur corps, les plus contrefaits des animaux, comme si Dieu les avait jugés dignes d'eux, et comment elle les condamna à être assujettis à la garde des chevaux impériaux. Je dois également passer sous silence tout ce que les mêmes eurent à souffrir, à l'occasion, au sujet des vases sacrés et des immeubles ecclésiastiques, de la part des préfets et des magistrats impériaux, en outrages, déshonneurs et tortures. En outre, je tairai les ambitions d'un grand nombre, les impositions des mains faites sans discernement et en dehors des lois divi-

nes, les divisions parmi les confesseurs eux-mêmes. Il me semble que je dois omettre enfin tout ce que les jeunes agitateurs ont tramé avec zèle contre ce qui restait des Églises, entassant nouveautés sur nouveautés, ajoutant sans ménagement aux malheurs de la persécution, élevant maux sur maux. Je juge que mentionner ces faits serait inconvenant pour moi ; je m'excuse et je m'abstiens, comme d'ailleurs je l'ai dit en commençant le récit de ces événements. Mais tout ce qui est vénérable, tout ce qui est de bonne réputation, suivant la parole sacrée, s'il y a quelque vertu et quelque louange, je pense que le dire, l'écrire, le présenter à des auditeurs fidèles, est une tâche très convenable à celui qui rapporte l'histoire des admirables martyrs. Et quant à la paix qui s'est manifestée à nous du haut du ciel, il me semble bon d'orner, en la rappelant, la conclusion de tout l'ouvrage.

### XIII.

La septième année de la lutte dirigée contre nous s'achevait, et doucement, en quelque sorte, nos affaires prenaient une allure simple et tranquille en allant vers la huitième année. Aux mines de cuivre de Palestine, était rassemblée une foule nombreuse de confesseurs qui jouissaient d'une grande liberté, à ce point qu'ils bâtissaient eux-mêmes des édifices destinés à servir d'églises. Le gouverneur de la province, cruel et méchant et tel que le prouvent les cruautés accomplies par lui contre les martyrs, y séjourna et, ayant appris la conduite de ceux qui y vivaient, il la fit connaître à l'empereur, comme il lui sembla bon, dans un rapport calomnieux.

Étant arrivé ensuite, le préposé aux mines, agissant sur un ordre impérial, divisa la multitude des confesseurs, et assigna comme résidence aux uns Chypre, à d'autres le Liban ; il en dispersa en d'autres régions de la Palestine, et il ordonna que tous fussent accablés de travaux divers. Puis, il choisit quatre d'entre eux, qui lui paraissaient surtout être leurs chefs, et les envoya au commandant des armées de ce pays. C'étaient Pelée et Nil, évêques égyptiens, un autre qui était prêtre et, en plus de ceux-là, le plus connu de tous pour son zèle à l'égard de tous, Patermouthios. Le strato-pédarque, après leur avoir demandé de renier leur religion, et ne l'ayant pas obtenu, les condamna à la mort par le feu.

D'autres encore se trouvaient là, qui avaient obtenu la permission d'habiter ensemble une région particulière : c'étaient des confesseurs qui, soit à cause de vieillesse, soit à cause de mutilations, soit pour d'autres infirmités physiques, avaient été exemptés du service dans les travaux. Leur chef était un évêque venu de Gaza, Silvain, qui était un type de sagesse et un authentique modèle de christianisme. Cet homme, pour ainsi dire, depuis le premier jour de la persécution et durant tout le temps, s'était distingué par toutes sortes de combats en confessant (sa foi) ; mais il avait été conservé pour ce temps-là, afin qu'il fût le sceau final de toute la lutte des martyrs en Palestine.

Avec lui, il y avait aussi beaucoup d'Égyptiens, parmi lesquels il faut citer Jean, qui, pour la puissance de la mémoire, dépassait tous nos contemporains. Auparavant, donc, il avait été privé des deux yeux ; et cependant, au cours des confessions dans lesquelles il s'était distingué, il avait eu, comme les autres, le pied rendu inerte par les fers rouges et il avait reçu la même brûlure du feu dans ses yeux qui n'avaient plus d'activité : c'était jusqu'à ce point de férocité et d'inhumanité que les bourreaux poussèrent l'absence de pitié et d'humanité.

On pourrait certes admirer son caractère et sa vie philosophique ; mais cela ne paraîtrait pas aussi extraordinaire que la puissance de sa mémoire. C'étaient des livres entiers des Écritures divines qu'il avait écrits non sur des tables de pierre, comme dit le divin apôtre, ni sur des peaux d'animaux ou sur des papiers détruits par les vers et le temps, mais sur les tables vraiment faites de chair de son cœur, avec une âme lumineuse et avec l'œil très pur de son intelligence. De la sorte, il faisait sortir de sa bouche, quand il le voulait, comme d'un trésor de discours, tantôt un texte de la loi et des prophètes, tantôt un texte historique, d'autres fois, un passage des Évangiles ou de l'apôtre. Je confesse avoir été moi-même frappé, la première fois que j'ai vu cet homme : il se tenait debout au milieu d'une foule considérable dans une église, et récitait des parties de l'Écriture divine. Tant qu'il ne me fut possible que d'entendre sa voix, je pensais que quelqu'un lisait, selon la coutume dans les assemblées, mais lorsque je fus tout près, je pris conscience de ce qui se passait. Tous les autres, qui avaient des yeux sains, se tenaient en cercle autour de lui, et lui, avec le seul secours des yeux de son intelligence, s'exprimait sans artifice, comme un prophète, et l'emportait de beaucoup sur ceux qui avaient



la force de leurs corps. Je ne savais donc pas comment glorifier Dieu et admirer cette merveille. Il me semblait voir une preuve claire et ferme, administrée par les faits eux-mêmes, que le seul homme selon la vérité n'est pas celui qu'on pense naturellement et qui se manifeste dans son corps, mais celui qui est selon l'âme et l'intelligence et qui montre comment la vertu de la puissance habitant en lui est plus grande que le corps mutilé.

Les confesseurs dont nous avons parlé vivaient donc dans le lieu qui leur avait été assigné et ils y accomplissaient les jeûnes, les prières et les autres exercices qui leur étaient habituels. Dieu, Dieu lui-même, les jugea dignes d'obtenir la consommation du salut en leur tendant une main secourable ; par ailleurs, l'ennemi hostile, incapable de supporter des hommes en train de s'armer contre lui, avec la plus grande sérénité, par les prières qu'ils adressaient à Dieu, pensa à les tuer et à les enlever de la terre comme des gêneurs. Dieu lui permit en effet d'entreprendre encore cette action, afin que, tout ensemble, il ne fût pas détourné de la méchanceté conforme à son choix et que, d'autre part, ces hommes reçussent déjà les récompenses de leurs combats variés. C'est ainsi donc qu'au nombre de trente-neuf, par ordre du très exécrable Maximin, ils eurent en un seul jour, la tête coupée.

Tels furent donc les martyres qui eurent lieu en Palestine au cours de huit années entières et telle fut la persécution dirigée contre nous. Elle avait commencé par la destruction des églises ; elle progressa et grandit par les mesures violentes des autorités, selon les temps. Alors les combats de toute sorte et de toute forme des athlètes de la religion produisirent une multitude innombrable de martyrs en toute province dans les pays qui s'étendent depuis la Libye à travers toute l'Egypte, la Syrie, l'Orient et les régions d'alentour, jusqu'à l'Illyricum. Quant aux régions situées au-delà de celles que nous avons citées, l'Italie entière, la Sicile, la Gaule et toutes celles sises vers le soleil couchant, en Espagne, en Maurétanie et en Afrique, elles supportèrent la guerre de la persécution mais pas même les deux premières années en entier. Elles furent jugées dignes d'une très rapide protection de Dieu et de la paix, car la Providence céleste épargna la simplicité et la foi de ces hommes-là. Ce qu'on n'avait jamais rapporté pour les temps antérieurs de l'empire romain, se produisit alors pour la première fois, de notre temps, contre toute espérance. L'empire fut, en

effet, divisé en deux parties lors de la persécution de notre temps. Les frères qui habitaient dans l'une des parties, celle que nous venons d'indiquer, jouissaient de la paix ; ceux qui demeuraient dans l'autre supportèrent mille combats. Mais, lorsque la divine et céleste grâce manifesta à notre égard une bienveillante et miséricordieuse protection, les souverains qui nous étaient hostiles, ceux-là mêmes qui naguère conduisaient les guerres contre nous, changèrent de sentiments d'une façon très extraordinaire et chantèrent une palinodie. Par de bienfaisants édits et de douces ordonnances à notre sujet, ils éteignirent l'incendie allumé contre nous. Il faut encore décrire cette palinodie.